LA LUNE SUR L'ATLANTIQUE

RICARDO GABRIEL CURCI

Pour Laura, pâleur et éclat

Préface:

FRACTURE DU SPHÉNOÏDE

« La matière du monde était un dieu appelé Chaos »

Thomas Hobbes

« La fracture sphénoïde » est un diptyque composé des romans « La Lune sur l'Atlantique » et « Les Chauves-souris du Brésil », qui raconte l'histoire de plusieurs personnages sur quatre décennies, entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle, dans un espace géographique constitué de la province de Buenos Aires et de la côte argentine. Cependant, ces histoires ont des projections vers des époques antérieures, ainsi que vers d'autres géographies en Europe et en Amérique.

Chacune de ces histoires a une intrigue autonome et peut être lue indépendamment, mais plusieurs éléments relient les romans, notamment les personnages, les événements et les lieux communs. Et le principal facteur commun, cependant, qui tente de les unir de manière exhaustive, ne représente pas un axe thématique, mais plutôt un facteur causal primordial, de nature incertaine et pour cette raison plus capable d'accepter de multiples dérivations et conséquences.

En science, on considère que toutes les multiples spécifications ou spécialisations des systèmes biologiques dérivent des cellules primordiales, ou cellules souches. Le facteur primordial dans ces romans n'est pas le protagoniste absolu, mais plutôt le décor de fond qui apparaît de temps à autre, silencieux et brumeux. Parfois, il sert d'explication aux épisodes et aux événements, d'autres fois, il tend à ajouter de la complexité, mais il a toujours pour fonction de représenter un point de référence, un lieu ou une cause connue dans laquelle le lecteur - plus que les personnages eux-mêmes, qui ne seront jamais conscients de ce facteur commun, mais plutôt leurs simples instruments - trouvera une logique interne supposée qui prête sa propre vraisemblance à la grande intrigue.

Cette plausibilité ne doit pas être confondue avec ce qu'on appelle habituellement la raison pure, ni même avec le tant vanté bon sens. La logique de l'argument sera la sienne, car même la folie a sa propre logique. Le lecteur doit recourir à cela, en incorporant peut-être cette logique dans son propre monde, ou plus précisément, en s'incorporant lui-même dans la logique du monde raconté.

Ce facteur primordial est une fracture. En tant que tel, il constitue une solution de continuité sur une surface jusque-là intacte. Là où il n'y avait pas d'espace avant, il y en a maintenant. Et cet espace doit être comblé, car la physique, et sa grande devancière, la métaphysique – et nous rendons hommage à Pascal en particulier – nous disent que la nature a horreur du vide. La nature est-elle une entité pensante, ou du moins composée d'intuition pure ? Ou, en descendant encore plus bas dans l'échelle de complexité, est-ce complètement automatique ? Si nous parlons d'automatisme, nous parlons de réflexes, et nous entrerons dans le sujet du purement organique.

Ainsi, lors d'une fracture, qui dans ce cas se produit dans un os, l'espace ouvert a tendance à se remplir avec les éléments environnants, peut-être du sang, peut-être de l'air. Un espace qui ne devrait pas exister, et qui est occupé par des éléments qui ne devraient pas être là, créera nécessairement des perturbations. Ces troubles sont ce qu'on appelle en médecine des signes, c'est-à-dire des preuves physiques qui peuvent être

démontrées avec n’importe quel système sensoriel naturel ou artificiel, que ce soit nos yeux, nos oreilles, nos mains ou tout appareil artificiel capable de déterminer leur présence. Mais ces troubles vont aussi provoquer chez le sujet où ils se produisent des sensations purement subjectives, et on les appelle alors symptômes.

Les symptômes, bien plus que les signes, sont susceptibles d’interprétations multiples. La capacité à tolérer la douleur, les expériences antérieures du sujet, son niveau intellectuel et ses caractéristiques psychologiques et émotionnelles influenceront tous à la fois l’intensité de ces symptômes et la probabilité de leur présence ou de leur manifestation. Au fil du temps, les êtres humains se sont habitués à simplifier la complexité et les contradictions constantes des facteurs qui les entourent, les réduisant à certaines idées qui s’ancrent dans la psyché collective et forment un ensemble de traditions communes, ce que nous appelons la culture.

Ces simplifications, de leur état d'idées concrètes et explicatives satisfaisantes pour certains phénomènes, tendent à s'élever à un niveau plus abstrait, servant ainsi de palliatifs culturels - car la culture est aussi un grand remède de guérison, peut-être le plus important créé par l'homme - pour le comportement humain, les événements naturels, ou simplement pour tout ce qui n'a pas de raison spécifique. Ces idées prennent rang de symboles.

Ensuite, de leur simple état physique en tant que signes indéfectiblement démontrés, ils deviennent des symptômes susceptibless au doute, et ensuite à la valeur des symboles. Avec ce nom, ils seront plus généraux et plus complets, également susceptibles de multiples doutes, mais ceux-ci ne dépendent désormais que des différents points de vue culturels qui découlent des conditions organiques : variations de régime alimentaire, formes de cour ou valeurs commerciales diverses. Mais le symbole est au-dessus de toutes ces conditions préalables, bien plus haut au niveau des facteurs purement quotidiens, et bien plus loin dans le temps, à tel point que la mémoire collective a déjà perdu la notion exacte de son origine. Une fois qu’ils atteignent ce niveau, ils peuvent être qualifiés de mythes, selon la culture dont on parle.

Par conséquent, plus son origine est éloignée dans le temps, moins elle est vérifiable, et donc plus elle est probable. Et de cette façon, il sera impossible de le renverser par une quelconque notion particulière. Seule la science appliquée et apprise dans la psyché collective en a détruit certains, mais les symboles – ou mythes – ont tendance à renaître, car ils n’ont pas de corps et ne peuvent être détruits. Ce sont des idées qui acquièrent une telle force qu’elles restent toujours latentes. Ils sont comme des fantômes, ou si vous voulez, comme des images holographiques. Ils sont et ne sont pas là où nous les voyons. Ou alors on les imagine là où on veut les voir. Et ils sont là parce que nous les voyons.

Le symbole ultime est, sans doute, l’idée de divinité. Nous ne sommes plus dans le domaine du physique, de la chair et des os. Nous sommes au niveau de la métaphysique. Dieu est le plus haut représentant de la culture

humaine ; pas le meilleur ni le plus sublime, simplement la puissance maximale du symbole. Et le symbole peut être pillé, il peut être nié encore et encore, même l’inexistence absolue de ce qu’il représente peut être prouvée, mais il ne peut pas être définitivement renversé.

L’origine du symbole est, comme nous l’avons vu, organique, et diverses religions ont tenté de ramener l’idée au niveau de la chair. Dieu descend sur terre en tant qu’homme, souffre de lacérations, saigne et ses os sont également brisés. L’homme, cependant, a horreur du vide comme la nature. Le corps meurt et se dégrade. Là où il y avait quelque chose, il n'y a plus rien maintenant. Ce néant doit être comblé. Et quand il n’y a rien pour combler ce néant, apparaît l’imagination, qui était toujours là, qui a créé le symbole et s’est perfectionnée avec lui.

Le symbole est donc le pont entre les idées physiques, organiques et métaphysiques.

Le sphénoïde est un os étrange. Il est situé presque au centre du crâne humain, formant une grande partie de la base. Il forme les parois postérieures des orbites, et le nerf optique et les vaisseaux sanguins qui l'alimentent passent par son orifice principal étroit. Sa forme est très particulière : isolé dans une préparation anatomique, il semble avoir la forme d'un oiseau aux ailes déployées.

Ces particularités le prédisposent à une grande variété de pathologies neurologiques, se manifestant par des signes vérifiables. Mais si nous parlons de symptômes, ceux-ci sont plus confus et complexes. Il y aura principalement des manifestations optiques. Il s’agit principalement d’illusions, très probablement d’hallucinations, et également de cécité, qui peut être une autre forme d’hallucination. Ne rien voir, ou voir l’obscurité, ne peut-il pas aussi être le résultat de la subjectivité ? Si ce que nous voyons est différent de ce qui est devant nous, nous serons traités de stupides. Si nous voyons ce qui n’est pas devant nous, nous serons traités de fous.

Ceux qui voient Dieu, le symbole ultime créé par l'homme, à travers une fracture à la base du crâne, comment s'appelleront-ils ?

C'est la question que les personnages de ces romans ne peuvent jamais se poser parce qu'ils sont tellement immergés dans la situation qui les définit qu'ils ne peuvent pas voir au-delà de leur propre moi intérieur.

La fracture du sphénoïde extrapole la douleur, l’angoisse, l’amertume existentielle et peut-être même l’incompréhensible incohérence de la vie, vers l’extérieur. Et une fois là, la durée de cette image, symbole ou représentation, comme on veut l'appeler, est si éphémère, si absurde, qu'elle devra retourner à son origine, au risque de devenir une caricature d'obsession, et sûrement de s'exterminer elle-même.

Le corps mourra, et seuls les os survivront peut-être un peu plus longtemps. Et pendant tout ce temps supplémentaire accordé à la pauvre substance calcaire, la fracture continuera à ressembler, et même à ressembler, à un espace latent où il ne reste vraiment plus rien.

Bautista Beltrame

« Radar de Buenos Aires »

« Le grand loup dont le destin est de faire tomber la lune

et le fit mourir.

"Cette lune de moquerie et d'écarlate qui est

peut-être le miroir de la colère.

Jorge Luis Borges

MAXIMILIEN APRÈS AVOIR PERDU DIEU

1

Peut-être pouvait-il voir la lune en plein jour, se disait Maximiliano Menéndez Iribarne, tandis qu'il contemplait les immenses vagues de lumière se déplaçant sur l'océan, glissant sur les eaux, entourant le navire comme des fantômes ou des esprits mauvais et pervers qui se déguisaient en lumière pour tromper les hommes. La lumière aveugle la faible vision du simple être humain, et la mer, si énorme, abrite dans ses profondeurs le

mal et l'esprit pervers des démons expulsés du paradis. Qui pourrait dire que Lucifer n'est pas tombé, après avoir été expulsé par Dieu, dans l'eau, puisqu'elle prédomine sur la surface de la planète. Un démon qui a coulé, créant un enfer dans la mer. Le feu jaillissant du milieu des eaux : tel est le miracle de Satan, car lui aussi s'est prétendu autrefois Dieu, et maintenant il est le dieu de ses domaines, le dieu des eaux infernales.

Et maintenant, au-dessus d'eux voguait le navire transportant Maximilien et trois cents autres personnes, qui voyageaient vers un pays où ils espéraient trouver un avenir meilleur, un espoir plus réalisable que celui avec lequel ils étaient nés et qui s'était estompé depuis leur arrivée au monde. Sur les eaux qui recouvrent les spectres de l'enfer, comme le miracle de Jésus marchant sur les eaux de la mer de Galilée.

« Un jour, murmura-t-il doucement, je baptiserai un fils du nom de Jésus. »

Maximiliano Menéndez Iribarne avait vingt-deux ans et était toujours célibataire. Lorsqu'il portait la soutane d'un séminariste à Cadix, l'idée de se marier ou d'avoir des enfants était très loin de son esprit. Chaque matin, une heure avant l'aube, il se levait du mince matelas de sa cellule, dépourvue d'autre meuble que le lit étroit, et se lavait dans la bassine en porcelaine posée sur le sol. Ensuite, à genoux, nu, il se fouettait le dos avec le fouet que son oncle lui avait donné à son entrée au séminaire, comme une insulte, une dégradation et une humiliation qu'il acceptait comme il avait accepté jusqu'à ce moment les règles de l'ordre : la douleur comme symbole de compensation, l'anesthésie du péché et l'élimination de toute douleur et de tout plaisir. Puis, peu avant l'aube, il continua à prier à genoux, sentant le sang sur les vieilles cicatrices de la nuit précédente, l'odeur du sang et l'arôme de l'urine qu'il ne pouvait s'empêcher de répandre en se flagellant. Deux liquides nauséabonds qu'il fallait éliminer de son corps pour qu'il soit aussi pur que celui de Jésus-Christ sur la croix.

« Je pouvais voir la lune en plein jour », continuait-il à se dire, observant avec extase les alizés d’ouest qui pointaient le bout de leur nez dans l’été qui approchait lentement depuis trente jours. Le navire comme le vaisseau de l'Achéron, s'éloignant du rude hiver européen pour s'approcher et frissonner dans l'extrême chaleur d'un autre continent, d'un hémisphère qui pourrait bien ressembler au même enfer que ce vieux navire a également essayé d'approcher, s'enfonçant dans l'abîme, brûlant ou gelant, ce qui au final est la même chose, car l'âme en douleur est une âme gelée, la glace brûle et se dessèche et se transforme en une immense et en même temps minuscule araignée rétrécie, morte, où les fourmis et les mouches se nourriront comme des chiens enragés, des lions affamés ou des hyènes cyniques qui portent le sourire de Judas sur leurs visages.

« J'ai peur », murmura Maximilien en regardant les vagues s'écraser contre la coque du navire, le métal d'un navire construit un an plus tôt, en 1909, mais déjà décrépit à cause des caprices du temps et de la force de l'espace aquatique, l'écume comme l'outil d'un orfèvre maléfique qui détestait même la petite liberté que l'homme prenait pour voyager, comme si ce n'était pas son droit, comme s'il y avait des racines qui liaient l'homme à la terre, après avoir abandonné l'eau au commencement des temps. L'eau

était peut-être un être plein de ressentiment, ou une série de démons ou de créatures qui engendrent des enfants ingrats et rebelles, attirés par la saveur et la richesse de la terre. Et les ponts et les bateaux sont l'apothéose de la vengeance, la synthèse ultime de l'opportunité pour ces mères aquatiques, ces pères aquatiques engendrés, peut-être, par Lucifer lui-même. C'est ainsi que le ciel, l'eau et la terre étaient liés, comme les mêmes liens indissolubles entre parents et enfants. Le sang pouvait être de l'air, de l'eau ou de la poussière, mais c'était la même substance transformée, mélangée, formant l'argile que les mêmes éléments ont modelée pour former une poupée si fragile qu'elle a duré dix millions d'années. L'homme comme contrepartie de Dieu, créature créée à la suite de la haine entre le ciel et la terre.

Au milieu, l'eau.

La transition, le passage, la transformation.

Le voyage.

Alors qu'il continuait à s'accrocher à la rambarde du pont, son corps était secoué par le balancement du navire, son bassin était comme unune charnière dont la lame mobile était son torse, tenu seulement par les bras appuyés sur la rambarde, et la tête oscillante comme la lentille d'un vieux télescope au bout du bras court lubrifié à l'huile. Essayer de voir, de localiser la lune en plein jour. Pourquoi tant d'efforts, se demanda-t-il, pour la simple raison, répondit-il rapidement, qu'il n'avait pas réussi à la voir la veille. Chaque nuit depuis qu'il avait mis les voiles, il cherchait la lune, courant parfois désespérément sur les ponts, sautant par-dessus les passagers qui dormaient à la belle étoile, ceux qui voyageaient gratuitement ou payés par l'État, ceux qui étaient malades et toussaient ou expectoraient du sang ou des fluides et qui chaque matin étaient balayés et lavés avec d'innombrables seaux d'eau froide et un désinfectant qui laissait des traces pendant exactement douze heures, jusqu'à ce que ce soit le tour de la nuit d'arriver et de vomir les restes non corrompus des festins et des malheurs de la journée. Les centaines de vies avec leurs multiples variables que constituaient ces trois cents personnes environ, comme un échantillon que Dieu avait préparé pour sa vente de rue, c'est-à-dire sa tournée intercontinentale. Un continent dominé, un vieux continent acquis, il en restait maintenant un autre à conquérir. Et les échantillons étaient des gens, leurs esprits, leurs bras et leurs jambes. Œuvre, idée et reproduction. La triade que Maximiliano Menéndez Iribarne a découverte un jour à Cadix, avant d'enlever sa soutane pour toujours. La triade qui a remplacé le triptyque du catholicisme.

Courant le long du pont, il cherchait la lune chaque nuit jusqu'à ce qu'il la trouve entière ou en morceaux. Parfois à peine visible, mais sachant que son ombre était là. L'ombre de la lune, sa face cachée, sa face toujours cachée, comme si quelque difformité lui faisait honte, ou qu'il y avait de ce côté de sa surface des choses plus claires que sur la face visible, des objets ou des êtres qu'elle avait honte de montrer ou de cacher comme quelqu'un qui réserve des armes pour une guerre prochaine.

Qui pourrait l’interpréter ? il se demandait, en contemplant le nuage blanc de la lune en plein jour, sous le soleil éclatant, entre les vagues de lumière réfléchies par les vagues de la mer, qui contribuaient aussi à leur rugissement de sorte que les deux mers, celle de la lumière et celle de l'eau, étaient des frères jumeaux qui se rencontraient rarement. Des moments sporadiques qui ne pouvaient être contemplés qu'en haute mer, où ils étaient plus de trois cents personnes, immobiles comme suspendus dans le temps, absents de l'espace réel et du temps dénombrable. Flottant à la dérive comme si on voyageait dans les airs. Entourés des substances éthérées qui les ont formés au début des temps.

Maximiliano se demandait pourquoi ils ne réalisaient pas tout cela. Pourquoi n'ont-ils pas vu le clair de lune sous le souffle splendide et l'arôme nauséabond que le soleil réveillait dans la chair morte, les peaux sales et le bois écœuré par le sel et le sang. Quelle était la raison pour laquelle, ayant des yeux, ils ne voyaient pas les mains de la lune jeter ses os sur la mer, car c'était la cause des vagues. Ni le vent, ni les courants marins, ni même les démons des profondeurs, eux-mêmes avides des ossements frais que la lune rejetait chaque jour, cachés derrière les rayons du soleil. Des os qui s'illumineraient la nuit pour les nourrir et les ranimer.

Il avait rêvé de la pluie d'ossements depuis quelque temps, et depuis lors, il cherchait la lune chaque nuit. Plus précisément, puisqu'il a arraché sa soutane comme si elle le brûlait, un soir de mars à Cadix, dans la rue où se trouvaient le couvent et le séminaire. Mais il ne voulait pas y penser pour l'instant, et la chaleur sur sa tête lui faisait du bien, la lumière comme une chaleur réchauffant sa chemise en lin blanc, froissée, avec des boutons lâches et d'autres cassés, révélant la largeur de sa poitrine à peine hirsute, à peine large même, plus blanche que sa chemise sale. Il sentait le vieux pantalon en cuir le déranger, faisant transpirer ses jambes et son aine. Il aurait aimé se déshabiller une bonne fois pour toutes et plonger dans l'eau pendant un long moment. Nagez à côté du bateau comme vous avez vu les poissons le faire tout au long du voyage.

Puis il sentit une traction puis un coup de poignard dans sa hanche. Il fut moins surpris par la piqûre que par le fait d'être réveillé de ses rêves aquatiques, de sa vie de poisson métamorphosé à la recherche des démons cachés dans les profondeurs de la mer. Lui, un ange marin recrutant des légions contre le mal. Mais ce qui l’avait piqué n’était rien d’autre que le long ongle cassé de l’un des près de cent cinquante enfants à bord. Il était vêtu de haillons, pieds nus, et ses longs cheveux étaient sales et collants. Ça sentait la mer et le poisson frais. Mais ce sourire était celui d’une virginité enviable, d’une naïveté d’ignorance sage.

Oui, se dit Maximilien, je baptiserai l’un de mes enfants du nom de Jésus. Il aurait voulu être le Messie et avait pour habitude de rassembler les enfants autour de lui pour leur parler du royaume des cieux.

Il se retourna et lui caressa la tête.

-Quel est ton nom? – demanda-t-il au garçon.

L'enfant n'a pas répondu. Il fronça les sourcils et plissa les paupières. Le soleil brillait directement sur son visage, et tout ce qu’il pouvait voir était un halo jaunâtre-rougeâtre autour de l’homme qu’il avait appelé. Et au milieu de ce reflet, un souffle noir, un fil sombre avec un léger arôme nauséabond. Mais l’odeur du vieux poisson séché et pourri sur le pont était si forte que toute autre odeur, même celle d’un corps humain mort depuis longtemps, pouvait facilement être manquée.

Maximilien pensait aux cadavres jetés à la mer depuis le début de l’épidémie. Le typhus, avait déclaré le médecin du bord. Depuis lors, les malades étaient enfermés dans une section de la poupe, derrière des barricades de barriques surveillées jour et nuit par des gardes. Le matin, le médecin et quelques assistants faisaient leur tournée, portant des gants et des masques, et frappaient à coups de bâton les corps gisant sur le pont. Tous ceux qui ne bougeaient pas étaient soumis à un contrôle du pouls et, sans cérémonie ni voile, étaient jetés à la mer. Maximilien n'avait pas voulu entrer dans la zone interdite, et même s'il l'avait voulu, il lui aurait été interdit de le faire. Seuls le médecin ou les gardes entraient. À une distance de dix mètres, il a vu les aides de cuisine porter des seaux de nourriture pour les malades. Ils les ont laissés aux barricades et ceux qui marchaient encore se sont chargés de les distribuer aux autres.

Le capitaine avait dit que de l'aide arriverait, mais le navire était en quarantaine et il faudrait plus d'un mois avant qu'un autre navire puisse s'approcher et prendre des passagers. Personne n'avait dit ce que Maximilien imaginait déjà, à savoir qu'ils ne pourraient entrer dans aucun port avant la fin de la quarantaine. C'est pourquoi les moteurs avaient réduit leur puissance et le navire naviguait plus lentement. Et même si le soleil radieux promettait un été calme en haute mer, les risques de tempêtes et de naufrage n'étaient pas des préoccupations mineures pour l'équipage. Il les vit vérifier les canots de sauvetage, certains en bois pourri, réparés lentement et avec mauvaise volonté, car il n'y avait pas assez d'outils. D'une certaine manière, à mesure que le temps passait, ou que les nuages d'orage menaçaient les esprits de tous, sauf de ceux qui vivaient cloîtrés sur les ponts inférieurs ou dans leurs cabines privées, le désir de voir davantage de morts se lever représentait une forme de soulagement, une tranquillité d'esprit pour l'avenir. Moins il y a de monde, plus grandes sont les chances de survie des autres en cas de naufrage. C'est ainsi, se disait-il en regardant les mourants aller et venir derrière les barriques, que l'homme condamne l'autre pour la paix de sa conscience. Si Dieu est chargé d’exaucer ses souhaits et ses espoirs, l’homme ne devrait avoir d’autre tâche que de récolter les fruits d’une telle condescendance. Mais Dieu est-il jamais aussi pratique qu’il l’est en ces occasions ? Et sa réponse fut positive : la praticité de Dieu est utilitaire, comme une machine à vapeur avançant sans fin vers un but impossible : le néant et l’infini.

-Quel est ton nom? – demanda-t-il à nouveau au garçon, qui baissa les yeux, se frotta les yeux et désigna les exilés sur le navire.

Maximilien comprit qu'il s'était échappé, et maintenant qu'il découvrait qu'il l'avait déjà touché, et qu'il sentait presque son souffle sur la paume de sa main, il regarda vers la poupe, vers les malades couverts de couvertures

avec lesquelles ils cachaient leurs vêtements en lambeaux et sales, leurs visages hagards et honteux, et la pudeur qui les obligeait à déféquer ou à uriner à côté de la balustrade. L'extérieur de la coque sentait les excréments anciens ou frais, et lorsque le vent soufflait de là, l'odeur devenait insupportable dans tout le navire. L'ordre du capitaine était strict : les malades ne devaient pas quitter la zone réglementée ni utiliser le même système de drainage que le reste des passagers.

Il n’avait jamais rencontré un tel cas, mais il avait entendu son oncle, un marin marchand, parler de certaines choses à faire dans de tels cas. Cependant, il s'agissait d'histoires de son enfance, et son oncle ne le traitait plus comme un enfant depuis longtemps. Le sérieux et le devoir s'étaient enracinés dans son visage ferme, dans son grand corps, dans la manière dont il traitait son unique neveu. Et comme dernier cadeau et signe de mépris pour le sort qu'il s'était choisi : le fouet, et les mots qui l'accompagnaient.

Se souvenant de ces mots, Maximilien saisit le garçon par la main et dit :

-Allez.

Ils marchèrent ensemble jusqu'à la barricade. L'un des gardes leur barra le passage, regardant le garçon et fronçant les sourcils.

« Le garçon s'est enfui, il doit retourner dans sa famille », dit Maximilien.

Le garde a frappé le garçon à la poitrine avec l'arme, sans le faire tomber, puis lui a donné un coup de pied pour qu'il puisse passer entre les canons. Maximiliano a attrapé le garde par les vêtements.

-Je dois y aller aussiEntrez! – cria-t-il.

Les gardes ont essayé de le calmer en le frappant, et alors qu'il était assis sur le sol, le visage violet et le corps raide, entouré de spectateurs, il a enlevé sa chemise et son pantalon. Les femmes se détournèrent, les hommes rirent, mais bientôt tout le plaisir passa, tout comme passe le vent qui transporte l'arôme chaud d'un repas fraîchement préparé ou le parfum fugace des fleurs sauvages. Il montra la blessure que le garçon s'était faite à la hanche, plus grande qu'il ne l'avait imaginé, car jusqu'alors il n'avait ressenti que la brûlure de l'égratignure, apaisée par la fraîcheur chaude de son sang.

Les gardes ont alors commencé à le pousser avec leurs bottes au-delà des barils, ont ramassé les vêtements et les ont jetés dans l'eau. Maximilien était allongé sur le pont, à côté du garçon agenouillé à côté de lui, posant ses petites mains sur la poitrine de l'homme. Il sentit le regard du garçon qui le regardait, lui, un homme qui, peu de temps auparavant, avait sincèrement cru avoir entendu la voix de Dieu et avait été choisi comme l'un de ses disciples. Mais les mains de l'enfant étaient plus chaudes et plus sincères que celles de Dieu, il le comprit à ce moment où il pensait que sa fin était proche, voyant comment les hommes et les femmes s'approchaient lentement, apparaissant aux bords de sa vision comme s'il était à moitié plongé dans un lac, baptisé, peut-être, par de nombreuses mains qui formaient des ombres devant le soleil brillant. Certains ont apporté des

vêtements, d’autres des couvertures, d’autres encore un bol d’eau fraîche. Son visage fut nettoyé par des mains qui devaient être celles d'une femme, et lorsque le sang se dilua et disparut de ses yeux, il vit l'image de la Sainte Vierge Marie.

-Es-tu la Vierge ? – a-t-on entendu dire.

Un chœur de rires étouffés parcourut la foule qui l’entourait. Il vit comment la pudeur colorait le visage jusqu'alors pâle de la fille qui l'avait lavé. Il sentit ces mêmes mains frotter doucement le reste de son corps, tandis qu'un parfum de mauve, surgissant soudain au milieu de la mer, porté par des mouettes qui n'existaient pas à cette distance, peut-être habitant d'un vent miséricordieux, un vent ancien qui a choisi d'offrir plutôt que de traîner ou de renverser. Et dans ce parfum de mauve, une ville entière arriva, un monde entier que Maximilien avait cru abandonné dans les confins de sa mémoire impitoyable, qui dans le combat contre l'amer et ancien oubli, avait perdu une bataille, mais qui maintenant se rétablissait et grandissait, étendant les énormes terrains de la mémoire et de la douleur.

2

Lorsqu'il entra au séminaire, son oncle José l'attendait à la porte. Maximilien le vit debout, s'approchant sur le trottoir, portant la valise contenant ses quelques affaires, les seules que l'Ordre l'autorisait à emporter de chez lui : des documents, quelques souvenirs de famille, la Bible. Tout le reste était superflu et remplaçable : les vêtements, les articles d’hygiène personnelle et tout le reste – photos, ornements, même les bagues – objets de cupidité. Il entrerait avec son corps et les vêtements nécessaires pour couvrir la honte de son corps. C'est à cela qu'il pensait en poursuivant son chemin sous le soleil qui illuminait cette rue de Cadix où le couvent ouvrait et fermait ses portes une fois par an pour les nouveaux séminaristes. L'oncle José l'a vu venir, mais il n'a pas levé les yeux vers le visage du vieux marin qui l'avait élevé depuis l'âge de cinq ans, depuis que ses parents étaient morts. Parents n'était qu'un mot, des photos qu'il avait collées sur le mur de sa chambre dans le manoir de son oncle, mais il ne les avait jamais embrassés comme le vieil homme espérait le faire un jour après avoir dit ses prières avant de se coucher. Agenouillé près du lit, le jeune Maximiliano, comme l'appelaient les servantes, avait jeté un regard de côté sur la silhouette droite et sévère de l'oncle José, avec ses bottes et son uniforme, sa casquette sous le bras et son regard sévère derrière son

épaisse moustache blanche. Il s'en souvenait ainsi avant d'aller se coucher, sachant que le vieil homme partirait peu de temps après pour un voyage de plusieurs mois, et que cela se reproduirait après ce temps, tout comme les saisons changent.

Maximilien apprit à diviser l'année de cette façon, selon les arrivées et les départs de son oncle, et l'hiver ne se distinguait du printemps que parce que l'uniforme de son oncle changeait légèrement d'apparence ou qu'il percevait un parfum différent, plus chaud, comme celui des mauves. Parce que l'oncle José et lui marchaient ensemble quand les fleurs s'ouvraient, juste avant chaque petit-déjeuner, entre l'aube et le moment où les servantes avaient préparé la table. Et ils entraient et s'asseyaient à la table pour être servis derrière la grande fenêtre, qui n'était ouverte qu'en été, et qui restait embuée en hiver, cachant les formes du jardin, les cachant comme s'il y avait quelque chose de terrible et de pécheur dans le brouillard hivernal.

Les étés à Cadix étaient plus chauds que partout ailleurs en Espagne, c'est ce que disait mon oncle. Ensemble, ils visitaient le port et il lui montrait les navires, lui expliquant comment différencier leur fonction en fonction des formes. entreprises et tonnage. Et quand il fut plus grand, elle le laissa visiter l'intérieur, parcourir les cabines, jouer avec la roue, explorer et lire les indicateurs, déchiffrer le mystère indéchiffrable de la boussole. L'oncle José espérait qu'il deviendrait marin.

Mais il a décidé de suivre Dieu. C'est pourquoi elle était là, au couvent, le premier jour de son départ du monde. Il ne savait pas pourquoi le vieil homme l'accompagnait. La nuit où il a décidé de lui annoncer sa décision, l'oncle José s'est levé de la chaise où il buvait son café après le dîner et a commencé à le frapper. Il ne s’est jamais défendu ; faire cela aurait signifié mépriser l’autorité de l’homme qui l’avait élevé, et aussi offenser le dieu qui l’avait appelé. Au dieu qui lui a dit, entre autres choses, qu'il devait tendre l'autre joue. Maximilien resta, cette nuit-là, à genoux sur le tapis de la bibliothèque, le visage libre de ses mains, s'efforçant de les maintenir serrées sur sa poitrine, comme s'il priait, regardant ses propres larmes tomber sur ses pouces tremblants, et supportant les coups que le vieil homme lui donna pendant dix minutes dans le dos et sur la tête, essayant de le renverser et de l'humilier, essayant de saper la résistance de ce neveu chétif et faible, dont l'âme devait être aussi pourrie que la trahison qu'il avait perpétrée contre lui. Car rien de moins qu'une trahison ne pourrait être qualifié de fait de se faire prêtre pédé au lieu de suivre son désir : être un marin marchand viril, un homme adulte, la fierté de sa nation et de sa famille.

Lorsque le vieil homme arrêta de le frapper, il quitta la bibliothèque en claquant la porte. Maximiliano s'effondra sur le sol et, le corps endolori, se traîna jusqu'au fauteuil. Personne ne vint à son secours, les servantes devaient pleurer mais elles ne désobéirent pas à l'ordre du vieil homme qui leur interdisait d'entrer. Elle leva les yeux en larmes et vit les livres qui avaient été ses amis tout au long de sa vie. Les seuls qui ne l'avaient pas trompé, ceux qui le consolaient avec leurs paysages et leurs sentiments, avec les personnages et les idées qui émergeaient de leurs pages. Ces

vitrines verrouillées, la même clé que je ne toucherais plus jamais, dégageaient l'odeur de l'humidité, du papier et de l'encre, du cuir des dos et de la poussière accumulée. Même la poussière nous manquerait, tout comme le fait de toucher les lettres en relief sur les couvertures, les pages tachées d'humidité, les bords tranchants ou déchiquetés des vieilles éditions, voire de certains incunables que mon oncle aurait obtenus lors de ses voyages à travers le monde. Il est resté là toute la nuit. Quand il vit l'aube à travers la fenêtre, il monta dans sa chambre et prit un bain chaud, fermant la porte aux servantes qui le demandaient. Deux heures plus tard, sachant qu'il avait manqué le petit-déjeuner et que son oncle avait dû manger seul, il sortit en ville pour visiter l'église.

Une semaine plus tard, il entre au séminaire, sous le regard sévère de l'oncle José. Il était d'usage qu'un parent accompagne le séminariste dans son abandon du monde, et qu'on lui remette également une offrande qui serait conservée par l'Ordre jusqu'à ce que le postulant ait terminé sa préparation au noviciat. Maximilien entra dans sa cellule, lui remit ses vêtements et reçut une chemise blanche. Il rejoignit les autres postulants dans une longue file qui descendait lentement l'allée centrale de l'ermitage du couvent. Les familles étaient assises sur les bancs latéraux, les femmes regardaient et pleuraient, les hommes avec des expressions sérieuses et tristes. Certains enfants semblaient effrayés et faisaient signe à ceux qui devaient être leurs frères aînés. Lui, comme les autres, avait la tête baissée, mais il ne pouvait s'empêcher de jeter un bref coup d'œil à la recherche de l'oncle José. Arrivés à l'autel, le parent le plus proche faisait son offrande, le postulant la déposait dans les mains du prêtre et, après un dernier baiser, se retirait pour disparaître dans le cloître obscur.

Quand son tour est venu, le gars s'est approché, les mains derrière le dos, les sourcils froncés et visiblement nerveux, non pas à cause de l'endroit où il se trouvait, mais à cause de la colère. Soudain, Maximilien vit l'offrande : un fouet en cuir fin, au manche austère, incrusté uniquement de pierres sombres qui n'offensaient pas le sérieux de l'occasion. Il percevait, ou croyait percevoir, une entente commune entre son oncle et le prêtre. Peut-être s’agissait-il d’un don qui le favoriserait d’une manière dont il ne souhaitait pas être favorisé. Il prit le fouet dans ses mains, et au moment où il allait le remettre au prêtre, celui-ci lui dit que ce n'était pas nécessaire : le fouet remplirait la digne fonction que les pauvres fouets de l'ordre accomplissaient avec un travail fiévreux et pénible.

Maximiliano Menéndez Iribarne savait dès lors qu'il avait le privilège de recevoir des faveurs non sollicitées, accordées en échange d'autres paiements qu'il ne soupçonnerait jamais. Comme ces femmes dans la rue que son oncle l'emmenait rencontrer quand il avait quatorze ans, et qu'il leur rendait visite régulièrement toutes les deux semaines ou vingt jours depuis. Mais il les considérait comme purs d'esprit, car l'argentce qu’ils ont reçu n’était pas passé auparavant par les mains de Dieu. D'eux j'ai tiré le bonheur fugace d'un corps épuisé, libéré de la mort lente qui s'empare de chacun de nous chaque matin au réveil, qui grandit comme un resserrement des tendons, un picotement qui se transforme progressivement en un engourdissement dans les cuisses et les jambes, un frémissement de la machinerie spirituelle avec le même carburant qui

alimente les corps, du pain et de l'eau transformés en fluides humains, de la sueur et du sperme, et surtout, un cri d'impuissance qui est expulsé comme quelqu'un qui jette furieusement quelque chose par la fenêtre. Le bris du verre comme le cri d'un homme qui a copulé avec une vierge désespérée d'amour et de sexe, morte et renaissante puis morte à nouveau, quelques minutes après sa propre désintégration : la disparition de son corps lorsqu'il en rejoint un autre, la fusion et le désengagement d'une machinerie viscérale dans un ciel intemporel aux dimensions d'un lit étroit. C'est ce qu'elles, les prostituées, firent en guise de faveur, sachant la déception qu'elles porteraient comme de lourds sacs sur le dos des hommes qui partiraient, laissant l'argent non pas comme récompense, mais comme offrande à leur propre vie : à la vierge qu'elles avaient tuée, au dieu qu'elles avaient oublié. Et pourtant, ses mains resteront propres.

Mais pas celui de l'oncle. Et entre ces mains, Maximilien remit l'objet le plus précieux que le novice devait offrir à son plus proche parent. Quelque chose qui représenterait son abandon, son sacrifice aux plaisirs du monde. Il sortit sa main de sa poche et, avec son poing enserrant quelque chose que l'oncle n'avait jamais imaginé, s'approcha de lui et l'embrassa sur la joue. Leurs barbes se touchaient, se mêlant comme le sang qui coulait dans les veines de chacun d'eux. Ils sentirent la chaleur de la peau de l'autre et les battements de leur cœur pendant un instant. Des hommes et des proches, chacun pensant sans le dire à l'autre, frères peut-être pour toujours et sans le savoir, prêts à ignorer désormais pour toute l'éternité le lien de leurs esprits immortels.

L'oncle José croyait-il en Dieu, se demandait Maximilien à ce moment-là, au-delà de ses visites régulières à l'église à Pâques et à Noël, ou en accompagnant les dames qui l'attiraient ou les vieilles femmes envers lesquelles il avait des obligations ? Je ne savais pas. Seule l'âme de son oncle était aussi immortelle que la sienne, et le corps grand et robuste dont il était si fier allait un jour s'affaiblir et ne plus se relever.

L'oncle José, cependant, était le propriétaire de la bibliothèque où il avait appris à connaître Dieu et les hommes, le monde habité et inexploré, la science et la parole. Il plaça donc la clé de la grande bibliothèque dans la main ferme et dure de son oncle. Le vieil homme regarda sa propre main et l'objet qui y reposait, comme un morceau de métal arraché à un objet plus grand, une porte, peut-être, un ornement floral en métal sur une porte en métal et en verre séparant le bruit de la rue du silence de la vieille maison et de sa bibliothèque immortelle. Une clé est donc un fragment de porte, un appendice dont la perte peut créer la fermeture absolue de cette enceinte, de cette paix incréée comme celle générée par les enfants qui grandissent dans le ventre de leur mère. La chaleur et l’étroitesse d’un seul siège, la froideur et l’étendue d’un espace qui s’étend dans l’obscurité inconnue du monde extérieur. Des portes qui s'ouvrent de temps en temps, des bruits qui perturbent la douceur, la connaissance qui crée la paix. Tout le reste n'est que bruit et excitation, c'est une parabole de la mort, de la vie et de la mort, comme le sexe. Comme les femmes le savent.

Ils : la grande bibliothèque sans livres du monde. Ceux auxquels il renoncerait pour toujours parce que Dieu le lui avait ordonné.

Ce n'était pas la dernière fois qu'il voyait l'oncle José, mais il imaginait que le vieil homme allait mourir dans son manoir, victime de la goutte et de l'arthrite qui avaient finalement vaincu sa résistance. La fièvre intermittente visitait son corps comme elle visitait la maison, elle buvait son sang et se réconfortait dans ses os durs, tout comme l'humidité rongeait les murs et la mousse habillait les fondations de vert. Les domestiques entendaient les gémissements étouffés du vieil homme depuis son lit, mais n'importe qui aurait pu les confondre avec les grignotages et les mouvements des rats dans la cave, où des sacs de semoule de maïs et de farine de blé attendaient d'être utilisés dans des pains que personne ne mangerait. Pains incréés, hosties imaginées par l'esprit hostile du vieil oncle Joseph. Hosties utilisées dans les cérémonies et les orgies, blanches comme les crânes et la lune, comme le cou des prêtres et les sous-vêtements des religieuses.

Maximilien se souvenait de tout cela tandis que la jeune femme du bateau nettoyait son corps, le rafraîchissant non pas avec de l'eau mais avec ses mains, plus intensément douces que le sel irritant de l'océan. Des qualités absolument inverses, plus épaisse est la couche de sel du monde vivant, plus doux est l'arôme de cette femme qui a nettoyé son corps comme quelqu'un qui nettoie le corps du Christ. C'est au pied de la Croix.

3

C'était peut-être le soleil intense qui rendait les blessures infligées par les gardes encore plus brûlantes, mais encore plus douloureuses étaient les ecchymoses qui continuaient à gonfler de minute en minute. Tout son corps était presque engourdi et lorsqu’il essayait de se lever, ses jambes cédaient comme si elles étaient cassées. Il se roula sur le côté sur le sol du pont, regarda son corps et vit qu'il était propre mais sombre. Le soleil avait fait son œuvre durant le voyage, mais la couleur violette des coups accentuait également le bronzage d'une couleur qui devenait violette au fur et à mesure que l'après-midi avançait.

Il ne savait pas depuis combien de temps il était là, mais ils l'avaient recouvert d'un drap et lui avaient donné une sorte d'oreiller de fortune fabriqué à partir d'un sac de sable volé quelque part sur le navire. Il entendit quelqu'un dire :

-Voici un pantalon pour le jeune homme.

C'était la voix d'une femme mûre, si proche qu'il pouvait sentir ses vêtements et son haleine, mais ses paupières étaient trop gonflées pour voir clairement la silhouette de l'oratrice.

« Merci », répondit une voix, et il sut que l'oreiller, si lisse et si doux, n'était plus celui d'un sac de sable - qui sait quand il l'avait sorti, ni combien de fois il s'était endormi et réveillé, ni s'il était toujours le même après-midi ou le suivant - mais la jupe de la jeune femme qui l'avait nettoyé. Il reconnaissait l'odeur des mains qui parcouraient son corps avec une extrême douceur, sur les plaies et les ecchymoses. Les mêmes mains caressaient son visage et ses joues, les mêmes doigts s'emmêlaient dans ses cheveux. Il souhaitait de toute son âme ouvrir les yeux et lever les yeux, mais il ne put que bégayer un gémissement qui lui fit réaliser que ses lèvres, en plus d'être gonflées, étaient gercées et son palais était sec.

Ils lui donnèrent une gorgée d'eau sucrée à boire, mais où ces parias à la poupe auraient-ils pu trouver du sucre, ces exilés non seulement de leur terre mais du navire même sur lequel ils voyageaient vers l'exil ? Qu’est-ce que l’émigration sinon une autre forme d’exil, un départ de l’endroit où nous sommes nés à la recherche d’un lieu qui voyage avec nous partout où nous allons. Pas une ville ou un village, pas même une province ou une région géographique limitée, mais un pays, un continent, ou peut-être simplement une plage ou une montagne. Là où la langue est différente même si elle sonne de manière similaire, là où les coutumes sont aussi différentes que la disposition des dunes sur deux plages différentes ou la croissance des arbres dans deux forêts éloignées.

L'eau fraîche lui faisait du bien, mais surtout la caresse et le baiser qu'il ressentait comme offerts à travers des tissus qui n'étaient rien d'autre que sa propre peau enflammée. Cependant, cette chaleur proche de la fièvre rafraîchissait son corps et son esprit comme s’ils n’étaient qu’une seule substance amalgamée. Et tout ce qu'elle avait appris au couvent devint capricieux et arbitraire, se transformant en un mensonge inexcusable parce qu'il montrait le mal, ou du moins le cynisme, comme origine. La lutte éternelle entre le corps et l'âme, la soumission du corps, sa condamnation à la terre et au temps, la construction du conglomérat de l'âme comme un arbre inachevé, qui a grandi jusqu'à détruire le corps et s'est étendu vers un ciel qui n'avait jamais rien accordé d'autre que des promesses. Peut-être que l'âme n'avait pas besoin du corps pour ressentir sa douleur et ses échecs, aussi temporaires soient-ils, pensa-t-il dans son sommeil, tandis que le navire glissait sur la surface chaude de l'océan d'été. Ce n'était pas la douleur du corps une expiation, le plaisir de la conscience de soi se vautrant dans son propre ego, ou sa fière existence se déversant dans des affirmations de soi agréables de capacité et d'omnipotence, continua-t-il à se dire à voix très basse, sachant que la jeune femme l'entendait, car elle avait mis son oreille contre ses lèvres pour comprendre ses paroles.

-Le sang n’est-il pas une fierté des capacités humaines ? - demanda-t-il en élevant la voix pour la première fois.

Elle sursauta et détourna la tête un instant. Il craignait de l’avoir effrayée, craignait qu’elle ne l’abandonne et se sente alors impuissante et seule, comme un chien malade incapable de manger, et encore moins de se lever. Mais la jeune femme rit, ou du moins sourit entre ses dents avec un léger sifflement mêlé au bruit des vagues. Elle le protégeait du soleil avec sa tête et une sorte de couverture, mais le soleil les brûlait encore tous, et l'eau qui les entourait n'était qu'une simple simulation, une intention cruelle de Dieu, une parodie indécente d'un propriétaire impitoyable qui offrait des litres d'eau à un chien mourant qui ne pourrait jamais la boire. Prendre, c'était mourir, ne pas prendre, c'était aussi mourir.

Le cerveau d’un homme malade n’est peut-être pas plus complexe que celui d’un chien galeux. Tous deux confondent l’indifférence avec la cruauté, l’amour avec la haine. Un esprit affamé est capable de confondre le rire d’une jeune femme avec le chant des sirènes qui le dévorent. aux marins qui succombent à son chant. Maximilien restait couché sur le pont jusqu'à ce que sa chair pourrisse, jusqu'à ce que le soleil fasse germer des asticots dans ses os, et ceux-ci n'étaient plus que des morceaux à peine plus beaux ou plus honorables que le bois du pont, et aussi le squelette, en fin de compte, de tant d'arbres tombés sous la hache de tant d'hommes.

La mer comme un cercle, la mer comme une sphère. La planète n’est pas carrée comme le pensaient les premiers navigateurs. Il n’y a pas de falaise à l’horizon. Chaque chute est un début, et il sait que même si sa chair pourrit, un autre navire naviguera avec un autre corps similaire, à la disposition des vagues, qui ne sont rien de plus que des bulles créées par les enfers aquatiques ardents.

-Mes os sont comme ceux de la lune…

"Elle est en délire..." entendit-il dire la jeune femme.

-Typhus? – demanda la voix d’un vieil homme.

-Je ne pense pas, papa. Pour moi ce sont les coups et la fièvre.

Il n'entendit plus rien. Il s'est rendormi. Quand il rouvrit les paupières, il faisait nuit. La lune était absente, cachée par d'épais nuages qui laissaient tomber une bruine sur tous les corps entassés à la poupe. Il secoua la tête et regarda autour de lui les tas sombres de corps entassés les uns sur les autres, recouverts de tissu, comme s'il s'agissait effectivement de cadavres. Beaucoup d’entre eux seraient là avant l’aube, mais pourtant, pendant quelques heures de la nuit, ils jouiraient du douteux privilège de continuer parmi les vivants, de simuler un souffle qui commençait à se décomposer en fragments, en morceaux d’harmonie brisée. Des instruments désaccordés, avec des cordes cassées dans un orchestre, une fanfare de bord destinée à l'amusement des passagers, qui résonnait maintenant avec les sons craquelés, profonds, atonaux et dissonants de la mort. La mort ne joue pas une musique douce au violon, elle n’a pas la voix aiguë d’une soprano ni la profondeur sombre et expressive d’un baryton-basse. La mort brise les cordes qu’elle joue, bosselle les métaux qui tentent de l’imiter, ronge le bois et remplit le vent d’une odeur empoisonnée.

Il entendit des ronflements et de la toux, ainsi que les aboiements des chiens accompagnant leurs maîtres. Il avait vu, quelques jours plus tôt, comment les animaux étaient jetés par-dessus bord. Certains ont même été tués et massacrés. Mais un groupe de femmes s'est opposé aux hommes qui ont fait cela et elles ont dû céder.

-Nous ne sommes pas des sauvages ! – avaient-ils dit.

Les hommes ont laissé tomber leurs couteaux et ont jeté le dernier chien mort dans la mer. Les autres animaux regardaient depuis les bras effrayés des garçons qui étaient leurs propriétaires. Des enfants touchés par le typhus ont néanmoins eu la force de protéger leurs chiens.

La bruine tombait maintenant avec une douce miséricorde sur son corps, mouillant les vêtements dans lesquels il était habillé, léchant et trempant les recoins de son corps allongé. Il s'essuya le visage avec sa main droite. Il le sentait déformé et toujours engourdi, mais il ne brûlait plus comme avant. Alors qu'il baissait à nouveau sa main, il heurta la jambe de quelqu'un qui dormait à côté de lui. Il tourna la tête et vit le visage de la jeune femme qui avait pris soin de lui pendant tout ce temps. Elle avait les yeux fermés, la tête découverte et les cheveux mouillés. Des jets d'eau coulaient sur ses joues et ses lèvres.

Maximiliano sentit soudain, au milieu de la douleur encore récurrente, de l'humidité d'une nuit chaude, un désir inattendu. Il avait envie de toucher ces lèvres et de les embrasser tendrement. Mon Dieu, se dit-il, elle est si belle… elle est plus belle que je ne l'avais imaginé.

Il leva de nouveau son bras droit et se redressa un peu, puis le passa sous la légère courbe de son cou, lentement, nerveux de peur de la réveiller. Mais la jeune femme ne se réveilla pas, ou si elle le fit, elle décida de ne pas ouvrir les yeux et de le laisser faire ce qu'elle aurait aimé aussi : se reposer sur le bras d'un homme, et sentir comment cet homme se reposait grâce à elle.

Quand l'aube se leva, il était dans la même position dans laquelle il s'était endormi, mais son bras droit était tendu et vide, pâle, engourdi par la position dans laquelle il se trouvait depuis des heures. Il lui vint cependant à l'esprit, pendant un instant fugace, que son bras était mort pendant la nuit. La première partie de son corps le quitta, se dirigeant vers la tombe qui cette fois serait de l'eau. Étaient-ce les démons des profondeurs qui lui avaient arraché la vie du bras ? Il se souvint que cette nuit-là, il n'avait pas pu voir la lune, et qu'il n'avait même pas ressenti le besoin, ni même le désespoir, de la chercher tant de fois auparavant. Il s'était endormi sans ressentir dans ses rêves la chute des os de la lune sur la surface de l'eau. Il n'avait pas rêvé de démons surgissant de l'eau pour les saisir, ni de monstres dont les bras et les dos puissants projetaient les os de leurs semblables depuis la surface rocheuse, aride et toujours sombre de la lune. Des rêves sans bruit, sans cris ni hurlements qui étaient censés provenir de ces créatures déformées. Seul le silence et la lumière opaque de la lune, les refletsde l'eau, et oui, le clapotis de la chute. Et avec la lumière de l'aube

émergeant de l’horizon à l’arrière, il savait que ces os pourraient être les os de Dieu. Les os fétides de quelqu'un qui a vécu pour toujours, dont le squelette se nourrit de sa propre chair. Des os habitués à la chair insipide, écoeurante, triste, qui pourrit d'un millimètre tous les mille siècles. La décadence désespérément lente, irréparable, indécemment exaspérante. Des os dont Dieu lui-même se débarrasse lorsque son propre corps les expulse, comme on expulse une écharde ou une épine infectée.

Dieu, petit à petit et d’une manière que personne d’autre, seulement peut-être ces créatures de la lune, se vide de ses os. Et quand viendra le temps, ou non, où il n'en aura plus, il ne sera plus qu'une masse amorphe rampant dans les interstices d'un univers qui se dégrade comme un cadavre. Comme des vers de cimetière. Comme un reptile. Convaincu qu'il est alors quelque chose d'autre qui doit survivre à un nouveau commencement des temps. Vous devez créer des dieux et des démons, le ciel et la terre. Une guerre nouvelle, renouvelée, vitale, comme une expiation pour un vieux ressentiment, ou la réparation d’un remords ancestral.

Mais il reste encore trop d’ossements pour que Maximilien ait l’intention de s’inquiéter de la fin des temps. Observer et étudier les actions de Dieu était une tâche qu’il s’était fixé pour objectif d’accomplir tout au long de sa vie. Voir la lune, c'était voir la nuque de Dieu, alors il tourna le dos au soleil levant et se leva, utilisant ses bras faibles pour se renforcer. Des mains l'aidèrent, il regarda en arrière et vit le visage d'un vieil homme, qui lui dit :

-Ne t'inquiète pas…

De l'autre côté se trouvait la jeune femme, elle reconnaissait les mains qui tenaient les siennes. Sans rien dire, il le recouvrit d'une couverture mouillée. Quand il tremblait, parce qu'il ne portait qu'un vieux pantalon, elle enleva la couverture et gronda le vieil homme :

-Mais Père, cette couverture est trempée, Sainte Vierge !

Elle jeta le tissu par terre et refusa d'accepter l'excuse de l'homme.

-Mais Elsa, personne n'en a de meilleur...- répondit son père.

-Alors il vaut mieux laisser le soleil le réchauffer.

Il a aidé Maximilien à traverser le pont. Il se sentait faible, ses jambes tremblaient et il réalisa qu'il avait de la fièvre.

-Quel jour sommes-nous aujourd'hui? Qu'est-ce que j'ai ?

Elle a appelé son père et ensemble, ils l'ont aidé à se lever.

-Il a besoin de devenir un peu plus fort, nous allons le nourrir un peu. Ils l'ont frappé très fort, ses blessures se sont infectées.

Elle sentit son front avec le dos de sa main, et il sentit une sensation froide et réconfortante.

-Il a toujours de la fièvre, heureusement le temps aide.

Il allait demander comment ce soleil brûlant pouvait le soulager, mais il ne dit rien. Les mains de la jeune femme et de son père furent les premières à le réconforter depuis longtemps. La peau de sa main, en particulier, cette douceur exquise d'une peau bronzée, cette fraîcheur apaisante d'une main exposée à la saleté et à l'infection de ceux dont elle prenait soin. Des contradictions pour lesquelles Dieu lui-même ne serait pas en mesure de fournir des explications convaincantes. Maximiliano le savait autant qu'il savait que marcher sur le pont bras dessus bras dessous avec elle était la chose la plus proche du bonheur qu'il ait ressentie depuis longtemps.

-Quelle est ta grâce ? « Demanda-t-elle, les yeux brillants d'une douceur comparable seulement à sa voix et à son ton. Une voix irritée par le temps sur le pont, probablement aussi à cause des effets du typhus.»

-Maximiliano Menéndez Iribarne, à votre service, mademoiselle.

Elle rit en regardant son père d'un air entendu.

-Je m'appelle Elsa Aranguren, et voici mon père, Don Roberto. Nous sommes de Roncevaux.

Il n'avait jamais visité les Pyrénées et il a fouillé le corps de la jeune fille à la recherche de signes trahissant une vie difficile à la campagne, l'élevage du bétail et l'exposition au soleil de la montagne. Il ne voyait qu'une peau bronzée, les contours d'un corps ferme et proportionné. Les mains étaient longues et avaient une peau lisse et foncée. Yeux noirs, avec une teinte légèrement violette. Il l'imaginait gardant des vaches ou des moutons, ou peut-être des chèvres dans les hautes montagnes. Le col de Roncevaux, de l'autre côté de la frontière avec la France, était tout proche. Il y avait même un très léger accent français dans le discours de la famille, qui commençait seulement à prendre de l'importance. Comme s'ils prenaient en quelque sorte position dans leur plan du monde, dans le plan temporel de Maximilien.

Le voyage à travers la mer avait enlevé aux êtres leur identité, seules les choses prenaient de la valeur. De l'eau fraîche et de la nourriture, des vêtements et des médicaments, de l'ombre sous un auvent fait de planches et de tissu. Le soleil, surtout, avait cessé d'être un phénomène et était devenu ce qui jusqu'alors avait constitué l'idée de Dieu pour le monde. Non pas un guide, mais un juge dont on attendait chaque jour une sentence.

-Vous vous sentez mieux, Monsieur Iribarne ? – demanda le vieil homme, qui n'avait entendu que le nom de famille.

-Mieux, merci, Don Roberto.

Le hoAmbre sourit pour la première fois, et le prenant des mains de sa fille, il prit sur lui de le porter jusqu'à la couverture où il avait dormi.

-Quel jour sommes-nous aujourd'hui? – demanda-t-il à nouveau.

« Mercredi », dit-elle. « Il a été battu il y a deux jours. »

Il fut surpris d'apprendre que cela ne signifiait rien pour lui après ces trente jours qui lui avaient semblé soixante. Ou cette longue semaine après

avoir quitté le couvent, aussi longue qu'une année passée dans une chambre de douleur.

4

Il n’y eut plus d’Inquisition, mais les vestiges de cette mauvaise habitude subsistèrent, enracinés dans l’âme des hommes. L’âme humaine est une entité collective. Maximilien pensait de cette façon lorsqu’il lisait des livres de théologie. Les âmes individuelles n'existaient pas vraiment, et ne pouvaient même pas être considérées comme des nombres qui composaient une somme plus grande et que les théologiens, à travers des codes mystérieux dont ils trouvent et perdent les clés à volonté, comme des enfants suivant un jeu capricieux mais rigide sous l'œil vigilant de leur père, transformaient en lettres pour former un mot très court dans presque toutes les langues du monde. Dieu était le mot le plus simple et le plus délicieusement bref du vocabulaire humain. Un mot que même les aphasiques et les bègues n’avaient aucune difficulté à prononcer. La lettre « d » était la première lettre qu’un enfant apprenait à prononcer alors qu’il avait à peine le début de ses futures dents. Le langage, dont la symbolique de la mort, du sexe et du langage, pure anatomie de l'homme, fut le premier instrument de la foi.

Mais si Maximilien avait raconté cela à ses professeurs de séminaire, il aurait été puni de sept jours d'isolement complet dans sa cellule, avec des rations alimentaires réduites et sans le privilège d'assister à trois messes quotidiennes. C'est ce qui s'est passé deux mois après son arrivée. Ils étaient au réfectoire, mangeant leur petit-déjeuner dans leurs bols, écoutant le Père Juan lire tandis qu'ils étaient assis devant les longues tables de bois nues, où les lignes anciennes perçaient à peine la surface, où seules les miettes de pain osaient se coucher sans être méprisées ou leurs propriétaires punis pour avoir été distraits en jouant avec elles. Cette ambivalence dans la conception de l’hygiène était curieuse. Le réfectoire et les salles communes devaient être tenus strictement propres, nus jusqu'à l'inconcevable, au point que l'obscurité brillait de sa présence opaque. Mais dans leurs cellules, ils étaient presque livrés à eux-mêmes. Les draps étaient changés quand ils le souhaitaient, et ceux qui oubliaient n'étaient ni réprimandés ni sermonnés. Les sous-vêtements, dont chacun ne possédait pas plus d'un ou deux ensembles, étaient portés jusqu'à ce que leur propriétaire décide de les laver. La soutane de chacun d'eux avait déjà appartenu à un prêtre défunt, et sa surface usée sur les coudes, les genoux, voire le cou, donnait une image de vieillesse voilée à des hommes qui n'avaient pour la plupart pas plus de vingt ans.

Maximiliano posa la cuillère sur la table et ses compagnons le regardèrent. Les ignorant, il leva les yeux vers le père Juan et demanda :

-Excusez-moi, Père, mais j’aimerais vous poser une question sur le chapitre que vous êtes en train de lire.

Le prêtre leva les yeux de sa Bible et retira ses lunettes à monture argentée d'une main tremblante. Il chercha dans la pièce la voix de celui qui avait parlé et trouva le bras levé d'un des séminaristes. Il a décidé de l’ignorer plutôt que d’imposer une pénitence. Il baissa de nouveau les yeux, mais la question était claire et le ton de l'impertinence était encore plus clair.

-Père, j’aimerais savoir si vous pensez que ce que nous appelons « l’appel de Dieu » doit être exprimé de la même manière par chacun pour être considéré comme réel, ou si chacun doit l’interpréter ou le ressentir selon sa conscience.

Le prêtre le regarda avec étonnement tandis qu'il écoutait. Il s'est rendu compte qu'il enfreignait les règles, mais il n'aurait pas pu dire pourquoi il le faisait de toute façon. C'était peut-être le souvenir latent, encore non digéré, de la remise du fouet de son oncle et de la restitution de la clé de la bibliothèque. Maximilien était prêt à dire à tout le monde qu'il n'avait pas besoin d'une clé pour penser.

-Comment t'appelles-tu, frère ? – demanda le prêtre.

-Maximiliano Menéndez Iribarne, père.

Le prêtre sembla se souvenir, hocha la tête et dit :

-D’abord la réponse : quand le Seigneur nous parle, il le fait en silence. Aucun mot n’est nécessaire, seulement le silence le plus extrême. Quand vous l’entendrez, ce ne sera rien de plus que le bruit du vent qui passe à travers les feuilles d’un arbre, ou l’aboiement d’un chien, ou le passage d’une charrette un dimanche après-midi. Comment différencier alors « l’appel » ? Pas avec la conscience, c'est là que tu te trompes. Pas même en esprit, car très peu de gens dans ce monde sont assez matures pour savoir écouter de cette façon. Quand cela arrive, ton corps le sait, mon fils. Et si vous ne le savez pas, c'est parce que cela n'est pas arrivé.

Il s'arrêta, s'éclaircit la gorge et s'essuya les lèvres avec un mouchoir.

-Maintenant la punition.

Ainsi, Maximilien fut condamné à sept jours d'isolement, avec une demi-ration quotidienne et l'obligation de rester nu jusqu'à chacune de ces sept nuits, lorsque le père Miguel ouvrait la porte et vérifiait le nombre de lacérations avec lesquelles il devait s'autoflageller. Puis il lui rendit la soutane et ferma la porte. L'écho du verrou résonnait dans les cloîtres, accentué par le froid et l'humidité, qui creusaient les murs, formant des labyrinthes dans lesquels son esprit se perdait chaque nuit, cherchant le visage de Dieu tandis qu'il priait, tandis qu'il essayait de s'endormir couvert d'une soutane usée. Le vent pénétrait par les fissures des fenêtres,

sous les portes, tout comme la douleur pénétrait son corps, car il ne savait pas encore ce que pouvait être l'âme.

Le dernier matin de punition, ils ne sont pas venus lui enlever ses vêtements. La sentence avait été exécutée et il n’était plus qu’un autre parmi tant d’autres. Il avait des doubles coups de fouet sur le dos et la poitrine, sur les cuisses et sur la plante des pieds. Il regarda ses mains avant d'ouvrir lui-même la porte.

« Dieu soit loué », murmura-t-il avant de laisser entrer le plus petit rayon de lumière dans la cellule et de se diriger vers la première messe de la journée. Le Carême avait commencé. On pouvait sentir l'odeur des branches brûlées dans le jardin du couvent, et entendre les chants et les psalmodies des gens appelant à la messe, ainsi que les cloches funéraires sonnant sans intérêt. Sa peau était tendue et brûlante, la sueur coulait sur son visage et il sentait comme un morceau de viande pourri recouvert d'une croûte noire, marchant vers la nef du couvent.

Lorsqu'il arriva à l'autel, et tandis que quelques-uns osèrent lever les yeux de leurs Bibles pour le regarder, il se signa et réussit lentement à s'agenouiller. Il était interdit à tout le monde de l'aider s'il tombait, c'était donc un petit triomphe de le sentir de retour là-bas, respirant l'encens et contemplant le Christ sur sa croix, avec un orgueil certes irrévérencieux, mais qu'il ne pouvait éviter. Le bonheur est-il un péché ou devrions-nous avoir honte de notre propre force ou de notre joie ? Le Christ n’a pas souri, l’Église s’est étendue dans son propre ego vide, dans son air de vide complet. Comme le chant qui résonnait désormais dans les rangées de sièges, non pas triste mais méditatif. Dieu n’est pas l’imitation d’un mot, mais un son guttural.

Sentir Dieu dans notre corps est la seule chose que nous puissions faire, se dit Maximilien en se dirigeant vers sa place avec les autres. La conscience et la pensée ont créé Dieu depuis le début des temps. Sans les hommes, il n’y aurait pas de Dieu. Les champs de bataille étaient construits avec des corps, et le corps était le plus grand champ de bataille. Le temps et les dieux jouaient leurs tournois ancestraux dans le corps des hommes. Corps stériles ou fertiles, sains ou malades, forts, faibles, vieux, beaux ou laids. Les os étaient le prix, car en eux demeurait la substance dont furent faits les grands ancêtres du monde. La pierre persistait. Les dieux, pères des démons et des hommes, persistèrent.

-Est-ce qu'ils m'écoutent ? – dit-il à voix très basse, et ceux qui étaient les plus proches de lui le regardèrent. Il l'a ignoré. Elle sentit quelqu'un poser une main sur son épaule droite, mais la brûlure ressemblait trop à une anesthésie, et elle remarqua à peine que la main avait disparu. Il se retourna et vit que c'était l'un de ses compagnons. Je ne connaissais pas son nom, comme celui des autres. Il n'aurait pas pu dire quand il l'avait vu pour la première fois, ni s'il était assis près ou loin dans le réfectoire, ni où se trouvait sa cellule. Même s'il était entré avec lui ou s'il avait été là avant. Il était blond, même si, comme tout le monde, il était presque rasé. La barbe, signe obligatoire de l'ordre, était épaisse mais poussait en touffes qui recouvraient lentement les parties glabres.

Maximilien s'imagina qu'il avait dû entrer en même temps que lui, car sa barbe n'était pas très longue, et il était aussi extrêmement jeune. Il ne pouvait pas avoir plus de quinze ans. Il était grand et mince. Son regard est mélancolique, mais pas triste, plutôt pensif, plutôt serein.

Elle le regardait d'un air entendu et lui fit un clin d'œil. Il bougea ses lèvres avec un mot qu'elle comprit parfaitement : « Force ». Il lui rendit la pareille avec un sourire qui essayait d'être authentique malgré la douleur et la fatigue. Quand la cloche sonna, Maximilien s'endormit, et personne ne le remarqua jusqu'à ce que son compagnon de droite, le même qui avait essayé de le réconforter quelques minutes auparavant, le prenne dans ses bras et l'aide à marcher jusqu'à sa cellule.

Lorsqu'il a repris connaissance, il était allongé dessus. Le père Esteban était assis sur une chaise à côté de son lit, essuyant la sueur avec un chiffon déjà très humide, mais que le prêtre continuait à essuyer sur le front, le visage et les mains de Maximiliano. Goutte après goutte de transpiration, imbibant le tissu jusqu'à épuiser sa capacité à absorber tout le liquide humain libéré lorsque la fièvre se manifeste. Comme c'était maintenant : un froid intensedans la cellule, ce qui le faisait trembler, mais il ressentait une chaleur si intense qu'il fit l'effort inutile de se lever et d'enlever ses vêtements. Cette vieille soutane, fine et usée, était encore pire que si elle avait été neuve et épaisse. C'était l'ancienne odeur, l'odeur de la transpiration de celui qui l'avait habillée auparavant. Son ancien propriétaire était mort depuis longtemps, et ses os devaient être secs à présent, mais la vieille sueur était ravivée dans le tissu par la chaleur d'un autre homme. Et c'est ainsi, se disait Maximilien, que, génération après génération, la connaissance sous-tend, survit, se fraye un chemin à travers les sentiers de la chair morte.

-Reste tranquille, fils.

La voix du père Esteban était rauque, et du fond de sa gorge sortait un souffle comme un vent qui avait été retenu si longtemps, qu'il sonnait maintenant comme un sifflement étouffé et caché, tendu jusqu'à la limite de sa patience, cette patience que chaque gémissement endure en silence jusqu'à ce qu'il éclate et soit libéré. La voix du père Esteban correspondait à son apparence : trapu et petit, avec une barbe grisonnante, pas plus de quarante ans, avec des yeux marron et une peau bronzée. Il était l'un des jardiniers et cultivateurs du verger du couvent. Bien que ce ne soit pas sa position habituelle, elle l'avait choisie comme elle le faisait pour nettoyer les sols ou les toilettes, préparer la nourriture, lire au réfectoire ou soigner les malades. Il fut l'un des rares à quitter le couvent sans permission pour faire des achats, et il effectua des réparations ou intervint dans les conflits entre l'évêque et ses nombreux adversaires.

Maximilien le regarda avec des yeux fiévreux et demanda :

-Que m'est-il arrivé, père ?

-Tu t'es évanoui, mon fils. Frère Aurelio t'a élevé et t'a amené ici.

- Et où est-il ?

Le père Esteban déboutonna sa soutane et s'essuya la poitrine. Maximilien haletait et son souffle était vicié.

-Tu le sais déjà. Il a enfreint les règles…

Maximilien savait que ce n’était pas juste. S'il avait été puni, c'était à cause de sa propre arrogance d'avoir osé parler au réfectoire, mais frère Aurèle avait agi par miséricorde.

"Mais ce n'est pas juste..." dit-il, sachant que même maintenant il enfreignait les règles, non seulement les règles du silence, mais qu'il imposait également un défi à quelqu'un qui était son supérieur.

Le père Esteban lui ordonna de se taire, un doigt sur les lèvres. Il commença à fredonner une chanson non religieuse. Maximilien ne la reconnaissait pas, mais il savait qu'elle n'était pas l'une de celles autorisées. Cela ressemblait à une berceuse ou à une vieille ballade. Il n'y avait pas de lettres, c'était juste le son caché dans la bouche fermée du père Esteban. Il ferma les yeux, s'abandonnant au chant le plus proche de lui, le tintement des cloches appelant à la messe du soir. Il s'endormit, tandis que des souvenirs non vécus revenaient à sa mémoire oubliée. L'époque où sa mère marchait main dans la main avec son père sur les plages de Cadix, les nuits d'été, au bord d'une mer éclairée par une lune blanche qui, déjà à cette époque, jetait des os. Mais il ne pouvait pas encore les voir, il ne pouvait même pas les imaginer, car il n'était pas encore né. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il réalisa que les os tombaient comme la pluie de la lune autour de ce couple qui le porterait un jour. Et ces os étaient comme des gouttes blanches de sperme durci que la lune, mâle et femelle simultanément, jetait sur la plage. Plus loin, à la surface de la mer, d’autres fragments de Dieu tombèrent pour être dévorés par l’enfer des profondeurs.

Son père et sa mère feraient l'amour sur cette plage cette nuit-là et bien d'autres, agités et nerveux, ne se déshabillant jamais complètement, juste excités et satisfaits, désillusionnés et heureux en même temps, entourés par le clair de lune sombre, entourés des os des dieux morts dans la moelle desquels les vers de la vie repousseraient. Eux, homme et femme, prenaient soin de cela tandis qu'ils s'embrassaient, tandis que leurs baisers étaient abrités dans l'obscurité concave de la bouche de la nuit.

Au cours des jours suivants, ils l'ont nourri, tandis qu'il reprenait des forces et sentait que ses jambes ne tremblaient plus. Le soleil continuait à le rendre fou, les chiens passaient et léchaient son visage rougi. Don Roberto était chargé de réparer la couverture qui lui donnait de l'ombre, mais Maximiliano lui dit :

-Ne t'inquiète pas, je me lève aujourd'hui pour t'aider.

-Aider avec quoi ? – demanda le vieil homme, les bras levés alors qu'il essayait de redresser la couverture emportée par le vent. À ce moment-là, sa fille est arrivée, l'air inquiète de ce qui se passait.

-Quoi de neuf, papa ?

« Don Maximiliano veut se lever », dit le père en levant le sourcil, comme pour manifester sa désapprobation de l'audace du jeune homme, qui était prêt à s'opposer aux désirs de sa fille.

-Comment cela, mon seigneur ? Il est encore faible.

Mais Maximilien se leva, pour démontrer par des actes plutôt que par des paroles qu'il était prêt à reprendre sa vie et à commencer ce qu'il avait décidé de faire le jour où il avait franchi la garde qui séparait les malades.

-Tu me vois maintenant -dit-il, ouvrant les bras comme pour se montrer, montrant son corps plus mince et son visage hagard, ses cheveux ébouriffés et sa peau brûlée, pieds nus et vêtu seulement d'un vieux pantalon de laine trop petit pour lui, dévoilant ses mollets et le début de sa raie des fesses. Don Roberto rit, et sa fille ne put s'en empêcher non plus, se couvrant la bouche d'une main et pointant Maximiliano de l'autre.

-Qu'est-ce que j'ai ? – demanda-t-il en cherchant quelque chose de drôle. Puis il vit sur le pont le garçon qui l'avait appelé ce jour-là, riant lui aussi à la vue de lui tirant à nouveau sur son pantalon. Il réalisa ce qui faisait rire les autres et essaya de soulever son pantalon, ce qui ne fit que ramener les extrémités jusqu'à ses genoux et les rendit encore plus serrés à l'avant. Les femmes riaient ou se couvraient les yeux de gêne, les hommes étaient pris de spasmes de rire. Don Roberto s'approcha de lui et lui tapota le dos.

-Ne vous inquiétez pas, Don Maximiliano, je vous en donnerai un des miens.

Une demi-heure plus tard, il portait un pantalon deux tailles trop grand, noué à la taille avec un cordon, et une chemise qui appartenait également au vieil homme.

-Merci, Don Roberto - mais l'homme ne voulait pas les accepter, voyant que sa fille était heureuse de les regarder tous les deux.

« Tu fais rire mon Elsa... » dit-il simplement, avec le regard bref et la brièveté de parole que les hommes de la montagne ont l'habitude d'utiliser. Il s'éloigna ensuite vers un groupe d'hommes qui l'attendaient, murmurant tout en jetant un coup d'œil au couple de temps en temps.

Elsa s'était approchée de Maximiliano.

-Est-ce que j'ai meilleure mine maintenant ?

-Ça a l'air très bien, Don Maximiliano.

-Vas-tu m'apprendre à aider les malades ?

Elle le regarda d’abord avec grossièreté, puis avec condescendance.

-Pourquoi es-tu venu ici, si je peux me permettre ?

-Parce que c'est ce que je voulais. J'étais séminariste, chère Elsa...

Elle rougit à cause de ce traitement.

-Je suis désolé si je t'ai offensé, c'était quelque chose de spontané, une forme de gratitude. Tu ne m'as pas sauvé la vie ?

-Je n'ai rien fait d'autre que prendre soin de lui, et c'était aussi un acte de spontanéité, de charité entre nous... Qui d'autre va nous aider jusqu'à ce que nous arrivions en Amérique ? Nous avons eu de la chance qu’ils ne nous aient pas jetés par-dessus bord.

Le vent soufflait sur le pont, soulageant la chaleur et la peau irritée. La coiffure d'Elsa, nouée sur la nuque, laissait quelques mèches libres, dansant autour de son visage. Il les glissa derrière ses oreilles et regarda ses yeux se fermer un instant, avec plaisir, comme s'ils se reposaient. Aucun d’entre eux n’a remarqué comment les autres les regardaient.

-Vous êtes également très fatigué, vous devriez prendre une journée entière pour dormir.

Elle haussa les épaules et dit :

-De sorte que? Ce serait une journée perdue et le lendemain je serais tout aussi fatigué qu’avant. Si je m'endors, je ne pense pas que je me réveillerai à nouveau, alors je continue et il me semble que je ne suis pas fatigué.

-Mais tu étais malade ?

-Je ne pense pas, mais mon père le pense. Avec de la fièvre, il a été sauvé par miracle. Comme vous le voyez aujourd’hui, c’est la moitié de ce que c’était. Il ressemble à un vieil homme faible, et lorsqu'il est monté à bord de ce navire, il était un homme gros, robuste et débordant de santé.

-Je comprends, c'est pour ça qu'il prend soin des autres, il croit qu'il ne tombera pas malade s'il ne l'a pas fait jusqu'à présent.

-C'est comme ça.

Un moment de silence entre eux fut ponctué par la sirène du navire annonçant le déjeuner pour les passagers en bonne santé. Ils savaient que deux heures plus tard, leur nourriture arriverait, enveloppée dans des chiffons et sur des assiettes qui seraient ensuite jetées à la mer. Un murmure et des cris de protestation accompagnaient, comme c'était la coutume depuis le début de l'isolement, la sirène devenue symbole de ségrégation.

-Nous avons du temps pour que vous rencontriez les malades, venez.

Il la suivit jusqu'à la poupe où gisaient les mourants. Je les avais déjà entendus lorsque j'étais hors de cette zone, surtout la nuit. Des gémissements et quelques cris qui ressemblaient à des hurlements, des cris qui ressemblaient aux hululements des hiboux dans une forêt. Rien de plus que cela, c'était une forêt d'eau et le navire, un vaisseau métallique qui détruisait les arbres. La mer était ce qu'il laissait derrière lui, un désert où les hiboux se lamentaient parce qu'il n'y avait plus d'endroit où s'installer, plus aucun endroit où se reposer, ni un endroit où leurs grands yeux pouvaient traquer la nuit, la surveiller comme des policiers contrôlant les fantômes, leurs ambitions excessives de leadership, leurs prétentions excessives de jeux et de mal. La mer est comme un désert habité par des chants déjà morts, illuminé par des étoiles aussi lointaines qu'ignorantes et indifférentes à tout, au mal et à la mer que les hommes traversent sur un navire, un cuirassé, un brise-glace, se frayant un chemin à travers la forêt gelée de l'humanité qui se meurt depuis la nuit des temps. Et il avait vu, en poursuivant l'itinéraire et les saisons de la lune, les os tomber dans la mer accompagnés du rythme de ces gémissements avant la mort.

Maintenant qu'il s'approchait d'eux en plein jour, le soleil eut l'effet inverse, mais leLe résultat était aussi similaire que s’il faisait nuit. Les rayons de lumière étaient des chemins dans l'air, illuminant, comme ils le font dans une pièce vide, les grains de poussière ou les plus petits insectes, ces os, ou les ombres, les résidus, les traînées de poussière, peut-être, que ces os laissaient derrière eux après leur longue et interminable chute dans la nuit, jusqu'à l'aube, ou peut-être même jusqu'aux premières heures de l'aube. Et à midi, alors qu'il ne devrait y avoir aucune ombre, Maximilien découvre qu'il est encore vivant, métamorphosé, caché dans les rayons de lumière, protégé par celui que nous considérons comme son ennemi et qui est probablement son amant. Comme si la lumière était la prostituée, l’amante, la protectrice, la mère de l’ombre.

Il s'accroupit à côté de chaque homme, femme et enfant tandis qu'Elsa lui disait leur nom, depuis combien de temps ils étaient malades, puis, alors qu'ils s'éloignaient, le médecin du navire leur annonçait leurs chances de survie.

-Mais le médecin vient avec ses infirmières et ses assistants et les traite comme du bétail. Il n’a pas le moindre souci de sa dignité. Il ne les touche même pas. Elle écarte les couvertures, demande à ses assistants de prendre leur pouls et leur fièvre tout en portant des gants et des masques, et ne laisse même pas l'infirmière les toucher. Il me donne le rapport parce qu’il sait que j’étais infirmière dans ma ville, au moins pendant un certain temps…

-Je ne le savais pas, je trouve ça très louable...

-Rien de tel, juste quelques années dans l'hôpital le plus proche, mais j'espère vivre de mon travail en Amérique. Et qu'est-ce que tu vas faire, Maximiliano ?

-Je ne sais pas encore, je suppose que je travaillerai sur ce qui se présentera en premier.

-Mais pourquoi voyagez-vous ?

Maximiliano ne put s'empêcher de sourire.

-Je n'ai pas de raison, Elsa. Maintenant, je pense que c'est pour être ici, pour aider sur ce navire, et demain ce sera pour une autre cause. Le présent est la seule raison de tout, suffisante à toute explication.

Elle se tenait là, réfléchissant, le regard fixé sur ses yeux, ou peut-être sur son front rouge et ses cheveux ébouriffés par le vent.

-A quoi penses-tu ?

-Rien de particulier, juste que dans ma ville il y a une vieille femme qui va à la messe tous les jours. Tout le monde la connaît et l'évite car tout ce qu'elle fait, c'est parler de punitions et donner des avertissements. Il ne voit que le mauvais côté de chaque personne qu’il rencontre dans la rue. Un jour, il est apparu au coin d'un coin et m'a dit quelque chose avant que je puisse m'échapper. L’avenir ne peut pas être fixé, a-t-il dit, et aujourd’hui est déjà révolu.

-C'est une idée intéressante, si je puis dire. Il y a des théologiens qui parlent de la même chose, mais bien sûr, il leur faudrait beaucoup plus de mots et de pages...

Ils rirent tous les deux, et leurs corps se rapprochèrent sans s'en rendre compte, et leurs mains voulurent se prendre mais ils n'osèrent pas, et ils n'eurent pas besoin d'en parler car à ce moment-là le personnel de cuisine arriva avec la nourriture. Il s'agissait de cinq hommes vêtus de tabliers, de gants et de masques, comme des chirurgiens offrant en guise de nourriture des parties du corps qu'ils venaient d'opérer. Il était curieux que cette image soit venue à l’esprit de Maximilien. Le Christ avait aussi été chirurgien de son propre corps, il avait exploré, analysé et retiré ses parties, le purifiant jusqu’à ce que chaque fragment soit digne de devenir nourriture pour les autres. Et maintenant, ces hommes rapportaient ce qui restait de la nourriture que les passagers en bonne santé avaient laissée derrière eux, bien qu'aucun membre de l'équipage, et encore moins le capitaine, ne l'aurait reconnu.

Ils s'approchèrent des gardes, et un à un ils laissèrent les grandes marmites, les assiettes enveloppées dans du tissu, les grandes bouteilles d'eau. Ils allèrent et venaient plusieurs fois, jusqu'à ce que la pile entière soit déposée à l'entrée du secteur isolé, puis, silencieusement, et ignorant les protestations habituelles des patients, ils se retournèrent et retournèrent vers l'escalier qui descendait à la cuisine. Certains se retournèrent avant de disparaître, enlevant leurs masques ou leurs tabliers, et Maximiliano remarqua qu'ils les regardaient avec ce mélange humain de pitié et de mépris, de tolérance et de peur.

Les hommes et les femmes, parents des malades ou exposés, ou les malades eux-mêmes qui pouvaient prendre soin d'eux-mêmes, se sont précipités vers la nourriture et ont commencé à se disputer comme ils le faisaient chaque jour. Maximilien avait entendu ces disputes alors qu'il était fiévreux, mais c'est seulement maintenant qu'il réalisa l'attitude

absurde de toutes ces disputes. Il aurait aimé s'interposer entre eux et les inciter à revenir à la raison, à distribuer la nourriture avec logique et calme. Mais il était sûr qu'ils le considéreraient comme un intrus qui espérait seulement obtenir des avantages. Il prit Elsa par le coude et la regarda, l'interrogeant sans dire un mot.

-Je sais, mais que pouvons-nous faire ?

-Et comment toi et ton père obtenez-vous de la nourriture si vous ne vous battez pas ?

-Il reste toujours quelque chose à la fin. Nous mangeons très peu…

Le groupe à l'entrée était grand, principalement des hommes se poussant les uns les autres avec des gestes qui imitaient des défis qui, à une autre époque et dans un autre lieu, auraient signifié un déshonneur ou une invitation àun duel ou un combat. Il ne restait plus que de pauvres mouvements faibles, leurs voix rauques s'affaiblissant rapidement, et ces corps vêtus de vêtements sales et moites cédaient la place aux femmes qui apparaissaient derrière eux pour réclamer ce que leurs maris n'avaient pas eu la force ni la ruse d'obtenir : un morceau de pain, un bol de bouillon, un morceau de viande pas assez cuite. Ils arrivaient avec les cheveux attachés sur la nuque mais dénoués lorsque les boucles se détachaient sous les gifles et les coups. Certains envoyaient leurs enfants se faufiler entre leurs jambes, et c'étaient parfois eux qui en tiraient le meilleur parti, car une grande quantité de nourriture tombait au sol au milieu de tous les combats. Parfois, les pots étaient renversés, comme cela arriva cette fois-ci, et tout le monde protestait, tandis que les gardes regardaient d'abord avec mépris, puis avec moquerie, et enfin avec rire, comme s'ils regardaient des bouffons agir à leur service. Et Maximilien dut admettre qu'ils avaient raison : ils se comportaient pire que des clowns, car, après tout, ils jouaient la comédie, mais les malades étaient victimes de leur propre humiliation.

Il était vrai que la situation était désespérée. Pas de nourriture, pas de médicaments, pas d'aide au milieu de l'océan. Et même s'ils n'étaient pas isolés, même s'il y avait à quelques pas des gens en bonne santé, profitant de la bonne nourriture, dansant peut-être au rythme d'une fanfare, et qu'il y avait des radios pour communiquer avec le reste du monde, ils savaient qu'ils étaient rejetés. C'était le mot, non pas oublié ou privé de ses droits, mais simplement rejeté comme des cadavres. La poupe était un cimetière à l'intérieur du navire lui-même, et le simple fait de les jeter à la mer lorsque leur cœur s'arrêtait était comparable au fait que les tombes sont vidées après de nombreuses années et que les os sont jetés dans l'ossuaire ou le crématorium.

Oui, se dit Maximilien, confirmant ce qu'il pensait depuis quelque temps. La mer était un enfer où les démons attendaient leur nourriture. Les ossements d'hommes et de femmes, les fragments du dieu père qui les avait engendrés à son image et à sa ressemblance. C'étaient les os primordiaux, tout comme ceux qu'ils recevaient de la lune la nuit. Tous sont d'innombrables, d'innombrables morceaux de Dieu. Chaque cellule pétrifiée était un os, un rocher, une portion de temps, un tout petit peu de pitié et de miséricorde volé au cadavre de Dieu. Des phalanges retirées du

tombeau de l'univers, un morceau de crâne fendu au ciseau et au marteau, comme une demi-coquillage trouvée sur une plage, ou une touffe de cheveux arrachée, un ongle fendu et noirci. Même certains démons auraient renoncé à la moitié de leur éternité pour obtenir un testicule du Dieu envié. Tenir dans ses mains infernales la graine même de la création, et prétendre être l'origine, l'avenir et le propriétaire d'un nouvel univers, sachant que ce testicule n'était rien de plus qu'un jouet mort, et l'imagination le seul instrument toujours valable pour tout acte qui incluait le sexe et la procréation comme objectifs. Peut-être que Dieu était aussi impuissant la plupart du temps, ou que le grand utérus, la concavité formée par la confluence du temps et de l'espace au moment opportun, dans la période qui suit immédiatement la menstruation, le saignement dans lequel se reconstruisent les parois de cette symbiose spectrale, de cette convergence sidérale, manquait de tonus, de libido, d'enthousiasme et de préparation suffisants pour recevoir le sperme divin.

Dieu, comme l'homme, sait que tout dépend de quelque chose d'incertain et de spéculatif, même son propre esprit n'est rien comparé au sort de son propre destin. Exposé et intimidé par sa nature même : la faiblesse du mal, la fiction du bonheur, l'impuissance du bien et sa psychose incurable. Il avait lu les textes de Freud dans la bibliothèque de l'oncle José, mais où était le psychanalyste de Dieu, où était le divan où il pouvait s'expliquer et se plonger dans les vieux traumatismes d'un dieu qui est son propre père et son propre fils ? Si l'homme est son image, il est logique de penser que Dieu a les mêmes problèmes que l'homme. Hystérie et répression, regret et culpabilité, remords et cruauté impitoyable.

Au cours des heures qui suivirent, il observa la distribution inégale et inéquitable de la nourriture, les bagarres lentement apaisées par son propre épuisement, l'épuisement créé par le soleil de l'après-midi et son estomac au moins partiellement satisfait. Les enfants se couchaient, les femmes nettoyaient le pont, certains hommes s'allongeaient, d'autres faisaient des travaux manuels ou réparaient des choses, construisaient des auvents et tissaient des filets. Beaucoup pêchaient, mais les femmes les réprimandaient parce qu'ils jetaient les cadavres dans ces mêmes eaux.

Maximilien marchait à travers les rangées de malades. Il se souvenait des noms qu'Elsa lui avait mentionnés, et sinon, il demanderait à nouveau aux mêmes personnes mourantes. Certains répondaient dans leur sommeil, d'autres restaient silencieux, transpirant et toussant. Il portait un seau d'eau pour nettoyerpour empêcher les expectorations de s'accumuler. Elle a changé les vêtements de cinq enfants souffrant de diarrhée et a nourri dix enfants malades. Elsa l'aidait, mais elle avait son propre peuple auquel elle était dévouée, et de temps en temps elle lui jetait un coup d'œil. Il souriait alors et disait quelque chose avec ses lèvres, et même si elle faisait semblant de ne pas le comprendre, il était sûr qu'elle le comprenait.

Presque au crépuscule, le médecin est arrivé pour faire son contrôle quotidien. Il s'agissait d'une reconnaissance des morts plutôt que d'une visite pour constater les résultats d'un traitement. D'après Elsa, j'ai su

qu'ils n'avaient pas appliqué de médicaments. Le médecin, dont il ne connaissait pas le nom, s'approcha de lui et lui dit :

-Je suis surpris de ton rétablissement, mais j'ai été encore plus surpris de te voir ici il y a quelques jours...

-Je n’ai pas le choix, comme tu vois, mais c’est ma place…

Le médecin regarda l’infirmière avec méfiance.

-Je ne comprends pas...

-Je suis prêtre depuis quelques mois, j'ai étudié la théologie. Mon devoir est d'aider les malades.

-Bien sûr, c'est vrai. Je vous ai reconnu comme un homme cultivé lors de notre conversation, mais je ne connaissais pas votre origine religieuse. Écoute, j'aimerais te surveiller et te sortir de ce pétrin...

Maximiliano sourit, sans répondre.

« Venez », dit le médecin en le prenant par le bras et en indiquant à son infirmière qu'elle pouvait le toucher sans crainte.

Maximilien résista.

-Je ne quitterai pas les lieux, docteur. J'apprécie votre intention, mais en échange de votre faveur, j'aimerais que vous preniez davantage soin de ces patients.

Le médecin le regarda avec colère. Elsa les écoutait et s'approcha, les yeux alarmés.

Il toucha Maximilien au coude et lui parla à l'oreille. Elle avait raison, murmura-t-il en retour, mais parfois il fallait pousser les gens.

« C’est bien, parce que c’est vous », répondit le médecin. Cet après-midi-là, il est resté une demi-heure de plus que d'habitude. Il a identifié les morts et constaté l’amélioration de l’état de certains malades. Mais ses instructions n’étaient rien d’autre que des ordres concernant l’hygiène et, surtout, l’isolement des passagers non infectés. Les serviteurs commencèrent à soulever les morts pour les jeter à l'eau, mais Maximilien leur cria :

- S'il vous plaît, attendez -. Puis il se tourna vers le médecin : -Docteur, les femmes m'ont demandé de dire quelques mots pour les morts.

Le médecin, aux cheveux gris coupés courts, à la barbe épaisse et aux lunettes argentées, regarda autour de lui. Devant lui se trouvaient l'ancien prêtre, de nombreuses femmes et plusieurs enfants malades. Le vent soufflait la fumée des cheminées du navire vers l'ouest. Le chemin à parcourir pour atteindre l’Amérique était long et la situation devenait incontrôlable. Il se sentait fatigué et dépassé, limité à son rôle de coroner plutôt que de médecin. Il détestait quitter les étages inférieurs, où la chaleur était moindre et les gens en bonne santé, où le ciel n'existait pas et ne lui permettait donc pas de voir la saleté et la crasse, la vie morte de ces hommes et de ces femmes qu'il ne pouvait jamais aider. S’ils étaient déjà

condamnés, il les haïssait, tout comme il haïssait l’impuissance et la médiocrité.

Sans rien dire, faisant simplement signe à ses assistants, il se retira avec sa suite : les hommes vêtus de vert et la grande femme malade, bien taillée, couverte de blanc, la moitié du visage voilé comme une jeune fille musulmane. Il ressemblait à un cheikh arabe se retirant dans ses quartiers au fond du navire, abandonnant le désert qui l'entourait, le désert d'eau aussi imbuvable que le sable.

Il commençait à faire sombre lorsque tout fut prêt pour la cérémonie. Elsa l'avait aidé à tout préparer : le missel que Maximilien portait dans sa valise usée, et qu'elle tenait sous son regard. Après avoir lu un paragraphe, il lui lança un regard bienveillant, loin de la tristesse de ce coucher de soleil qui assistait pour la première fois à un service de requiem sur le navire. Un adieu, murmuré dans la gorge usée et faible d'un homme qui avait autrefois voulu être prêtre et qui n'était plus qu'un vestige de cette ambition : un ancien prêtre. Celui qui s'engageait envers Dieu cessait d'être un membre de l'espèce et devenait un animal avec la volonté d'un autre, une sorte de loi mobile, un juge et un procureur qui représentait Dieu. L'ancien prêtre se sentait honteux, l'homme avait des remords, mais la personne qui se tenait à côté de la femme était une troisième personne, lisant dans un missel ce qui avait été lu et compris tant de fois, mais qui s'exprimait aujourd'hui comme une conjecture, un soupçon, un indice qui était encore plus clair dans les couleurs du crépuscule et dans la sphère du soleil qui se couchait, se dissolvant dans l'horizon de la mer. Le vent était la voix de Dieu qui soufflait dans la gorge de l’homme qui avait autrefois voulu devenir prêtre.

Les femmes répétaient leur chant, les hommes inclinaient la tête comme s'ils priaient, mais restaient silencieux, soit parce qu'ils ne connaissaient pas les prières, soit par honte ou par fierté. Les chiens hurlaient à la lune montante et les enfants insistaient pour les faire taire, mais les réprimandes et les caresses n'y parvenaient pas. La lune se levait et Maximilien pouvait désormais la voir clairement, sans avoir besoin de la poursuivre. Il regarda dans les yeux d'Elsa, et ils étaient deux reflets. Alorsnuméro deux, toujours. Deux organes pour concevoir, deux organes pour téter, deux pour voir et entendre, deux pour toucher et marcher. Deux pour aimer et procréer.

Il leva les mains et récita :

- Victimae Paschali fait l'éloge de Christiani immolant. La mort et la vie s'affrontent dans un duel redoutable : l'auteur de la vie, bien que mort, règne désormais vivant.

Il savait qu'il faisait un remix irrévérencieux, une version libre de la messe, mais il était vrai qu'il le faisait maintenant en tant que laïc, et le pardon et la condescendance lui seraient accordés comme à n'importe qui d'autre. Mais je savais aussi que ce n’était pas vrai. Il avait su exactement dire la messe, sans l'oublier encore, et ce qu'il faisait était une irrévérence qui le

satisfaisait néanmoins et le faisait se sentir en quelque sorte plus vivant qu'avant. Quelqu’un de différent de celui qui était monté à bord du navire un mois plus tôt.

Plus loin, au-delà des barrières des gardes, j'ai vu certains des passagers en bonne santé et une partie de l'équipage observer la cérémonie avec curiosité et respect. Peut-être que le capitaine était là, et le médecin aussi. Le sacristain du navire a probablement regardé avec colère cette cérémonie improvisée. Mais y avait-il un sacristain là-bas ? il se demandait. Je ne l'avais pas vu pendant tout le voyage, ni ne l'avais cherché. Il n’est jamais venu réconforter les malades, ni même apaiser l’anxiété spirituelle des bien portants. Il n'y en avait probablement pas, ce n'était pas obligatoire pour un navire de ce type d'en avoir un. C'était lui qui occupait désormais le poste, qui attirait l'attention de tous, les yeux de presque tout le navire, et grâce à eux, il était redevenu quelqu'un de plus important qu'un simple homme. Puis il récita, fier et provocateur, regardant le capitaine, qu'il pouvait deviner, écoutant attentivement, même sans le voir dans l'obscurité de la nuit qui consumait le pont.

-Terra tremuit et quievit, dum resurgeret in judicio Deus.

Elsa tremblait et ses mains faillirent laisser tomber le missel. Elle se reprit rapidement et le regarda. Il a juste souri en faisant le signe de croix dans l'air. Les personnes présentes se sont signées. Puis il s'est dirigé vers les cadavres et a commencé à jeter des gouttes d'eau bénite sur eux. Il marchait à côté d'eux, suivi d'Elsa et de deux enfants qui servaient d'enfants de chœur. Certains avaient volé des feuilles de laurier dans la cuisine et, après les avoir brisées avec leurs doigts, ils les jetaient également sur les corps. Arrivé au dernier, il dit :

-Ils peuvent remettre les corps à la mer.

Puis quatre épaules commencèrent à porter les cadavres enveloppés dans des linceuls improvisés faits de vieilles couvertures et les jetèrent par-dessus la balustrade. L'impact des corps contre la surface de la mer était un bruit sourd, un éclaboussement étouffé par la force croissante des vagues contre la coque. Lorsque le dernier fut jeté, Maximilien regarda dehors et les vit couler. Et c'est alors qu'il entendit, ou sentit, pour la première fois, ce qui allait plus tard le troubler dans ses rêves.

Les corps ont été absorbés. Ils ne coulaient pas lentement, ni même rapidement, comme cela se produirait s’ils avaient un poids faisant office d’ancre. Littéralement absorbés, ils disparaissaient de la surface de l'eau moins de deux minutes après avoir été jetés. Elsa se tenait à côté d'elle, appuyée sur la balustrade, et la regardait pour voir si elle voyait la même chose que lui. Il ne vit aucune surprise ni étonnement, seulement des larmes et une fatigue énorme.

-Pourquoi coulent-ils si vite ? -demandé.

Sans le regarder, elle réussit à répondre avec un argument qu'elle avait sans doute entendu de la part d'autres personnes.

-Le typhus consomme les bronches, laissant les poumons vides, c'est pourquoi ils se remplissent rapidement d'eau…

-Mais cela arriverait s'ils respiraient encore...

-Je ne sais pas, Maximiliano, pourquoi me demandes-tu ça ?

-Tu ne vois pas, tu n'entends pas ? – lui demanda-t-il, surpris par sa cécité.

J’avais commencé à entendre le chant de joie, un hosanna sous l’eau. Les démons avaient leurs messes de joie, leurs missels, tout comme les disciples de Dieu. Il leva les yeux vers la lune et vit les os tomber à la surface de l'eau, sur les vagues agitées. Les os longs et les crânes qui ont été battus contre la coque du navire. Il pouvait sentir l'impact de ces os brisés résonner à travers toute la structure du navire, et il avait une envie désespérée d'attraper les mains d'Elsa et de courir se mettre à couvert, pour l'aider à s'accrocher à quelque chose pendant que ce raz-de-marée d'os passait.

-Tu te sens mal, Maximiliano ?

Il la regarda. Il se sentait trempé de sueur, son cœur battait fort et ses mains se serraient alors qu'elles tenaient les coudes d'Elsa.

-Ça me fait mal…-dit-elle.

Il la lâcha et se couvrit le visage. Elle a essayé de repousser ses mains.

-Dites-moi ce qui ne va pas, s'il vous plaît...

Alors il ne pouvait que dire, comme quelqu'un qui ose dire quelque chose à voix haute pour la première et unique fois, en pleurant et en niant la vérité que sa propre bouche prononçait :

-Dieu est mort, ma chère Elsa. Qui sait depuis combien de temps il est mort.

6

Pour les sept prochaines annéesPendant des jours, Maximilien pensait à frère Aurelio. Il savait que son isolement était encore plus sévère que le sien, car désobéir sciemment aux règles de l'Ordre était puni plus sévèrement que la simple expression d'une pensée. Ce qu’il avait fait, c’était discuter de principes, débattre de dogmes et de théologie, et même si cela était dangereux pour la stabilité d’une institution aussi fermement enracinée que l’Église, on lui avait accordé une légère flexibilité. Même le bois d'un vieux tronc a la capacité de se balancer sous l'effet d'un vent fort, car il est dans sa nature de savoir que s'il ne cède pas, il se fendra en deux.

L’Église permet donc certains doutes, elle donne la permission de poser à haute voix certaines questions. De quoi donner l'impression de liberté, mais toujours jusqu'à la limite exacte qu'établissent l'image et la crainte de Dieu : la barrière que la foi doit surmonter et devant laquelle l'espérance doit s'arrêter, peut-être pour toujours. La foi et l’espérance sont deux chars tirés par deux chevaux vieux et fatigués, dont les yeux fixent le mur qui représente le visage de Dieu, absorbés, comme s’ils étaient capables de lire des lois inscrites au ciseau. L'un attend, l'autre attend aussi. Tous deux le nez baissé, levant les paupières de temps en temps, sachant qu'il n'y a personne dans les chariots qu'ils tirent, seulement l'ombre du monde qu'ils ont laissé derrière eux.

La désobéissance aux règles de l’Ordre était punie de sept jours d’isolement et d’une maigre ration alimentaire. Chaque nuit, un garde ouvrait la porte et assistait à l'autoflagellation du frère puni. Ils se regardèrent tous deux, fixant le corps de l'autre, de sorte qu'aucun des deux ne put tomber de fatigue ou de chagrin, ni celui qui était puni ni celui qui devait imposer la discipline. C'était probablement le Père Esteban qui était chargé de la surveillance, et même si ses supérieurs connaissaient sa faiblesse évidente envers ses disciples, ils le laissèrent chargé de punir le Frère Aurelio. Après tout, il était un très jeune novice, encore trop jeune, pour être soumis à une rigidité si extrême qu’elle confinait à l’isolement absolu ou à un manque total d’aide.

Maximiliano se demandait ce qui se passerait si son compagnon se mettait à crier. Personne dans ces cloîtres ne pouvait s'approcher de lui, non seulement parce que cela leur était interdit, mais aussi à cause du silence qui régnait dans ce lieu. À l’exception des cloches et des litanies, ce qui se passait derrière les portes des cellules était un mystère que seuls ceux qui y vivaient connaissaient. Généralement de la solitude et de la nudité, et quelques gémissements de lamentation. Peu de prières à l’intérieur de la cellule, mais beaucoup de fatigue et d’ennui, beaucoup de tristesse et de désespoir. Mais comme toutes les graines, elles germent et engendrent des êtres invisibles qui ne peuvent vivre dans l'humidité sèche de ce lieu, et c'est pourquoi elles deviennent des questions, qui comme toutes les questions, sont stériles et vaines d'espoir, sans avenir, à moins qu'elles ne trouvent une réponse. Et les réponses que vous pourriez trouver derrière ces portes sont cachées ou tuées dès qu'elles s'ouvrent. La lumière du soleil entre, mais pas la lumière de la certitude.

L’auto-punition annulait alors la capacité de remords et d’apitoiement sur soi-même. C'est ainsi que Maximilien a dû voir frère Aurelio à ce moment-là : assis dans son lit, le dos courbé, les coudes posés sur les genoux et la tête dans les mains. Les yeux fermés ou ouverts, mais dans tous les cas, elle regardait les mouches bourdonner autour d'elle, atterrir dans ses cheveux sales, rôder autour du matelas et savourer l'arôme provenant de la bassine en porcelaine cachée sous le lit. Peut-être que frère Aurelio n’oserait pas bouger de cette position de toute la journée, la seule qui garantissait la lente guérison des blessures de la nuit précédente. S'il pensait quelque chose, il ne saurait l'exprimer d'aucune façon, si ce n'est par le silence, qui était plus expressif que toute autre forme de communication. Le bourdonnement des mouches était une musique, les cloches marquaient

l'avant et l'après de la journée, et les chants lointains des frères étaient un écho et une ombre du monde qu'il avait laissé derrière lui, pour toujours.

Lorsqu'il le revit à la messe du soir, assis à la même place d'où il l'avait vu venir à son secours le jour où il s'était évanoui, il voulut attirer son attention d'une manière ou d'une autre. Il était deux rangs plus loin, à droite. Il regarda dans cette direction alors qu'il aurait dû regarder le sol, toussa plusieurs fois, fit même claquer ses pieds nus sur le parquet. Mais certains le regardaient déjà avec désapprobation, et il décida de garder l'occasion de les remercier pour une autre fois.

Quelques jours plus tard, ils creusaient un fossé de drainage. Le parc derrière le couvent était inondé quand il pleuvait. Les pères supérieurs avaient fait appel à l'évêché, et l'évêque avait parlé avec les autorités provinciales. Mais ces procédures et ces discussions duraient depuis deux ans, et l'inondation du parc avait mis fin à laperdant trois récoltes complètes, les eaux pénétrèrent dans le couvent et firent des ravages dans les réservoirs du sous-sol. À plus d'une occasion, Maximiliano avait vu les rats partir, par les escaliers, fuyant l'eau vers d'autres zones plus sèches et plus sombres du couvent. Sans doute, beaucoup les ont retrouvés plus tard dans leurs propres cellules, ou dans le réfectoire ou la nef principale où la messe était célébrée. Après chaque pluie, on entendait les rats ronger derrière l'autel, mais personne n'osait protester. Tout le monde a entendu, mais personne n’a parlé des rats. Seulement depuis la cuisine on pouvait entendre des coups et des balayages, et même quelques jurons qui ressemblaient à des blasphèmes démoniaques dans le silence. Comme si c'était la voix de Lucifer lui-même, qui après être apparu parmi les flammes de la fournaise, a également succombé à la gestation ennuyeuse, à la permanence et à la constance ineffables des rats. La voix du diable dans les langues des frères qui cuisinaient.

Ce jour-là, il entra dans la cuisine après avoir enlevé les vieilles bottes que tous les novices partageaient lorsqu'ils devaient traverser les pièces inondées. Frère Sébastien était le seul cuisinier, mais il y avait deux ou trois garçons que l'orphelinat de la ville envoyait pour aider à diverses tâches, cuisiner, faire des courses, travailler dans le jardin. Certains sont entrés plus tard comme novices, mais seulement ceux qui avaient fait preuve de persévérance. Les autres finirent par fuir à la moindre occasion sur le chemin entre l'orphelinat et le couvent, et ne furent plus jamais revus.

-Hôte! – dit le frère. – « Mille rats du diable ! » Que Satan les ramène en enfer !

Et il continua à jurer, après avoir réalisé que celui qui était entré n'était rien de plus qu'un novice.

-Que veux-tu? – demanda-t-il à contrecœur, voyant un tout petit sourire sur la bouche de Maximiliano.

Il s'est excusé, car il savait que l'autre n'aimait pas que les gens entrent dans sa cuisine sans permission.

-Frère Sébastien, nous avons besoin d'eau fraîche.

-Et n'en ont-ils pas assez partout ? Penchez-vous et buvez comme des chiens !

C'était la première fois que je le voyais aussi furieux, et à ce moment-là, le Père Esteban entra et le Frère Sébastien se tut aussitôt.

-Désolé, Père.

Le père Esteban ne fit presque rien et attrapa Maximiliano par le coude pour le faire sortir de la cuisine.

-Ils m'ont déjà dit que les rats ont mangé tout le maïs que nous avons acheté hier...

« Je suis désolé », dit Maximilien. Je savais que le rationnement durerait au moins une semaine entière. Pendant ce temps, ils devaient continuer ce qu'ils avaient commencé le matin. Le père Silvestre avait un beau-frère qui était ingénieur, et un jour il amena son parent. Après avoir visité le couvent, qui était inondé sur près d'un tiers de sa longueur, l'ingénieur avait recommandé un drainage urgent, en creusant un canal de deux mètres de profondeur dans le parc vers la zone la plus basse face à la rivière.

« Je peux envoyer mes gens », avait-il proposé, selon ce que disaient certains frères qui passaient tandis que les beaux-frères se dirigeaient vers la porte.

« Nous ne pourrons pas vous payer... » avait répondu le Père Silvestre.

-Laissez-moi le faire en guise de don…

Le lendemain matin, le beau-frère est arrivé avec les plans du canal de drainage mais sans les ouvriers. Personne n'a rien demandé ; Tout le monde s'est rendu compte que l'offre de donner du temps et du travail n'avait pas eu de succès auprès des employés. Puis les beaux-frères dirent au revoir en se serrant la main, l'ingénieur partit dans sa Ford Modèle T, et le Père Silvestre, avec les plans enroulés, se dirigea vers les frères et les novices en disant :

-Travaillons et offrons nos efforts au Christ Notre Seigneur.

Tous se signèrent, puis se dirigèrent vers le magasin, et le frère Andrés, responsable des outils agricoles et d'entretien, donna à chacun d'eux une pelle, une bêche ou une houe. Certains suivaient le Père Silvestre avec l'outil sur les épaules, d'autres le traînant, d'autres devant comme s'ils présentaient les armes.

Maximiliano portait une chaussure et se trouvait à deux pas de son père. Il était huit heures du matin, et ils avaient déjà assisté à la messe deux fois, pris leur petit déjeuner au réfectoire et travaillé deux heures à enlever la marchandise humide de la cave sous la cuisine. Il était fatigué, mais le soleil semblait se lever à peine et le ciel était si jeune que, d'une certaine manière, l'énergie et la fermeté du Père Silvestre déteignaient sur lui sans même qu'il s'en rende compte. Il regarda en arrière un instant, pensant

qu'il pourrait peut-être partager un sourire entendu avec l'un de ses compagnons, et vit frère Aurelio, qui traînait une pelle sur le sol, et même ses pieds semblaient traîner sur la terre inégale. Comme il n'avait pas de bottes, seulement des sandales, il éclaboussait la boue d'avant en arrière. Une partie de cette boue tomba sur le visage de Maximilien et l'autre s'arrêta, l'air désolé. Ceux qui le suivaient s'arrêtèrent, le regardèrent avec mépris et continuèrent leur chemin derrière le père Silvestre. Pourquoi cela a-t-il généré ce sentiment chez les autres, Maximilien ne le savait pas. Il était vrai qu'il paraissait plus mince maintenant, avec une apparence émaciée qu'il n'avait pas avant la punition de la semaine précédente. Il n'avait même pas encore laissé pousser sa barbe ou sa moustache, et son visage de bébé le distinguait involontairement des autres séminaristes. Les prêtres ne le considéraient pas non plus comme très intelligent, et il était évident que s'il était là malgré son âge, c'était parce que l'un d'eux rendait service à ses proches.

Maximilien se demanda si elle appartenait à une famille renommée, mais se dit ensuite que cela n'avait plus d'importance. Plusieurs personnes au couvent ont dû se trouver dans une situation similaire, certaines contre leur gré et à la demande de leur famille, d'autres de leur plein gré et contre les ordres familiaux. Tous deux étaient comme des exilés, vivant dans un pays étranger, où le gouvernement était un être invisible à qui il fallait adresser des prières, et représenté seulement par un crucifix accroché avec un clou au mur d'une pièce étroite et austère. Un crucifix vide, ou parfois avec un homme sculpté ou moulé en céramique ou en argile, cloué tour à tour aux mains et aux pieds.

Il posa une main sur l'épaule droite d'Aurelio et, sans parler, lui fit un clin d'œil. L'autre comprit et sourit. Le « merci » a été dit sans rien dire, définitivement et sans avoir besoin de mots ; seul le silence éloquent sifflant dans l'air d'une matinée chargée, le silence insinuant et plaintif comme le ronronnement d'un chat creusant dans la boue sèche. Un mot absent qui exprimait la communion que Jésus-Christ tentait de pénétrer dans le corps et l'âme des hommes avec des rites compliqués et sanglants, le sacrifice de l'agneau et la rédemption de l'homme, des canons et des dogmes qui pouvaient difficilement être décrits comme acceptés pour toujours ou de manière complète et absolue. Avec seulement le silence, Dieu aurait conquis le monde en moins de temps qu'il n'en faut pour un cri ou le baiser de deux amoureux.

Il passa un bras autour des épaules d'Aurelio et ils marchèrent ensemble vers le futur fossé de drainage. Le père Silvestre ordonna la construction d'un petit barrage à une extrémité pour retenir les eaux de crue jusqu'à ce que le fossé soit prêt. Les frères semblaient maintenant plus enthousiastes qu'il ne l'avait vu depuis son arrivée. Ils allaient et venaient en portant du bois et des seaux, toujours en silence, mais avec des rires cachés et des pas rapides. Même le père Silvestre semblait plus jeune, tandis que le père Esteban aidait comme il le pouvait, accomplissant, comme d'habitude, n'importe quelle tâche.

Maximilien a changé d'outils avec Aurelio ; il le vit faible et fatigué, et crut que creuser serait moins pénible pour lui. Il prit la pelle et commença à

soulever la terre là où son compagnon la ramollissait et la remuait. La matinée avançait lentement mais avec l'espoir prudent et prudent que ce serait un jour différent, et donc mémorable dans la vie du couvent. L'odeur de terre humide montait du sol épuisé, qui produisait depuis longtemps de vieux fruits sans saveur. Le terrain autour du couvent était vieux, et peu importe la quantité d'engrais qu'ils ajoutaient, les produits qu'il produisait avaient presque la même saveur que l'engrais avec lequel il était nourri.

Il leva les yeux et vit frère Aurelio debout avec la bêche posée sur le sol et lui-même appuyé sur le manche, tout en regardant la terre qu'il venait de retourner.

-Quelque chose ne va pas, frère ? – a demandé Maximiliano.

L'autre le regarda quelques secondes avant de répondre.

-Rien. Je fais une petite pause.

Maximiliano ne pensait pas qu'elle lui disait la vérité. Le regard du garçon était fixé sur ce morceau de terre, et il s'en approcha. Il remua avec la pelle et, à ce moment-là, Aurelio lui saisit fermement le bras. Il tremblait et transpirait plus que jamais à cause du travail qu'ils faisaient, et il regardait avec crainte la terre soulevée.

-Mais quelque chose ne va pas chez toi, dis-moi ce que c'est.

Il l'a attrapé par les épaules et l'a fait asseoir sur le sol. Ils étaient loin des autres, et même s'ils les regardaient, il s'en fichait. Il retroussa sa soutane, releva un peu l'ourlet et la noua avec sa ceinture près de ses genoux. Alors qu'Aurelio transpirait, il déboutonna son col. Il vit l'entrejambe du sternum du garçon, sa poitrine blanche et glabre. Il regarda ses propres jambes, velues et fortes à force de travailler dans les champs du ranch de l'oncle José. Qu’est-ce qui a retenu son attention chez Frère Aurelio ? il se demandait. Ce n’était pas simplement le besoin de le protéger comme un frère aîné, ni la solitude ou le silence forcé de l’ordre, qu’il avait finalement choisi de son plein gré. Et quand il pensait précisément à cela, il réalisa la question qu'il voulait poser à ce moment-là : si quelqu'un d'autre, en dehors de lui-même, avait entendu Dieu l'appeler dans ses rangs, exigeant de lui comme soldat conscrit sans papiers ni ordres légaux, seulement la parole et le devoir, l'obéissance due au père et au maître, au tuteur et au patron, à celui qui, au-dessus de nous, nous sommes contraints par des raisons incertaines mais trop dures et concrètes pour être expliquées, ou brisées, ce qui revient de toute façon au même. Le raisonnement désarme les arguments, et donc les défait.

-Comment as-tu trouvé ta vocation, frère ? " demanda-t-il, alors qu'ils s'asseyaient tous deux au bord de la fosse fraîchement creusée, sur le monticule encore peu profond de terre excavée qui s'était accumulé sur les côtés.

Aurelio le regarda et sembla réfléchir. Maximilien lui laissa le temps, il était presque midi et bientôt la cloche sonnerait pour les appeler au réfectoire.

-J'ai vu Notre Seigneur, frère.

Maximilien continua d'attendre. Il ne fut pas surpris au début par la réponse ; il pensait que c'était une métaphore, une façon de dire que nous voyons tous Dieu dans les choses du monde, sa présence habitant chaque petite forme de plantes et d'animaux, même les maisons et les artefacts que l'homme construit.

-C'était il y a six mois, plus ou moins. J'étais avec mes parents, assis à table. Nous vivons dans une maison à la périphérie de Cadix, entourée de terres inhabitées et de chemins de terre. C'est une demeure seigneuriale que mon grand-père a construite il y a quatre-vingts ans. La nuit, on entend des chiens et des hiboux, jamais en même temps. D'abord les hiboux, vers minuit, annonçant la tombée définitive de la nuit, l'inévitable séquence des esprits dansant autour des arbres. Lorsqu'ils sont silencieux, les chiens aboient de peur pendant deux ou trois heures, jusqu'à ce qu'ils soient épuisés et s'endorment. Puis vient le vent, doux ou fort, mais avec son sifflement constant qui s'éloigne laissant l'air glacial de chaque matin. N'as-tu jamais vu, frère, la cour gelée et vide, comme s'il n'y avait même plus d'arbres, comme si la seule chose présente était tes propres yeux créant une image dont tu sais d'avance qu'elle ne durera pas longtemps, car c'est de la fantaisie, un reflet de la vie, un écho du son déjà absent, ou la lumière d'étoiles lointaines mortes depuis de nombreuses années ? Des choses fantômes, tout comme des hommes fantômes.

Maximilien toussa et regarda autour de lui. Les autres s'étaient également assis, ils ne semblaient pas parler, et même s'ils l'avaient fait, le père Esteban, désormais seul gardien, ne les aurait pas réprimandés. Aurelio le fixa du regard, comme s'il cherchait un signe indiquant qu'il comprenait de quoi il parlait. Puis il continua :

-Cette nuit-là, j'ai levé les yeux vers le plafond et j'ai vu l'araignée suspendue au-dessus de nous, et j'ai aussi vu l'autre araignée, la vraie, tisser sa toile entre les lustres. La chaleur des bougies ne semblait pas lui faire de mal ; au contraire, il s'est déplacé rapidement et efficacement. Mes parents m'ont demandé ce que je regardais, et j'allais leur dire la vérité, mais à ce moment précis, j'ai ressenti une douleur très vive dans mon œil gauche, comme si j'étais piqué par quelque chose de pointu. La douleur ne pénétrait pas dans ma tête, mais elle était profonde, jusqu'au fond de mon œil. J'ai baissé la tête et j'ai laissé échapper un gémissement. Ma mère s'est levée de sa chaise et m'a caressé les cheveux pour me réconforter. Je me suis éloigné d'elle parce que la douleur persistait et je me sentais de plus en plus nerveux. Je me suis couvert le visage avec mes mains et j'ai frotté fort mon œil gauche. Mon père m'a dit que j'avais pris de la poussière et que je devais aller aux toilettes. Je ne sais pas pourquoi j'ai refusé, ni pourquoi j'ai regardé à nouveau le plafond, où l'araignée continuait à tisser sa toile, maintenant plus longue, la regardant descendre vers la nappe, sans que mes parents ne s'en aperçoivent. Mon œil me faisait mal, ça piquait terriblement, mais je n’avais pas perdu ma capacité de voir. J'ai vu clairement et nettement, sans même pleurer, et j'ai alors réalisé que je n'avais jamais vu les choses du monde aussi clairement. Chaque bord des objets et des éléments de la maison avait son relief, sa gamme de couleurs, sa structure matérielle, sa mesure exacte. Je ne sais pas comment l'exprimer... Je savais, juste en regardant, quel était le but, le

message, peut-être, la solution et la dissolution de la substance à partir de laquelle ils étaient formés, comme si la substance et la forme étaient le fondement d'un but préalablement déterminé.

Il s'arrêta et fronça les sourcils, se demandant sans doute silencieusement si tout cela était compris par la personne qui l'écoutait. Maximiliano comprit et, désireux d'en savoir plus, il remplit son devoir d'interlocuteur compréhensif et enthousiaste.

-Dieu au commencement de toutes choses…-dit-il.

Aurelio sourit, content.

-C'est vrai, frère. Même sur cette araignée. Parce que je pouvais la voir très clairement, malgré sa petite taille. J'ai observé chacune de ses pattes, celles qu'il utilisait pour tenir le tissu et celles qu'il utilisait pour le tisser. C'était comme regarder la construction d'un escalier descendant pendant que vous descendiez. Un miracle, je dirais, pourquoi pas, si c'était en elle que je voyais le visage de Dieu. Sur le visage de cette araignée.

7

-Ce que tu dis est horrible, Maximiliano !

Il hocha la tête, tournant son regard vers la mer. Elle avait l'impression qu'elle était sur le point de pleurer, elle avait tellement honte d'avoir dit ça maintenant. Et non pas parce qu'il ne le pensait plus, ou qu'il regrettait de l'avoir dit, ni l'un ni l'autreun autre cas s'est produit. J'avais simplement honte du regard d'Elsa, de ces yeux et de ce corps dont la force était un exemple minimal de tout ce qu'elle cachait, de la sagesse et de la sagesse que cette femme laissait entrevoir avec son regard réprimandeur. Il se sentait comme un enfant défié, comme quelqu'un qui avait fait la plus grande bêtise du monde, et là, devant lui, quelqu'un le regardait maintenant avec une tristesse infinie et une pitié infinie. Et dans cette miséricorde, il a vu l’amour, il a vu le pardon sans frontières. Il crut même voir la mer plus sereine que d'habitude, plus bleue même si ses yeux étaient marron, car la couleur de la mer ne change pas, se dit Maximilien, peu importe à quel point elle se reflète dans le miroir sombre de Lucifer.

Il échangea des regards vers la mer ouverte et vers les énormes profondeurs des yeux d'Elsa, et plus il regardait, plus le contraste devenait grand. La nuit avançait et les corps s'enfonçaient, le ciel s'ouvrait laissant apparaître la lune dont les mains aux rayons pâles s'apprêtaient avec le bruit des articulations rhumatismales à soulever des sacs, des paquets dont

il connaissait déjà le contenu. Bientôt les ossements arriveraient, et il devrait les protéger tous, et surtout elle, dont la mer intérieure restait chaude et sereine dans un midi éternel.

-Je sais, mais c'est ce que je ressens. Un jour je te raconterai ce qui m'est arrivé à Cadix... mais ce n'est pas encore le moment.

Elle posa sa main sur son avant-bras gauche, tandis qu'il se tenait debout, les bras croisés, haussant les épaules nerveusement et évitant son regard.

« Belle lune », dit-elle.

Maximilien ne leva pas les yeux, craignant comme toujours celui qu'il désirait le plus voir. J'avais besoin, comme chaque nuit, d'assister à l'événement formidable qui se répétait pour établir que le monde se solidifiait sur des fondations calcaires déposées au fond de la mer. Un jour, très loin, il le savait avec certitude, les mers disparaîtraient, et à leur place se trouveraient des plates-formes de calcium, des ossements de milliers de kilomètres de long avec des travées et des passages intérieurs où les démons se déplaceraient. Et alors, quel serait le royaume de Dieu ? il se demandait : le reste de la terre et les continents, mais quelque chose lui disait que ceux-ci seraient inondés, la terre noyée, consolidant de nouveaux dépôts osseux, de nouvelles versions du futur imminent.

Mais aujourd'hui, la lune perçait à peine à travers les nuages, bien qu'elle fût pleine et promettait de briller plus intensément dans quelques heures, lorsque la nuit prendrait racine aux extrémités du monde et grandirait, envahissant les âmes, pénétrant les choses du monde avec des morsures d'obscurité.

-C'est comme ça-. Il y avait un silence gêné et inconfortable entre eux. Elle le regardait, mais il échappait à son regard. Il se souvint de quelque chose qu'il avait lu dans la bibliothèque de l'oncle José, à propos de la croyance selon laquelle, dans l'Égypte ancienne, la lune avait le pouvoir de provoquer la cécité chez quiconque dormait le visage exposé à ses rayons. Il se demanda alors s’ils étaient tous aveugles, sauf lui.

-Qu'est-ce qui ne va pas, Maximiliano ? Je t'écouterai, si tu veux...

Il la regarda alors avec une énorme affection, se sentant capable de l'aimer à partir de cette nuit-là pour le reste de sa vie. Il savait cependant que tout amour humain est éphémère, comme ce navire au milieu de l’océan. Lent et rustique, faible et fragile face aux tempêtes et à la pluie. La peur de la nuit était plus forte cette fois. Il commença à trembler, ou du moins réalisa qu'il le faisait, sans savoir depuis combien de temps il était dans cet état. Un nouveau facteur de désarroi et d’angoisse, de honte, s’ajouta à son chagrin.

« Je vais rendre visite aux malades », dit-il en se détournant d'Elsa, fuyant ses yeux comme s'il s'échappait des mains écœurantes et douces d'une sirène couverte de miel.

Elle resta où elle était, le regardant s'approcher d'un des malades. Lui, sans se retourner, savait qu'elle était maintenant appuyée sur la rambarde et regardait l'eau sombre frapper la coque, sans ressentir, ou peut-être percevoir, le bruit des os qui s'écrasaient maintenant avec force sous le

bateau. Il devinait les combats entre les démons, les batailles nocturnes répétées pour la proie. De la viande fraîche de temps en temps, et chaque nuit les os de Dieu tombant de la lune. Nourriture pour les corps et matériau pour la construction de la sublime demeure des démons.

Deux autres étaient morts cette nuit-là, pendant qu'Elsa et lui parlaient. Son père lui raconta cela alors qu'il s'approchait du groupe rassemblé autour des nouveaux cadavres. Il a dit de les laisser sur le pont jusqu'à l'aube, afin que la famille puisse veiller sur lui pendant quelques heures. Ils le couvrirent de draps, l'enveloppèrent comme il le lui avait recommandé, et après avoir fait le signe de croix, il se leva et alla vers le prochain malade.

C'était un homme de son âge, bien que plus gros et plus fort qu'il ne l'avait jamais été. Comment aurait-il alors pu être sauvé ? il se demandait. Cet homme ne survivrait certainement pas à la nuit. Il avait une barbe fine et noire, un visage émacié et des yeux pâles et mi-clos. Ses longs cheveux tombaient d'elleet le front, l'haleine rassise, la voix brisée, confondue avec le bruit de la mer et le clapotis des os sur l'eau. Un murmure faible et distrait était sa voix tandis qu'il essayait de prononcer une prière que Maximilien n'avait même pas essayé de lui enseigner.

-La terre tremble…- il comprit ce qu’elle disait, et il sourit.

-…et quievit, dum resurgeret en…

Puis l'homme l'interrompit, terminant la phrase :

-…jugement de Dieu.

Et avec ce dernier mot, il ouvrit les yeux et sourit à Maximilien comme s'il voyait Dieu lui-même incarné et agenouillé sur le pont de ce navire des damnés, au milieu de l'océan, une nuit au début d'un été incertain. Peut-être l'a-t-il vu, car il n'a pas été moins surprenant pour Maximilien de voir que l'œil gauche de l'homme brillait plus que le droit, et quand il a remarqué qu'il avait finalement cessé de respirer, en vérifiant cela en prenant le pouls du poignet et en mettant son oreille sur la bouche et le nez, l'œil gauche est resté ouvert.

Il a essayé de le fermer, mais il n'a pas pu. La paupière semble durcir avant le délai normal de rigidité cadavérique. La paupière restait obstinément repliée, comme le rideau d'une entreprise qui refuse de fermer ses portes. Ou une porte verrouillée dans laquelle nous ne trouvons aucune raison à son terrible caprice. Parce que la nuit arrive et les portes doivent être fermées. Nous irons dormir et personne ne surveillera la maison, sauf les choses inertes verrouillées, sécurisées au point de se briser par la nature de leur substance. Les choses nous protègent tout comme les paupières nous protègent des horreurs de la nuit.

Mais l'œil de cet homme désormais mort ne pouvait être fermé, et Maximilien interpréta cela comme une allégorie de la résistance à la mort. Il voulait libérer l'âme de ce pécheur qui était déterminé à rester dans un corps désormais définitivement mort, dans un monde qui l'expulsait, et dans lequel il n'avait vraiment plus rien à faire. Il fit le signe de la croix,

bénit son corps et expia tout péché et toute condamnation, abandonnant son âme au jugement de Dieu. C'est alors qu'il vit la main droite de l'homme pointée vers la bouche, plus loin encore, vers l'eau. La main, bien sûr, était immobile et morte, mais elle était restée dans cette position sans que Maximilien ne s'en aperçoive. Aurait-il entendu le clapotis des os ? Habitué au fait que lui seul voyait et entendait ces choses, il avait oublié que peut-être le reste du monde, comme des échos individuels d'un malaise universel commun, étaient de petites caisses de résonance où le son entrait mais ne pouvait s'échapper, transformant les hommes en créatures perturbées qui tremblaient comme des diapasons. Longue résonnance, à moins que quelqu'un d'autre ne saisisse fermement le métal de son âme et ne lui accorde la paix.

L’œil continuait de briller dans l’obscurité sur le pont. Maximilien regarda autour de lui et vit que personne d’autre ne faisait attention à lui. Certains dormaient, d’autres réfléchissaient, assis ou appuyés sur la balustrade. Elsa serait peut-être allée se coucher. Le père était toujours debout, fumant sa pipe. La lune, fatiguée de son engourdissement, de sa bouche irritée et de ses bras fatigués, se limitait à jeter des petits os, des fragments, des éclats et de la poussière.

Maximilien remarqua alors que l'œil gauche du mort se révélait comme une photographie, acquérant des tons inversés. Le négatif d’une toute petite photo, aussi petite que l’iris de cet œil obsédé. Il s'est rapproché du visage pour mieux voir. La pupille avait grandi et, bien que l'homme ait les yeux bleus, la photographie était en noir et blanc inversé. Il a réussi à voir une silhouette qu'il ne pouvait pas définir. Ce n’était ni un homme ni un animal, mais ce n’était pas non plus une chose inanimée. Il bougeait, ou du moins c'est ce qu'il lui semblait, lui qui à son tour bougeait la tête pour mieux voir. Le navire se déplaçait également, et toutes ces choses, l'homme du navire, le cadavre et l'œil, bougeaient comme des écailles, ou comme les couches continentales de la terre. Ils planent paisiblement en étant superposés, mais sont constamment en danger de collision lorsqu'ils occupent le même plan. Dieu, homme, œil, navire.

La tétralogie de la création. La passion représentée comme un axe endocrinologique de causes et d’effets, de stimulus et de sécrétion.

Ordre et obéissance décrétés par la nature à partir du chaos établi.

Parce que Dieu était la plus petite chose au lieu d’être la plus grande.

Le centrifuge au lieu du centripète.

Depuis l’œil de la création, Dieu a étendu ses pouvoirs.

Maximiliano Menéndez Iribarne voulait voir Dieu cette nuit-là dans l'œil d'un homme mort, mais il ne vit qu'un ensemble d'atomes composant l'âme qui était en train d'être libérée vers son ciel final. Un fait physique, un processus biologique, une réaction chimique, comme la pensée même qui était en train d’être créée. Une série de mots qui non seulement représentaient une idée, mais la concrétisaient aussi dans le fait physique de la pensée : Dieu était le mot et le fait lui-même, la chose-objet, le résultat d'une idée qui pouvait très bien être détruite par l'oubli.

Il a touché l'œil qui n'était pas làje voulais fermer, c'était froid et dur, presque comme une perle en consistance et en douceur. Là, au plus profond de cet œil, il y avait quelque chose qu’il ne pouvait pas encore saisir, quelque chose qui était à la fois transparent et qui échappait à sa recherche. Était-ce peut-être ce que frère Aurelio avait ressenti ou vu ? La douleur au fond de son œil gauche avait été le début d’une révélation. L'épaule morte à ses côtés n'avait rien pu lui dire à ce sujet ; la fièvre et le délire, la faiblesse et la faim étaient plus forts et plus lucides que sa capacité à s'émerveiller et à pleurer.

Il porta ses mains à son visage et sentit ses propres yeux, cherchant la douleur lorsqu'il les serrait. Il entendit des pas à côté de lui, et l'odeur des cheveux d'Elsa le surprit plus que la caresse qu'il lui donnait. Elle a dû penser qu’il priait pour les morts, ou qu’il était fatigué et le cœur brisé. Mais il n'a pas montré son visage même lorsqu'elle s'est agenouillée à côté de lui et a essayé de repousser ses mains.

-Tu caches toujours tes sentiments, toi... pourquoi te caches-tu comme ça ?

-J'y suis habituée…

- Habitué à tout supporter seul, comme un anachorète.

-Peut être…

Il retira ses mains de son visage et regarda l'homme mort. Son œil était toujours ouvert, mais il brillait maintenant d’une lumière blanche qui se déversait comme une étrange source de lumière artificielle.

-Regarde ça…-dit-il.

Elsa regarda ce qu'il montrait, mais elle ne semblait pas surprise.

-Que…?

-L'œil…

Elle hocha la tête.

-Oui, je vois ça. Un œil est resté ouvert. Dans la vie, il a dû souffrir de paralysie.

Maximilien n'avait pas vu cela dans les quelques minutes précédant la mort de l'homme, mais il ne pouvait pas en être sûr non plus.

-Tu ne vois pas une lueur, Elsa ? Une sorte de lumière vive…?

-Dans les yeux…? Je ne vois rien. Il est mort…

« Je sais », répondit-il de mauvaise humeur, se levant et s'éloignant de quelques pas. Il regretta immédiatement sa brusquerie, car il ne sentit pas Elsa s'approcher à nouveau. Quand elle se retourna, elle s'éloignait vers l'endroit où son père était allé se coucher.

Il retourna vers le mort et essaya de fermer son œil dont la lumière le brûlait. Chaud et froid à la fois, il avait une vertu particulière : il semblait couper non pas avec un tranchant métallique, mais comme le tranchant

d'un os éclaté. Un os creux à travers lequel la lumière passait, se solidifiant. Comme des dépôts successifs de sels de calcium formant des couches concentriques autour d'un creux dans lequel l'air ou un certain liquide, que je ne pouvais pas encore imaginer, pourrait plus tard entrer.

Puis il souleva le cadavre par les aisselles et le traîna. Certains dans l'obscurité sur le pont ont vu ce qu'il faisait, mais ils n'ont rien dit et il les a ignorés. Il a fallu plusieurs minutes pour le faire reposer sur la balustrade, les bras pendant à l'extérieur. Puis il a commencé à le pousser par les jambes, ce qui lui a demandé beaucoup d'efforts et l'a rendu très fatigué. Lorsqu'il y parvint, le cadavre était suspendu à moitié à l'extérieur et à moitié à l'intérieur. Il leva une de ses jambes, et il ne lui fallut qu'une poussée supplémentaire, pas trop forte, pour le faire tomber par-dessus bord. La dernière chose qu'il vit du corps fut la lumière vacillante de l'œil ouvert, et il réussit même à le voir dans l'eau, comme une lampe de poche flottante ou une torche de canot de sauvetage.

Il n'était pas prêt à continuer à chercher, car il était absolument certain que s'il continuait ainsi, s'il continuait à essayer de déterminer le moment où l'œil se fermerait enfin, il n'y parviendrait qu'en suivant le chemin du corps, et il n'en était même pas sûr. Suivre le même chemin était l’une des deux alternatives, l’autre était de concentrer leur attention sur le navire. La mer était la mort, elle s'approchait avec le bruit de l'eau frappant les corps contre la coque. Les bruits qui l'appelaient aux cérémonies nocturnes, les rites lunaires qui expulsaient les os d'un Dieu qui insistait pour rester au centre de tout : des cellules de l'homme et des atomes de l'âme. Dans l'iris d'un œil qui pourrirait plus tard pour laisser un espace et un creux osseux plus importants que toute chair, tout muscle et tout mouvement.

Oui, pensa Maximilien, moi aussi j'ai vu Dieu ce soir, comme s'il était un simple os rongé par un chien.

8

Maximilien ne savait pas quoi répondre. J'ai compris ce que voulait dire frère Aurelio, mais la façon dont il l'avait dit, cette comparaison blasphématoire qui dénigrait Dieu à la forme la plus basse de la vie terrestre.

Dieu comme une araignée. Le simple fait de l’hallucination était en soi une insulte. Aurelio était sans doute malade. Je le voyais dans ses yeux, parfois fiévreux, parfois pâles, perdus dans le néant la plupart du temps. Il avait

quitté le travail, sans prendre la peine d'y retourner lorsque les autres eurent terminé le déjeuner frugal que le père Silvestre leur avait apporté.

-Allez, frère, il faut qu'on travaille.

Aurelio ne bougea pas. Il avait encore ses manches et sa soutane retroussées, assis en tailleur sur le tas de terre qu'il avait soulevé pendant la matinée. Maximilien regarda les autres, r si quelqu'un décidait de le dénoncer, ou si le Père Silvestre revenait de la cuisine. Il décida de s'approcher de lui et de le forcer à se lever. Il l'attrapa par le bras et dit :

-Par la Sainte Vierge Marie, frère, travaille ou tu seras renvoyé à l'isolement.

Aurelio cligna des yeux vers lui plus souvent que d'habitude ; Maximilien remarqua alors que la paupière gauche ne bougeait pas, ou du moins pas aussi souvent que la droite. Il abandonna bientôt cette idée car il considérait qu'il était plus important qu'ils soient vus en train de continuer à creuser. Frère Aurelio se laissa soulever par Maximilien et le conduire par le bras vers le creusement du canal, mais il s'immobilisa dès qu'ils s'arrêtèrent. Il le secoua par les épaules et remarqua l'extrême maigreur et la faiblesse, la maigreur de ses bras et les os de ses épaules qui dépassaient comme des pointes de flèches enfoncées de l'intérieur vers l'extérieur. Et cette comparaison n'était pas incongrue, car Aurèle lui-même avait commencé par ces allégories, ces fables avec des animaux exotiques, et le primitivisme ou un nouveau paganisme semblait émerger des paroles que tous deux avaient prononcées.

Dieu et la religion. L'homme et les lois. Croyance et désespoir. La foi et la trahison. Amour et déception.

Des mots qu’on leur avait appris à utiliser sans aucun ordre ni contrôle. Des mots qui se défendaient bec et ongles contre toute utilisation qu'on pouvait leur faire, traîtres et glissants comme des serpents ou des anguilles. Les mots très sacrés qu’on leur lisait chaque jour étaient comme des insectes à plusieurs pattes, insaisissables, impossibles à étudier par une dissection minutieuse. Des insectes à visage humain, ou le visage de Dieu qu'Aurelio avait vu, finalement aussi un visage ou une physionomie comme celle de tout le monde. Car s’il y avait une chose dont Dieu était fier, selon les théologiens, c’était d’avoir créé l’homme à son image et à sa ressemblance. Dieu et l’homme étaient donc deux fragments du même ordre, de la même monstruosité originelle, peut-être. Un monstre qui ne dénotait pas de difformité ou d'anomalie, mais simplement d'origine, de matrice.

Finalement, frère Aurelio accepta de travailler à nouveau. Sans rien dire, il se pencha et ramassa la pelle. Il se dirigea vers le canal ouvert à côté du couvent, retira sa soutane, révélant ses sous-vêtements blancs, son caleçon long et son maillot de corps, les noua autour de sa taille et reprit sa tâche. Les autres le virent et murmurèrent, certains rirent et l'imitèrent. Maximilien vit le père Silvestre s'approcher pour les réprimander, mais tout à coup il s'arrêta, but à la louche dans le tonneau d'eau et retourna à l'ombre des combles, mais sans s'asseoir, surveillant la progression du

canal d'après la carte qu'il consultait de temps en temps. Ils continuèrent à travailler en silence, tandis que l'après-midi s'écoulait lentement et tranquillement, comme un ver rampant le long de la fine ligne du temps avec deux abîmes de chaque côté et deux néants à chaque extrémité.

C'était le sentiment qu'il avait du temps, cet après-midi long et lourd, si rapide en événements et en même temps rempli d'une infinie incertitude, d'une indécision paradigmatique, confinant au concept de dogme par sa force même. Même le doute peut être une certitude s'il faut une prise ferme sur le cœur humain, une avalanche et une main de fer pour diriger la volonté si elle, le doute, est la mère biologique de l'âme qu'elle a prise captive. C’est seulement ainsi qu’on pouvait expliquer pourquoi il avait décidé de s’adresser à nouveau au frère Aurelio pour lui demander comment il se sentait. Je l'avais vu s'arrêter quelques secondes pour se reposer, mettre ses mains sur sa taille douloureuse et s'étirer avec un air d'appréhension sur son visage. Lorsqu'il fut à ses côtés, il posa une main sur l'épaule de son ami et dit :

-Comment vas-tu, frère ?

-Avec beaucoup de douleur, tu me vois, mais Notre Seigneur m'accompagne…

-Sans aucun doute, frère. Notre Seigneur Jésus-Christ est partout.

-Alors tu l'as vu aussi ?

Maximilien ne comprenait pas ce qu'il voulait dire.

-À Notre Seigneur ? Eh bien, frère, pas exactement…

Mais Aurelio ne le laissa pas finir, il l'attrapa par le bras et le traîna presque jusqu'au bord du canal, dans la zone la plus profonde qu'ils avaient creusée. Ils regardaient tous les deux en même temps, l'un désireux de montrer, l'autre curieux de voir sans savoir quoi. Maximiliano ne voyait rien d'autre que la terre humide et noire, légèrement brunâtre à cause des sédiments laissés par le ruisseau lors de sa crue. Mais il vit Aurelio qui pointait de la main vers le fond, vers un point précis, qui pour lui aurait pu être n'importe quel point de ce fond, car il ne voyait rien d'étrange ou de particulier.

-Regarde, frère ! Le Corps Sacré ! – Aurelio faillit crier, et Maximiliano le regarda alors dans les yeux et vit que son œil gauche était fixe, brillant mais sans vie à la fois, comme une perle récemment arrachée de sa coquille par la violence de la mer et jetée sur la plage. Quelque chose de vivant qui dénotait une histoire, comme une boule de cristal miniature, à travers laquelle le passé et le futur pouvaient être vus. Mais en même temps quelque chose sans mouvement, détaché deles muscles qui donnent la sensation essentielle de vie à nous, les humains, êtres de chair et de sang attachés à la physique de la gravité. Là où même la pensée est un événement physique.

Comme si l'œil avait été arraché et replacé dans son orbite après avoir exploré la cavité qui le contenait, ou une partie de cette cavité.

Le fond d’une grotte, ou le fond d’un puits, peut-être.

« Je ne comprends pas, frère », dit-il, mais d'une certaine manière, il s'attendait à entendre ce qu'il entendit alors.

-Le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le corps de Dieu, frère Maximilien, dit Aurelio à l'oreille de son ami, si près que Maximilien sentit la sueur qui couvrait le visage d'Aurelio, et quelques gouttes de sueur collèrent à sa joue et tombèrent dans son cou.

Alors qu'il se penchait une fois de plus sur le bord, il sentit les mains d'Aurelio le tenir par la taille. Il ressentit d'abord la confusion de ce contact, le motif, équivoque ou non, mais sans doute dérangeant, de ces mains qui le touchaient d'une manière dont aucune femme ne l'avait touché jusqu'à ce moment-là. Ce n'est que plus tard qu'il s'est rendu compte que la raison du contact était de l'empêcher de tomber dans le puits. Aurelio avait remarqué le regard perdu que ses yeux avaient pris après l'avoir entendu, et l'évanouissement soudain était juste après la réaction rapide d'Aurelio. Ainsi, il s’est avéré que celui qui semblait le plus lucide était le plus faible, et le plus illogique des deux était le plus éveillé des deux. Parce qu'on dit que la folie est lucide, qu'elle est une exacerbation des réactions, ou une hypersensibilité qui permet à plusieurs pensées et attentions de se produire simultanément. D’où la folie, la fragmentation de la personnalité en autant de facettes que celles qui composent le monde.

Lorsque le vertige passa, il se retrouva debout à côté du puits, serrant Aurelio dans ses bras, respirant lourdement et toujours sans réaction, comme perdu dans les nuages de terre qui venaient d'être enlevés.

-Tu l'as vu ? Je te l'ai dit, frère, il est là !

C'était un cri autant qu'un murmure dans ses oreilles étourdies, toujours bloquées par l'afflux vertigineux de sang qui l'envahissait maintenant après son absence momentanée. Était-il devenu étourdi à cause de ce qu’il avait entendu ou vu ? Je savais ce que j'avais entendu mais je ne me souvenais pas avoir vu quoi que ce soit. Peut-être que son esprit refusait de le reconnaître, parce que la voix d'Aurelio semblait trop confiante, trop logique et concluante.

Maintenant, je le voyais s'agenouiller sur le bord et scruter du regard, comme s'il cherchait quelque chose à quoi s'accrocher. Il trouva les escaliers et descendit. Maximiliano sentait toujours le corps d'Aurelio pressé contre le sien, et il commença à frotter son corps comme si quelque chose le démangeait. J'étais encore étourdi et je ne savais pas ce que je faisais. Il se souvint alors de l'œil gauche de son ami, cet œil fixe qui, tandis qu'il le regardait pendant qu'ils s'étreignaient, semblait être un miroir de son propre œil droit. Et son propre œil gauche contemplait le regard pieux et triste de l'œil droit d'Aurelio. La division éternelle de l’homme, la dichotomie dans tout ce qui le concerne. Le choix éternel et le fruit éternel de la discorde. L'erreur éternelle.

Aurelio était déjà au fond du puits, accroupi, à genoux, creusant avec ses mains dans une zone sombre malgré la lumière du jour. Maximiliano pensait que l'autre était devenu fou, mais ses propres pensées l'avaient

amené à un niveau où il n'était même pas sûr de sa propre santé mentale. En regardant le dos nu d'Aurelio, sa peau blanche maintenant rouge et engourdie par le soleil auquel il n'était pas habitué, elle eut envie de se pencher et de le toucher, de poser sa tête de côté sur ce dos pour le sentir respirer. Savoir qu'il était vivant par le contact, car cela semblait être le seul moyen puisque les mains fines et faibles d'Aurelio, ses longues mains squelettiques, l'avaient pris par la taille pour l'empêcher de tomber. Et pourtant, peut-être avait-il été poussé dans un abîme plus profond que le gouffre creusé à ses pieds.

-Le voici, frère Maximilien ! Venez le voir de vos propres yeux.

C’était comme une invitation à voir le visage de Dieu dans un tombeau. C'est pourquoi il ne pouvait éviter la répulsion ainsi que l'attraction intense et irrésistible de descendre les escaliers. Il le fit, observant comment le niveau de la surface s'élevait à mesure qu'il descendait, et c'était une allégorie terrible et précise de sa descente aux enfers. Les démons l'appelaient, et il vint consciemment, mais en se trompant lui-même, se consolant avec des raisons pratiques tandis que des motifs théologiques surgissaient des royaumes de son esprit logique, ou de l'état pseudo-religieux de son âme. Je ne pouvais plus prétendre que je manquais d’un corps avec des désirs et des instincts, un corps qui ne pouvait plus supporter le mensonge ou le réconfort procuré par des nuits blanches à la lumière d’une lune qui pénétrait par la fenêtre. Fini les cachettes dans les bordels ou les moments de défoulement entre des draps aussi rugueux que l'écorce d'arbre qu'il utilisait pour s'échapper de sa chambre chez l'oncle José.

Il est descendu, etSon regard implorait la lumière encadrée dans un cadre de terre qui devenait de plus en plus petit, jusqu'à ce que ses pieds touchent le fond, et là, les mains d'Aurelio attendaient pour le protéger, pour le protéger d'une éventuelle chute. Des mains qui le reprirent par la taille alors que ses pieds quittaient la dernière marche de l'escalier, sentant la chaleur d'un enfer naissant et approchant, et l'odeur de la terre humide qui commençait à brûler.

Terre et viande.

C'est ce qu'il a vu lorsqu'il s'est habitué à l'obscurité en arrière-plan. Ou peut-être était-ce l'odeur qui créait la vision de quelque chose qui ressemblait à de la viande dans les profondeurs agitées, ou peut-être les mains d'Aurelio, le prenant par les épaules, derrière son dos, pour lui indiquer, d'un mouvement de la tête à côté de la sienne, d'une oreille à l'autre, le souffle presque sur le souffle, l'endroit où gisait le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ.

-Là-bas! – l’entendit-il dire.

Maximiliano regarda autour de lui et se pencha pour toucher le sol. Il creusa aussi, comme il avait vu les autres le faire, mais il ne trouva rien d'autre que des racines et des pierres, outre la terre bénie. Parce que c'était une terre bénie, se disait-il, se rappelant qu'il était dans un couvent,

que là-haut se trouvaient les prêtres bienveillants et la sacristie. Pendant un instant, il se sentit soulagé. Il se retourna et dit :

-Frère Aurelio, je suis désolé, mais je ne vois rien.

L'autre ferma les yeux, et c'est alors que le gauche, bien que couvert par la paupière fermée, brillait dans l'obscurité. Et frère Aurèle se pencha vers Maximilien, lui saisit les mains et les posa à terre.

Les quatre mains tournaient en spirale, et la terre ressemblait maintenant à du sable, car elle était si douce et sèche. Maximilien ne baissa pas les yeux, car il était fasciné par le regard de l'autre. Les quatre mains tournaient encore et encore, sentant les pieds des deux à plusieurs reprises. Aurelio était pieds nus, et il sentait la douceur de ces pieds qu'il devinait blancs sous la saleté et l'obscurité. Il ferma les yeux tandis qu'un malaise l'envahissait, le forçant à s'asseoir, tandis que la voix d'Aurelio se glissait dans l'obscurité et que ses mains disparaissaient du spectre étroit de sa vision. Lorsqu'il reprit ses esprits, il ne vit que la luminosité de son œil gauche comme un seul point dans une nuit sans lune. Une petite lune blanche intensément forte. Une lune qui a lutté pour sortir une fois pour toutes de son enterrement quotidien, même si elle savait que le lendemain elle serait à nouveau enterrée.

Il devrait alors la sauver. Et il tendit la main pour toucher l'œil qui appartenait maintenant à une tête et à un corps gisant sur le sol en terre, en partie recouvert et en partie déterré. Le corps d'Aurelio gisait comme le corps du Christ dont son ami avait parlé peu de temps auparavant. Il le secoua par les épaules, lui tâta la poitrine. Il lui attrapa les mains, cherchant son pouls. Il porta son oreille à sa bouche pour sentir son souffle.

Il respirait. Frère Aurelio faisait semblant.

-Allez, mon frère ! Ta blague est blasphématoire… Je ne jouerai pas le jeu.

Il se levait pour remonter les escaliers lorsque les mains de l'autre homme le retinrent. Il était sur le point de lâcher prise au moment même où l'une des mains prit l'une des siennes et il sentit le sang, et même s'il ne le vit pas, il sut que c'était du sang. La consistance, l’odeur, la viscosité et surtout la blessure que je ressentais. Les éclats d'os brisés dépassent de la paume d'Aurelio. Il se retourna et attrapa ses mains, et dans l'obscurité, il vit clairement les blessures qui les traversaient. Et il pouvait aussi voir qu'au lieu d'un œil brillant, c'était un clou qui dégageait généreusement une lumière agitée et pieuse.

Un clou et un œil. C'était tout. Et la voix d'une présence cachée aux ténèbres, volée à la lumière incertaine dans un puits vide rempli de rouille humaine.

Les mains de Dieu le prennent par le corps, le séduisent comme un amant qui part à la guerre et désire sa dernière nuit d'amour blasphématoire, de fornication et de moquerie irrémédiable et sans aucun pardon, si ce n'est la pitié ou la miséricorde qui ne naîtrait qu'après la crucifixion, après chaque crucifixion.

Lui, Maximiliano Menéndez Iribarne, ne se croyait pas digne de tant de privilèges ni de tant d’humiliations.

Il ne voulait pas que Jésus-Christ l’utilise comme amant, ni se donner à lui. Il n’allait pas laisser Jésus-Christ tomber en enfer à cause de lui. Il était prêt à le faire pour Lui.

Il saisit donc la pelle appuyée contre l'une des parois du puits, et il la lança de tout son poids et de toute sa force, à plusieurs reprises, sur la tête du Christ, debout et assoiffé de désir, qui le regardait.

9

Le lendemain, Elsa ne lui a pas parlé. Il a passé toute la matinée et l'après-midi à changer des bandages, à parler aux malades et à exiger la présence du médecin. Maximilien n'osait pas s'approcher, et lorsque leurs regards se rencontrèrent une ou deux fois, il ne trouva dans leurs regards que de l'indifférence et du désintérêt. Elle avait l'air occupée, et toute plainte de sa partet ce ne serait rien d’autre que de l’égoïsme.

Elsa portait sa robe noire unie habituelle, qui couvrait ses épaules et ses bras jusqu'en dessous du coude, où elle retroussait les manches. Elle porta son avant-bras à son front pour repousser ses cheveux qui, bien qu'attachés à la nuque par un ruban rouge, avaient tendance à tomber sur son front, couvrant la moitié de son visage, cachant sensuellement ses joues et ses yeux bruns. Maintenant, de loin, au milieu de la puanteur irrespirable de la maladie et de la saleté, de l'odeur de la mer qui essayait d'éliminer l'odeur des hommes comme s'ils étaient des chiens galeux transportés à l'abattoir, il pouvait percevoir l'odeur de sa peau dans sa mémoire, la même odeur qu'il avait sentie lorsqu'il était malade et qu'elle prenait soin de lui, le caressant, mettant son bras derrière sa tête, de sorte qu'il sentait le parfum naturel d'Elsa. L'odeur de sa peau et de ses cheveux, l'odeur de ces mains qui, malgré la douleur et la maladie, étaient presque un acte de contrition, un abandon et un pardon en même temps. La connaissance n’est pas obtenue par l’effort et le travail, mais uniquement par l’affection, ou peut-être par l’amour.

Mais l’aimerait-elle vraiment ? Ou peut-être que la bonne question serait de savoir s'il pouvait l'aimer. Car s'il était vrai qu'il ressentait quelque chose qu'il n'aurait jamais imaginé ressentir pour une femme, il lui fallait aussi reconnaître qu'il ne savait pas ce qu'elle pouvait réellement penser, ou s'il se trompait en essayant d'aller au-delà de ce dont il se croyait capable.

« Elsa », dit-il à voix haute, debout parmi les malades allongés autour de lui, peut-être à midi, ou en milieu d'après-midi, alors que le navire poursuivait sa course inévitable, son cercle en spirale de jours et de semaines auquel il était condamné avant d'accoster dans un port du Nouveau Monde. Mais personne ne l'écoutait, et personne ne s'attendait à ce que quelqu'un le fasse. Il savait seulement qu'un vide imminent se formait autour de lui à mesure que le temps passait sans la présence, ou plutôt avec l'absence croissante d'Elsa, si loin et si proche à la fois. À portée de ses mains et de ses mots, mais si loin à cause du ressentiment qu'elle devait ressentir.

Et il avait le sentiment qu'il avait tort sur ce point également. Il n'y avait pas de ressentiment, mais plutôt, plus probablement, une indifférence non dénuée d'amour, comme une mère qui laisse passer la colère de son petit fils, le laissant seul un moment, mais sans cesser de veiller sur lui et de prendre soin de lui. Si seulement c'était cela, se dit-il, car la perspective de la perdre et de retourner à la solitude, même si c'était une timide consolation, le remplissait d'angoisse.

Cette nuit-là, il était allongé, le dos contre la balustrade, le dos tourné vers la mer, regardant les étoiles et la lune qui essayait en vain de se cacher derrière quelques nuages solitaires. Ce n'était pas encore l'heure de voir les os tomber, ce serait après minuit, peut-être même plus tard. Il n'avait pas mangé depuis presque toute la journée et il n'avait pas faim, mais sans réfléchir, il porta une main à ses lèvres et, de manière ludique, lécha le dos, goûtant le sel, sentant que son corps commençait à faire partie de la mer et que ses propres os étaient comme un navire, un bateau capable de dériver et de survivre aux tempêtes et aux récifs, aux jours incandescents de l'été et à la pluie de l'hiver. Un squelette avec sa tête comme une proue, son front levé et ses mains flottant au-dessus de la surface, comme une gargouille. Un démon pour affronter les démons de la mer. Parce que le mal se combat avec sa propre nature. Et qui mieux que lui, se disait Maximilien, le représentant de tous les maux, celui qui porte Lucifer dans ses entrailles, dans les recoins de ses intestins, pour détruire ces démons qui ramassaient les os de Dieu, les restes utilisés par ce Vieil Homme qui aurait dû être mort depuis longtemps, les tristes os blancs tombés de la lune pour être récoltés par des êtres médiocres et rancuniers qui projetaient de construire avec eux les nouvelles cités intemporelles, les pays de l'enfer. Non pas des villes brûlées, mais des villes construites avec des briques forgées dans d'immenses fours, des temples et des bâtiments résistants au poids de l'eau et à l'épreuve du feu, car telle est leur nature même.

Il était obligé d'être plus intelligent qu'eux. Elle a dû combattre toute la puissance de l'enfer avec seulement la force d'une araignée, ou comme une femme qui se regarde dans le miroir, et qui veut recréer son monde perdu, mais qui n'a qu'un ongle cassé.

Au cours des trois semaines suivantes, beaucoup d'autres moururent, quelques-uns se rétablirent, et le rythme du navire fut davantage marqué

par ces échanges réguliers que par le déferlement des vagues ou le bruit provenant de la salle des machines.

Aucun passager en bonne santé ne s'est présenté sur le pont et seuls quelques-uns sont entrés dans la zone désignée comme exempte de contagion. Le médecin se rendait de moins en moins à l'arrière, puis il cessa de venir, tout comme son infirmière, et seuls les assistants parcouraient les rangées de patients, prenant des notes, enregistrant les noms, les températures et l'état clinique. Ils s’occupaient davantage de statistiques que d’autre chose, car ils ne contribuaient guère à soulager la douleur. Ils ont apporté quelques pilules qu'ils ont distribuées d'une manière qu'ils ont tenu à qualifier d'équitable. C'est Elsa qui a dû les supplier de lui donner les médicaments.

« Je connais l'état de chacun », leur dit-il, et ils se regardèrent et se résignèrent après une brève discussion destinée à maintenir l'apparence de leur prétendue autorité dans les circonstances.

Maximiliano calculait les jours restants jusqu'à la fin de la quarantaine en tenant un journal, qu'il remplissait de courtes phrases destinées à refléter les aspects les plus importants de chaque journée. Au moins ce qu'il avait fait ou ce qui s'était passé sur le navire. Parfois, il écrivait : « Deux hommes, une femme et un enfant sont morts aujourd’hui », d’autres fois : « Je me sens seul, Elsa ne m’a pas parlé depuis des jours. » Parfois, le papier froissé des premiers jours se déchirait à force de manipulation et d'humidité, et lorsqu'il cherchait ses premières impressions, il ne trouvait rien d'autre que la même confusion qui régnait dans sa mémoire. Mais s'il s'asseyait brusquement pour se reposer, les souvenirs reprenaient leur forme, ou peut-être se libéraient-ils des liens invisibles qui sont la matière de l'oubli, et apparaissaient sous la forme de rêves entrevus dans les heures de l'après-midi ou dans les premiers stades du sommeil nocturne.

Et ils étaient invariablement interrompus par le cauchemar.

Le cauchemar que la lune tendait à rendre moins cruel et moins retentissant, une sorte de baume de miséricorde qui exerçait son influence sur l'embryon têtu du remords. Parce qu'il était encore un être embryonnaire qui continuait à grandir, et lui, toujours sans femme, l'avait conçu de ses mains.

Avec tes mains et une pelle.

Mais parfois aussi, Elsa venait interrompre son sommeil, et alors il était sauvé. Ses mains le serraient, comme elles le font maintenant, avec plus d'affection ou moins de colère. Il lut alors tout cela dans les yeux d'Elsa, dans la façon dont ses doigts le caressaient, même s'il ne s'agissait pas de caresses mais d'un appel, d'une supplication désespérée pour récupérer le corps et l'âme de cet homme qu'elle avait dû voir couler, se dissoudre, se fondre dans le pont, absorbé par les eaux démoniaques. Comme une mère sauvant son enfant en train de se noyer, une amante désespérée de soutenir le corps trop lourd de l'amour de sa vie, ou une fille dont le père prend du retard, lentement immobilisé par le prologue glacial de la vieillesse.

Il faisait nuit quand il se réveilla, les yeux ouverts regardant le visage d'Elsa, dont la tête était cachée par la lune. Elle se retourna quand elle le vit regarder derrière elle.

-Encore le cauchemar ? -demandé.

Il hocha la tête, s'assit contre la balustrade et l'invita à s'asseoir à côté de lui. Le clair de lune les illumina alors tous les deux, et il put voir le visage pâle mais beau d'Elsa.

-Il ne m’a pas parlé depuis longtemps…

Elle baissa les yeux et caressa le dos de sa main.

-Tu es celui qui ne veut pas parler, celui qui s'enferme et ne partage pas ses peines. Je ne peux pas communiquer avec toi si tu ne le souhaites pas...

-Et quel besoin y a-t-il de savoir, chère Elsa ? As-tu peur de moi ?

Elle lui caressa le front.

-Vous êtes un enfant gâté qui fait des crises de colère, persiste dans l'amertume et semble y prendre plaisir.

Maximiliano la regarda avec confusion et sentit que c'était elle qui ne semblait pas comprendre.

-Regardez autour de vous et dites-moi si vous n'avez pas de quoi être amer...

-En tout cas, ce sont eux, et non vous, qui sont justifiés d'être amers...

-Pour l'amour de Dieu, Elsa, dis-moi honnêtement si tu penses que Dieu est justifié dans tout cela. Regardez la mer, c'est comme un désert où nous voyageons exilés, incapables d'accoster sur la terre ferme.

-Mais Maximiliano, nous sommes déjà entrés dans le vingtième siècle, ce navire a des radios pour communiquer, nous ne sommes pas seuls.

Maximilien savait que chaque personne est seule, car il y a des choses qui ne peuvent être confessées. Elle lui caressa à nouveau le front, passa sa main dans ses cheveux, s'arrêta à ses oreilles, les caressant. Il appuya sa tête contre la balustrade, ressentant la sensation agréable de ces doigts qui le touchaient si doucement que c'était comme si la brise marine elle-même voulait le réconforter, après l'avoir effrayé et testé comme un enfant puni. Elsa avait raison, se disait-il, chaque homme est un enfant, mais il savait que chaque enfant naît et meurt dans un désert.

-Pourquoi toi et ton père voyagez-vous en Amérique ?

« Parce que mon père est malade », dit Elsa. Il s'arrêta brièvement pour regarder autour de lui, comme s'il cherchait le vieil homme. « Cela fait plus d’un an qu’il a commencé à avoir des étourdissements. » Au début, on plaisantait parce que c'est un grand amateur de vin, vous comprenez, mais ensuite j'ai réalisé qu'il y avait des jours où il ne buvait même pas et qu'il avait quand même des vertiges, même au lit. Je l'ai vu se tenir la tête ou s'accrocher aux bords du lit. Puis j’ai réalisé qu’il me disait la vérité et j’ai

appelé le médecin. Le médecin est venu un après-midi, Il a vérifié sa gorge et ses yeux, et a palpé son abdomen et son dos. Il le faisait marcher dans la pièce les yeux fermés, même sur la pointe des pieds, tandis qu'Eufemia, la femme qui nous aide à prendre soin des moutons, et moi nous couvrions la bouche pour cacher nos rires. Finalement, nous avons abandonné et avons éclaté de rire, mon père a ouvert les yeux et nous a regardés avec étonnement. Mais ce jour-là et le lendemain, il n'eut aucun vertige et il se considéra guéri grâce au sirop que le médecin lui avait prescrit. Le troisième jour, les étourdissements sont revenus et il se plaignait maintenant d'écouter la radio pendant qu'il avait ces crises, sans comprendre la langue de l'annonceur. Parfois, c'était de la musique, mais presque toujours, cela décrivait le son métallique, lointain mais inimitable d'une émission de radio.

Comme si quelqu'un avait voulu se moquer de nous, nous avons soudain entendu une radio jouer quelque part sur le navire. Elsa et moi nous sommes regardées et nous n'avons pas pu nous empêcher de rire de la cruauté qu'un dieu théâtral, un Bacchus trop ivre pour être tenu responsable de négligence ou de mal délibéré, nous imposait pour que même nous rions de nos malheurs.

-Et qu'a dit le docteur ? -J'ai demandé.

-Rien, il n'a rien trouvé d'anormal. Mais une semaine plus tard, mon père a commencé à se plaindre d'une douleur très forte sur le côté droit de son visage, mais ce n'était rien comparé à ce qui s'est passé quelques semaines plus tard, lorsqu'il a perdu la vue de son œil gauche. Dès lors, il erra dans la campagne et au pied de la montagne comme s'il était perdu, à la recherche de quelque chose, car il ne pouvait pas s'habituer à voir avec un seul œil. J'ai rappelé le médecin et il m'a dit que nous devions l'hospitaliser, mais mon père ne voulait pas aller en ville. Un mois plus tard, il marchait déjà et faisait ses affaires comme si de rien n’était ; il s'était habitué à sa mauvaise vue. Il bougeait juste un peu la tête d'un côté, comme le fait une personne sourde quand quelqu'un lui parle, mais maintenant il le fait rarement.

-Et la douleur ?

-Eh bien, ça s'est un peu atténué, selon lui. Parfois, il se réveille la nuit et fait les cent pas dans la pièce, et alors je sais que sa tête lui fait très mal, mais il ne proteste pas. Je n'ai compris que récemment la raison de son changement, de cette démission...

Elsa regarda Maximilien d'une manière étrange, et il pensa qu'elle s'attendait peut-être à ce qu'il devine ce qu'elle allait dire. Pourquoi soupçonnerait-elle cela, se demanda-t-il, si elle ne pouvait rien savoir de lui ou de son histoire récente.

-Papa m'a dit un jour qu'il n'était pas complètement aveugle. « Je sais, papa », ai-je répondu, mais il ne voulait pas dire que j’avais encore un œil valide. « Je peux voir Dieu », m’a-t-il dit alors. Je pensais qu'il plaisantait avec moi, même s'il n'était pas le genre d'homme à plaisanter, surtout au détriment de la religion, même s'il n'était pas un religieux pratiquant et n'avait pas

mis les pieds dans une église au cours des trente dernières années. « La nuit », m’a-t-il dit, « je le vois la nuit, lorsque l’obscurité de mon œil droit est égale à celle de mon œil gauche, alors dans celui-ci », a-t-il dit en touchant son œil aveugle, « je vois la forme humaine de Dieu à côté de mon lit. » Je lui ai caressé la tête et je l'ai réconforté, car j'étais convaincu qu'il devenait fou. Je me mis à pleurer sur ce malheur immense que je devais affronter seul, mais mon père refusa d'être réconforté. Il parlait avec une logique complète, mais ce qu'il disait n'avait aucune possibilité de réalité pour moi. « Et quand tu vois Dieu, que te dit-il ? » Je lui ai demandé. « Rien, ma fille, il ne parle pas, il est juste là, et je peux le voir aussi clairement que je te vois en ce moment. »

Maximiliano écoutait Elsa en silence, tout comme le Dieu que le vieil homme prétendait voir. C’était un silence auquel il s’était habitué grâce à la douceur paisible de l’Agneau de Dieu cloué sur une croix. Sans cris, avec des douleurs contenues, des gémissements contenus derrière des dents serrées, entre des muscles engourdis aussi tendus que les nœuds du bois qui formaient cette croix. Muscles contractés par les coups que Maximilien pouvait encore ressentir, se punissant pour que la douleur soit la messagère de ses péchés, l'instrument qui réchaufferait son corps à la bonne température où le désir et la mort seraient au même niveau, sur le même plan de réalité que de conjecture. Théorie et pratique unies par le symbolisme divin. Les deux rejoints par les trois. Le troisième représente non seulement l’union, mais l’essence, la synthèse et l’expansion. Le représentant qui est ce qui est représenté.

La douleur qui transforme l'obscurité en lumière.

C'est ce qu'elle avait entendu de frère Aurelio, et peut-être ce que le père d'Elsa avait essayé de dire à sa fille.

-Ton père ne t'a-t-il pas dit s'il voyait la lune ces nuits-là ?

Elsa ne le regardait pas, elle pleurait et cachait son visage.

« Je ne sais pas, il ne m’a rien dit à ce sujet. » Au bout d'un moment, tandis qu'il s'essuyait le visage avec un mouchoir sale, il se corrigea : « Il a bien dit quelque chose à propos de la lune, maintenant que je m'en souviens. » Les yeux de Dieu sont deux lunes jumelles, commenta-t-il, mais il dit ensuite qu'elles n'étaient pas deux, mais une, comme les astronomes disent que la lune a deux faces. flush, l'un toujours visible et l'autre caché à nos yeux. Papa m'a alors dit que Dieu tourne la tête et que nous voyons la moitié de son visage, mais en réalité, il n'a qu'une moitié de visage. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que j'étais déjà en délire, parce que je ne parlais même plus avec un semblant de logique. Selon lui, Dieu montre l’œil gauche.

Maximilien demanda alors, ne réalisant que plus tard l'importance de sa question.

- Tu voulais dire la cécité de l'œil gauche, n'est-ce pas ?

-Oui, mais il faisait référence à l'aveuglement de Dieu, Maximilien. Il a dit que le Seigneur était aveugle depuis le jour de sa création.

-La création de qui ?

-De Dieu, depuis le jour où il est né. Vous réalisez le délire ? J'ai failli devenir fou en l'entendant. Heureusement que mon amie Eufemia m'a accompagnée pour parler à l'hôpital de la ville, où ils ont recommandé de l'admettre. Quelques jours plus tard, ils sont venus le chercher. Papa m'a regardé et m'a insulté pour la première fois de sa vie. Je l'ai vu partir dans l'ambulance, une de ces nouvelles avec un moteur, blanche et avec une énorme croix rouge de chaque côté, qui claquait sur les rochers et faisait beaucoup de bruit. Il est resté à l'hôpital pendant deux jours. Ils m'ont appelé pour aller le chercher. « Ton père n’a rien, juste un delirium tremens dû à l’alcool », m’ont-ils dit. Quand il est sorti, il avait toujours la même déficience visuelle, mais comme il ne me parlait pas à cause de sa colère, je n'ai pas su pendant un certain temps s'il continuait sa folie ou non. Je l'ai laissé à la maison, surveillé par Eufemia, pendant que je partais travailler dans les champs. Pendant un moment, j'ai pensé que tout finirait par s'arranger. C'était comme s'il était alité, même s'il pouvait bouger et marcher parfaitement. J'ai préféré cela plutôt que d'écouter ses délires et de savoir qu'il était fou pour toujours. Parfois, je pensais même que la maison et moi étions en danger ; il pourrait le brûler ou me tuer si je ne faisais pas attention. Un jour, je suis passé devant la maison de la vieille femme dont je t'ai parlé un jour, je ne sais pas si tu te souviens d'elle, Maximiliano.

-Celui qui a prédit l'avenir ?

- Celle-là, mais ce n'était pas vraiment une diseuse de bonne aventure, juste une autre vieille femme du village, dont on disait qu'elle parlait aux morts, tout comme on disait que quelqu'un d'autre se teignait les cheveux ou possédait vingt chats. Il ne faisait pas ça pour gagner sa vie, mais les gens venaient lui poser des questions, et même s'il n'était jamais payé, il acceptait silencieusement les cadeaux qu'ils lui offraient. Je la connaissais depuis que j'étais très jeune, et pour moi, elle avait toujours été célibataire et solitaire, et elle avait toujours été l'une de ces sorcières belles, gentilles mais mystérieuses. Il parlait avec un accent italien et avait un nom de famille inhabituel, je crois que c'était Sottocorno ou quelque chose comme ça. Ce n'est que lorsqu'elle devint vieille qu'ils commencèrent à la craindre, car elle annonça un jour à l'église qu'une terrible maladie allait arriver, et quand tout le monde eut oublié cette prédiction, trois mois plus tard, une épidémie d'anthrax dévasta la région. Depuis lors, elle-même semble prendre au sérieux ce prétendu pouvoir divinatoire. Elle sortait rarement de chez elle, et c'étaient les voisins qui venaient la voir, même les maris qui n'avaient jamais prêté attention aux commentaires de leurs femmes. Mais ils ne sont pas venus simplement en tant que visiteurs ; ils allaient et venaient comme dans un cabinet médical, c'est-à-dire par roulement. Peu de temps après, il n’y avait pas un jour de la semaine où au moins dix personnes n’entraient pas dans cette maison. Si quelqu'un demandait de ses nouvelles au village, on disait qu'il l'avait vue en pleine forme, mais on ne parlait pas de ce qui s'était passé à l'intérieur. Pour moi et les autres enfants, la pièce où elle recevait les gens était toujours un mystère. Il avait des animaux, des chats et des chiens, certains à l'intérieur et d'autres à

l'extérieur, il les traitait bien, beaucoup laissant même des chiots à sa porte pour qu'il les élève.

-Ce n'était pas une mauvaise femme, alors...

-Pas avec les animaux, mais avec les gens, je ne sais pas. Je veux dire, Maximiliano, elle leur aurait dit leur avenir, et ce n'est pas bon du tout, je pense...

-Parce que?

-Regarde, la vie est un cadeau, une bénédiction, c'est vivre au jour le jour...

-Et quel mal cette femme a-t-elle fait en prédisant l'avenir ?

-Il racontait le jour et la manière de la mort à quiconque voulait le savoir, et beaucoup voulaient également connaître la mort des autres. Tu peux avoir du pouvoir, Maximilien, mais ce pouvoir implique aussi des scrupules…

-Et si Dieu n’a pas de scrupules, pourquoi les hommes en auraient-ils ?

Elsa le regarda avec colère.

-Dieu est Dieu…

-C'est de la rhétorique, Elsa. Des mots comme écume de mer, des répétitions sans écho. Ce qui a de la valeur, c’est ce qui reste, donc ce qui persiste dans le futur. Voir cet avenir, c'est presque comme être un Dieu, je pense.

Comme Elsa était toujours en colère et ne lui répondait pas, il demanda, essayant de se réconcilier et d'en savoir plus sur cette histoire.

-Comment s'appelait cette femme ?

-Son nom de famille est Cortez, María Eugenia Cortez, de Valladolid. Sa famille s'est installée dans le village depuis de nombreuses années. Bon, je continue à vous parler de mon père. Vous vous demandez peut-être pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait, après ce que je viens de vous dire, mais je ne saurais pas comment répondre. La vérité c'est que j'y ai réfléchi et j'ai décidé d'emmener mon père le voir. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, probablement un miracle, une réponse pleine d’espoir, au moins. Lorsque nous sommes désespérés, nous pouvons même nous tourner vers ceux que nous haïssons ou méprisons. Je n’avais rien contre cette vieille femme, mais j’avais peur d’elle, ou j’en voulais à elle, et parfois je l’ignorais complètement. Ma vie n'avait jamais croisé la sienne, et soudain, c'était moi qui me tournais vers elle pour quelque chose en laquelle je n'avais jamais cru, lui remettant ce que je considérais comme le plus sacré : la vie de mon père. Un jour, j'ai dit au vieil homme que nous allions la voir, il m'a regardé fixement mais n'a rien dit. Il m'a suivi lentement sur la route menant au village. Je marchais debout, fier et silencieux, avec un chien de chaque côté ; Mon père était à l'arrière, penché, le regard vide avec ces yeux de plus en plus étranges, levant son regard aveugle et reniflant l'air comme un chien. Nous sommes arrivés et elle nous a accueillis avec un visage sérieux et déconcerté. J'ai vu l'intérieur de la maison pour la première fois. C'était juste une petite pièce sombre, remplie de vieux

meubles poussiéreux, pleine de livres et de papiers. Il y avait des tasses à thé sales sur la table, où les mouches bourdonnaient et bourdonnaient, se réfugiant de l'extérieur. Nous étions assis à cette même table, elle enveloppée dans sa cohorte de mouches, nous enveloppés dans l'arôme humide et rouillé de la maison. Bois et fer, urine de chat, vieille terre. C'était l'essence de la maison, des éléments primitifs avec lesquels elle semblait construire l'avenir. Et il m'est venu à l'esprit qu'elle était en réalité une sorcière qui arrachait des morceaux de choses pour les amalgamer en une nouvelle substance qu'elle brûlerait dans son grand chaudron de sorcière afin que la fumée se répande dans le monde entier. Quelques mots inintelligibles seraient sans doute nécessaires pour achever le rituel, ou du moins pour lui donner l'apparence nécessaire devant les dieux qui ne manqueraient pas de le regarder. Je regardais le plafond, au plus profond de sa hauteur, sombrement habité par des toiles d'araignées qui, je le devinais, dataient de milliers d'années.

Soudain, Elsa éclata de rire en s'appuyant sur les bras croisés de Maximiliano. Il sourit, sentant l'odeur de ses cheveux si près de lui qu'il se sentit étourdi, comme s'il était face à un abîme au fond duquel se trouvait la mer. Il allait bientôt s'y jeter, prêt à plonger et à s'enfoncer dans ce climat placide dont la consistance était comme celle de l'eau mais en même temps visqueuse. Du sel et du sang, se dit-il. Fluide lubrifiant des mers torrides des après-midi qui meurent lentement.

« J'ai l'air effrayant, et ce n'est pas ce que je voulais dire », continua Elsa. « C'était juste un après-midi ordinaire au village. » Par la fenêtre de la maison, j'ai vu la montagne, ma montagne, une partie de notre ranch, nos champs et notre bétail. Le soleil brillait fort ce jour-là, mais il se couchait aussi lentement que d'habitude, et bientôt le froid devint si intense qu'ils durent rentrer dans la maison et s'asseoir près du feu, même si c'était l'été. Mais à l'intérieur, malgré la banalité des choses, l'ombre du coucher de soleil était plus forte et plus dense, et surtout l'horrible odeur qui au début ne me dérangeait pas, me rendait peu à peu nauséeuse, ce que j'essayais de supprimer en fermant les yeux et en écoutant la voix de cette vieille femme. Sa façon de parler était une litanie, même lorsqu’il commentait la météo ou racontait ce qu’il avait préparé pour le dîner. Il y avait des portraits de famille accrochés aux murs. Jeunes et vieux. Elle m'a regardé avec un regard noir et m'a dit que c'étaient ses enfants. "Tout le monde?" J'ai demandé, parce qu'il y avait des personnes âgées que je supposais être leurs parents. « Oui », répondit-il. J'ai insisté en désignant le portrait d'un vieil homme barbu qui nous regardait avec colère. « Mon fils aîné », répondit la vieille femme. « J'ai eu douze enfants, qui m'ont tous donné des petits-enfants, des arrière-petits-enfants et des arrière-arrière-petits-enfants. Beaucoup sont déjà décédés ; les autres sont dispersés à travers le pays. Que voulez-vous savoir ? » demanda-t-elle soudainement, les poings serrés sur ses genoux, me regardant avec un manque total d'humanité. J'ai été gêné pendant un moment et j'ai pointé du doigt mon père, qui était assis à côté de moi et regardait le plafond. Alors je lui ai tout dit, comme je te l'ai dit. Elle m'a écouté sans m'interrompre jusqu'à ce que je n'aie plus rien à dire, puis elle s'est approchée de papa et a posé ses mains sur sa tête. Il lui souleva les paupières comme s'il était médecin. Mon père l'a

laissé faire. Je ne sais pas s'il pouvait la voir correctement avec son bon œil ; quand il était absorbé dans ses pensées, je ne savais pas s'il était conscient de ce qui se passait autour de lui ou non. Nous n'avons pas échangé de choses entre la vieille dame et moi. Je ne lui ai pas dit ce que j'attendais d'elle parce que je ne savais pas pourquoi elle était venue, ni, je le jure, je ne me souvenais même pas à ce moment-là du chemin que nous avions emprunté jusqu'à sa maison peu de temps auparavant. Je suppose qu'elle a supposé que la raison de ma visite était que personne ne lui rendait visite pour vérifier sa santé ou parce qu'elle leur manquait. Oui, c’était triste de penser à cela, mais il y a des gens qui sont une sorte de Christ pour différentes philosophies, qu’elles soient religieuses, domestiques ou même économiques. Ce sont ces gens qui, lorsqu'on leur demande pourquoi ils vont faire telle ou telle tâche désagréable, que la plupart des gens détestent, répondent que quelqu'undoit être responsable de le faire. La réponse est si simple qu’elle ressemble presque à une moquerie de leur part. Et c'est pourquoi, je pense, nous les voyons comme des étrangers, nous en venons même à les haïr parce que nous sentons un esprit supérieur que nous ne sommes pas disposés à reconnaître ; ce serait reconnaître notre petitesse, notre échec.

Maximilien l'écoutait attentivement, croisant parfois les bras, le front froncé d'une attention extrême, hochant la tête de temps à autre. Mais maintenant, après avoir entendu ce qu'il venait de dire, elle se demandait si ce n'était pas exactement ce qu'il ressentait. Comme si, en faisant un tel commentaire, elle lisait simplement dans son âme ou le réprimandait discrètement mais profondément pour son comportement, son entêtement à rester silencieux et insaisissable. Mais maintenant il devait reconnaître l'intelligence supérieure d'Elsa, cette paysanne qui se levait avant l'aube, gardait le bétail, nettoyait les étables et parcourait les flancs des montagnes comme s'il ne s'agissait pas d'une pente raide mais d'une colline aux douces ondulations. Il pensait aux jambes et aux hanches d’Elsa, à la façon dont elles devaient être fortes et bien formées. Il baissa les yeux, faisant semblant de réfléchir, et imagina le corps caché sous la vieille robe. Il réalisa qu'il la désirait, pour la première fois, une femme l'excitait sans le chercher ni le toucher, sans baisers forcés ni caresses et frottements brutaux qui ressemblaient plus à des étapes d'un processus mécanique qu'à un véritable désir enraciné au plus profond de son corps.

-Tu te sens malade ? – demanda-t-elle.

-Non, continuez s'il vous plaît.

-Eh bien… la vieille dame a alors dit que mon père avait une tumeur à la tête, juste derrière l’orbite de son œil gauche. Elle dit que c'est inopérable. Je lui ai demandé comment elle savait si elle n'était pas médecin, et elle m'a dessiné la tête de papa, avec un cercle au centre, à gauche, qui occupait presque un tiers de l'espace. C'était la tumeur, selon elle, et l'opérer reviendrait à la décercler. Je commençais à être nerveux, j'ai insisté pour savoir comment il connaissait la taille de la tumeur, si c'était le cas. « Ma chère », répondit-il, « je le sais parce que je le vois. » Puis papa sourit lorsque les mains de la vieille femme le relâchèrent, je les vis échanger un regard entendu, et pour la première fois depuis longtemps, les

yeux de mon père ne faisaient plus qu'un, se comportant non pas comme un couple qui ne s'entend pas mais comme deux amoureux. Ne vous méprenez pas, Maximiliano, je ne veux pas insinuer quelque chose d'étrange entre eux. La comparaison n'est qu'une façon d'expliquer qu'à partir de ce moment-là, j'ai cru ce que la vieille femme m'a dit, car si mon père a vu quelque chose, comme il le prétendait, avec son œil aveugle, alors elle aussi. Et soudain, tout était très clair et très facile, malgré sa complexité. Elle a commencé à m’expliquer qu’il y avait un moyen de le sauver. En Amérique, les tribus indigènes connaissent de nombreuses façons d’opérer ces tumeurs. Au début, je me suis rebellé en exprimant mon incrédulité, mais comme je vous l'ai dit, elle parlait des Indiens comme s'ils étaient un voisin. « Emmenez-le en Amérique », m’a-t-il conseillé. Mon père et moi avons quitté cette maison, dans laquelle nous ne sommes jamais retournés et ne retournerons jamais de toute notre vie. Nous avons vendu le terrain avec tout ce qu'il contenait et nous avons mis les voiles.

Ils avaient parlé toute la nuit. L'aube se leva de la poupe, révélant la promiscuité de la mort, portée et poussée, traînée sur le pont par les bras de la maladie qui ravageait le navire. D’autres personnes malades étaient entrées dans la zone interdite. Il y a eu moins de décès, et c'était aussi une mauvaise chose, car l'espace commençait à manquer et l'épidémie menaçait de se propager jusqu'à ce que le navire ne soit plus qu'une énorme plaie métallique flottant à la dérive. Le navire d'Achéron renaît tel le phénix.

Elsa et Maximiliano regardèrent vers le soleil levant et se tinrent la main. C'est lui qui a fait le geste initial, c'est elle qui a osé l'embrasser.

-Et toi, Maximiliano, pourquoi voyages-tu en Amérique ?

10

La force d'un corps qui ne sait pas tout ce dont il est capable. Et le fer d'une pelle qui ne se brise pas devant l'os humain, qui ne bronche pas devant le poids de la chair et la miséricorde et la douceur qu'il impose avec son intensité bouillante de sang. Et aussi, une pelle qui a un bord tranchant, le plus mortel de cette chaîne d'éléments qui composent un crime. Au fond, à l'origine, l'obscurité où se cache le motif.

Maximilien allait et venait entre ces cavernes vagues, de la lumière à l'ombre et vice-versa, conscient de ce passage et de ses motifs, prêt au silence de la pensée, qui est un silence peuplé de voix impossibles à faire taire par aucune sorte de mort.

Il regarda le corps de frère Aurelio étendu sur le sol, les jambes écartées, la jambe droite pliée, le torse à moitié appuyé contre l'un des murs, les bras pendants, les paumes tournées vers le haut, les doigts écartés, la tête penchée vers la gauche, la bouche ouverte et les paupières levées. C'était presque exactement comme une image religieuse, comme celledes martyrs à moitié nus, allongés dans des positions étranges pendant qu'ils meurent, le regard en extase, recevant l'Esprit Saint dans leur sein.

Là-haut, dans le creux qui menait à l'air libre, un creux inversé, lui semblait-il maintenant, car il avait le sentiment d'avoir vécu là dans le puits depuis toujours, le soleil avait disparu, se dirigeant vers la nuit, perdu et errant. Et il ressentait de la pitié et de la tristesse, et une immense commisération pour le soleil perdu comme un enfant, cette petite étoile au milieu de tant de millions d'étoiles plus grandes. Puis il se mit à pleurer le soleil et la lumière qui disparaissaient du monde cette nuit-là comme toutes les autres, mais qui était aussi la dernière nuit pour quelqu'un. Et il s'est rendu compte qu'il n'avait même pas donné cela à frère Aurelio, car il était mort avant que l'obscurité ne vienne. Ce regard qu'il voyait maintenant dans les yeux du mort était-il un mysticisme cruellement conçu pour punir son bourreau, ou une véritable symbiose de l'âme de cet homme avec son Dieu ? Dieu était-il dans cette fosse, traînant l'âme d'Aurèle et ignorant le corps vivant de Maximilien, comme si le visible était l'invisible, et l'âme quelque chose de plus concret que la pierre ?

Il entendit les voix du Père Silvestre et du Père Esteban qui l'appelaient. La journée de travail était terminée. Une tête dépassait du bord du puits, essayant de voir dans l'obscurité.

-Frère Maximilien, es-tu là ?

Maximiliano a frappé le mur avec la pelle, comme s'il était encore en train de pelleter.

-Oui, Père, me voici.

-Quittez le travail, nous avons fini pour aujourd'hui, lavez-vous pour la messe. Prévenez également frère Aurelio. Il est avec toi, n'est-ce pas ?

Maximilien se rendit compte que le père Esteban ne les voyait même pas. Il a répondu honnêtement.

-C'est vrai, père.

L'autre s'éloigna, et sa voix se perdit en appelant les autres frères, immergés dans les puits, et il les imagina sortir comme des scarabées au début de la nuit, à la recherche de nourriture. Des centaines de scarabées noirs se rassemblaient autour d'un haut autel devant un chef, pour entendre la parole du dieu scarabée.

Auraient-ils remarqué l'absence du frère Aurelio ce soir-là à la messe ou au réfectoire ? Je pourrais dire que mon frère n'allait pas bien, qu'il était allé se coucher, que la journée de travail avait été trop fatigante. Aucun de ces arguments ne serait un mensonge, juste une des milliers de ramifications de la vérité.

Il posa la pelle et s'approcha du corps. Il s’est rendu compte que ce qu’il avait vu n’était pas entièrement vrai. Seul son œil droit était ouvert, le gauche manquait, couvert de sang, et tout ce côté de son visage et de son crâne était effondré par le coup. Il ne s'arrêta pas pour réfléchir à la raison pour laquelle il avait vu quelque chose de différent auparavant, comme si pendant un instant le visage d'Aurelio avait été celui d'un bel ange pénétré pour la première fois par l'Esprit, comme une vierge. Il fit le signe de la croix devant ce visage lacéré, ce visage dont il considérait la difformité comme une libération, une expiation pour cette âme tourmentée par l'orgueil, qui blasphémait la figure de Jésus-Christ avec ses intentions mondaines et son obscénité cachée. L'obscénité, il la réservait aux puits sombres et profonds, comme si la mort et le sexe étaient une seule créature bestiale que la lumière du soleil divisait en deux pour lui enlever son pouvoir.

« Rexit in pace », récita-t-il en faisant le signe de croix sur son visage brisé, sans avoir peur de le toucher, en tachant sa main de sang, puis en l'essuyant sur sa soutane déjà trempée de boue. Et ainsi, avec ses mains pleines de la boue qui nettoyait le sang, qui l'absorbait jusqu'à ce qu'il disparaisse, il commença à pelleter de la terre pour couvrir le corps.

La nuit tombait rapidement et, après cinq minutes de pelletage lent et laborieux sur son corps déjà fatigué, il posa l'outil de côté et grimpa à l'échelle. Dehors, le couvent avait allumé ses lumières et on appelait à la messe du soir. Il était le seul à manquer à la procession que l'on voyait déjà se déplacer des cellules vers le temple. Les cloches sonnaient pour les morts. Pourquoi, se demanda-t-il, et après une inspection plus approfondie, il réalisa que ce n'était que son imagination. Les cloches sonnèrent alors leurs huit coups habituels pour la messe du soir. L'Angélus serait chanté, des prières seraient dites pour les âmes des défunts, la bénédiction du Saint-Père serait demandée, un passage de l'Écriture serait lu, peut-être la parabole du fils prodigue. Mais si c'était le Père Roberto qui devait lire ce soir-là, il choisirait très probablement l'épisode du sacrifice du fils d'Abraham. Quelque chose qui laisserait des doutes dans l’esprit des séminaristes, quelque chose qui sèmerait la discorde dans l’âme de chaque jeune déjà en proie à l’incertitude sur la foi, la vocation et la connaissance.

Il regarda au fond du puits et ne vit rien d’autre que l’obscurité. Il n’y avait rien d’autre que l’intensité du vide, ou c’était une terre si sombre qu’elle ressemblait à l’abîme du néant. Quelle que soit la possibilité, il se contentait d'avoir créé ce schéma, cette esquisse qui était censée imiter le néant, un lieuou là où celui qui regarde ne trouve rien d'autre que sa propre indifférence envers ce qui n'existe pas. A tel point que le père Silvestre apparut de l'ombre près des murs du couvent, et Maximilien l'entendit l'appeler. Je ne savais pas si je le regardais sur le monticule de terre, toujours assis. Il entendit à nouveau leurs noms et cette fois, il répondit.

-Oui, Père, je viens de sortir et de récupérer mes vêtements.

-Deux minutes, frère, je te donne seulement deux minutes pour te nettoyer et assister à la messe.

Elle le vit entrer dans le couvent. Je n'avais pas posé de questions sur frère Aurelio. Que ce soit par chance ou non, il ne voulait pas tenter la providence qui le lui avait accordé, et il marcha rapidement vers sa cellule. Il se déshabilla et se lava avec l'eau du bassin, la même qu'il avait utilisée le matin même en s'étant levé. Il faisait chaud et sale, mais cela lui semblait frais comparé à la chaleur qui l'avait fait s'agiter et avoir peur à l'intérieur de la fosse. Il se frotta le visage et, bien qu'il n'ait pas de miroir, il sentit les rivages boueux sur sa barbe et son cou. Il se lava les mains et trouva du sang collé à elles sous la terre. Cette fois, il frotta plus fort et les taches commencèrent à se liquéfier. Le sang semblait frais, comme s'il s'était blessé en se frottant, mais après que le sang se soit déposé dans le bassin, transformant l'eau sale en une couleur rose-violet trouble, il a vu que ses mains étaient indemnes. Non seulement ils étaient propres, mais ils étaient même très beaux.

On dit alors qu'il avait fait son devoir, qu'il s'était purifié tout en purifiant l'esprit de quelqu'un d'autre. Il avait libéré l'âme pécheresse d'Aurelio, son orgueil inacceptable de croire qu'il voyait Dieu, et cela l'avait également racheté. Comme l’âme du Christ par la communion. Il réalisa que désormais, c’était lui qui se croyait aussi important que le Christ. L'orgueil de frère Aurelio, au lieu de disparaître, lui était passé.

Il savait que la messe allait se terminer et qu'on viendrait le chercher pour l'emmener dans la cellule d'isolement, mais maintenant tout ce qui l'intéressait était de se débarrasser de son propre corps blasphématoire, ce corps qui offensait Jésus simplement par son existence. Même dans la mort, son corps continuerait à offenser Dieu. Il saisit le fouet de l'oncle José et commença à lui punir le dos, puis passa à ses cuisses, ses épaules, son visage. Il s'est déshabillé et a puni ses parties génitales. Il s'est levé et s'est blessé aux pieds. Et malgré la douleur, elle ne criait ni ne pleurait, elle faisait seulement des grimaces silencieuses, et c'était son don à Dieu, le silence qui pardonne tout et purifie tout, le silence éternel où le néant, au lieu de l'obscurité, est aussi blanc que le ventre de la Vierge.

En écoutant les pas des séminaristes qui sortaient du temple et se dirigeaient vers leurs cellules, en devinant les pas des sandales du Père Esteban qui s'approcheraient tôt ou tard, ou peut-être n'était-ce pas lui, mais un autre des gardes, moins condescendant, moins laxiste dans l'imposition des punitions, car c'était déjà la deuxième fois que Maximilien enfreignait les règles. Ils s'approchaient de sa porte. Il ouvrit les yeux et vit le père Esteban et deux autres prêtres qui le regardaient avec les sourcils froncés et une expression déconcertée. Maximilien ne pouvait pas se lever et il ne le voulait pas. Ils ne le forceraient pas à quitter cette position de soumission ; il ne se permettrait plus jamais d'être à la même hauteur qu'un homme, la même hauteur à laquelle le Christ avait été autrefois. Et il réalisa à nouveau que l'entêtement à maintenir son auto-punition était aussi une forme d'orgueil : tout sentait l'orgueil et la vanité chez l'homme, même la modestie, même l'abandon de tout. S’il punissait son corps, c’était parce qu’il lui accordait une telle valeur qu’il le considérait digne d’être puni, et aussi digne de se racheter un jour. Le corps est le temple de l’âme, avait-il appris, et l’église un édifice où les artifices se vantent de représenter Dieu.

Nos yeux sont vains, se dit-il, nos mains sentent l'orgueil, nos dos droits dominent le monde avec vantardise. Et un cadavre était peut-être le signe de fierté le plus puissant. Sans bouger ni parler, il imposait par son silence l'arôme suprême de la vanité : le corps puait alors plus qu'à aucun autre moment de sa vie, une odeur qu'on ne pouvait arrêter, qui voyageait avec le vent et persistait dans le nez de ceux qui l'avaient une fois perçue. Une odeur dont la présence persistait plus longtemps que le silence, car elle se masquait en utilisant les mêmes manœuvres utilisées pour la combattre : c'est ainsi que le parfum des fleurs rappelait l'odeur de la mort. Les cimetières étaient des jardins de cadavres florissants.

Le printemps et l’été sont-ils donc des périodes de plus grande mort parce qu’il y a aussi plus de vie ? L'automne et l'hiver sont-ils simplement des rois héritiers qui règnent parce que leur véritable roi, la vie, sera absent pendant un certain temps ?

Il sentait l'odeur de la peau des prêtres, la teinte rugueuse de leur barbe sur leur cou et le parfum imaginaire du sang. Parfois, je voyais une coupure au lieu du cou blanc deet les prêtres, une bande rouge qui l'attirait tellement qu'il avait besoin de sentir, parfois, la chaleur de quelque bord. Ni les ongles des prostituées, ni le poignard de certains de ses amis, ni même le souffle froid de l'oncle José près de son cou n'avaient pu satisfaire ce besoin, ce besoin physique impératif. Peut-être le Christ aurait-il ressenti la même chose bien avant d’être cloué sur la croix, la douleur comme prémonition, la douleur comme expiation parce qu’elle brisait le corps en milliers de fragments tout en l’unissant en un seul sentiment. Les multiples parties du corps, formant une unité, se dissociaient et se rassemblaient successivement dans une accumulation simultanée de vie et de mort, de construction et de destruction d'une spirale dont les tours se brisaient pour laisser des cercles fermés et permanents autour de l'âme enfermée dans le corps faible d'un séminariste, un jeune homme à l'esprit obtus et au corps excité.

Il sentit l'odeur du Père Esteban et le serra dans ses bras, et sentit les mains du prêtre l'embrasser, le tirant à sa hauteur pour l'aider à sortir de la cellule. Ils ne l'emmenaient pas à l'isolement, mais à l'infirmerie. Le Père Rogelio commença à l'examiner avec ses instruments médicaux : le stéthoscope effleurait sa poitrine et lui donnait des frissons, l'abaisse-langue en métal entrait dans sa bouche et le faisait tousser, la pince remplie de coton et de désinfectant passait sur ses blessures, provoquant une sensation de brûlure très semblable au feu lui-même.

« De l’eau », demanda-t-il.

Ils lui ont tendu un verre et, lorsqu'il a levé les yeux, il a vu qu'il était recouvert d'un drap propre et d'un blanc impeccable. Soudain, il entendit un coup de tonnerre et fut surpris. Les autres ont dû penser qu'il se réveillait d'un cauchemar ou d'un mauvais rêve qu'il avait fait dans ce demi-sommeil d'états fiévreux.

« Calme-toi, frère », dit quelqu'un autour de lui, mais il ne savait pas qui.

Il entendit immédiatement quelqu'un ouvrir une fenêtre pour laisser entrer l'odeur de la pluie, mais cette odeur n'apportait pas le souvenir de l'herbe mouillée, mais de la terre remuée par les puits de drainage. Il les entendait parler à côté de lui, sans suivre la logique de la conversation.

-C'est un péché qu'il pleuve aujourd'hui...

-…tu ne devrais pas le regretter…

-…l’eau nettoiera les puits…

-….adoucira la terre…

-…ce qui a été fait est suffisant…

-…nous ne serons plus inondés…

-…l’eau emportera tout.

Si la conversation s'arrêta là, ce fut seulement à cause du fracas du tonnerre apporté par la pluie qui tombait à verse, et il entendit le mot inondation parmi les rires, et perçut l'odeur du vin dans l'air à côté du feu, et l'arôme des livres, qui n'était pas exactement la Bible, car le papier était moins saint et était imprégné d'odeurs non saintes. L'odeur de l'urine et du sperme, de la transpiration sous les draps. Mais d'où venait cet arôme, se demandait Maximiliano, tandis qu'il ouvrait les yeux et essayait de voir ce que les autres faisaient tout près de lui, dans la petite pièce qui servait d'infirmerie, mais qui, comme tout le monde le savait déjà, servait à boire de l'alcool et à avoir des conversations non autorisées. Cependant, il ne vit que des ombres et des silhouettes assises autour d'une table, certaines debout et d'autres assises, suivant presque le rythme du tonnerre et de la pluie, comme s'il y avait une danse cachée, une chorégraphie peut-être, que les prêtres répétaient sans le savoir, marionnettes des dieux païens qui, dit-on, émergent lorsque les forces de la nature l'emportent sur la volonté du Dieu suprême.

Maximilien vit les éclairs illuminer la série de figures et d'images dessinées dans la pièce, parfois comme des congrégations d'hommes saints, d'autres fois comme des paysans et des pêcheurs regroupés autour d'une figure capitale, probablement le Christ, mais entrecoupés de ces images, il vit des hommes nus autour aussi des femmes nues, il vit des bouteilles d'alcool et beaucoup de fumée, il contempla des figures de l'art maya dédiées à représenter des orgies, des viols et des meurtres. Il a vu des enfants morts, des fœtus morts pendus à des cordes attachées aux poutres du plafond, des haches sur des tables, des scalpels et des pinces médicales, des forceps, des couteaux et des ciseaux. Il vit des tissus blancs tachés de rouge, des lits avec des matelas cassés, des élastiques, des os, beaucoup d'os longs. Des cheveux coupés de toutes les couleurs possibles, raides et bouclés, des mèches entières arrachées avec des morceaux de peau humaine. Et il savait aussi que l'eau laverait tout cela avec sa compassion, sa miséricorde infinie, son pardon extrêmement bienveillant, trop pour l'objet vers lequel elle était dirigée : l'homme, cette sculpture inachevée de Dieu, une créature qui aurait dû être avortée à cause de sa conduite avant même qu'on lui donne la vie, ce morceau de terre formé d'excréments et de boue.

Il regarda vers la fenêtre ouverte, et sans la voir, il devina le torrent qui coulait le long des murs du couvent, formé et alimenté par la pluie qu'il voyait tomber intensément entre les éclairs et les éclairs, et qu'il entendait encore plus clairement dans l'obscurité épaisse de la nuit avancée. Ignoréles images réelles ou imaginaires des prêtres dans la pièce, et suivi le chemin de la pluie pieuse à travers les coins et recoins, à travers les tunnels et les égouts. Il énuméra mentalement les toits du couvent, les cascades, les zones qui se bouchaient toujours, les fissures dans les murs. Et lorsque chacun de ces chemins et de ces obstacles fut surmonté, il pensa à ce torrent qui coulait vers le premier puits qu'ils avaient creusé pendant la journée. L'eau s'est déversée de son propre poids dans la zone la plus profonde, emportant terre et pierres, et même les pelles que certains séminaristes avaient laissées derrière eux. J'entendais maintenant ce torrent par-dessus le bruit de la pluie, mais c'était un son qui ne pouvait être confondu avec rien d'autre, car il avait la caractéristique d'être profond, comme une cavité soudainement occupée, faisant écho au bruit de l'eau avec un écho initial qui bientôt, imperceptiblement, fugitivement, disparaissait, pour se reformer dans le tunnel suivant.

Jusqu'à ce que dans l'un de ces nombreux tunnels, l'eau rencontre un obstacle très faible, un tas de terre placé sur son chemin et aussi un corps. Et pour l'eau, ce corps n'était pas plus lourd ni très différent en état et en nature de cette même terre qu'il traînait quelques mètres auparavant. Habitué à tout emporter depuis la nuit des temps, le courant se débarrassa des obstacles et emporta avec lui le corps de frère Aurelio, l'enveloppant dans son tourbillon de petits tourbillons internes, de caillots de boue qui recouvraient le corps comme s'ils voulaient le guérir ou arrêter des blessures déjà mortes. Comme un médecin ignorant qui ne connaît pas les signes de la mort, l’eau se considère plus puissante que sa propre ignorance, guérissant ce qui n’a pas besoin de guérison et tuant ce qui peut encore être vivant. Mais c'est comme le temps, ce qu'il entraîne, il le défait et le renvoie à la boue, il le dissout, il entre et l'introduit dans sa substance même. C'est pourquoi l'eau est miséricordieuse comme Dieu, elle pardonne tout car rien ne lui est étranger.

Il imaginait le corps d'Aurelio entraîné par le courant à travers les différents tunnels, jusqu'à ce que le dernier se vide dans le ruisseau. Et la force du courant devint alors plus grande, et le corps tourna sur lui-même, tourna et heurta les parois, se courba comme une poupée de chiffon et fut finalement jeté dans le ruisseau, sans aucune chance de repos car là le courant était plus fort à cause de la pluie, et très vite il coula plus vite mais avec moins de brusquerie, car le lit était plus large et divers courants parallèles l'enveloppaient comme s'ils savaient maintenant qu'il était définitivement mort, et décidaient de faire un linceul d'eau dessus.

Maximilien savait alors que ces os ne se désintégreraient jamais, ne pourriraient jamais suffisamment pour laisser des traces quelque part. Même les cheveux du frère Aurelio continueraient à flotter et à se balancer, comme des algues, faisant partie de la nature du fond marin. Le corps blasphématoire et l'esprit malade du frère persisteraient dans l'eau pendant d'innombrables siècles, nourris par l'eau pour devenir un légume marin, une algue, une chair qui nourrirait les poissons. Et les fragments de

cet œil gauche continueraient à voir Dieu même après la mort, au fond de la mer, l’œil caché dans toutes choses, dans des millions de poissons qui nourriraient autant de corps. Les os d'Aurelio deviendraient des rochers où le mal pourrait s'installer, ou peut-être que ces rochers étaient des autels d'os pétrifiés provenant de nombreux autres corps dégradés par le mal.

Si la terre fut l’origine de l’homme, né innocent, elle fut elle-même le destin de l’homme bon. Mais l’eau, nourriture de la vie, engendrait le désir et la perversion. Tous les liquides, comme le sang et les sécrétions corporelles, étaient un tourbillon de chaos. La vie et la mort, alternance, instabilité et perturbation. Seul Dieu était sérénité et paix, mort permanente. Un rocher aussi. Et c'est pourquoi les démons se sont camouflés, transformés pour l'imiter, envieux de la paix éternelle des pierres.

Les os de l’homme étaient la chose la plus proche de Dieu.

Les trésors convoités que les démons voulaient arracher à un Dieu déjà mort, en volant ses os dans leur tombe sur la lune.

Le cimetière de la lune n'avait qu'une seule tombe, toujours ouverte car elle n'était jamais fermée.

Les os de Dieu étaient sans défense comme ceux d’un vieil homme solitaire et aveugle.

EXPLORATION DANS LES RIVIÈRES DE L'ESPRIT

11

Le ciel de Buenos Aires ne ressemblait à aucun autre qu'il avait connu, même s'il n'avait jamais quitté la péninsule de sa vie, pas même la province de Cadix. Son étonnement venait peut-être de l'air, et il pensait naïvement que cela arrivait peut-être à tout le monde, comme cela était arrivé aux premiers explorateurs de la région, ou aux premiers visiteurs. beaucoup de l'ancienne ville nouvellement fondée, que l'air étrange, froid, extrêmement humide, mais pourtant palpitant pour l'âme - il ne savait pas pourquoi il pensait à cette expression maintenant - les avait pénétrés. Il n'a pas dit âme, non. Il a dit corps d'une voix très basse, au-delà de la voix de la pensée et bien en dessous d'une voix audible de l'extérieur.

Il regarda vers sa droite, où Elsa se penchait pour soulever des paquets de tissu et de nourriture, les transportant un par un sur quelques mètres seulement, juste pour tuer le temps pendant que le navire accostait. Ils savaient que l’attente serait longue et qu’ils ne pourraient peut-être même pas débarquer avant le lendemain. Ils étaient arrivés au port presque à midi dimanche, sur les rives d'un léger brouillard d'été, une ville qui se cachait aux yeux des immigrants, jaloux de ses trésors, fiers d'avance de ce qu'ils découvriraient quand elle déciderait de leur ouvrir ses portes : recevoir le navire entre ses quais comme des bras prêts à aimer ou à écraser. Le port de Buenos Aires était un filtre, et dans ces deux heures d’attente, il a vu peut-être le signe le plus trivial mais le plus clair qu’ils ne seraient pas bien reçus.

Personne d’autre ne semblait remarquer la vicissitude de l’air, cette particularité qui se révélait peu à peu, comme si l’air lui-même était empoisonné par les mauvaises manières des habitants. Même sans les avoir

entendus, même sans les avoir vus à moins de cent mètres à la surface du fleuve, se déplaçant comme des fourmis le long des jetées, j'avais entendu les voix des travailleurs du port avec leur accent sud-américain particulier. Et même s'ils criaient les mêmes instructions et disaient les mêmes choses que n'importe quel travailleur du port de Cadix, leur accent était maussade et leurs blasphèmes ne sonnaient pas avec les intonations attendues, animées par la familiarité.

La voix humaine est un chant, pensait Maximilien, il y a toujours un certain rythme, une musique liée au sens des mots qui sont prononcés. Cette musique appartenait à l’homme qui la produisait, mais elle provenait d’une terre particulière, d’une famille particulière et d’une histoire commune. La différence, se dit-il (alors qu'il continuait à se pencher sur la balustrade, regardant la ville qui grandissait devant ses yeux à chaque minute, même s'ils étaient maintenant immobiles, comme si, au milieu de la brume qui n'était pas de la brume mais une sorte de pollen d'été qui servait de masque diaphane, la ville se révélait délibérément, sans se montrer complètement, comme une actrice observant le public à travers un morceau de rideau déchiré), c'était que la musique que Maximilien entendait du port sonnait arythmique, violente et sordide.

Elsa s'approcha de lui et l'appela plusieurs fois en lui touchant le bras. Maximiliano sortit de sa rêverie et fut émerveillé par l'agitation qui l'entourait, l'excitation, les voix traditionnelles et les cris de Buenos Aires, se mêlant au-dessus du fleuve, dont les eaux puaient la mort.

« Pouvez-vous m'aider, s'il vous plaît ? » dit-elle, la voix fatiguée et inquiète.

Il hocha la tête, même s'il ne voyait pas l'intérêt de déplacer des balles d'un endroit à un autre s'ils ne devaient pas descendre du bateau avant longtemps. Il vit bientôt qu'il y avait de nombreux passagers qui se déplaçaient avec leurs affaires entrelacées. Ils devaient se méfier des voleurs ; s'ils n'avaient pas pu s'échapper pendant le voyage, maintenant au port, il leur suffisait de se fondre dans la foule et de fuir vers le port. Elsa le regarda avec lassitude, comme si elle lui demandait avec ses yeux ce qui n'allait pas. Puis, alors qu'il était déjà le milieu de l'après-midi, ils s'assirent enfin sur les paquets auxquels ils avaient réduit leurs quelques biens, chacun de son côté. Don Roberto s'habilla avec les vêtements qu'il avait portés pendant la majeure partie du voyage, maintenant lavés, car il ne voulait pas entrer sur le nouveau continent comme un mendiant sale et en haillons. Il fumait sa pipe, regardant l'horizon de Buenos Aires comme s'il était plus loin qu'il ne l'était en réalité, mais il n'y avait aucun signe de myopie ou de cécité dans son expression. Elsa s'était lavé les cheveux, désormais rassemblés sur la nuque, avec quelques mèches retombant sur son front et ses joues rougies par la chaleur et l'effort. Maximilien avait eu la chance de recevoir une nouvelle combinaison du médecin du navire.

« Je vous suis très reconnaissant de votre aide, monsieur », avait dit le docteur en lui tapotant le dos et, avec une hypocrisie éclatante, en démentant tout le mépris avec lequel il l'avait traité pendant le voyage. Il avait reconnu en lui le seul homme instruit de toute la zone de quarantaine du navire, et son don était une concession à une éducation ancienne et

désuète qu'il ne pouvait contrecarrer qu'au détriment de la paix de son esprit social. Maximiliano a reçu le costume après quelques secondes durant lesquelles il a hésité entre le jeter par-dessus bord ou le rendre poliment mais avec arrogance. Il l'accepta sans réfléchir, car il n'avait pas le temps pour une pensée, même brève, plus courte que l'éclat de sa mémoire. Le costume lui rappelait letana qui avait été définitivement enlevé un jour il n'y a pas longtemps, et on disait que rien n'était si définitif, que les choses revenaient sous une autre forme mais avec la même substance.

Que signifiait ce costume, se demandait-il, lorsqu'il l'eut entre les mains et qu'il vit le médecin s'éloigner avec son infirmière au bras, s'éloignant de l'épidémie vers le port, son travail accompli et accompli, l'esprit et l'âme en paix, plein d'anecdotes à raconter dans les cafés de la ville, lors de longues nuits de loisirs et de détente, après les journées tout aussi longues à l'hôpital où il racontait les mêmes incidents à ses collègues et les insérait dans ses cours et les présentait comme des leçons de vie à ses patients en deuil. Il ne faisait aucun doute qu’il serait l’un des conteurs de la prochaine décennie dans une jeune ville qui progressait à un rythme rapide. Mais Maximilien se retrouva avec un costume usé, clairement inadapté pour se promener comme un gentleman dans n'importe quelle rue de la ville animée, mais adapté pour se sentir différent des autres qui débarqueraient du navire. Un signe de distinction, qui ne ferait que démontrer la différence avec laquelle les autres le traitaient déjà.

Il était vrai qu'il avait contribué à sauver certaines vies, ou peut-être n'avait-il rien fait d'autre que consoler avec des mots vides les corps qui ne voulaient pas laisser leur âme s'échapper au milieu de nulle part. Le corps exigeait de mourir sur terre, se sentant orphelin sur l’eau ou dans les airs. Maximilien le savait très bien. L'eau emporta les corps, comme elle l'avait fait pour frère Aurelio ; L’air transportait des germes de maladies invisibles à l’œil humain ; La terre, d'autre part, recevait et abritait les frontières du corps, donnant la paix à l'âme, désormais calme en laissant le vaisseau qui l'avait abrité entre de bonnes mains. Où va alors l'âme ? Maximilien se demandait. En réponse, elle leva les yeux vers le ciel diurne, cherchant la lune blanche comme un nuage percé et effiloché, un morceau de coton utilisé et abandonné par une infirmière fatiguée qui venait de terminer son quart de nuit. Une infirmière qui voit le soleil se lever à travers la fenêtre de la chambre où elle s'occupe d'un patient, et qui, avant l'arrivée de sa relève, fait la dernière injection et jette le coton quelque part, sans s'en rendre compte. Et ce morceau de coton s'échappa par la fenêtre et s'éleva dans le ciel, se fondant dans la lune qui déclinait, la lune morte du jour, le linceul de toiles d'araignée qui le recouvrait tandis que le soleil commençait à remplir son devoir.

La lune au-dessus de l'après-midi de Buenos Aires ne répondait pas, car il pouvait à peine la trouver. Il ne la connaissait pas, tout comme elle faisait semblant de ne pas le connaître. Une autre terre est un autre monde. La mémoire pouvait être changée, le passé était si insignifiant, si trivial qu’il s’envolait comme du coton emporté par un vent favorable. La ville était un exemple clair de progrès, ne laissant derrière elle que poussière et fumée. Maximilien espérait ardemment que ce serait le cas, mais la futilité de ce

concept, de cette conception de la vie, lui causait une douleur semblable à un puits vide qui demandait à être rempli. Le noir exigeait le blanc, le profond exigeait le haut. Chaque volume creux devait être complété. La physique des corps répond à la logique positiviste. Dieu a sombré dans l'abîme, le corps de Dieu n'a pas flotté comme des navires. Il s'enfonça dans la mer jusqu'au fond des gouffres où ses os s'enfoncèrent dans des tourbillons.

Bientôt, il quitterait la surface fragile de la mer, où chaque jour et chaque nuit il entendait les appels des démons. Puis il regarda le vieux Roberto, essayant de voir la nébulosité de son œil gauche, mais tout ce qu'il trouva fut une clarté exquise, presque comme si le soleil du milieu de l'après-midi brillait brillamment dans la pupille.

Alors que la soirée touchait à sa fin, les passagers des ponts inférieurs, les passagers sains qui n'avaient jamais été en contact avec le typhus, débarquèrent dans une longue et lente file, accompagnés de valises et de malles. La différence entre eux et ces hommes et ces femmes était si évidente qu'il ne pouvait que penser à un blasphème silencieux contre Dieu. Tandis que je les regardais descendre l'échelle dans leurs vêtements propres et soignés, leurs valises portées par des domestiques, les femmes avec leurs coiffures soignées et leurs bijoux, les hommes avec leurs cannes et leurs costumes, les chiens en laisse, les enfants souriants et joueurs, isolés du regard misérable avec lequel les malades à l'arrière les contemplaient, penchés sur la rambarde. Buenos Aires n'était pas une utopie, simplement un autre monde où les mêmes différences, les mêmes crimes et les mêmes mensonges resteraient intacts. L'homme était incapable d'inventer quoi que ce soit de nouveau, se disait Maximilien, ou plutôt se corrigeait-il : il était incapable de tolérer le changement. L'humanité était une espèce qui ne survivait qu'en voyant les mêmes vieux parangons à portée de main.

Il chercha de la complicité et de la compréhension dans le visage d'Elsa, mais elle resta assise sur son fardeau, indifférente. comparé à ce qui se passait dans le port. Elle le regardait simplement de temps en temps, lui lançant un regard perplexe, ou peut-être était-ce simplement de l'épuisement. Il savait qu'elle était en colère parce qu'il avait accepté le costume du médecin. Pour elle, c'était comme une trahison envers les personnes à qui elle avait consacré du temps et des soins. Depuis lors, il lui avait à peine parlé. Maintenant, il la regardait comme un garçon embarrassé, mais ce n'était pas exactement l'image. Il était fier de ce qu'il avait fait, et aucun procès ne pouvait lui enlever ce qu'il avait accompli. C'est ce qu'elle ne comprenait pas. S'habiller correctement et avoir une apparence soignée et propre était presque une nécessité pour lui. Il ne niait ni la boue ni la sueur, il n'appréciait que les bonnes choses de la vie lorsqu'elles lui tombaient entre les mains. Alors, pour la première fois depuis longtemps, il se reconnut comme faisant partie de la famille de l'oncle José. Quelle différence il pouvait voir dans la fierté de l'uniforme du marin et du costume qu'il portait maintenant. Rien que des nuances, seule l'image que lui donnait le costume comptait. Il avait laissé derrière lui son

renoncement aux biens et au luxe terrestres. Quand il avait Dieu, il était tout : nourriture, vêtements et épanouissement spirituel. Mais quand il a perdu Dieu, un immense vide s’est créé autour de lui, comme si Dieu était un morceau de tissu qui s’était soudainement déchiré et pris dans les branches d’un buisson, et il en était ressorti nu et affamé.

Il respira profondément l'étrange arôme de la rivière, fier de supporter la puanteur de la surface couverte de poissons morts. Il s'est rendu compte que c'était leur arrivée qui avait provoqué l'odeur, alors qu'ils vidaient les eaux usées du navire. Depuis les quais, ils ont pulvérisé des jets d'eau pour nettoyer la coque de la proue, couverte de crasse. Ce sont les saletés des malades qui ont envahi le port et qui ont peut-être causé la mort des poissons. Et comme pour confirmer ses pensées, il vit plusieurs soldats et policiers monter d'autres échelles, gardant des hommes en blouse.

-Elsa ! "Elle a crié, mais quand elle l'a regardé avec peur, les hommes étaient déjà sur le pont, poussant et frappant sans discernement ceux qui s'approchaient d'eux en leur demandant quand ils seraient autorisés à débarquer.

Les soldats se frayèrent un chemin à travers la foule d'hommes et de femmes en criant :

-Haut,! – mais personne ne savait à qui ou à qui on donnait l’ordre.

Maximiliano prit Elsa par le bras et la conduisit là où se trouvait son père. Don Roberto était resté debout et était maintenant poussé par la police qui essayait de les rassembler tous contre la balustrade.

-Papa! –Elsa a appelé, mais Maximiliano ne l'a pas laissée partir seule à la recherche du vieil homme. Ils se frayèrent un chemin à travers la foule et les soldats qui les frappaient. Tout le monde allait dans toutes les directions, ou du moins c'est ce qu'il semblait, car Maximilien poussait et reculait, attaqué d'un côté et de l'autre. Il entendit des femmes qu'il avait aimées l'appeler, il les sentit l'attraper par un bras puis par l'autre, mais il essaya seulement de ne pas perdre de vue le vieil homme. Pendant un instant, elle le vit sombrer dans la marée humaine, elle crut même voir une tache de sang sur sa tête après le coup de fusil. On disait alors qu'il ne se pardonnerait pas d'avoir laissé mourir Don Roberto. La honte du regard d'Elsa serait insupportable, mais l'idée de ne pas savoir ce qui se passait dans les yeux du vieil homme l'était encore plus. Il est vrai qu'il s'agissait d'un autre qui prétendait voir Jésus, comme frère Aurelio, un autre visionnaire fou qui se croyait privilégié, mais cette fois-ci il y avait Elsa et son amour, Elsa et son corps. Et au-dessus de ce monde de sentiments et de honte, il y avait la logique irréfutable de son raisonnement : s'il y avait plus de gens capables de voir, les yeux aveugles, Dieu personnifié, pourquoi pas lui ? Ce n’est pas qu’il désirait devenir aveugle pour entrevoir Dieu dans l’obscurité insondable, mais pour comprendre, comme un scientifique armé des outils de la théologie, les causes et les motifs d’un tel privilège. Je l'ai su depuis le jour où tu t'es échappé du couvent et es parti explorer, comme une jungle où j'avais toujours vécu et où j'ai lu pour la première fois la signification de chaque plante et de chaque animal, l'énorme bibliothèque de l'oncle José.

12

Alors que la tempête n'était pas encore apaisée, Maximilien s'échappa du couvent sans que personne ne remarque son évasion. La pluie, au lieu de l'effrayer, semblait lui avoir servi de manteau protecteur, de rideau voilé, de mur incassable derrière lequel il cachait son cœur ouvert, l'exposant à la pluie afin que s'éteigne l'ardeur qu'il ressentait encore après avoir su que frère Aurelio n'était plus qu'un squelette traîné par les eaux en route vers la mer.

Pourquoi son cœur souffrait-il ? se demandait-il en courant sous la pluie, glissant dans la boue entre les monticules de terre que lui et ses compagnons avaient construits. S’il n’avait fait que rendre justice, il n’y avait aucune raison de se sentir désolé. Cependant, en abolissant la vie de ce garçon qui se croyait privilégiéDieu avait pensé à éteindre une lumière, à fermer une paupière plus grande que celle de l'œil d'un homme normal. Frère Aurelio avait osé mourir presque dans la même position que Jésus-Christ, mais sur une croix, allongé sur le sol. Cela signifiait-il qu’il avait tué, comme un soldat romain, le Christ, une fois de plus ?

Si Dieu était disposé à utiliser un corps et un esprit malades comme ceux de frère Aurelio, cela signifiait que Dieu commençait à montrer ses faiblesses. Sexe et Dieu, hommes et femmes, hommes parmi les hommes affichant leur désir, frottant leur corps sur des lits avec des crucifix et des chapelets à côté de miroirs et du parfum de l'encens.

Maximilien sentait une brûlure dans son cœur, mais sa bouche était sèche et sa gorge assoiffée. Il se tenait sous la pluie et ouvrit la bouche pour laisser l'eau le noyer. Mais comme toujours, il avait peur de mourir, toussa et s'agenouilla dans la boue, arracha sa soutane et commença à se masturber. Et quand il eut fini, il sentit la viscosité de son sperme mélangé au sang. Il savait qu'il s'était blessé, et c'était normal, c'était la bonne chose à faire. S’il avait déjà puni son dos, il était tout à fait raisonnable qu’il punisse maintenant l’organe qui brûlait presque autant que son cœur. Il s'affaissa sur le sol, sentant la pluie sur son dos, la terre dans sa bouche avec un goût étrangement semblable à celui du jardin de l'oncle José dans les jours précédant le printemps. La pluie et le soleil se mêlaient à une curieuse perspective de réconciliation, adoucissant les différences, dans le seul but de lui faire découvrir, de révéler à son propre esprit des événements qu'il aurait aimé garder dans l'ombre de l'oubli.

L'odeur du sperme lui rappelait les bordels qu'il fréquentait avec son oncle, qui le poussait et le battait avec le fouet pour qu'il prenne enfin l'habitude

d'avoir des putes. Les deux premières fois où il était entré dans la pièce avec lui et avait dit à la prostituée comment elle devait stimuler le garçon, il l'avait même fait lui-même. Maximiliano sentit la main de son oncle le toucher, le frotter jusqu'à ce qu'il soit prêt à pénétrer la femme qui l'attendait au lit, les jambes ouvertes et son abîme chaud prêt à le recevoir comme si c'était la dernière route du monde. Le meilleur et le dernier chemin qu'un homme serait prêt à emprunter avant de mourir. Et elle se souvint du fouet de l'oncle José qui lui frappait les fesses pendant qu'il la pénétrait, réalisant que les coups l'excitaient encore plus. Le gars savait ce qu'il faisait, et chaque fois que Maximiliano finissait, il ressentait de la douleur et de la gratitude, souriant à l'oncle José qui le regardait et caressait les seins de la pute, touchant son entrejambe avec une force inutile.

Et quand ils sont partis ensemble, l'oncle l'a serré dans ses bras, ivre, instable sur son chemin à travers les rues de Cadix, jusqu'à la maison. Maximiliano l'aidait alors à se déshabiller et le laissait dans son lit, recouvert d'un drap, avant de se rendre dans sa chambre. Là, il retirait ses vêtements, touchait le sperme séché sur sa peau et s'endormait en pensant au plaisir qu'il avait contribué à donner à l'oncle Joseph, le gentil oncle Joseph qui avait été prêt à l'héberger et à l'élever comme un fils lorsque ses parents étaient morts.

Oncle José comme père et mère à la fois. Le vieil oncle, tel un Dieu impuissant, gisait dans la boue à côté de lui, partageant son crime contre les prêtres efféminés, mais lui reprochant de s'être enfui, l'appelant un putain de pédé. Maximilien savait que tout était corps et fluides, que l’homme était fait d’os et de chair en décomposition. Que Jésus-Christ lui-même était un squelette dont le crâne avait deux orbites creuses, capables de flotter si l'eau de pluie, comme ce soir, inondait sa tombe. C'est pourquoi Dieu a été assez intelligent pour emporter le corps de son fils à la mer, pour le protéger des vers de la mort.

Le tombeau du Christ est la mer.

Maximilien releva la tête de la boue où il gisait sous la pluie, lorsqu'une pensée soudaine lui révéla ceci : un fils a enterré son père, et non un père son fils. Lorsqu'il est décédé plus tôt, la vie du père était une mort vivante. C'est pourquoi Dieu a dissous ses propres os et les a jetés dans la mer, dans le tombeau de son fils, piégés dans des tourbillons, dans des gouffres profonds inondés d'eau, des trous noirs qui absorbaient toute la lumière et le son, le temps et l'espace. Obscurité, silence et un rire bruyant jaillissant de quelque part. Peut-être de mémoire, l'enfer des hommes.

C'est pourquoi il ne pouvait pas se rappeler, dans une sorte de bénédiction déformée et cruelle d'un dieu inférieur et moqueur, comment il était arrivé à la maison. Il n'avait aucun souvenir de s'être levé seul ou que quelqu'un d'autre l'ait trouvé et récupéré pour l'emmener à la maison où il avait vécu avec l'oncle José peu de temps auparavant. Il ne savait pas non plus combien de jours s'étaient écoulés, ni combien de temps avaient duré ces pertes de conscience qui lui survenaient comme de brèves et brumeuses

explosions dans cet épais brouillard appelé oubli. L'image de la façade de la maison au milieu de laLa nuit, illuminée par la foudre, les fenêtres éclairées de l'intérieur, révélant les silhouettes des servantes de l'oncle. À ce moment-là, ils devaient dormir, il n'était donc pas possible que leur souvenir soit réel. Mais Maximilien savait déjà que les rêves pouvaient parfois être aussi réels que la vie éveillée, car ils en font partie.

Mais qui l'avait porté jusqu'à l'avant de la maison ? Ou peut-être n'était-il même pas transporté sur une civière, mais dans des bras, et sa tête était en équilibre sur le bras d'un homme fort. Et c'est alors qu'il se souvint de cette odeur, l'arôme du tabac de son oncle, si pénétrant qu'il persistait sur ses vêtements malgré les lavages constants, sur les meubles et les tapis, même sa peau sentait éternellement le tabac. On lui demandait souvent où il l'avait trouvé, mais il préférait toujours éviter une réponse concrète, soit pour paraître mystérieux, soit parce qu'il ne voyait aucune raison de donner une réponse inutile à la personne qui la posait. Seul quelqu'un qui avait visité les mêmes endroits dans le monde que l'oncle José aurait pu savoir de quel endroit, de quelle rue ou de quel bureau de tabac il parlait. Il a donc simplement dit qu'à Cuba, à Porto Rico ou aux Philippines, tout endroit exotique est toujours associé à des nuits sordides, à des femmes des rues et à l'odeur inimitable de l'humidité et du sang.

Maintenant, il savait qui l'avait trouvé. L'oncle José devait être là, peut-être s'était-il lui-même approché de la maison au milieu de sa fièvre, nu comme il l'était et trempé de pluie et de sueur. Sa tête lui faisait mal, ses yeux brûlaient, et c'est son oncle qui le prit dans ses bras - il en était sûr, il sentait encore l'odeur du tabac, au lit, couvert de draps et de couvertures chaudes - et le porta dans sa chambre, tandis que les servantes demandaient ce qui était arrivé au petit Maximilien, pour qui il ne cesserait jamais d'être un enfant.

Ils allaient et venaient de la cuisine et de la salle de bain, apportant des serviettes chaudes et sèches et des bassines d'eau tiède pour laver la boue qui s'était infiltrée entre les doigts et les orteils, dans les oreilles, imprégnant de saleté la peau blanche de la personne choyée.

Il se rappelait maintenant, grâce à la piété dont la mémoire s'honore de temps en temps, que c'étaient les visages des deux vieux domestiques qui l'avaient calmé quand il avait ouvert les yeux et ne voyait rien d'autre que le plafond froid et mort, où les lampes suspendues étaient des soleils nocturnes sans chaleur, et quand il y tournait la tête, il voyait les tables de nuit pleines de flacons de médicaments, de verres d'eau et de récipients contenant des sels et des épices. Ils avaient eu recours à toutes les astuces ménagères possibles pour le soulager, lui et sa fièvre, mais ils n'avaient pas réfléchi à la raison pour laquelle ils n'avaient pas appelé un médecin.

Ce sont donc les visages des servantes qui le réconfortèrent au début, et l'odeur du tabac de son oncle, qui représentait sa présence même s'il ne pouvait pas voir son visage.

« Oncle… » se souvient-il avoir dit entre deux gémissements provenant de sa gorge sèche. Celui qu'il appelait restait hors de vue, mais pas sa voix, qui donnait des ordres sur un ton dénué d'obfuscation ou de colère. La voix

de son oncle était douce, du moins c'est ainsi qu'il l'entendait dans son état fiévreux, douce mais ferme, disant des choses qu'il ne comprenait pas, mais qui ressemblaient à une consolation adressée spécialement à lui.

Et quand de nombreuses minutes ou de nombreuses heures s'étaient écoulées, peut-être des jours avec des soleils qu'elle n'avait pas vus ou confondus avec les soleils nocturnes des intenses lampes suspendues, les domestiques cessèrent de projeter des ombres autour d'elle, ils cessèrent de chuchoter et de pleurer, certains mourant, d'autres séchant, et se retirèrent dans leurs chambres. Mais avant cela, quelqu'un avait dit depuis la porte de la pièce :

-Va dormir, je vais m'occuper de lui.

Il avait clairement entendu cela et il n’avait plus peur que l’oncle José le frappe ou lui reproche son comportement. Le vieil homme avait peur, il le savait et il s'en rendait compte dans le tremblement des mains chaudes et calleuses qui commençaient à le toucher lorsque les femmes fermèrent la porte de la pièce. Ses mains se posèrent sur la poitrine de Maximilien, et il ouvrit les paupières et vit, pour la première fois depuis leur séparation au couvent, son visage blême, plus mince maintenant, avec une barbe plus longue, sans lunettes, échevelé et en sueur lorsqu'elle toucha sa poitrine pour retirer lentement les draps humides.

« Je pensais que tu étais mort là-bas », dit le vieil homme.

Il continuait à le caresser comme un enfant, Maximiliano se sentait bien, béni par le temps et sa persévérance, prêt à jouir des résultats de ses longues prières implorant l'affection de l'oncle José, dont il ne doutait pas, mais diminuée et éclipsée depuis qu'il était enfant par ses manières rigides. Le vieil homme le caressa comme il ne l'avait pas fait depuis toutes ces années, peut-être avait-il pitié de lui et de sa souffrance, il n'en connaissait pas la raison mais c'était agréable de s'abandonner à la nuit entre les mains du repos que son oncle lui offrait.

Très lentement, il s'endormit, et à cause de cela le choc devint plus grand. se réveiller avec un frisson. Il avait l'impression de ne pas avoir de draps ni de couvertures, mais quelqu'un lui frottait la peau pour le réchauffer. Il leva un peu la tête et vit le gars avec sa bouche sur son entrejambe, et Maximiliano remarqua son érection, mais il ne fit rien et n'était pas sur le point de faire quoi que ce soit. Le vieil homme ne s'en rendit compte que lorsqu'il posa sa main droite sur la tête de son oncle, lui tirant les cheveux, essayant de les écarter sans grande conviction. Qui sait depuis combien de temps il faisait ça, car il réalisa que son plaisir atteignait son paroxysme très rapidement et que son sperme coulait dans la bouche du gars.

Le vieil homme leva les yeux, recula un peu et s'essuya les lèvres d'une main. Avec cette même main, il s'approcha du visage de son neveu et ferma ses paupières. Il dit quelque chose que Maximiliano ne comprit pas, quelque chose qui ressemblait à une obscénité semblable à ce qu'il avait appris aux prostituées à dire. Puis il sentit le corps lourd, vêtu de vêtements mouillés, allongé à côté de lui, agité et vaincu.

Maximiliano le regarda de côté pendant une seconde et vit plus de choses à cet instant qu'au cours de toutes ces années de vie commune : la ride déplorable de la colère sur son menton, la cicatrice de l'insomnie dans ses yeux, la boue de sa tristesse tachant son visage.

13

Il réussit à attraper le vieux Roberto par le bras, juste au moment où un groupe de soldats commençait à s'approcher de l'endroit où il se trouvait, en frappant sans regarder qui, car ils étaient tous des rebelles et des malades, tous des vagabonds vicieux venus en Amérique pour infester la terre du progrès avec leurs saletés et leurs maladies. Maximilien vit de loin les massues se balancer comme il imaginait que les lances l'auraient fait autrefois dans une ancienne guerre, tout comme les fusils de chasse devaient également le faire dans les guerres du monde actuel.

Des hommes avec des armes et des hommes sans armes. C’est ainsi que le monde a toujours été divisé. C'est pourquoi il vit le squelette fragile du vieux Roberto, soudainement sans défense et plus faible maintenant qu'il pouvait le comparer à des personnes en meilleure santé que celles avec lesquelles il vivait depuis quelques mois. Des hommes forts devant le corps maigre du vieil homme. Il pensa alors qu'il devait lui-même paraître extrêmement maigre, et il réalisa que ses poumons ne pourraient plus supporter beaucoup plus longtemps cette agitation, ces luttes pour atteindre ou fuir vers un endroit qu'il ne pouvait pas trouver. Descendre du bateau, peut-être, mais où aller ? Au port, il trouverait davantage de soldats, et probablement la prison, ou peut-être pire, la mort sous les coups d'une matraque mal utilisée par un policier inexpérimenté ou en colère, ou d'une balle perdue, ou tout simplement écrasé par la foule qui menaçait de se déverser du navire et de dévaler l'échelle fragile jusqu'au quai.

Mais il a réussi à tenir bon, d'abord en s'étirant avec beaucoup d'effort, en luttant contre les corps qui se dressaient sur son chemin, de soldats, de policiers, ou des hommes, des femmes et des enfants eux-mêmes qui luttaient pour charger et fuir en même temps. Il entendit des cris et des ordres de quelqu'un essayant de les calmer :

-Reste calme! Descendez lentement, nous ne voulons blesser personne !

Beaucoup répondirent par des moqueries et des insultes, mais Maximilien ne prêta aucune attention à eux ni aux voix qui criaient dans les mégaphones depuis le port. Il était plus de six heures du soir et le soleil se couchait derrière la ville. Il pensait, dans une brève analogie complètement

étrangère à ses actions, que le soleil s'écraserait et se détruirait contre la terre, car dans sa patrie et tout au long du long voyage, le soleil se couchait toujours, s'enfonçant dans la mer, s'éteignant comme quelqu'un qui éteint un feu de joie en jetant de petits jets d'eau, se délectant de la fumée et de la lutte fascinante des éléments. La partie inférieure de la sphère du soleil touchait le sol, et au lieu de la voir se refléter dans la surface polie de l'eau, la transformant en un reflet de ce qu'elle avait été, sans chaleur ni réalité, mais avec l'illusion gracieuse des miroirs, je la vis coupée en tranches, comme un énorme moule rapidement dévoré par des convives avides de fromage et de vin.

De son autre main, il tenait Elsa qui, malgré toute la force dont elle avait fait preuve récemment, se laissait maintenant emporter par la moindre poussée.

-Ne me lâche pas, mon amour ! « Dit-il, sans se rendre compte que ces mots étaient sortis si spontanément qu'il n'avait pas eu le temps de les retenir. Il regarda de son côté, un peu en arrière, là où elle se trouvait, et il vit ses yeux le fixer comme s'il était seul, seul, luttant contre le néant, luttant contre un vent inexistant, l'entraînant contre une marée. Puis il s'arrêta le temps qu'elle le rejoigne et passe son bras gauche autour des épaules d'Elsa, puis continua à marcher avec elle à ses côtés, la protégeant, la serrant contre lui comme si elle était à la fois un trésor et un bouclier. De la faiblesse naquit la force, et comme deux valent mieux qu'un, elle savait qu'elle ne devait pas abandonner Don Roberto, qui menaçait de se libérer.»

J'avais atteint l'entonnoir quireprésentait la sortie par l'échelle de descente. Le vieil homme tenait son bras, mais deux ou trois personnes, toujours changeantes, l'empêchaient de s'approcher davantage. Maximilien avait peur qu'elle se fatigue et qu'elle lâche prise, mais ils atteignirent bientôt la première marche. Il se rendit compte que le vieil homme était déjà sur la marche, devant lui et Elsa. Un policier a tenté de les empêcher de descendre, mais la foule l'a renversé et plusieurs jeunes l'ont maintenu. Les soldats sur le pont ont essayé en vain de les maintenir à l'avant. Personne n'avait donné l'ordre de tirer, Dieu merci, se dit Maximilien. On pensait qu'il y avait eu des blessures dues à des coups, mais les autorités douanières de Buenos Aires avaient décidé d'éviter un plus grand carnage.

Don Roberto regarda en arrière et les vit. Maximilien regarda avec effroi ce regard trouble et confus, si terne et perdu sous le ciel d'une clarté aiguë mais vieillie de ce dimanche au-dessus du port. L'œil gauche du vieil homme brillait, il le sentait, et il ne pouvait rien faire d'autre que charger de tout son poids et celui d'Elsa sur les idiots qui se mettaient en travers de son chemin et s'approcher du vieil homme pour le sauver. Parce que Don Roberto Aranguren était entraîné vers un endroit qu'il ne connaissait pas et dont il avait très peur. C'était un regard qu'il avait revu, mais qu'il ne reconnaissait que maintenant, et il l'émut avec la nostalgie d'un endroit qui était arrivé de manière inattendue.

-Roberto, tiens-toi bien !

-Papa! – s'écria Elsa, émue par le tremblement des bras de Maximiliano.

Et tous les trois descendirent pas à pas la fragile échelle qui, à chaque pas, menaçait de les faire tomber dans l'eau entre le quai et le navire, pour les rattraper avant d'atteindre le nouveau continent. Car ils ne seraient arrivés qu'en foulant la terre cachée sous les pavés du port, ils ne seraient vraiment arrivés que lorsque les semelles de leurs bottes ou de leurs chaussures, usées par le travail et le temps, seraient imprégnées de la boue d'une terre inconnue.

Inconnu pour sa virginité aux deux tiers de la population mondiale, pour son cruel mystère d'un destin rêvé et jamais accompli, pour sa bonté promise et son espoir avorté, pour l'ampleur de son horizon contrastant avec l'étroitesse de ses refuges. L'Amérique était si grande qu'elle ne pouvait pas rentrer dans ses yeux, si étrange que son imagination ne pouvait pas la concevoir.

Les trois hommes ont finalement mis le pied à Buenos Aires et ont été accueillis par les cris des mégaphones des douanes, l'intense brume poissonneuse des bateaux sur le quai et l'humidité montante qui persistait encore dans le crépuscule froid. Tout cela était si bouleversant pour eux qu'ils ne pouvaient que s'arrêter dans leur démarche auparavant ferme, mais effrayée.

Il y avait de nombreux bâtiments et entrepôts autour du port, aucun d'entre eux n'avait de panneaux, donc ils ne savaient pas où aller. Ceux qui étaient descendus plus tôt ont été poussés par la police vers un très grand local, avec de hautes portes et des plafonds avec des frises de style gréco-romain. Buenos Aires avait cette immensité presque incongrue des villes modernes, mais surtout à cette heure du crépuscule, la ville commençait à prendre une teinte froide et désolée, aussi triste et amère que n'importe laquelle des trois villes l'avait jamais ressentie auparavant.

Cadix était une ancienne et vaste citadelle, et Maximilien était habitué aux rues étroites et aux vieilles maisons, mais ici à Buenos Aires, le climat semblait dominer non seulement l'humeur de ses habitants, mais aussi avoir trempé les murs de chaque maison d'humidité. Les docks, le bâtiment des douanes, les grues qui déchargeaient à ce moment-là de grandes caisses des navires ancrés, les pavés soigneusement disposés en arcades qui devaient former un motif cohérent pour quiconque pouvait les observer d'en haut, les automobiles récemment construites qui cliquetaient et tonnaient avec leurs moteurs, les charrettes tirées par des chevaux dont les roues crissaient derrière les chevaux qui laissaient leurs excréments de sorte que l'air raréfié les perpétuerait pendant de nombreux jours dans les rues. Plus loin, à gauche, ils entendirent l'appel d'une locomotive qui approchait avec ses wagons de marchandises. La fumée éclipsait la petite lumière qui persistait encore, comme à contrecœur, impatiente de partir après ce dimanche intense de soleil et de foule. Le soleil était comme un dieu urbain qui observait la vie trépidante de ses habitants et, sans rien dire pour ou contre, leur faisait savoir sa présence vigilante, presque une conscience sévère mais conciliante. Plutôt le jour, la lumière du jour, que le soleil représentait, semblable à un roi qui ne règne plus mais reste à sa

place, comme symbole d'un mode de vie ancien et dépassé. L'obsolète pouvait toujours l'être sans jamais passer à un état de dégradation, un état défini par les circonstances, c'est pourquoi la monarchie du soleil sur les villes était une allégorie dont chaque homme et chaque femme avait besoin pour organiser sa vie. La vigilance de sa conscience diurne et la libération des instincts pendantpendant les nuits de la ville.

Aux bureaux de douane, ils ont d'abord vu les affiches et les décorations annonçant les célébrations du centenaire de l'indépendance de cette année-là. Les couloirs semblaient avoir été récemment rénovés, les mosaïques cirées sur lesquelles circulent les chariots, portés par des hommes en chemises blanches et pantalons noirs épais, l'un poussant par derrière, les deux autres tirant avec des crochets et des poulies.

Derrière un haut comptoir, se trouvaient de nombreux employés portant des blouses grises, des lunettes et des casquettes. Presque personne ne restait immobile longtemps ; ils allaient et venaient avec des paquets et des colis, criant au milieu du bruit étouffé mais intense des machines du port, des caisses enregistreuses à l'intérieur, de la sonnerie de la cloche annonçant le paiement des taxes et droits exigés.

Maximiliano se demandait dans quel bureau ils devaient faire de la publicité et s'il s'agissait du bon bâtiment. De chaque côté de lui se trouvaient Elsa et Don Roberto, qui semblaient perplexes devant la hauteur des plafonds et la foule d'hommes et de femmes qui passaient. Ils venaient de la campagne, d’une ville de montagne, et il était très peu probable que l’un d’eux ait jamais visité une ville comme celle-là.

La police les avait laissés entrer sans les bousculer, et il lut dans leurs yeux une certaine suspicion devant cette douceur. Aurait-il eu tort de tenter de s’inscrire volontairement ? Il avait entendu des avertissements de la part des personnes présentes sur le navire avant l'accostage, selon lesquels elles seraient également mises en quarantaine sur terre, mais il ne croyait pas que cela soit possible. C'est pourquoi il y avait des médecins à la douane, pour confirmer leur état et leur donner carte blanche pour entrer dans la ville. Si les autorités voyaient qu’ils se présentaient pacifiquement et avec leurs papiers en règle, il ne devrait pas y avoir de problèmes. Il n'en avait pas beaucoup parlé avec Elsa, mais le peu qu'elle avait dit lui donnait l'impression qu'ils avaient tous les deux leurs papiers en règle.

Il a regardé autour de lui de nombreux survivants du typhus et leurs familles battus et poussés dans une zone où la police les rassemblait pour les emmener en prison. Il a admis s'être senti comme l'apôtre Pierre lorsqu'on lui a demandé à trois reprises s'il connaissait le prisonnier Jésus-Christ. J'avais peur, c'était la vérité. Le lieu, l'immensité de cette ville inconnue, dont il n'avait vu que l'entrée, l'intimidaient. C'était peut-être le rejet et la mauvaise volonté qu'il ressentait, ou qu'il voyait en réalité avec une clarté totale, non seulement dans les coups avec lesquels ils les recevaient, mais dans les visages des employés de ces bureaux.

Cette même expression que je voyais maintenant au premier plan, intensifiée par la voix et le ton déconcertant, avec lesquels un homme de

grande taille leur demandait brusquement, avec une méfiance latente et une énorme lassitude au fond de ses yeux :

-Des documents ! – tout en tenant un stylo dans sa main droite et une liste dans sa main gauche. Il fixait alternativement son apparence et ses vêtements, mais Maximilien lui parlait en particulier.

Il a fouillé les poches de son costume. Elsa a remis ses papiers et ceux de Don Roberto directement à l'officier de police. Maximiliano continua ses recherches, devenant de plus en plus inquiet à chaque seconde où l'officier le regardait du coin de l'œil tandis qu'il examinait les autres papiers. Après plusieurs minutes de recherche infructueuse, elle se souvint qu'elle avait laissé son passeport dans son sac à main, aujourd'hui perdu, au milieu de la bagarre sur le pont. Assez de temps s'était écoulé, semblait dire le policier, habitué aux ruses et aux stratagèmes des immigrés.

Elsa lui attrapa le bras et lui demanda ce qui n'allait pas.

« Je les ai laissés dans mon sac », dit-il simplement, en regardant vers le vieux navire lointain, là-bas, derrière les fenêtres de l'immeuble de bureaux, comme un souvenir déjà irrécupérable, presque irréel. La seule chose qui était réelle maintenant était cette ville dans laquelle il était un étranger, quelqu'un qui avait perdu son identité, et il se disait, comme s'il découvrait et était surpris par ses propres stratagèmes inconscients, que c'était peut-être la meilleure chose qui pouvait lui arriver. Perdre leur identité, c’était perdre leur passé, laisser derrière eux ce qui devait être oublié à jamais, et le navire et la mer avaient été les instruments adéquats. Mais il imagina aussitôt la lune pâle survivant encore en plein jour, gagnant déjà en force à la fin du dimanche, et il se souvint des démons marins se nourrissant des os de Dieu. Tout semblait conspirer pour le diriger vers un destin, vers une fin précise qu'il ne connaissait pas, et il y avait l'eau pour effacer le passé comme elle efface les empreintes des hommes lorsqu'ils traînent des cadavres, ou consomment les ossements submergés au fil des années. Chaque jour serait un nouveau départ, une recomposition de son esprit et de sa conscience, avec un seul doute restant, une inquiétude qui semblait inconciliable avec toute sorte de réponse ou de satisfaction.

Au commencement et à la fin était Dieu. Au milieurien, juste une multitude de chemins que je devrais parcourir en même temps. Seuls les points extrêmes de sa vie étaient clairs, les buts et les points de sortie simultanés, interchangeables. C'était un nageur qui pouvait nager sans fin, parcourant toute la longueur d'une piscine, en aller-retour. Seule cette idée constituait sa garantie, sinon du salut, du moins de l'immortalité de son âme. Ne pas mourir, c'était l'essentiel, le fondement le plus profond, la plus petite portion de la racine qui restait de sa foi consumée par le feu de la culpabilité et du doute, s'effondrait sur un lit de cendres d'où rien ne pouvait être sauvé. Si Dieu était capable de mourir comme il l'avait fait, et pourtant le monde continuait à fluctuer dans ses multiples plans plus éternels que l'univers primordial lui-même dont sa religion parlait tant.

Puis, tel un condamné à perpétuité, il répondit au dernier ordre, grossier et péremptoire, du policier.

-Je les ai perdus.

Elsa vint à sa défense, nerveuse, regardant l'un puis l'autre, fouillant à la fois dans ses vêtements et dans les quelques affaires qu'elle avait sauvées du navire.

-Es-tu sûr d'avoir bien cherché ? Écoute, ce costume n'est pas le tien et tu n'y es pas habitué, peut-être que tu l'as mis dans une poche intérieure. - Et il commença à chercher dans sa veste, réalisant que cela ne servirait à rien, attendant quelque chose de mieux, et sachant qu'il venait de faire une erreur insignifiante, mais que cela pourrait empirer les choses.

-Que veux-tu dire par le costume n'est pas à toi ? – demanda l’officier d’un ton sarcastique, et on pouvait voir la satisfaction et la lassitude qu’il ressentait en trouvant quelqu’un de ceux que les coutumes appelaient indésirables.

« Le médecin du navire le lui a donné », intervint Elsa, mais il était trop tard pour les corrections.

Le policier a attrapé Maximiliano par le bras et l'a conduit à travers la pièce jusqu'à une porte au fond. Deux ou trois autres policiers la rejoignirent, mais Elsa ne savait pas vers qui se tourner. Ils ressemblaient tous à des ogres qui étaient là pour les arrêter. Sa force, qu'il avait acquise en tempérant son corps et son esprit par le dur travail des montagnes, avait diminué, sombrant dans une timidité dominée par la peur. Il se mit à pleurer en passant d'un officier à l'autre, en disant :

-Non, s'il te plaît ! « Fouillons à nouveau le navire ! » Et tandis qu'elle disait cela, elle se rendit compte de sa naïveté, de cette espèce d'acte prémédité qui surgissait de quelque part dans sa personnalité, et qu'on pourrait appeler un tour de femme ou une supplication pitoyable d'un pauvre. Il savait ce qu'ils étaient dans cette ville, de simples chiens dépendants de la miséricorde des maîtres des lieux.

Et quand ils conduisirent Maximilien à travers la porte du dernier bureau, le regardant disparaître derrière les corps en uniforme, le corps de Maximilien éclipsé par l'ombre de ce bureau où n'atteignaient ni les lumières du hall principal, ni la lumière déclinante du jour, ni les vapeurs du navire, ni les cris de supplication qu'elle poussait, elle entendit la seule question qu'elle s'attendait à recevoir depuis le début, depuis l'instant même où elle était venue à sa défense, et peut-être depuis avant, lorsque le navire accostait au port, et que tous deux, étrangers sans aucun lien de parenté, arrivèrent ensemble, unis plus par la crainte de leur incertitude commune que par une sorte d'amour qui grandissait entre eux.

-Et vous, monsieur ?

Elsa regarda les hauts plafonds du bâtiment des douanes, elle regarda son père, assis sur un banc en bois, regardant autour de lui, absorbé et perdu, elle regarda ses mains sans aucune bague, seulement ses doigts avec la peau coupée et les ongles cassés. Sans crainte, il répondit :

-Je suis sa femme.

Elle savait qu'ils chercheraient dans ses documents, vérifieraient la véracité ou non de son argument, mais jusqu'à ce qu'ils corroborent le mensonge, ils la laisseraient l'attendre, l'accompagner et découvrir ce qu'il adviendrait de Maximilien.

Il a attendu de nombreuses heures à côté de son père, assis sur le même banc en bois, avec leurs affaires éparpillées sur le sol après avoir été fouillées sans précaution et brutalement par les douaniers. Ils n'ont trouvé que des vêtements sales, qu'ils ont confisqués pour les brûler en raison du risque d'infection. Ils se retrouvèrent donc sans rien, juste leurs papiers, leurs portefeuilles remplis de pesetas qui ne leur serviraient à rien tant qu'elles ne pourraient pas être échangées en ville, et l'angoisse qu'ils portaient comme des vêtements usés et exécrables.

Vers deux heures du matin, après avoir vu des policiers et des civils entrer et sortir par la même porte arrière, Maximiliano est apparu accompagné de deux policiers de chaque côté. Ils allèrent tous les trois là où elle se trouvait. L'un d'eux dit, d'une voix fatiguée et d'un visage hagard :

-Mme. Méndez Iribarne, votre mari, vous et votre père resterez en quarantaine à l'hôpital. Sois reconnaissante d'avoir autant de travail aujourd'hui... -Et il lui tendit un papier

Elsa regarda Maximiliano sans bien comprendre, puis elle lut le papier où le nom de Maximiliano était écrit avec les noms de famille modifiés par une écriture inférieure. antil et presque illisible. Elle savait que quarante jours n’étaient rien d’autre qu’une prolongation de la même torture à laquelle elle était déjà habituée. Il ne se souvenait pas de qui il avait entendu cela, mais il se consolait en pensant qu'un enfer familier valait mieux qu'être un étranger au paradis.

14

Le lendemain matin, Maximilien se souvenait de tout avec une clarté qui contrastait avec la veille brumeuse des jours précédents. Entrer et sortir du sommeil le perturbait, et pour une raison quelconque, sa mémoire avait décidé de se tenir devant lui comme un gardien incorruptible, ou un juge portant le livre de la Loi dans une main et un marteau beaucoup plus grand que celui normalement utilisé sur le banc dans l'autre. Les souvenirs avaient décidé de ne plus se cacher. Alors il s'est demandé, en retardant consciemment la révélation, la vision concrète et même tactile de la vérité et du passé, ce qu'est la mémoire et quelles sont ses régulations ?

S'il avait connu les règles, il aurait joué différemment, presque certainement avec les mêmes résultats et avec les mêmes mains sales qu'il a maintenant, mais son esprit, c'est-à-dire sa conscience, son individualité, sa personne, serait différent, et il posséderait les données nécessaires pour déduire la vérité. Et le jeu avec l'oncle José n'aurait pas été un jeu à une main, mais un jeu à deux mains, combatif ou condescendant, je ne le saurais jamais. Mais sans aucun doute, Maximiliano Menéndez Iribarne serait un homme, et non un garçon allongé dans ce lit d'adolescent, avec des draps moites et des sécrétions que son corps avait expulsées pendant des jours et des nuits.

De tels événements lui arrivaient depuis qu'il était très jeune, depuis que son oncle l'avait accueilli chez lui par charité en considération de ses parents décédés. L'oncle José avec ses uniformes et ses déplacements brusques, ses allées et venues, ses arrivées au milieu de la nuit ou ses adieux aux premières heures de la nuit.

Mais qu'est-ce qui le dérangeait, se demandait-il. Pas la satisfaction du sexe, puisque je ne pouvais pas la nier sans insulter son intelligence. Ce qui était troublant, c'était d'avoir vu le visage de l'oncle pour la première fois dans ce moment d'extase. Ce n'était pas lui, ou peut-être que si, mais quelqu'un d'autre que Maximilien lui-même a admis avoir vu sur son propre visage dans le miroir, lorsqu'il se masturbait ou avait des relations sexuelles dans des maisons closes. L'expression de l'oncle était à la fois familière et inconnue, le visage sérieux et étroit qui reflétait son éducation militaire, typique de l'époque, prêt à se révéler à la lumière devant des témoins, mais aussi le visage nocturne qui lui apparaissait maintenant de plus en plus souvent, parce qu'il était ramené par des souvenirs déchaînés, les souvenirs libérés d'un corps désormais définitivement mort : le corps de Maximilien exposé à la fièvre dans la rue quelques nuits auparavant après s'être échappé du couvent. Mais les maladies incubent, disent les médecins, elles pénètrent dans le corps bien avant leur première manifestation, et c'est peut-être pour cela, pensait-il, que son vieux corps a commencé à mourir lorsqu'il a frappé frère Aurelio. En voyant son visage dans cette tombe, cette imitation du Christ enterrée, il fut infecté par le germe de sa propre mort, celui qu'Aurelio portait dans son œil gauche, celui que le père d'Elsa portait dans sa tête.

C'est ce qu'il avait vu la nuit dernière et qu'il aurait dû reconnaître bien des années auparavant sur le visage de l'oncle José. Maintenant, il savait sans place pour des dissertations enfantines et vaines ou des tourments intérieurs : il voyait les ombres des araignées nicher dans la pupille gauche de son oncle, tandis que la lumière de la table à côté du lit l'éclairait précairement, allongé entre les jambes de Maximiliano, levant le regard une seule fois, inconnu, inconsolable, en attente non pas du temps mais des fluides du corps et de l'âme. La façon dont un dieu immense s'est impliqué dans la relation entre deux personnes était obscène, et donc cela ne pouvait pas être le vrai Dieu. Dieu était mort, mais ses restes ont survécu dans de petits organes humains, peut-être. De même, les reflets calcaires ne sont visibles que lorsque la lumière traverse des surfaces qui déforment les rayons, comme l’humeur aqueuse des yeux.

"C'est exact!" Maximilien criait depuis son lit dans l'après-midi, lorsqu'il avait cessé de pleurer pour que les fidèles serviteurs puissent entrer et lui apporter son goûter. « C'est de cela qu'il s'agit », murmura-t-il, déterminé à cacher sa découverte, craignant que son visage ne trahisse qu'il connaissait déjà la vérité. Parce qu'il ne pouvait pas être fier de cela, il n'y avait ni rédemption ni espoir. Seul le plaisir et la satisfaction de survivre, de prendre justice soi-même, de marcher dans les rues et de naviguer sur les mers comme un archange guerrier, sans ailes, fait de chair et de sang, malade et susceptible, mais serein comme un chérubin adulte et idiot. L'idiotie, cependant, comme contenant de transport, comme masque, comme passeport pour pénétrer les cercles intellectuels de l'enfer.

Il regarda vers la porte de sa chambre, au-delà de laquelle se trouvait le couloir menant à la bibliothèque. Les livres étaient la réponse ; ils contenaient les ingrédients pour construire la vérité. Mais pas des livres de sorcellerie, mais la totalité du savoir humain, le fruit dérangé et malade de la logique et de son contraire, toute l'intellectualité concernant l'esprit humain et sa construction du monde depuis la nuit des temps. Ils pourraient même inclure la manière dont les hommes ont construit l'édifice de Dieu, ses pièces et ses sols, ses escaliers, ses sous-sols, ses fenêtres, ses portes et ses toits. Les murs cachés et les coins sombres.

L'architecture du corps de Dieu dans l'anatomie de l'homme.

Soudain, il eut l'éclair d'un défaut, le signe avant-coureur d'une absence. Pas comme une machine qui tombe en panne et annonce un dysfonctionnement, mais avec une alarme lumineuse et sonore simultanée. Car, lorsque les servantes entrèrent pour lui apporter son souper, - et c'est peut-être à cause de leur intrusion dans la pièce qu'il prit d'abord l'alarme pour leur présence - il sentit une sorte de bourdonnement suivi d'un vertige accompagné d'un éclair et du vertige qui l'accompagnait. Cependant, tous ces signes n'étaient rien d'autre que des symptômes qui perdaient bientôt leur importance, qui disparaissaient devant la découverte qu'il faisait de son âme comme à travers une fenêtre grande ouverte au milieu de l'hiver, lorsque semblait entrer tout l'être glacé qui l'engendre et pas seulement ses manifestations simples et transitoires : la brise glacée, les arbres nus, les feuilles errant comme des délires incessants dans les rues de Cadix.

Ce qu'il voyait, c'était l'état de son âme dans cette pièce habitée par les fantômes d'anciens germes, les mêmes qui, à maintes reprises, faisaient des pactes avec les corps de ses habitants, créant des contrats de maladie comme s'ils établissaient des locations de plus ou moins longue durée, et dont l'issue était la vie ou la mort du locataire, et qui de toute façon leur était indifférente, car ils finissaient toujours par gagner.

Il n'était pas encore capable de ressentir quoi que ce soit. Lui, comme les germes qui avaient maintenant décidé de se retirer dans les coins de la pièce, attendant l'occasion d'agir à nouveau, était entré dans une période d'étude et de discernement. Bientôt, il le savait, une fièvre différente de celle qu'il avait ressentie ces jours-là allait réapparaître.

Ils sont entrés avec les plateaux du dîner, qu'ils ont placés sur la table entre le lit et la fenêtre.

« Bonne nuit, mon cher garçon », dit l'un d'eux avec un sourire comme une fleur sur des lèvres ridées par l'âge.

L'autre, que Maximilien savait plus jeune, bien qu'il n'y ait pas de différence notable entre eux, ajouta :

-Je suis si heureuse que le petit Maximiliano soit rétabli...

-Et tu dois rendre grâce au Seigneur notre Dieu…-dit-il en se signant-…et à son vénérable oncle Joseph, qui l’a recueilli dans cette nuit terrible au milieu de la tempête.

« Et à ses chères maîtresses qui ont veillé sur lui jour et nuit depuis lors », dit l'autre en rougissant et provoquant un rire innocent chez sa compagne.

Puis, sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit, ils ouvrirent les rideaux et laissèrent entrer la faible lumière du crépuscule, flanquée des bruits de la rue et de l'opacité tamisée des maisons et des immeubles environnants.

Il se leva, sentit sa chemise de nuit trempée de sueur et s'approcha pour les serrer dans ses bras. Ses bras enlaçaient leurs corps, l'un petit, l'autre plus corpulent, et il sentait les larmes sur son cou, et il leur dit, sachant qu'il les émouvait encore plus, comme s'il recherchait leur complicité plus que leur gratitude, le besoin de les acheter, de les attirer à ses côtés pour tout événement futur possible :

-J'ai faim, mes chères nounous.

Ils éclatèrent de rire simultanément et coururent partout en faisant tout ce qui était nécessaire pour mettre leur jeune maître à l'aise.

-Vous devez d'abord vous changer et prendre un bain, vos nounous prépareront l'eau chaude et vous habilleront. Ensuite, vous vous installerez dans un lit avec des draps propres. Je m'en occupe... Josefa, ma chère, va préparer quelque chose de nouveau et de chaud pour notre petit garçon, ce que nous avons apporté est de la nourriture dégueulasse - et ils ont tous les deux ri joyeusement.

Cette nuit-là, alors que la ville se couchait, il se débarrassait de la saleté de son corps dans la salle de bain. Il ne les laissait pas entrer et le voir nu, même s'ils l'avaient changé et aidé à se laver il y a moins d'un an. Cela avait provoqué des protestations de la part de l'oncle José, mais comme pour beaucoup d'autres choses, il avait abandonné face à la ténacité fidèle des vieilles femmes. Maintenant, pour la première fois, Maximilien avait honte.

Elle sortit de la baignoire, s'essuya, enfila sa chemise de nuit propre et retourna dans la chambre pour se mettre au lit avec ses draps chauds qui sentaient l'amidon, sans doute fraîchement repassés et parfumés. Il n'y avait plus aucune trace de maladie et on lui apportait des plateaux de nourriture. L'un disposait les oreillers sur son dos, l'autre posait le plateau

sur le lit. Ils posèrent la serviette sur ses genoux et remplirent un verre de vin de la cave de l'oncle José.

- Notre enfant est-il à l'aise ? – demanda l’aîné, qui s’appelait Alcántara.

Il hocha la tête en souriant, tandis qu'il remplissait sa bouche de la nourriture qu'elle lui avait apportée ; poisson à la sauce à l'oignon. Ils attendirent qu'il ait fini, chacun assis sur une chaise de chaque côté du lit, discutant des nouvelles survenues pendant sa convalescence. Le monde était resté le même, personne n’était venu du couvent pour demander de ses nouvelles. La ville a signalé que le bâtiment et le terrain avaient été inondés par le débordement de la rivière et que plus de la moitié des séminaristes avaient été évacués.

« Imagine, enfant, l'autel inondé et les pieds du Christ submergés par les eaux... » dit Josefa. « Notre Seigneur continue d’expier nos péchés. »

Maximiliano y pensait, il l'imaginait clairement, car peut-être que cela s'était produit au moment exact de cette même nuit, lorsqu'il s'était réveillé et avait vu l'oncle José à côté de lui.

« Ce que tu as dit est très vrai, ma chère », répondit-il en lui prenant la main pour la réconforter, mais il y vit une brève trace de malaise non liée à l'impression de son commentaire, mais à ce qu'elle ressentait dans la main de Maximilien. L'ignorant, attribuant peut-être le bref frisson de son âme aux craintes habituelles de sa vieillesse, elle plaça son autre main protectrice sur celle de son cher enfant, et cette trace de mal ou de folie, qu'elle avait si clairement sentie lorsqu'elle avait touché sa main, disparut par l'œuvre de sa volonté de fer, qu'elle appellerait amour et abnégation, mais qui ressemblait davantage à l'acte de ramasser de la terre et de la jeter sur des restes malodorants. Quelque chose de physique plutôt que de spirituel.

Maximilien ne manqua pas de le remarquer sur le visage tendre du serviteur, et il se souvint de ce qu'il s'était proposé de faire : chercher dans les livres le lien concret entre la chair et l'esprit. Rechercher et corroborer, si possible, la lutte inégale entre la vie et la mort. Je ne savais plus qui était qui, si la chair était la vie ou un simple objet mort, ou si l'esprit, qui appartenait à Dieu parce qu'il venait de lui, était la vie éternelle ou aussi vulnérable que la chair. La seule chose dont il était sûr, c'est que le champ de sensations dans lequel il devait faire face à de tels conflits se trouvait dans son corps, et qu'il n'avait rien d'autre que son faible morceau d'humanité : la chair saignante et les os cassants, les poumons endommagés et le cœur battant à des rythmes irréguliers copiés sur les pentagrammes des rêves.

Mais ce que le douanier avait appelé un « hôpital » s’est avéré être le lazaret de Buenos Aires. Un bâtiment dans la vieille ville d'une ville qui venait de fêter ses presque deux cents ans et qui, bien que se considérant comme une métropole moderne au sein d'un pays récemment centenaire, n'était rien d'autre qu'un grand village qui s'étendait dans la province, dévorant des quartiers, les insérant dans ses limites comme des nodules récalcitrants de nourriture mal digérée transformés en tumeurs qui ne seraient jamais enlevées. La ville, qui se donnait au tournant du siècle l'air d'une belle métropole progressiste, devrait désormais vivre avec sa forme ridicule de tubercule kystique.

Le lazaret était composé de pavillons reliés par des couloirs et des vestibules presque tous identiques, larges de trois mètres maximum, avec des murs couverts de crasse d'hommes et de femmes qui y appuyaient leurs mains comme des aveugles, des plafonds dévorés par l'humidité, de la peinture craquelée et écaillée, et de la moisissure qui poussait sur les plinthes. Mais ce que les lépreux aveugles ne pouvaient ni voir ni sentir avec leurs mains déformées, ils pouvaient le sentir avec leur nez, qui n'était pas encore atteint par la maladie. Mais le bâtiment était un vestige du siècle dernier, encore plus ancien, leur a-t-on dit lorsqu'ils ont franchi les larges portes en bois et ont été accueillis par des infirmières vêtues de blanc aux visages ridés, presque aussi vieilles que les murs. Les portes se sont fermées derrière eux, car ils étaient les derniers à être transportés depuis la douane. La nuit était déjà tombée, et seules les faibles lumières de l'immense hall d'entrée les entouraient, engourdies par le froid. Elsa, au visage pâle et livide d'enfant, accrochée au coude de son père, plus âgé et plus faible, presque aveugle, et Maximilien, sérieux, concentré, décidé à ne pas céder à l'humiliation, à ne pas révéler ce qu'il ressentait : la peur d'être découvert ou de se trahir par des erreurs aggravées par des noms de famille mal prononcés, la hâte dans les recherches, les confusions nées des préjugés sociaux et raciaux, les intérêts mesquins d'une ville dont les habitants avaient la vantardise de ceux qui se croient nés à Paris.

Dès leur arrivée, ils ont été séparés par sexe. Une infirmière est venue chercher Elsa et l'a forcée à se séparer de son père au milieu des cris et des tiraillements. Les mains d'Elsa ne voulaient pas lâcher le bras de Roberto, et le vieil homme, avec sa lucidité retrouvée après la longue journéequi avait commencé en mer et qui se terminait maintenant à l'intérieur d'un bâtiment inconnu, a essayé de la calmer.

-Ne t'inquiète pas, ma fille, M. Iribarne prendra très bien soin de moi.- Il posa sa main sur celle d'Elsa, la tapotant comme une fille de dix ans, et la fille adulte, la femme effrayée, pleura, regardant alternativement les deux hommes, les seuls refuges qui lui restaient au monde.

Elle ne pouvait pas savoir ce qui l'attirait chez Maximilien, et même si elle se disait tout au long du voyage qu'il n'était rien d'autre qu'un étranger

débordant de mystères à résoudre, parfois au visage triste, parfois abasourdi et perdu dans l'immensité du néant devant ses yeux, comme quelqu'un cachant la honte ou la folie. Ce qui arrivait à son père était aussi dérangeant que ce que laissait entendre le regard de Maximilien. C’était peut-être le charme de la similitude, la congruence des contraires. Je ne savais pas. Elle s'est simplement donnée à lui et a placé la vie de son père entre ses mains à ce moment-là.

Comme Maximilien était sous surveillance pour vol de vêtements et vol de passeport, deux infirmières costaudes sont venues le chercher, mais lorsqu'il a essayé de se libérer de leurs bras, le vieil homme s'est précipité à l'intérieur et a dit :

-Calme-toi, fils. Messieurs, s'il vous plaît, laissez mon gendre m'aider à marcher. Ces couloirs me font peur.

Son fort accent espagnol provincial emplissait l'endroit d'un arôme lointain, comme si c'était le souffle de sa terre et de ses os, les troncs des arbres au pied des Pyrénées, avec des branches poussant vers l'intérieur et il était un écrin de parfums grossiers : terre, boue, crin de cheval mouillé, fumier, mais aussi luzerne, le parfum des lilas se balançant dans le vent, et le souffle glacé, stérile, cassant et dangereux, le silence fugace et la douceur éternelle de la glace des hautes montagnes.

Les hommes relâchèrent alors Maximiliano et le regardèrent simplement avec leurs yeux, tandis qu'il prenait le bras gauche du vieil homme et le plaçait sous son propre bras droit, renforçant l'étreinte avec ses mains, prenant le pas nécessaire pour que Roberto marche dans les couloirs vers la salle des hommes qui leur avait été indiquée. Ils dirent au revoir à Elsa, qui les regarda s'éloigner dans la direction opposée, sous les hauts plafonds du Lazaret, envahis par d'anciens fantômes lépreux, où le silence de cette maladie qui affectait, entre autres parties du corps, la langue et les nerfs auditifs, était plus ostentatoire que n'importe quel cri de douleur. La lèpre irrite d’abord les nerfs, puis les tue définitivement. D’où le silence, l’isolement d’eux-mêmes combiné à la séparation du monde par peur de la contagion.

Maximiliano avait lu quelque chose à ce sujet dans la bibliothèque de son oncle. Il observait maintenant les vieux couloirs, l'odeur des médicaments, l'ammoniaque de la vieille urine imbibée dans les murs, l'odeur des draps sales, des corps. Ce n’était plus un hospice exclusif pour les lépreux ; il avait cessé de remplir cette fonction depuis quelque temps.

« Tous les patients contagieux sont admis ici », a répondu à contrecœur l'une des infirmières à sa question, posée sur un ton dédaigneux.

Il n’allait pas céder ni se soumettre. Il lui vint même, pour la première fois cette nuit-là, l'idée encore séminale de pouvoir s'échapper avant la fin des quarante jours. Il avait peur, même s’il savait que rien ne le reliait au passé de Cadix, au couvent ou à l’oncle José. Juste sa mémoire, et il s'en occuperait plus tard. Il pensait au large Río de la Plata sur les rives de la ville. C'était très proche, et lors des nuits silencieuses, on pouvait même entendre le faible bruit des vagues sur les plages de sable le long du front

de mer. Même si je ne pouvais pas sortir de là, je penserais à la lune au-dessus du fleuve, au-dessus des eaux d'un fleuve si semblables à la mer que sans aucun doute un monde sous-marin était en train d'être construit là aussi avec les os de Dieu. Il ne doit pas perdre de vue cette idée ; il fallait voir un jour la voûte achevée sous la forme d'un dôme ou d'un palais sous-marin.

Elle sentit Roberto frissonner lorsqu'un courant d'air froid entra par une fenêtre que quelqu'un avait laissée ouverte par négligence. Il frotta amoureusement la main du vieil homme, mais son regard s'enfuit au-delà des fenêtres, espionnant furtivement la présence de la lune. Il devait être trois heures du matin. Cela avait été une journée très fatigante, pleine de violence et de changements importants. Ils avaient changé une partie de l'un de ses noms de famille, mais il s'en fichait. Le douanier avait ordonné :

-Nom et prénom !- avec une violence irrespectueuse ; Et lui, contrôlant la fureur qu'il savait déchaînée à tout moment s'il ne se contrôlait pas, s'il ne pensait pas à Elsa, répondit d'une voix très basse et retenue. Il lut le doute sur le visage de l'homme et fut intérieurement satisfait de la limitation momentanée de l'employé, car il refusa de céder et de demander à nouveau. C'est ainsi qu'il a enregistré son nouveau nom de famille : Méndez. Il s'en fichait complètement. au minimum. S'il était venu à Buenos Aires, c'était pour être un homme différent, et si cela signifiait un nom et un prénom différents, qu'il en soit ainsi. Il n'était plus prêtre, ni même candidat à cela, ni un jeune homme qui avait perdu sa virginité depuis quelque temps, avant même de connaître le sens du mot. Il était maintenant un homme vêtu d'un costume élégant qu'un médecin lui avait donné parce qu'il voyait en lui une certaine culture et une certaine éducation. Il était le mari d’une très belle femme et le gendre d’un très bon homme qui avait besoin de son aide.

Tout cela, c'était lui dans ces moments où il arrivait au Lazaret de Buenos Aires et entrait dans la salle des hommes pleine de lits. Il crut voir une mer de draps monter et descendre tandis que les hommes entraient et sortaient de leurs lits, sans sommeil, incontinents ; des allumettes que l'on allumait de temps en temps pour vérifier l'heure sur une montre de poche, ou pour lire des fragments d'un livre, d'un vieux journal, ou pour allumer une cigarette ou une pipe. Une mer de ténèbres avec l'odeur des hommes en sueur, parfois des hommes morts, car presque chaque matin, quelqu'un ne pouvait plus se réveiller. Une mer sans bateaux, seulement des hommes en pyjama blanc comme les voiles des bateaux se dirigeant vers les fenêtres grillagées ou les toilettes. Il n’y avait pas d’autres issues pour ceux qui vivaient là : l’illusion de la liberté et l’illusion d’une brève satisfaction physique. Les jours suivants, je voyais beaucoup de gens appuyés contre les barreaux, le visage entre les barreaux et l'air idiot qui vient de la peau tendue dans son empressement à regarder dehors. Je voyais des hommes debout devant les urinoirs dans les toilettes la nuit, parfois presque endormis en urinant, et aussi beaucoup de gémissements et l'odeur du sperme. Toutes illusions, dira Maximilien dans les jours suivants, qui prolongent la vie humaine autant que l'illusion d'un Dieu.

Il entendit de courts cris, des gémissements, des reniflements comme le vent, mais dans l'ensemble c'était une mer calme, avec de petites vagues, et là il s'enfonça, parmi les lits, avec le vieil homme à ses côtés. L'une des infirmières resta à la porte, pour entrer dans ce qu'il apprit plus tard être l'infirmerie, l'autre les accompagna pour leur montrer leurs lits. L'espace entre eux était très étroit, ils trébuchaient sur des bras tendus, des pieds qui dépassaient, des draps et des couvertures tombés. L'obscurité n'a pas aidé, alors l'homme a crié :

-Allume les lumières, Juan !

Et les feux de route se sont allumés, éblouissant les yeux de tout le monde. Beaucoup criaient et insultaient, d'autres se levaient pensant qu'il faisait déjà jour.

-Va te coucher, bon sang, il fait encore nuit !

Alors les distraits, généralement aussi soumis, se couvraient à nouveau. Certains se frottaient les yeux ou regardaient les nouveaux venus avec une expression renfrognée.

Les lits n'étaient pas faits, alors ils se sont tous les deux couchés avec les vêtements qu'ils portaient. Ils ont éteint les lumières et le vrai froid de la nuit a commencé. Il sentait les tremblements de Roberto au milieu de la toux de beaucoup d'autres. Il se leva et s'allongea à côté de son beau-père, lui frottant les bras pour le garder au chaud. Parce que c'est ce qu'il était et c'est ce qu'il ressentait : son beau-père. Il se demanda s'il aimait Elsa, et il répondit que oui, un fait clair et simple pour la première fois de sa vie, un besoin physique sans honte et une exigence spirituelle sans détours, sans rebondissements ni bizarreries. Aucune pensée complexe n'habitait l'amour que je ressentais maintenant, aucune théorie concernant la valeur, le fondement ou les origines d'un tel sentiment. Aucune théologie ni psychisme, aucune histoire à analyser. Sa vie a commencé avec cet amour aussi simple que les cheveux de cette femme, que sa joue et son odeur, aussi simple que le plaisir de se balancer contre son corps sans réfléchir.

Sans les théories de Dieu.

Impie.

Les journées au lazaret n'étaient pas aussi mauvaises qu'ils le pensaient au début. Le premier jour, ils se sentaient perdus dans la nouvelle routine et les nouvelles règles qu'ils devaient suivre, mais c'était presque comme s'ils étaient toujours sur le navire, bien qu'avec plus de confort. Ils se consolaient en pensant, surtout Elsa, qu'au moins pour l'instant ils évitaient la dureté de la ville, et que l'endroit était un environnement fermé dans lequel ils sauraient se déplacer quand ils se sentiraient plus à l'aise. Les infirmières cessèrent de les importuner et elles relâchèrent particulièrement leur surveillance vigilante de Maximilien lorsqu'elles virent qu'il ne causait aucun problème. Mais la douceur de Maximilien était forcée par les soins que Robert exigeait. S'il avait été seul, il aurait peut-être fui à la première occasion. Il avait vu que la porte principale était

gardée par un seul policier, et que les infirmiers, aussi forts soient-ils, pouvaient leur échapper s'il le voulait. Mais il s'était attaché à son beau-père et avait également promis à Elsa qu'il prendrait soin de lui.

La relation avec les autres invités, presque tous permanents, était en train de changer. Ils ont rencontré des gens qu'ils connaissaient sur le bateau, mais ont découvert qu'après quelques jours, ils essayaient de les éviter. Ils se méfiaient de Roberto et de son étrange maladie, croyait Elsa, car la rumeur s'était répandue à propos de la curieIl avait des visions terribles, et bien que le vieil homme n'en ait parlé à personne, Maximilien l'avait entendu parler dans son sommeil la nuit. À ces occasions, elle se levait et essayait de calmer son sommeil sans le réveiller, en lui parlant d'une voix basse et affectueuse. Mais il avait entendu les protestations des autres qui voulaient dormir, et plus tard les regards furtifs et méfiants de ses voisins de lit.

Puis la rumeur s'est répandue que les Méndez Iribarnes, comme on les appelait depuis le premier jour, étaient fous. Seules les femmes soutenaient Elsa, quelques-unes, car elles ne parlaient pas aux hommes ni même ne les regardaient. Elsa vit certains d'entre eux se signer en passant devant eux, et les hommes jetèrent des regards furieux et provocateurs à Maximilien.

« Ne fais pas attention à eux », avait-il dit quand Elsa lui avait fait part de ses craintes. Il a cependant ressenti ce signe de croix comme une gifle directement dirigée vers son visage. Il y a des gens qui savent sans savoir, se dit-il, qui agissent avec certitude à cause de ce qu'on appelle communément le hasard. Ceux qui pensent nous connaître ne nous connaissent pas, et les étrangers nous punissent au cœur même de nos blessures.

Il y avait une chapelle dans le lazaret. Il évita délibérément de lui rendre visite pendant un certain temps, malgré la demande d'Elsa, qui y allait presque tous les jours prier pour la santé de son père. Je l'ai regardée entrer par la porte étroite au bout d'un long couloir à l'arrière du bâtiment. Je la regardais disparaître dans l'obscurité de ce chemin d'échos qui rebondissaient sur les murs écaillés et écaillaient la peinture en fragments qui ne tomberaient jamais complètement jusqu'à ce que le bâtiment soit démoli. Le bâtiment vieillissait comme un homme, et Elsa le savait, c'est pourquoi elle marchait dans le couloir comme si elle était bras dessus bras dessous avec son vieux père, et visitait la chapelle des images anciennes, faites d'argile moulée par les Indiens sous la supervision des Jésuites aux XVIIe et XVIIIe siècles. Des statues brisées, certaines sans mains, d'autres sans tête, et pourtant Elsa les priait même sans savoir de quel saint il s'agissait. Elle lui racontait tout cela parce qu'il restait à l'entrée du couloir quand elle y allait et attendait qu'elle parte, apercevant pendant l'attente parfois longue, les silhouettes dessinées dans l'ombre derrière l'entrée lointaine. Les ombres jouaient sur le sol et, à travers l'espace étroit, il pouvait distinguer les figures des saints et des vierges.

Chaque nuit, il rencontrait Elsa dans la cour centrale, jusqu'à l'heure qui leur était autorisée. Ils parlaient de ce qu’ils feraient une fois sortis de là. Maximilien lui dit qu'ils iraient au port pour savoir quand le premier bateau

partirait pour la côte. Elsa a accepté, mais elle voulait s'acclimater à la ville, trouver une chambre dans une pension. Les femmes lui avaient dit que dans le quartier de La Boca, il y avait de nombreuses chambres pour les immigrants. Mais Maximilien fut surpris par sa légèreté.

-Mais tu ne veux pas guérir ton père ? – lui demanda-t-il, sachant qu’il lui faisait du mal.

Elle détourna le regard, visiblement blessée, mais répondit :

-Bien sûr, mais l'histoire des Indiens, maintenant que je suis là, me semble tellement fantaisiste.

Il prit une profonde inspiration, appuyant son dos contre le mur froid de la cour.

-J'aimerais d'abord l'emmener dans un bon hôpital, pour voir ce que les médecins me disent.

-Mais cette femme…

-Elle était une sorcière, une imposture, ou les deux. Je n'arrive pas à croire que je l'ai cru à l'époque. J'étais désespérée et... je ne sais pas... maintenant que je suis là, avec ce ciel clair, ces étendues plates, pas de montagnes ni de recoins où me cacher, cela me fait peur et me donne confiance en même temps. Les ombres n'existent pas sur cette terre, tu ne trouves pas ?

« Il y a des ombres partout, ma chère... » C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi, et elle le regardait d'une manière qui semblait être le plus beau cadeau qu'elle ait jamais reçu de toute sa vie. Pour ce regard, il aurait définitivement abandonné tous les livres qu'il avait lus et tous ceux qu'il lirait pour le reste de sa vie.

Légèrement gêné d'avoir montré ses sentiments, il continua de parler :

-...et je suis de plus en plus convaincu que le problème de votre père ne peut pas être résolu par la science médicale traditionnelle. - Sachant qu'Elsa ne comprenait pas les raisons de sa déclaration, il a essayé de s'expliquer et de cacher ses véritables raisons en même temps.

-Je l'entends parler toutes les nuits dans mon sommeil. Parfois ils sont sereins, comme s'ils priaient, d'autres fois ils deviennent agités et désespérés, puis ils se réveillent et me regardent, et je sais qu'ils ne me voient plus. Le cancer est très avancé, je pense, et la seule chose que les médecins feront, c'est de l'abandonner et de l'enfermer dans un hôpital pour le laisser mourir.

Pourquoi mentir ainsi, pourquoi se cacher de la femme qu'il aimait. Parce que même ceux qui nous aiment ne pourront pas nous pardonner certaines choses. Comme voir dans l'œil gauche du vieil homme la même chose qu'il avait vue dans l'œil gauche d'Aurelio ce jour-là, alors qu'ils creusaient le fossé au séminaire. L'image du Christ, soutenue par la parole duun vieil homme comme un vieux Christ ressuscité et habitant d'un village, un Christ retiré de son travail de bureau dans une vieille imprimerie ou chez un

notaire, destiné à parcourir les rues de Buenos Aires à la recherche de ses apôtres pour aller prendre un verre et un café dans un bar du coin et discuter du bon vieux temps avant la Passion.

Ces nuits-là, il disait au revoir à Elsa avec un baiser sur la joue, sans mentionner les termes affectueux qu'ils avaient utilisés, comme un couple marié qui prend pour acquis à la fois l'affection et les mots et les actes qui l'accompagnent. Ensuite, elle s'asseyait à côté de Roberto et l'aidait à se déshabiller, à aller aux toilettes, à enfiler le pyjama offert par les Dames de la Charité et à aller se coucher. Je le regardais souvent s'endormir les yeux ouverts, car il était vrai que lorsque la nuit venait, l'obscurité réelle se confondait avec l'obscurité croissante de ses yeux, et il ne pouvait distinguer ni formes ni figures.

Ces nuits-là, Maximiliano essayait de voir l'image dans l'œil transparent de Roberto, mais elle lui échappait comme l'ombre d'un fantôme. C'est pourquoi il se levait alors que presque tout le monde dormait déjà et se dirigeait vers la fenêtre à barreaux. Je cherchais anxieusement la lune derrière les bâtiments bas environnants, derrière les nuages d'orage ou le brouillard. Lorsqu'il le trouvait, il était calme, car il voyait sa structure osseuse, les os et leurs ombres sur la surface lunaire, les os jaunes ou blancs, comme si la naissance et la mort de Dieu étaient un cycle sans fin. Jaune dû à la jaunisse, à la cirrhose, aux maladies biliaires, aux calculs, au cancer ou à une nécrose s'étendant de manière irrémédiable. Et puis la mort pâle se reflète, tache les os, brise leurs travées en poussière et en chaux pour fertiliser la terre.

Mais les os de Dieu étaient si secs que rien ne pouvait jamais pousser d’eux. C'est pourquoi ils tombèrent dans la mer, comme si en s'hydratant ils récupéraient leur structure.

Les os de Dieu étaient peut-être les os mêmes de Satan.

Cycles. Cercles entrelacés.

Le nombre grec pi.

16

Il s'est levé avant que les servantes ne viennent le réveiller. Il était évident qu'il devait le faire avant l'aube, car maintenant que les vieilles filles l'avaient vu se rétablir, elles ne le laisseraient plus seul avec leurs soins. Pas une seule minute de sa vie ne s'était écoulée sans qu'ils ne soient sur lui, ne prennent soin de lui, ne le protègent, ne devancent ses besoins. Et

cela avait été une vie belle et confortable, mais aussi une vie d'étouffement et d'ennui, un passage presque en rêve entre l'élévation d'une vie et le passage vers une vie plus profonde, entre des aliments et des boissons engourdissants, entre des vêtements chauds et des feux de cheminée allumés, entre des promenades langoureuses au soleil et les longs après-midi d'été solitaires allongé sur la pelouse du jardin à regarder l'eau du ruisseau voisin passer presque inaperçu, comme il laissait passer sa propre vie sans s'en apercevoir. Et au milieu de ces rêveries de l'après-midi, tandis qu'il s'habillait dans l'obscurité déclinante de l'aube, il se souvint des visites de l'oncle José. Ses mains le caressant dans son enfance, le bordant, le couvrant de couvertures et de son propre corps. Peut-être parce que la chaleur du feu du foyer l'avait habitué à considérer les caresses comme appartenant au monde des rêves qui ne devaient pas envahir la conscience du jour ; C'est ce que lui avaient toujours inculqué les manières brusques de son oncle, sa voix rauque et parfois dure, presque aiguë, pendant les midis où ils déjeunaient seuls dans la salle à manger du manoir.

Au début, il y eut un silence, interrompu seulement par le cliquetis des plats et les voix cachées des servantes derrière les portes, se défiant les unes les autres, rivalisant pour l'affection et la loyauté de cet homme et de cet enfant qui étaient l'objet de leur vie. Des vies qui ne valaient pas plus que les murs de cette maison, et qui s'effondreraient bien avant elle, pour être absorbées, mutées peut-être, transformées par le temps en poussière de chaux imbibée dans les plinthes de la vieille maison de Cadix. Puis vinrent les enseignements de l'oncle José, les règles qu'il lui faisait répéter chaque matin, les prières qu'il avait apprises au catéchisme, et après que le garçon eut répété ce qu'il savait, avec plus ou moins d'habileté, vinrent les paroles de l'oncle José, sa voix agitée par un tourbillon de colère, de justice revendiquée, comme une tempête qui domina le reste du jour jusqu'à devenir l'essence de la lumière du soleil, jusqu'à finir par convertir l'âme de Maximilien en un élan vertigineux de peur de la lumière, de peur du temps qui passe lentement et retarde l'arrivée, la béatitude de la nuit. Ce n'était pas la peur du jour, en fait, ce n'était pas la peur de la violence, mais un respect enfermé entre quatre murs, une révérence qui s'était ancrée, fossilisée dans sa jeune âme, engendrée par ses parents lorsqu'ils l'avaient conçu dans une lointaine nuit espagnole. C'était comme si deux vies l'habitaient : le passé avec ses parents décédés, dont son oncle n'a jamais parlé, la zone d'ignorance, de brutalité, de honte, deune élémentalité confinant au profane, et le présent, le lieu le plus semblable au paradis terrestre. Un paradis que l'oncle José était chargé de garder fermé. Rien d'étranger ne pénétrait, rien d'intérieur ne pourrait jamais s'échapper tant qu'il en serait le gardien. Et où était le serpent, d'où venait-il ? Et qui parmi eux était Adam, et où était Ève ? Parce que les vieux serviteurs ne pouvaient pas être considérés comme tels, ils étaient bien inférieurs au bien et au mal, notions qu'ils ne connaissaient pas car ils n'étaient guidés que par les préceptes du dieu, oncle, capitaine et maître de la maison, appelé Joseph.

Un rire d'enfant, qu'il cachait avec le bord de la nappe, traversa le temps et atteignit ses lèvres d'adulte, comme lorsqu'il osait imaginer les vieilles femmes, qui dans son enfance n'étaient pas encore si vieilles, avec les

vêtements légers que, selon les textes sacrés, portait Ève. Il finit de s'habiller, prêtant plus d'attention au silence qu'à la lumière imminente du soleil qui allait apparaître sans permission, envahissant un ciel coagulé jusqu'alors par le visage sec et froid de la lune. Quand ils venaient le réveiller, il était déjà dans la bibliothèque, assis dans son fauteuil, à côté du fauteuil intouchable de l'oncle José. Ou peut-être oserait-il s'y asseoir, et ainsi, lorsque son oncle entrerait dans sa pièce favorite et le verrait affalé dans le fauteuil, les pieds posés sur la table basse, les coudes sur les accoudoirs de velours, un livre ouvert dans les mains, avec beaucoup d'autres éparpillés sur le tapis autour de lui, comme s'il avait joui d'une orgie, d'une bacchanale, abondante en vin, en drogues, en femmes, en extase, son oncle saurait, alors seulement et définitivement, que son neveu Maximilien avait grandi et appris par cœur les préceptes qu'il lui avait si souvent et si impérieusement inculqués. Il saurait que son neveu était déjà un homme, et en tant que tel, un être divisé en deux sans possibilité de réconciliation : l'homme de la nuit et l'homme du jour.

Et ainsi, au matin, l'homme de la nuit, le Maximilien qui se savait rempli de la crasse noire des ténèbres qui naît des rêves cachés, s'était éclipsé avant le lever du soleil, surprenant le soleil comme il surprendrait l'oncle José, et pas seulement les serviteurs innocents et naïfs qui, devant une telle audace, seraient peut-être pulvérisés par l'horreur de ce qu'ils verraient plus tard.

Mais ce qu'ils verraient, il ne le savait même pas avec certitude, bien qu'il le soupçonnait dans sa colère subreptice et accumulée, grandissant lentement à mesure que le soleil se levait. Le soleil qui serait le feu sous le pot dans lequel il avait gardé au fil des années tout ce qui était inattendu, tout ce dont il ne se souvenait pas. Un enfant puis un adolescent qui chaque matin, nu, marchant dans les couloirs froids du manoir, descendait à la cuisine, regardait les chiens endormis

qui à son tour le regardait un instant et puis se rendormait, et, montant d'abord sur une chaise, puis n'en ayant plus besoin, il soulevait le couvercle de la marmite dont le feu était resté allumé toute la nuit, et jetait dehors le tas d'ordures qui grossissait dans sa poitrine à chaque heure, comme des bêtes, comme des insectes, comme des vers d'un abcès infecté, pérenne, inviolable et jamais inviolé par aucun remède. Il n’y aurait pas de médecin pour le guérir, il n’y aurait pas d’infirmière, de sage ou de prêtre qui pourrait l’enlever. Et maintenant il réalisait qu'il l'avait toujours su avec une telle certitude, aussi sûre et certaine était la résignation qu'il avait acceptée comme son ami le plus proche.

Aujourd’hui, cependant, il doutait que tout cela soit une allégorie de son imagination fervente ou quelque chose qu’il avait réellement fait. Parfois, il était beaucoup plus sûr de ses intuitions que de ses souvenirs. Des intuitions et des livres, c'est pourquoi je me tournerais vers eux ce soir. Il s'était donc levé, vêtu d'une robe par-dessus la chemise de nuit qu'il portait depuis son adolescence, et avait marché dans le couloir depuis la porte de sa chambre jusqu'aux escaliers qui descendaient au rez-de-chaussée. Toujours dans le noir, sans porter de bougie ou de lanterne pour le guider car il n'en avait pas besoin pour faire les mêmes pas qu'il faisait depuis

qu'il était en âge de raisonner. Des pas sur les tapis que connaissaient ses pieds nus, ou ceux enserrés dans de délicates sandales de soie rembourrées, à la fois pour se distraire de l'insomnie, pour s'échapper au jardin les nuits d'été, pour descendre à la cuisine pendant les crises sporadiques de faim nocturne que son jeune corps réclamait. Mais cette fois, le besoin était intellectuel, et surtout émotionnel. La question qu'il allait poser à la bibliothèque de l'oncle José provenait d'une partie très profonde de son âme, longtemps cachée, fissurée et usée, avec une puanteur qu'il avait découverte seulement vingt-quatre heures auparavant, ou moins. Une odeur que je ne supportais pas car elle avait été conservée fraîche comme la chair d'une personne récemment décédée, une chair qui attirait les mouches, qui nécessitait le soin des épices pour simuler son mauvais avenir : dégradation et douceur. et l'odeur fétide qui caractérisait la soi-disant mort. Parce que ce mot était trop court pour décrire le processus complexe qu’il produisait, et comme toujours, ce qui ne pouvait être défini exactement finissait dans les caisses du grand public. Et la mort était une généralité qui apparaissait dans tous les livres, dans toutes les bouches des hommes et des femmes jusqu'au jour même de la mort, et alors il était trop tard pour la nommer vraiment, car ils sont déjà la mort et le nom, un seul tout, une seule entité qui dépasse les limites du temps pour s'installer dans les plans infinitésimaux de l'éternité également mal nommée.

Mais en l’absence d’une telle précision, les livres étaient mieux que rien. Il entra donc dans la bibliothèque, dans le noir. Il le ferma lentement, se dirigea à tâtons vers le bureau désormais vide de l'oncle Joseph, chercha des allumettes dans le tiroir du haut et en alluma une. Un halo lumineux illuminait son front pâle, ses joues rouges et ses yeux avides de qui savait quoi. À la lumière de l'allumette, on dirait une poupée macabre ressuscitée. Mais qu'est-ce que c'est, se demanda-t-il. Une poupée n'a pas de vie et ne peut donc pas être ressuscitée d'une mort qui ne peut pas mourir. Alors lui revint le souvenir du Christ : un Dieu qui s’est fait homme pour pouvoir mourir et ainsi ressusciter et revenir à sa qualité de Dieu. Avec cette idée, il calma son esprit, les doutes qui le tourmentaient toujours, et il fit courir la petite lumière sur la surface du bureau. Il a trouvé une lampe à huile, car l'éclairage électrique n'était pas encore installé dans cette maison. La science de l’électricité n’a jamais figuré sur la liste des priorités de l’oncle José. De ses voyages, il rapportait toujours des nouveautés qui ne cessaient d'être de curieux souvenirs d'antan, des nouvelles des progrès modernes et des anecdotes étonnantes sur des machines merveilleuses. Mais la vieille maison est toujours restée au siècle précédent. Comme si lui et son propriétaire voulaient rester oubliés du monde, pour ne pas attirer l'attention.

Un halo, cette fois de grande taille, s'étendait sur presque toute la pièce, englobant les étagères et les vitrines derrière lesquelles les spécimens étaient préservés de la poussière et de l'usure. Le mur derrière le bureau était rempli d'armoires en verre jusqu'au plafond, où étaient conservés les objets les plus anciens et les plus précieux. Les trois autres murs étaient bordés d'étagères atteignant la même hauteur, les comptables étant

accessibles par une échelle sur des roues bruyantes qui avaient depuis longtemps besoin d'être nettoyées et lubrifiées.

La vision de Maximilien comprenait les noms de Socrate, Sénèque, Hérodote et l'un des favoris de son oncle, le célèbre Plutarque et ses Vies parallèles. Il s'arrêta un instant devant l'exemplaire abîmé dont le dos dépassait toujours de la ligne marquée par les autres livres sur cette troisième étagère située juste en face du bureau. De nombreux après-midis, assis avec son oncle et discutant des bœufs perdus après leur café de l'après-midi, et tandis qu'il observait le lent processus - comme celui de la mort susmentionnée - qui commençait avec l'oncle travaillant à son bureau, continuait avec le café servi par l'une des femmes, la lente habitude des morceaux de sucre, le fait de remuer la tasse, de la mettre de côté et de demander quelque chose à son neveu, et se terminait avec le balancement de sa tête grise posée sur le dossier de sa chaise, ses mains sur le bureau et l'arôme du café se perdant dans les recoins de l'histoire. L'histoire cachée qui criait pour être vue à travers ce livre, qui, comme un aimant, était le point de référence pour l'attention et le regard de l'oncle, fasciné par les vies parallèles de deux hommes de deux civilisations presque contemporaines, similaires et différentes. Fasciné par la dichotomie et la contradiction, par l'idéalisme et la réalité, par le classique et le pratique, par l'épopée et le brutal, par la poésie et la décadence, par le parfum de l'encens et l'hécatombe sur le champ de bataille. Lui-même se reconnaissait comme deux hommes différents, ou du moins c'est ainsi que Maximilien le comprenait, clairement et maintenant sans succès.

Il se dirigea vers le mur de droite où se trouvaient les volumes pieux, ceux qui parlaient de religion et de Dieu. Parmi ceux-ci se trouvaient tous les livres de philosophie morale que l'oncle avait obtenus à la campagne et au cours de ses voyages. Livres en latin, en arabe ancien. Le Coran était rangé juste sous le plafond, le Talmud un peu plus près et plus accessible, comme s'il avait déterminé cet arrangement en suivant une carte de son propre cœur, tout comme il avait organisé les livres de la bibliothèque en suivant une carte de son propre esprit. Kant et Hegel prédominaient, Nietzsche brillait par son absence, exécré. Voltaire préservé comme dans un brouillard inviolable, Aristote perdu dans le temps et ne s'en est jamais remis. Platon occupe un espace privilégié, juste devant le regard, irrévérencieux et beau comme un Narcisse.

Il se détourna de là, rempli de culpabilité et d'une nausée brûlante, vers la gauche, où se trouvaient les livres. et la science. L'astronomie et la numérologie alternaient sur l'étagère la plus haute, attendant l'illumination jamais obtenue des étoiles, une connaissance abandonnée dans la jeunesse, parce que peut-être l'homme, en grandissant, s'enracine toujours plus profondément et qu'à la fin de sa vie il n'a plus que les yeux au ras du sol, prêts à se fermer bientôt et à couler lui aussi. Les astrolabes que l'oncle avait achetés en Italie et en Orient avaient déjà été déplacés au sous-sol depuis de nombreuses années, libérant ainsi de la place pour les livres d'anatomie. C'était la science préférée de son oncle, et aussi de Maximilien pendant les années de ses premières lectures, plus conscientes et plus intéressées. Il y avait des copies de toutes sortes et de tous lieux, depuis le De humanis corporis fabrica de Vésale jusqu'aux dernières éditions d'un

certain Testut. Très jeune encore, il était fasciné par l'idée de sortir des atlas anatomiques des étagères, avec la permission de son oncle José, et de les contempler, comme des cartes géographiques, des structures et des tissus humains, comme s'il explorait les montagnes, les vallées et les rivières d'un monde qu'il visiterait un jour. Plus tard, lorsqu'il sut lire et comprendre ce qu'il lisait, il tomba sur l'Anatomie de Spiegel, vieille de près de trois siècles, et il découvrit que la beauté des schémas se développait parallèlement à la beauté des connaissances qu'il acquérait. Le corps humain s'est ainsi formé lentement mais harmonieusement. Et un jour il découvrit son sang, qui était aussi dans ces livres, et les os de ses doigts qu'il avait vu parfaitement dessinés dans les livres anciens, et la peau parcourue de multiples chemins de veines impossibles à imiter dans chaque exemplaire de cette bibliothèque. Il découvrit les battements de son cœur frappant la surface de ses bras ou de son cou, et quand il fut plus âgé, l'étrange et étonnante fluidité de ses sécrétions sexuelles.

Il a mémorisé les branches des artères, les noms des nerfs, la forme exacte de chaque os. Je connaissais même les variations et les déformations possibles. La dissection l'intéressait, la taxidermie l'amena à enquêter dans les environs de Cadix, jusqu'à ce qu'il découvre qu'il était plus difficile de conserver les corps que les âmes. Lorsqu'il revint un jour de cette recherche, il fut stupéfait de son propre étonnement, de se savoir si naïf, si ignorant de sa propre histoire. Les servantes essayèrent de le consoler en lui servant un repas copieux, et son oncle, parti en voyage, le regarda depuis son portrait à côté de celui de ses parents décédés.

Cet après-midi-là, il marchait lentement vers le cimetière. Lorsqu'il arriva, la porte était déjà fermée et l'obscurité recouvrait le sol et les barreaux qui séparaient le pays des morts de celui des vivants. Appuyant sa tête entre deux barres de fer, il se sentit saisi par une énorme main créatrice et destructrice. Dieu l'avait créé, disait-on, et avait également revendiqué le droit de le retirer de ce monde. Mais qu'arriverait-il à son corps, se demandait-il. Il pourrirait irrémédiablement.

Les livres d'anatomie étaient des cimetières, mais la théorie les préservait de la réalité. La beauté de l'art est venue en aide à la science, et ainsi la science elle-même est devenue une éternité qui a consolé l'humanité de sa fugacité.

Alors il chercherait l'âme, se dit-il cet après-midi, devenu nuit, alors qu'il retournait à la maison à moitié vide. Il entra de nouveau dans la bibliothèque, où il avait longtemps passé la majeure partie de son temps, et, le dos au mur de gauche, il se consacra désormais à explorer les livres du côté droit, comme quelqu'un qui dissèque l'âme sans craindre que l'objet de son étude ne s'effondre entre ses mains comme les os précaires des morts.

Mais aujourd'hui, quelques années plus tard, pas tant d'années en réalité mais avec le sentiment qu'un millénaire s'était écoulé, il avait tourné le dos cette fois-ci vers le côté droit et, se dirigeant vers le mur de gauche, il avait reporté son regard sur les dos des livres scientifiques. Le regard est venu d'astronomes comme Galilée et Copernic, inconscients des vieux conflits et

des massacres moraux désormais sans importance entre le clergé et l'État, entre les individus et les multitudes. Il parcourut les livres de physique et d'arithmétique de Newton. Il ignorait ces tomes qui parlaient de l'alchimie des éléments, qu'il ne comprenait jamais complètement, comme un repas indigeste qui ne lui convenait pas très bien. Et il s'arrêta sur l'étagère à portée de ses mains, juste un peu au-dessous de la hauteur de ses épaules, peut-être à la distance parfaite du plexus solaire, cet autre mystère, nœud de nerfs, station principale des réflexes, des activités autonomes du corps, lieu où de nombreux anatomistes disaient que c'était l'habitat de l'âme. Là où l'angoisse et la douleur se font sentir, là où la joie se forme et coule comme une eau de source torrentielle. Là où les couteaux suicides sont poignardés et où les premiers mouvements des fœtus sont ressentis.

D'une main tenant la lanterne et de l'autre prenant un livre d'anatomie sur l'étagère, il lut le dos pour voir si c'était le bon. Cette rechercheaba, l'Anatomie de Juan Valverde de Amusco. Il retourna au bureau et s'assit sur la chaise de l'oncle José. Il posa ses pieds sur la table, provocateur mais inconscient de son défi, repoussant les papiers et remettant la lanterne à sa place. Avec le livre sur ses genoux, elle l'ouvrit à la première page. Il lut la date et le lieu de publication : Rome, 1556. Il admira les schémas artistiques représentant des fragments du corps humain, membres, muscles, côtes, cœur, viscères ouverts comme la boîte de Pandore. Il est arrivé à la section de neurologie, a étudié des schémas cérébraux, mais son étude était une recherche sans objectif précis. Le doute, sûrement la peur, le faisait augmenter son anxiété et alimenter son désir, en regardant l'horloge sur la table. Il était presque trois heures du matin. Le silence presque complet, l'obscurité extérieure en accord avec la recherche intérieure que j'entreprenais maintenant. Toute ressemblance avec un cimetière était pure licence ou l'effet poétique d'un romantisme naissant, qui aurait plu à tout esprit sensible, mais pas à lui. Le stade de la sentimentalité mélodramatique était révolu. Il était dans une période d'événements, d'exploration. Et certainement aussi d'expérimentation. C'était un aventurier.

Lorsqu'il a trouvé le livre d'ostéologie, sur une page au hasard, presque à la moitié du livre, il y avait un schéma des os à la base du crâne. Quel labyrinthe complexe de tunnels, de passages et de recoins formés par des os plats comme des feuilles très fines pour le passage de nerfs, d'artères et de veines multi-ramifiés, pour le passage de sécrétions et de fluides. Tous sont enfermés et protégés par la structure apparemment sûre de la voûte crânienne. Comme des cellules dans un temple, des pièces où les moines passaient leur demi-sommeil, certains de la bonté de Dieu.

Un os qui l'étonnait par sa structure et l'émerveillait par sa fonction. Ses tunnels servaient de passage à l'une des structures les plus importantes de l'homme : les éléments qui donnent fonction aux yeux. Le sphénoïde ressemblait à un oiseau piégé au centre du crâne humain, ses ailes déployées et pétrifiées. Un oiseau empaillé ou un oiseau pétrifié. Une représentation, sans doute, une allégorie concrétisée, une idée faite d'os : si tout ce que l'homme aimait, si chaque pensée était fugace et insaisissable, au moins avait-il accompli, comme un événement miraculeux ou magique, explicable néanmoins par la science, un oiseau chassé dans

une forêt impériale pleine de circonvolutions formées par les branches d'arbres entrelacées, dont les ailes ont été déployées avant la rigidité cadavérique, et a été saupoudré de chaux jusqu'à ce qu'il ait atteint la dureté nécessaire pour l'installer au centre du crâne humain, pour nous rappeler la vulnérabilité des idées et le pouvoir coercitif de l'homme, sa propre impiété, et pour renverser l'égoïsme ambiant en montrant, comme dans un musée fermé, les boucs émissaires de la création divine.

Et sur le schéma de cette page, il a découvert une marque de crayon de la main de l'oncle José. Pas une note d'étude, car rien n'était plus éloigné de ce type qu'un intérêt pour l'anatomie ou la dissection, mais plutôt une marque comme celle de quelqu'un qui trouve, en lisant, quelque chose qui le surprend ou le dérange. La marque représentait un point d'interrogation avec un léger tremblement qui pouvait être vu dans le trait incertain, à côté de l'œil gauche du crâne dessiné. C'est-à-dire l'orbite osseuse vide, au fond de laquelle passaient le nerf optique et les vaisseaux sanguins.

Maximiliano baissa les pieds de la table et s'approcha d'elle, posant le livre et le tenant à la lumière. Là, il vit sur le dessin du sphénoïde gauche, une ligne ou trace que l'oncle José avait dessinée. Une fracture ? Peut-être qu'il n'avait pas voulu représenter cela, ou peut-être une fissure. Mais il s'agit plus probablement d'une ligne de fracture résultant d'un coup subi à un moment donné. Il ne se souvient pas lui avoir jamais parlé d'un épisode qui suggérait quelque chose de ce genre. Maximilien lui-même a subi d'innombrables coups à la tête lors de ses jeux d'enfance. Il essayait de se rappeler s’il avait eu des évanouissements, des yeux gonflés ou une cécité temporaire.

Il pensa alors à des visions, des hallucinations, des délires mystiques.

Il se souvenait de ce qu'il avait vu dans l'œil gauche de frère Aurelio et de ce qu'il avait vu la nuit précédente dans le regard de son oncle alors qu'il se tenait au pied de son lit.

Je ne pouvais pas concilier ces blasphèmes, la souillure du Christ en l'associant à de telles idées, habitant l'esprit immonde de ces hommes, l'un fou, l'autre dépravé. Le préjudice qui lui avait été causé avait été justement puni dans le premier cas, l'autre restait impuni. Il toucha le creux de son estomac, au centre de la douleur, et se souvint des nuits de son enfance et de son adolescence, des nuits perdues par sa propre psyché dans l'obscurité du temps, cristallisées en fragments de verre brisé jetés dans le feu, dont l'éclatement était un crépitement qui diminuait lentement dans la vieille cuisine, comme dansles antichambres de l'enfer.

C'est à travers l'œil de frère Aurelio, à travers cette fissure peut-être, qu'il commença à entrevoir la faible lumière noire qui émergeait alors. Une lumière qui ne révélait pas l’obscurité mais la rendait manifeste, comme si l’obscurité n’était pas un vide mais un mur, un mur concave dont le fond était ouvert. Une fente naturellement minée, ouverte de plus en plus largement par la force des coups constants au fil des années.

Les souvenirs cachés n'avaient à voir avec Jésus que dans le fait qu'il était le mur qui couvrait la vérité, le gardien protecteur, le propriétaire de l'une des nombreuses portes de l'enfer, finalement récupéré.

Il regarda l'heure et vit la faible lumière de l'aube filtrer à travers les fenêtres grillagées. C'était l'heure où l'oncle José revenait de ses festivités nocturnes avec ses amis. Il devait s'approcher d'un pas titubant dans les rues qui menaient au manoir. Je pouvais maintenant entendre ses pas, son murmure ivre qui ne lui avait jamais fait perdre entièrement la discipline de son grade militaire.

Elle attendait de l'entendre mettre la clé dans la porte d'entrée, entrer et la fermer avec fracas. Elle l'entendit esquiver la présence des femmes de chambre qui essayaient de l'aider à marcher jusqu'à sa chambre sans se cogner ni tomber dans les escaliers. Il écoutait et appréciait le coup de fer et pieux des portes, qui protégeait chaque homme dans son état du matin et la lumière qui essayait toujours de le réveiller, de le confronter à une réalité qu'il avait précisément voulu éviter toute la nuit avec de l'alcool, avec du sexe, avec des dissertations sans rapport, de plus en plus sans rapport jusqu'à la limite d'être si superficielles, que les mots et les actions devenaient des plumes volant au vent, comme les plumes d'oiseaux morts. Peut-être les mêmes oiseaux que les hommes avaient pétrifiés et installés dans leur propre tête. Et ainsi, ce qu'ils ont tant essayé d'accomplir a été ruiné par leurs propres actions.

Il a attendu patiemment. Il entendit alors les cris de colère de l'oncle José, voilés par les portes de la maison. Il crut comprendre que l'une des femmes disait :

-Mais mon seigneur, vous allez réveiller l'enfant.

Le garçon, cependant, était déjà un homme qui avait quitté la bibliothèque pendant que les autres se disputaient à l'étage. Les femmes retournèrent dans leurs chambres en grognant. Maximiliano descendit à la cuisine et regarda les chiens vieux et fatigués. Il chercha une pelle à côté du feu, qui avait encore un peu de chaleur. Il gravit le premier escalier, raide et fait de pierre sculptée à la base. Ensuite, l'élégant escalier en marbre poli menant au premier étage. Elle attendait que le silence s'installe, qu'il prenne racine dans le rêve des femmes. La chambre de l'oncle était vide, a-t-il dû imaginer. Cette nuit-là, le vieil homme avait trop bu et agissait de manière plus incontrôlable que d'habitude. Il se rendit dans sa chambre, où il trouva la porte ouverte et la lumière matinale pénétrant à travers les treillis, divisant la pièce et le corps de son oncle, qui se tenait dos à lui, en plusieurs fragments.

Maximilien a dû dire quelque chose, il ne se souviendrait jamais de quoi, ou alors c'est sa respiration qui l'a trahi. L'oncle s'est retourné après avoir vérifié que le lit était froissé et vide, et que quelqu'un respirait derrière. Alors le vieil homme le regarda quelques secondes, d'abord perplexe, puis curieux, un instant plus tard très en colère. Mais ce n'était pas ce qu'il avait dit à son neveu, s'il avait dit quelque chose, ou même ce qu'il aurait pu réussir à dire, ni l'expression de son visage, qui était simplement celle d'un vieil homme ivre, fatigué de sa propre solitude et de sa frustration.

Il vit sa propre image se refléter dans l'œil gauche de son oncle, tenant la pelle qu'il avait ramassée dans la cuisine, qu'il leva maintenant au-dessus de sa tête. Il sentit l'impact maladroit de la pelle contre le cadre de la porte, quelque chose qui ralentit son mouvement, mais qui ne servit à rien aux réflexes lents du vieil homme. Le bord de la pelle a heurté et s'est enfoncé dans le visage de l'oncle José, obliquement du côté gauche de son front jusqu'au côté droit de ses lèvres.

Lorsque le corps est tombé, Maximilien n'était plus là. Je ne me souviendrais que de l'image du visage fendu en deux avec une longue barre de fer plantée dedans, en plein centre d'une vision digne de la création la plus infernale de l'homme.

La figure du Christ rongée par le péché.

17

Les jours passèrent plus vite qu'ils ne l'avaient prévu. Le bruit de Buenos Aires filtrait à travers les portes closes de l'ancien hospice, qui avait servi autrefois de couvent, d'école, autrefois de prison, puis de léproserie, et qui remplissait désormais toutes ces fonctions. Car qu'étaient-ils, ses habitants, sinon des prisonniers qui ne pouvaient sortir qu'avec l'autorisation des autorités, ou des malades qu'il fallait maintenir isolés pour éviter la transmission de leurs maladies ? Des hommes et des femmes qui, dans cet enfermement, ont appris à vivre ensemble et à se résigner à leur propre destin, voyant dans les autels dele vieil hospice, les abris où Dieu attendait comme une statue grecque, belle et inaccessible, mais toujours grande et droite, débordante d'orgueil et de sagesse, la puissance avant tout, et bien plus encore sur ce vieux bâtiment peuplé d'êtres malades, des cafards se déplaçant la nuit dans les cuisines de son royaume.

Les jours passèrent et il ne restait plus qu'une semaine avant la fin de la quarantaine. Ni Maximiliano ni Elsa ne savaient ce qu'ils feraient en partant. Ils le savaient pourtant, et en cela ils avaient été deux élèves exemplaires, peut-être infectés par ces murs qui gardaient sans le savoir les sages paroles des anciens prêtres enseignants, les discours, les prières, les lectures avant et après les longues prières et les ablutions. Ils ont appris l'un de l'autre à tolérer le temps blanc, à supporter et à pacifier leurs âmes au rythme intime de ces murs, inconscients du monde moderne qui vibrait de manière menaçante à l'extérieur, essayant de s'infiltrer, de les rassembler dans un désir commun d'admiration et de fascination, jusqu'à les forcer à partir, échappant même, si c'était le premier crime à commettre, la première corruption à laquelle l'esprit moderne de

l'Amérique les conduirait, dont ils avaient entendu de nombreuses histoires, tant en Espagne que pendant le voyage. Mais leurs versions étaient différentes. Tandis qu'Elsa, dans son village des Pyrénées, n'avait presque rien entendu, et se voyait donc effrayée par les récits que les jeunes bavards se racontaient sur le navire, Maximilien était déjà habitué à ces histoires, plus déformées par la malice populaire que pourvues de vérité. L'oncle José lui avait parlé de l'Amérique comme d'un continent à la fois ostentatoire et pauvre, et à mesure que sa fascination s'estompait avec ses fréquentes visites, ses descriptions devenaient rares et méprisantes. De grandes villes, de grands immeubles, des moteurs rugissant dans de vastes champs, de vastes côtes. Et surtout, le peuple étrange, un amalgame d'Indiens natifs avec des immigrants de toutes nationalités, et le plus curieux de tous, les descendants de tous : des blondes bombées comme les Scandinaves, des yeux clairs sur une peau foncée, des yeux foncés sur une peau blanche laiteuse, des cheveux foncés dans toutes les nuances possibles, des lèvres épaisses et des lèvres fines, des cheveux ondulés sur des visages et des conformations qui ne semblaient pas correspondre. L'Amérique était une sorte de zoo où personne ne comprenait personne. Les villes étaient remplies du bruit des nouveaux véhicules à moteur qui remplaçaient peu à peu les voitures, mais qui mettraient plusieurs décennies à disparaître complètement. Des gens qui se battent et crient, puis pleurent et s'embrassent, au milieu des dialectes italiens et de l'odeur des sauces piquantes, au milieu des cris et des chants juifs, au milieu des cloches des églises vastes et majestueuses, au milieu des cris d'accents polonais interrompus par la musique débordante des orchestres émanant des salles ou des théâtres au rythme des valses ou des opéras. Et des bidonvilles proches du port montaient les arômes des putes et des bars, des pavés toujours humides en hiver, des cris des enfants maltraités ou bercés par les bras rugueux des femmes endormies dans le rêve de l'alcool. Et de plus loin, comme si elle venait du large fleuve, ou si elle s'était formée sur ces eaux presque immobiles après avoir traversé l'océan, ou si elle était née dans l'océan lui-même, arrivaient les notes d'une étrange musique dans les accords produits par un vieil instrument qui trouverait dans ces terres et dans ce siècle une vigueur, une renaissance inattendue et bienvenue. Le bandonéon avait un son indéchiffrable : le vent traversant des surfaces métalliques flexibles, comme adouci par l'eau, bercé par les vagues et donc abondant en ondulations provenant d'un ressac agité frappant le bois des vieux quais. Puis l'eau, calme, s'est calmée jusqu'à devenir invisible et a laissé le vent résonner entre les piliers, aigu comme un cri entre les fissures, profond et grave.

Maximiliano avait entendu du tango à Cadix à quelques reprises, et ces jours-ci, il entendait à travers les fenêtres de l'hospice des rumeurs de musique enregistrée, jouée sur des phonographes que les voisins des autres pâtés de maisons devaient mettre pour se consoler après de longues journées de travail. Il a essayé d'expliquer à Elsa ce qu'était cette musique, mais elle ne pouvait même pas imaginer à quoi ressemblerait un bandonéon. Il ne comprenait pas le rythme, il n'entendait rien d'autre que le grattage, et cela lui faisait mal aux oreilles, a-t-il dit. Mais la musique ne l'intéressait pas à ce moment-là, car elle avait découvert que le corps de Maximiliano était plus beau qu'elle ne l'imaginait.

Ils étaient sur un vieux matelas qu'il avait trouvé dans un garde-meuble, caché derrière une porte et capturé la nuit où il savait qu'elle viendrait. Après les caresses et les baisers volés sur le navire, puis récupérés derrière les portes et sous l'obscurité des arches pendant les heures où ils étaient censés être allongés et dormir dans leurs pavillons correspondants, il avait réussi à la faire monter à bord. dans une pièce qu'il trouva abandonnée et fermée par un vieux loquet, découverte un après-midi d'ennui et de lassitude, heureux de voir que d'un tel endroit il pouvait voir une grande partie de la ville, les demeures seigneuriales, le ruisseau voisin, les couvents et les églises, les rues commerçantes ; Mais surtout, il fut émerveillé de voir l'énorme lune, comme un pot de feu, comme un projecteur de théâtre placé juste au-dessus de lui, mais sans l'éblouir, mais l'illuminer. Il avait vu ses propres mains, presque translucides à la lumière de cette lune.

Cette nuit-là, à trois heures du matin, au son d'une musique aquatique, qui était pourtant un tango né de pavés jonchés de mort, ou peut-être une canzonetta napolitaine déchirante et mélancolique, ou une séfarade entonnée par une âme errante à jamais perdue, ils firent l'amour pour la première fois, après des caresses, des avances et des timidités, des conversations et des colères, des réconciliations et des découvertes. Petit à petit, au milieu des rires et des commentaires isolés, on l'a dépouillé, jusqu'à ce qu'il devienne quelque chose de si naturel qu'il ne mérite plus d'être examiné ni d'attention. Et la sueur émergea comme une partie de l'amour, et les mains retrouvèrent une connaissance qu'aucun d'eux ne croyait posséder. Et ils étaient possédés, sans doute, mais sans le savoir, par les désirs ancestraux des hommes et des femmes primitifs. Sans rien à penser ni à planifier au-delà de ce matelas et de cette chambre, ils étaient un homme et une femme seuls à Buenos Aires, isolés par la mer et la terre, élevés sur une terrasse surplombant les deux éléments, et prêts seulement à se soumettre au pouvoir de la lune sur eux. Non seulement à la nuit et à sa lumière, à la musique et aux murmures de la ville en déclin, mais aussi, et plus important encore, à obéir à l'appel du futur, quel qu'il soit, en étant prêt à nous résigner à n'importe quel drame ou genre de vie. Parce qu'ils savaient que l'acte d'amour qu'ils avaient fait était irréversible, et ils savaient qu'ils étaient liés pour le reste de leur vie, même si les distances créaient de la distance entre eux, voire de l'oubli ou du chagrin.

Cet acte était un pacte.

C'est ainsi que Maximilien l'a compris, et pour la première fois il s'est détaché de tout son passé, comme s'il avait abandonné sa propre personne et était désormais un homme différent, libéré et en même temps lié par de nouveaux engagements qu'il avait cette fois choisis pour lui-même. Il y avait pourtant la lune, et son cercle parfait rappelait les calculs d'Euclide sur le nombre pi. La seizième lettre de l’alphabet grec, équivalente au « p » espagnol. P pour Pierre le traître, peut-être ? Mais qui était-il pour juger celui que Jésus avait choisi comme fondement fondamental de son Église ? Et ils étaient là, jaillissant de la lune, les calculs géométriques du nombre pi, cercles sans fin : Dieu et Satan échangeant le rôle principal dans l'histoire : la marge étroite et pourtant infinie du nombre pi, l'arrière-goût qui jaillissait des trois nombres entiers, la fissure par laquelle

l'indéchiffrable, l'indéfini, l'incertitude, le doute de tout, s'introduisaient. Car rien n'était entier s'il y avait une fissure dans ce tout, par laquelle l'essentiel s'échappait ou l'indésirable pénétrait. Aucune quantité de connaissances ne serait utile s’il existait un espace indéfinissable quelque part, s’il existait même zéro.

Mais maintenant elle laissait le passé derrière elle, car cette nuit-là, voyant dans les yeux d'Elsa l'intrigue attendue de l'innocence, l'étonnement avec lequel la femme se déguisait pour cacher des désirs aussi vieux que le monde qu'elle sentait monter dans son corps même si elle n'était pas vierge. Et Elsa ne l'était pas, même s'il ne le lui avait pas demandé. Cela aurait signifié confesser sa propre expérience, le passé qu’il avait dû fuir en embarquant sur le navire sur lequel il l’avait rencontrée.

En pensant à cela, il s'endormit en la tenant dans ses bras, sans penser que le lendemain matin ses compagnons de lit remarqueraient son absence, à moins qu'il ne se réveille avec les premières lueurs du soleil et la secoue doucement, son corps encore nu s'étirant de sommeil, les doux restes de cette nuit disparus. Il n'avait pas confiance en lui-même, alors il resta éveillé, l'admirant comme il admirait la lune, qu'il aimait et craignait comme seul Dieu peut être craint. Alors, comme une pensée malveillante qu'il devait détruire immédiatement, et dont le reste restait au plus profond de sa mémoire, il se demanda si, tout comme Dieu était mort pour lui, elle mourrait aussi.

Ce n’était pas la lumière du jour qui le sortait du sommeil superficiel dans lequel il était tombé par inadvertance – le sexe était relaxant, il l’avait presque oublié – mais la fraîcheur du matin. Ils étaient tous les deux encore nus, mais elle était couverte par une couverture. Un frisson le parcourut, le secouant, faisant se dresser les poils de tout son corps, le forçant à se couvrir sous la même couverture qu'elle. Bientôt, la chaleur de la peau d'Elsa commença à l'exciter à nouveau, et il n'eut aucun scrupule à la caresser à nouveau. Elsa se réveillait, sans ouvrir les yeux. Il la vit s'abandonner à lui, aveuglément, à sa peau et à son odeur, à tout ce qu'il désirait. pour le faire. Et c'était encore mieux que pendant la nuit, car il n'y avait pas de mots mais seulement deux corps pleins de sensations, protégés l'un dans l'autre par leur propre chaleur mutuelle, nourris par des expériences antérieures qui les enrichissaient et tenaient beaucoup de choses pour acquises : les goûts, les plaisirs, les rires, les souvenirs. La mémoire complète qui a formé l'amour et le sexe en un seul instant qui est à la fois temps et espace, constituant ainsi une entité plus qu'un sentiment, un fondement aux racines profondes, dont la mort serait désormais une vraie mort, car elle laisserait un souvenir ou plusieurs d'entre eux, quelque part et à tout moment, des restes survivants, comme toute matière qui ne se perd pas, mais se transforme. Les os de l'amour, se dit Maximilien.

Alors qu'il se tenait nu devant la fenêtre, il entendit des voix venant d'en bas. Il était déjà tard, tout le monde dans les pavillons remarquerait l'absence des deux. J'étais sur le point de la prévenir, quand elle a ouvert les yeux.

-Je sais, mon amour. Il est tard et tout le monde l'a remarqué. Mais combien de fois au cours de ces semaines la même chose est-elle arrivée à d’autres ? Un défi des médecins et tout sera terminé à midi. De plus, ils pensent que nous sommes mari et femme, tu sais, alors ne t'inquiète pas.

-Ce n'est pas à cause de moi, tout le monde me regarde déjà avec un mauvais visage, mais les femmes vont parler dans ton dos. « Si elle le fait avec son mari », diront-ils, « pourquoi ne le ferions-nous pas avec qui nous voulons ? »

Elsa a ri.

-Nous sortirons dans quelques jours. Avez-vous pensé à ce que nous allons faire ? Nous n’avons aucune connaissance nulle part, pas de travail et très peu d’argent. Et je ne sais pas quoi faire avec papa...

Maximiliano laissait passer les minutes, la chaleur du soleil réchauffant lentement leurs corps. Perdu pour perdu, se dit-il, ils pourraient rester dans cette cachette toute la journée, faire l'amour quand ils le voulaient, sans autre limite que d'attendre que quelqu'un vienne les chercher.

-J'y ai réfléchi, chérie. Dans la salle des hommes, on entend des conversations, et j'ai découvert quelques voyageurs qui connaissent tout le territoire. Je vais me renseigner et découvrir comment me rendre dans les tribus que vous avez mentionnées.

-Mais la diseuse de bonne aventure m'a dit, mon amour, comment puis-je vraiment lui faire confiance. Maintenant, il y a si longtemps et si loin, le jour où nous lui avons rendu visite avec papa me semble être un rêve.

-Nous en avons déjà parlé, Elsa, il n'y a pas beaucoup d'options. Un hôpital serait comme l'expulser, c'est pourquoi il serait resté en Espagne.

Elle hocha la tête sans parler. Puis il dit :

-Descendons et faisons face à la situation.

Ils s'habillèrent et ouvrirent tranquillement la porte. La lumière du soleil inondait tout, il ne semblait même pas y avoir d'ombres à l'intérieur du bâtiment, comme si la structure même avait été construite pour les exposer. Mais rapporter quoi, pensa-t-il ? S'il y avait une chose dont il était fier, c'était ce qui s'était passé entre eux. Il se sentait comme un homme, définitivement, son corps le trahissait dans chaque partie qui le constituait. Il adorait le corps d'Elsa parce qu'il était beau et complétait parfaitement le sien. Il n'y avait même pas de douleur, pas la moindre trace de déplaisir ou de difficulté, comme si chacun attendait depuis longtemps et que cette rencontre nocturne n'était rien d'autre que l'assemblage destiné de quelque chose de plus qu'une machine : un être commun prêt à se désintégrer pour fusionner à nouveau en un seul, dans le seul but de se souvenir par le plaisir de la substance unique, du corps collectif, de l'entité fondatrice qui les avait constitués depuis toujours.

Ils descendirent dans la salle à manger et s'assirent comme s'ils venaient de leurs pavillons. Ils rencontrèrent des regards complices de la part de quelques-uns et des regards furieux de la part de ceux qui étaient pleins de

ressentiment. Les infirmières et le personnel ne semblaient pas s'en apercevoir, et ils ne le feraient pas si aucun des détenus ne les signalait. Les femmes fixaient Elsa, certaines aveuglées et envieuses, d'autres avec de la luxure dans les yeux, lui posant silencieusement des questions. Les hommes regardaient Maximilien avec sarcasme, chuchotant entre eux.

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, bras dessus bras dessous. Puis Elsa a posé des questions sur son père.

« Je vais chercher Don Roberto », dit-il, mais elle lui prit la main et lui demanda de ne pas la laisser seule.

-Mais…

« Je n'ai pas faim, ma chérie », murmura-t-il à son oreille, « mais si tu veux manger... »

-Aucun, voyons voir.

Rien de tout cela n’a servi à faire taire les rumeurs. Leurs murmures à mon oreille, leurs caresses à moitié cachées, leurs visages aussi inquiets que deux chiots effrayés. Tout cela contribua à un murmure croissant autour d’eux alors qu’ils s’éloignaient vers les pavillons, mais c’était comme s’ils s’approchaient réellement, car le murmure était un cri collectif, une cacophonie de mots obscènes tombant autour d’eux. Ils s'arrêtèrent tous deux un instant, supportant la pluie qui transformait leur intimité en un vêtement sale et malodorant. Tout pouvait arriver dans cet endroit, il y avait du sexe dans les toilettes, il y avait des toxicomanes et des pervers. La maladie n’était pas une raison pour ne pas fuir d’autres réalités plus trans. des histoires mais non moins satisfaisantes. Tout ce qui accélérait le moment de la mort, ou du moins simulait son lent passage, était le bienvenu. Mais lorsque la relation entre deux personnes avait une aura différente, peut-être plus propre, et lorsqu'il n'y avait aucun signe de honte ou de prétention, comme si c'était si naturel et mérité, cela générait du ressentiment parmi ceux qui ne pouvaient pas le partager.

Ils sont entrés dans la salle des hommes. Une infirmière a essayé d'empêcher Elsa d'entrer, mais elle lui a dit qu'elle voulait savoir si son père allait bien, et Maximiliano l'accompagnait. Ils trouvèrent Don Roberto au lit, éveillé et agité.

-Papa! Je suis vraiment désolé!

Le vieil homme ne semblait pas comprendre la raison des excuses, il toucha aveuglément les vêtements de sa fille puis l'une des manches de Maximilien. Il a essayé de les serrer dans ses bras, mais peut-être qu'il sentait quelque chose. C'était un vieil homme, mais il devait se souvenir de l'odeur de ceux qui avaient récemment fait l'amour, en particulier de la façon dont un homme se sent et sent après un tel événement. Il n'a rien dit, mais ils ont tous deux compris qu'il l'avait remarqué.

-On prend le petit déjeuner, Don Roberto ?

-Je n'ai pas faim aujourd'hui-. Il regarda autour du lit, aveuglément bien sûr, mais ce qu'il faisait en réalité, c'était chercher avec ses oreilles. « J'ai

entendu des pas ce matin. Je connais ceux de nos voisins, mais j'ai rarement entendu ces pas, et l'odeur de leurs vêtements. »

« De quoi parles-tu, papa ? » Elsa a dit, alors que Maximiliano regardait déjà autour de lui et a repéré un autre membre de la paroisse debout dans l'embrasure de la porte. Ils ne lui avaient jamais parlé, il semblait rester dans un cercle de connaissances qui variait néanmoins de temps en temps. Peut-être était-il un trafiquant de drogue, un de ces détenus permanents qui avaient accès à l'infirmerie, ou peut-être avait-il des contacts en dehors de la ville. Il devait avoir une ou plusieurs entreprises, c'est pourquoi il approchait les nouveaux arrivants en catimini. L'équilibre fragile de leur entreprise ne devait pas être menacé.

Ses pas résonnaient dans la salle vide, seuls quelques vieillards malades dormaient encore dans l'intense lumière matinale qui pénétrait à travers les fenêtres grillagées. L'homme était de taille moyenne, avec des cheveux noirs très courts, une barbe épaisse, un nez aquilin, des yeux foncés et un teint très blanc. Il avait de profondes cernes sous les yeux et un regard lumineux. Il portait une veste de bonne qualité recouvrant ce qui semblait être un pantalon en velours côtelé et un pull à col roulé. Il s'est approché avec les mains dans les poches de son manteau. Alors qu'il était si près d'eux qu'ils ne pouvaient s'empêcher de sentir l'odeur caractéristique du médicament, il sortit une main et la leur tendit.

-Bonjour, chers collègues. Nous ne nous sommes jamais rencontrés auparavant, c'est ma faute, je l'admets. J'ai du mal à entamer des conversations avec de nouvelles personnes...

Il attendait une réponse, et comme il n'en recevait pas, il continuait.

« Je m'appelle Juan Valverde et je suis en quelque sorte un prisonnier perpétuel dans cette maison bénie. » Il sourit, regardant particulièrement Maximiliano et ignorant Elsa et le vieil homme. Son regard était si fixé sur lui qu'il craignit un instant qu'elle sache quelque chose de son passé, du monde qu'il avait laissé derrière lui. Mais c'était impossible. Et pourtant, quelque chose semblait familier chez cet homme. Il était sans aucun doute argentin, son accent le trahissait. Pourtant, Maximilien ne pouvait s'empêcher de penser qu'il connaissait son nom quelque part.

« Tu te demandes probablement pourquoi j'ai décidé d'entamer une conversation avec toi maintenant... » Il regarda Elsa comme si elle était un objet de décoration et en même temps la raison d'une transaction. « La vérité, c'est que vous êtes sur toutes les lèvres, comme vous l'avez probablement remarqué, mais les infirmières fermeront les yeux si nous parvenons à un accord. »

Elsa tira le bras de Maximiliano. Il la regarda et lui dit de se calmer.

-Et quelle serait la conséquence de ne pas accepter ?

-Vous êtes nouveau, alors je vais vous éclairer avec mon expérience dans ces donjons de luxe. Comme le stipulent les règles de l'ancienne léproserie, et qui s'appliquent encore dans ces murs puisque personne n'a pris la peine de les adapter au nouveau siècle — il y a des choses plus importantes en

politique, évidemment —, vous avez mis vos collègues en danger en leur transmettant des maladies infectieuses potentielles. – Il regarda Elsa, anticipant sa protestation. – Peu importe qu'ils soient maris, madame, avec tout le respect que je leur dois.

Cet homme était un vantard, un faussaire, un marchand comme ceux qui avaient leurs échoppes autour du temple de Jérusalem et que Jésus avait détruit. Il vit un geste de Maximilien et dit :

-Calme-toi, mon ami. Je suis de votre côté, c'est pourquoi je suis ici et non à la direction de l'hospice en ce moment. Je vais continuer, si vous me le permettez. Comme je le disais, les règles sont claires et la réprimande dans votre cas consiste en quelques semaines supplémentaires de surveillance. En raison du risque de grossesse, c'est compréhensible. –Il sortit ses mains de ses poches et écarta les bras, levant les épaules en signe de résignation. – C’est pour la bonne santé des habitants de Buenos Aires, n’est-ce pas ?

-Et combien cela coûterait-il ?

Valverde sourit presque angéliquement, et Maximilien savait à quel point ce sourire était proche du démoniaque. Un croissant fataliste s'était formé sur les lèvres de l'homme, et les dents n'étaient pas seulement des dents, mais des fragments d'os ancrés.

-Tout ce que vous avez en espèces… et j’accepte aussi les objets de valeur.

Maximilien a arrêté la colère d'Elsa, son dynamisme et sa force se sont formés au fil des années de travail sur le terrain et d'élevage au pied des montagnes. Son corps avait laissé derrière lui sa douceur, et la résistance revenait des champs fertilisés par le froid et les récoltes.

Il savait déjà qu'il était inutile de résister, cela aurait signifié risquer le peu plus d'une semaine qui leur restait pour terminer la quarantaine. Il arrêta Elsa par les bras, alors qu'elle essayait de se jeter sur Valverde. On pouvait lire la colère sur son visage et ses mains serrées par l'impuissance, que Maximiliano pouvait à peine tenir. Elle a finalement cédé, mais il ne l'a pas complètement lâchée, et elle a eu le plaisir de cracher sur l'homme.

Valverde rit, pas pour la première fois, sans doute, et il ne semblait pas s'en soucier puisque ce visage n'était pas vraiment son visage, mais un masque moulé avec les traits de son âme. Il s'essuya avec la manche de son manteau et dit :

-C'est bon, madame, il a eu ce qu'il voulait. Je sais que tu aimerais faire plus que ça, et je comprends, n'en doute pas. Mais je pense qu'il changera d'avis quand je lui dirai que j'ai peut-être autre chose à lui offrir en échange, bien sûr, de son cadeau incontestablement généreux. - Il s'assit sur le lit de Don Roberto, et celui-ci, qui avait tout entendu, se leva du lit.

-Calme-toi, papa- dit Elsa.

Maximilien vit dans le regard aveugle du vieil homme ce qu'il craignait depuis longtemps, et, tenant sa tête, il le regarda dans les yeux. Celui de gauche était transparent, et à l'arrière-plan il y avait des images agitées, des figures qui se transformaient en noir et blanc, constamment et

violemment. Elsa a remarqué que Maximiliano avait peur et lui a demandé ce qui n'allait pas. Le vieil homme laissa les mains le tenir, car peut-être se sentait-il protégé, il lui restait peu de la vigueur qu'il avait encore pendant le voyage en bateau. Les mains d'un jeune homme, sans parler de celles de sa fille, mais d'un jeune homme qui avait récemment fait l'amour, véhiculaient des souvenirs de sa jeunesse, ramenant l'odeur et le toucher du passé. Et soudain, dans ces sensations, quelque chose le repoussa dans les mains de Maximiliano et il se sépara. Essayant de voir Valverde à travers les nuages et le brouillard, il dit :

-Parle clairement ou laisse-nous tranquilles une bonne fois pour toutes, je meurs pendant que tu cours partout !

Rivière Valverde.

-Ok, donc vous savez que cet endroit est comme une petite ville, tout le monde sait tout, et on parle plus des nouveaux venus que des anciens. Alors j'ai écouté, pour ainsi dire, et j'ai entendu dire que vous cherchiez un moyen de transport vers le nord, vers la côte si je ne me trompe pas. Si vous avez de la famille ou que diable vous y allez, excusez-moi madame, je ne suis pas intéressé. Je ne m'intéresse qu'à votre situation difficile et à vos besoins, qui sont une source de revenus pour des gens comme moi.

-Et comment pouvez-vous nous aider, si je peux me permettre ? – Elsa l’a confronté.

-En vous fournissant des informations sur les lieux, les horaires d'embarquement, les contacts avec des connaissances, tout ce dont vous avez besoin, ma dame.

Ses moqueries n'ont pas atteint Elsa. Elle semblait intéressée et était prête à parler. Maximiliano l'interrompit ; il ne savait pas ce que Valverde savait à leur sujet, et il ne voulait pas qu'Elsa lui en dise plus.

-Et de combien parle-t-on ?

-Je te l'ai déjà dit, tout ce que tu as en échange de ta liberté dans une semaine et de ton voyage tant attendu. – Il regarda immédiatement le vieil homme, sachant que c’était de là que venait le problème. – Bien sûr, je vous laisse y réfléchir et commencer une collection familiale. Ce que vous m'offrez paiera une partie ou la totalité de ce que j'ai proposé.

« Et comment savons-nous que vous tiendrez votre promesse ? » Elsa devenait de plus en plus nerveuse, si éloignée du doux rayonnement de l'amour cette nuit-là.

-Ma chère Madame Méndez Iribarne, je vous laisse le soin de le déduire. – Faisant un geste d’adieu militaire de la main, il dit au revoir.

Tous les trois laissèrent passer presque une semaine entière. Ils essayaient de calmer les choses. Ils ne parlaient pas de leur amour, mais écoutaient plutôt les railleries, les provocations et les surnoms que les autres détenus leur donnaient. Bien sûr, ils ne le disaient pas à haute voix maintenant,

puisque tout le monde était au courant de l'arrangement avec Valverde. Même si cela n'était pas encore finalisé, personne ne doutait que cela le serait.

Ils comptèrent l'argent qu'elle avait gardé dans un pli cousu de son corsage. Ils l'ont raconté encore et encore tout au long de ces journées, comme si chacune de ces factures allait rester gravée dans leur mémoire. Roberto avait une boîte de pièces à donner, mais ils l'ont remercié, disant qu'ils en auraient besoin pour un usage quotidien s'ils acceptaient l'offre de Valverde. Le vieil homme hocha la tête, mit la boîte sous le lit et regarda les billets passer d'une main à l'autre de sa fille. , les restes volatils de ce qui avait été son champ au pied des Pyrénées. Maximiliano n'avait pratiquement rien à apporter à l'affaire ; il était monté à bord sans argent, et n'avait plus que le costume que le docteur lui avait donné et un bon portefeuille en cuir, mais vide. Il se souvint alors de la croix d'argent qu'il portait autour du cou depuis son enfance, celle que ses parents lui avaient offerte quelques mois avant leur mort. Il le sortit d'entre les boutons de sa chemise et le regarda, à l'envers.

- Tu crois que j'obtiendrai quelque chose pour ça, Elsa ?

-Mais chérie, ce n'est pas bien que tu donnes ça, c'est un souvenir, ainsi qu'un symbole de Dieu. Il vous protégera, il nous protégera.

Il ne voulait pas briser l'erreur d'Elsa, surtout maintenant qu'il l'aimait plus qu'il n'avait aimé le Dieu même dont elle parlait, alors il la cacha sous sa chemise.

-Que lui importent ces pesetas ? Il voudra probablement que nous les échangions d'abord contre de l'argent argentin.

« Je ne pense pas », a déclaré Maximiliano. « Je pense que les gars comme lui profitent de tout parce qu'ils ont les moyens de le faire. » De plus, avec la différence de valeur, vous êtes sûr d'en sortir gagnant. Ce qui me dérange, c'est de devoir le faire, mon amour, une vie à travailler dans cette ferme, et de devoir la transmettre...

-Si c'est pour papa, et pour nous aussi. ..

-Mais comment allons-nous commencer à vivre ici, Elsa...?

-Je ne sais pas, mais d'abord il faut emmener papa se faire soigner, s'ils le peuvent...

« Je m'en occupe. » Il rassembla son courage et prit une profonde inspiration. Il ne se sentait plus seul, ni sous pression comme s'il était confiné entre quatre murs, ni dépassé ou angoissé. Faire l'amour avec Elsa était libérateur. Combien de temps cela durerait-il ? il se demandait.

Ils ont convenu de rencontrer Juan Valverde le samedi soir, et cet après-midi-là, lorsque le nom a résonné dans son esprit, comme une chanson pour enfants, elle a réalisé d'où elle le connaissait. C'était le même nom que l'anatomiste dont il avait lu le livre dans la bibliothèque de l'oncle José. Lorsqu'il s'en est rendu compte, il était allongé sur le lit de la salle. Il est

allé chercher Elsa, l'a appelée depuis la porte, et elle a laissé sa couture sur la chaise. Les femmes ricanèrent, elle les ignora.

-Je pars seul ce soir.

« N'y pense même pas. De plus, c'est l'argent de mon père et le mien que nous allons leur donner. » Elle réalisa sa brusquerie et dit : « Je suis désolée, mon amour. »

Maximilien la serra dans ses bras et elle pleura une fois de plus.

-Je sais, chérie, mais je ne fais pas confiance à cet homme. Je dois également m'assurer qu'il me donnera tout ce dont nous avons besoin pour voyager jusqu'à la côte : papiers, noms, horaires, lieux. N’oubliez pas que nous sommes perdus dans ce pays.

-C'est bon, je ne ferais rien d'autre que pleurer ou le frapper. Si vous pensez vraiment qu'il en vaut la peine après lui avoir parlé, donnez-lui tout.

Le soir, après le dîner, alors que tout le monde était déjà au lit, Maximilien se leva dans le noir. Je savais que beaucoup étaient encore éveillés et le remarqueraient, mais il était très courant de voir quelqu'un se lever la nuit à cause de l'insomnie, pour aller aux toilettes ou se mettre au lit avec quelqu'un d'autre. Lui, et plus encore les détenus plus âgés, avaient cessé de s’intéresser à ce mouvement nocturne. Mais aujourd'hui, il n'était pas encore une heure du matin. Il avait convenu de retrouver Valverde dans l'une des salles de bains de l'étage supérieur, moins fréquentées la nuit. De même, ils s’attendaient à ce que ceux qui étaient à l’intérieur – il savait que beaucoup avaient des relations sexuelles ou se masturbaient simplement – sortent.

Il jeta un coup d’œil au lit de Don Roberto ; il était sûrement réveillé, mais il ne voulait pas le déranger, ni que le vieil homme le dérange avec des conseils qui étaient déjà inutiles. Il monta les escaliers et atteignit la porte de la salle de bain. Les couloirs étaient faiblement éclairés par des lampes à basse tension suspendues au plafond, et il y avait même des sections de l'endroit qui étaient encore éclairées par des lampes à pétrole. Il entra dans la salle de bain, grande, mais pas aussi grande que celle du bas. Une forte odeur d'ammoniac émanait des latrines le long d'un mur, tandis que des douches et des lavabos bordaient les autres. Il ne semblait y avoir personne, mais bientôt elle entendit le bruit d'une chasse d'eau tirée et un homme sortit de la salle de bain en boutonnant son pantalon.

"Valverde", a appelé Maximiliano.

Personne n'a répondu. Il entendit alors un gémissement indubitable. Deux hommes sont sortis de la douche sombre. Ils ne l'ont pas regardé, ils sont partis en fermant la porte. Puis Valverde est entré et a verrouillé la porte. Maximilien se demandait combien de privilèges supplémentaires cet homme devait avoir.

-Bonsoir, M. Méndez Iribarne.

-Laissons les formalités aux messieurs, Valverde. Nous sommes peu nombreux et nous nous connaissons.

L'homme rit, célébrant la franchise avec laquelle il les impliquait tous les deux.

-Très bien, comme tu veux. Mais je suis poli même dans les pires circonstances, c'est comme ça qu'on m'a appris.

Maximiliano se demandait si l’homme était un bon acteur ou s’il était sérieux. Tout ce discours lui semblait absurde, comme il l’avait entendu dire à Buenos Aires. Il décida donc de lui demander :

-Tu me diras ce que c'estC'est absurde, mais je m'en pose la question depuis cet après-midi.

Avez-vous de la famille à Rome ?

-Pourquoi êtes-vous intéressé, si je peux me permettre de demander avant de répondre ?

-Je connais un anatomiste du XVIe siècle, c'est-à-dire que j'ai lu un de ses livres, et son nom est Juan Valverde de Amusco.

-Quelle coïncidence, hein ? Je ne fais pas référence à nos noms, mais au fait que vous le connaissez et que nous nous sommes rencontrés sur ce site. Oui monsieur, ce docteur est un de mes ancêtres très anciens. Vous voyez, dans ma famille, nous nous sommes toujours intéressés à la médecine et à tout ce qui s'y rapporte, depuis des générations. Très peu ont pu étudier pour devenir médecins, mais nous sommes tous, sans exception, intéressés par un domaine connexe.

-Et toi aussi ?

-Je sens l'ironie dans ta question, mais oui, ça aussi. Que penses-tu que je fais dans cet hospice ? Je suis juste un autre malade qui étudie d’autres malades, et je ne parle pas seulement des maladies du corps, mais surtout de l’esprit. Au fil des années, j’ai tiré de nombreuses conclusions sur le comportement humain, que je transmettrai à mon fils lorsqu’il sera grand. J'ai l'intention de lui faire étudier la médecine, ou au moins de devenir pharmacien, si sa mère ne s'en mêle pas. Avec moi enfermé ici, elle fera ce qu'elle veut de lui. Vous comprendrez donc que je dois me consacrer à mon entreprise. Il est difficile de subvenir aux besoins d’une famille si l’on attend d’elle qu’elle accomplisse plus que ce que l’État est prêt à lui accorder.

Maximilien refusa de se laisser convaincre par ces prétendues motivations humaines de chantage ou d’extorsion ; Cependant, Valverde aurait pu le mentionner avant si son intention avait été de toucher son cœur d'une manière ou d'une autre, et il ne l'a pas fait, à moins que cela ne fasse également partie de sa théâtralité stratégique.

-Je sais que vous ne me croyez pas vraiment, mais je vais vous donner un exemple. Toi, mon ami, tu n'es pas marié à Mademoiselle Elsa, du moins pas encore.

-Déduction sage, Valverde, mais pas trop élaborée, la plupart des gens ici devraient le savoir.

-Vous avez raison, mais ce n'est pas ma conclusion, mais plutôt les étranges coïncidences des fonctionnaires vous prenant pour mari et femme, sans aucun document, et en plus vous étant propriétaire d'un costume très élégant, trop élégant, je dirais.

-Très bien, et quelles sont vos conclusions ?

-Ce qui suit : que vous avez volé, ou peut-être même tué quelqu'un, pour obtenir une autre identité.

-Tes erreurs me font rire, mon nom est comme tu le sais déjà.

-Je n'ai pas dit de prendre ton identité mais une autre identité. Vous pouvez avoir le même nom, ou presque le même nom, et être quand même quelqu'un d'autre.

-Et dans quel but, si je peux me permettre ?

-Je te l'ai déjà dit, ou es-tu sourd ? Avoir tué quelqu'un est à la fois la cause et l'instrument.

Maximilien ne répondit pas.

-Allons-y.

-Comme vous le souhaitez. Combien votre famille est-elle prête à m'offrir ?

Cette question a blessé l'ego de Maximilien plus que toutes les hypothèses précédentes. L'homme savait que l'argent n'était pas le sien. Il lui a dit une somme partielle, pour voir s'il en serait satisfait.

-Ça, mon ami, ça ne couvre que la liberté, et tu vois que je te fais une réduction parce que j'aime bien le vieux, ton beau-père, même si ce n'est pas réciproque, comme je l'ai déjà remarqué.

-C'est tout ce que j'ai...

- Ne me fais pas rire maintenant, Méndez Iribarne, nous aussi ici à Buenos Aires savons marchander, et nous sommes des experts, crois-moi. Vous devez vous rendre sur la côte, où exactement ?

-Nous ne savons pas, nous recherchons des personnes d'un village indigène qui pratiquent la guérison du cerveau, c'est ce qu'ils nous ont dit en Espagne.

-C'est vrai, ce sont des missionnaires. Il n'en reste que quelques-uns, ils ont presque tous tué. Ils vivent dans une zone de la jungle que le gouvernement leur a donnée.

-Et comment les atteindre ?

Valverde fit un geste de la main. Maximilien offrit une autre somme.

-Ne perdons pas de temps à marchander. Dis-moi honnêtement ce que tu as et je te dirai ce dont tu as besoin.

Maximilien a dû se rendre. L'autre, après une demi-minute de silence pendant laquelle ses yeux brillaient sous la faible lumière de la salle de bain, répondit, sans le regarder, mais en observant une paire de cafards qui marchaient sur le sol dans une danse en zigzag.

-Très bien, mon ami.-Et il tendit la main.

Maximilien ne lui a donné que la moitié de l'argent.

-Et où est la confiance ?

-Ma confiance commence là où la tienne finit, Valverde.

L'homme a ri.

-J'accepterai la moitié pour l'instant, mais j'ai besoin d'une garantie que j'obtiendrai le reste quand tu sauras ce que tu veux savoir.

Maximilien pensait aux armes. Il n'avait même pas apporté de couteau de cuisine. Comment se fait-il, se demanda-t-il, qu'il n'y ait pas pensé. Il vit la main de Valverde s'approcher, à moitié ouverte, mais vide. Est-ce que tu le frapperais, l'étranglerais ? C'était un ancien séminariste qui ne s'enhardissait que lorsque quelque chose de plus fort que son propre corps le défendait ; il devait l'admettre, mais cela ne le dérangeait pas.

La main de Valverde fouilla entre les boutons de la chemise de Maximiliano et en sortit la croix peut.

« J'aime cette relique, mon ami », dit-il, et il l'arracha pour la mettre dans la poche intérieure de sa veste. "Je te le rendrai quand tu me donneras l'autre moitié."

« Mais cela ne vaut rien », dit Maximilien d'une manière absurde, car au moins l'homme s'était contenté de cette bagatelle. Mais maintenant, il n'était pas sûr que ce soit vrai que l'autre personne ait été intéressée.

-Une croix en argent sculptée par les indigènes des missions jésuites il y a au moins deux siècles. Il vaut beaucoup sur le marché, et il est à moi pour l'instant.

"Que sais-tu !" Maximilien protesta.

-C'est toi, mon ami, qui as mentionné mes ancêtres, pas moi.

Deux heures plus tard, avec des notes au crayon sur du papier toilette dans sa poche, Maximiliano retourna au lit. L'aube allait bientôt se lever, mais je ne pourrais pas dormir. Il avait bien compris les instructions de Valverde, détaillées et exactes comme s'il les avait vues sur la carte d'un endroit qu'il connaissait déjà. Mais ce n’était pas ce qui l’inquiétait. Il sentait le vide de la croix dans sa poitrine. Pourquoi ne lui avaient-ils pas dit qu’elle avait autant de valeur ? Il ne se souvenait même pas quand on le lui avait donné. C'est l'oncle José qui lui a dit que ses parents le lui avaient donné peu de temps avant de mourir, alors qu'il était encore enfant. Elle le portait depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvenait, mais elle ne se souvenait même pas du visage de ses parents. Ou peut-être était-ce l'oncle José lui-même qui le

lui avait offert après un de ses voyages, en lui disant qu'il avait appartenu à ses parents, en guise de compensation pour leur mort tragique et prématurée ? L'oncle José lui avait dit qu'ils étaient morts dans une rivière à Misiones. Peut-être s'agissait-il d'un naufrage, peut-être ont-ils été tués par des Indiens ou des trafiquants d'opium. Ils étaient seuls et sans défense, dit l'oncle, exposés uniquement à la bonté de Dieu. Leurs corps n’ont jamais été retrouvés. Mais d'autres fois il lui avait dit que l'enfant était né en Espagne, et les fois où il avait osé demander à nouveau, l'oncle se contredisait, et confus par son ivresse et sa colère, il l'enfermait dans la chambre, et il restait à toucher et à regarder la croix sur sa poitrine.

Qui l'avait donné à ses parents et lequel d'entre eux le portait ? Et surtout, cette question est apparue, comme un éclair : pourquoi l'ont-ils livrée, s'ils ne savaient pas qu'ils allaient mourir ?

Peut-être qu'elle avait été volée à ses parents. Peut-être extrait sans violence d'un cadavre.

18

Il vit la pelle ensanglantée sur le sol, qui ressemblait davantage à une branche arrachée depuis longtemps, sèche et ne bourgeonnant plus, un bâton peut-être, qui aurait pu appartenir à Abraham pour l'aider à traverser le désert, ou peut-être, et plus exactement, la verge que Paul avait laissée sur un chemin après la mort du Christ et qui avait ensuite fleuri. La verge était auparavant un morceau de branche, et la branche est devenue la forme sous laquelle le serpent est descendu de l'arbre. Le serpent, après avoir été vaincu, fut pétrifié par un miracle de Dieu, puis la même branche fut enterrée et elle refleurit.

La vie peut-elle alors naître de l’essence du péché ? La vie est-elle le produit du bien ou du mal ? La vie est-elle un bien en soi ? Le bien existe-t-il ? Dieu existe-t-il ou avons-nous tous eu tort dans nos concepts depuis le tout début de la raison humaine ? Tout cela pourrait-il être une tromperie si bien perpétrée que nous ne nous souvenons plus que tout est mensonge et que la vérité a déjà été perdue à jamais ? La vérité peut-elle être absolue ? Des concepts ou des entités, ou une seule chose mixte que nous, les humains, voulons voir séparée afin de les comprendre, afin de pouvoir, en réalité, nous comprendre nous-mêmes ?

Maximilien se posait toutes ces questions en regardant le manche de la pelle, s'enrouler et s'enrouler comme un serpent essayant de sortir de sa vieille peau, et la pelle elle-même était comme la tête d'un serpent plat et large. Lorsqu'il réussit à échapper à la menace qui commençait à ramper sur le sol de cette pièce qui lui avait appartenu, il s'échappa par la porte, observant du coin de l'œil pendant un moment le serpent grimper sur le corps de l'oncle José et relever la tête, hautain et triomphant, émettant le sifflement de sa langue fourchue.

Elle entendit les portes des chambres des bonnes. Le grincement des charnières faisait partie intégrante d’eux, tout comme le bruissement de leurs vêtements de service usés ou l’odeur de verveine du parfum qu’ils utilisaient sans discernement. Il les imaginait sortir de leurs chambres en chemise de nuit recouverte d'épaisses couvertures sombres, les cheveux en bigoudis ou portant un bonnet de nuit. J'entendais même le bruit des sandales sur les tapis, se dirigeant vers le pied des escaliers. Ils auraient entendu le bruit des portes avec l'arrivée de l'oncle. Ils ne se levaient pas toujours quand il était en retard, mais il savait qu'ils restaient éveillés, chacun seul dans sa chambre, jusqu'à ce qu'ils l'entendent arriver. Souvent, on lui reprochait solennellement ces festivités au petit-déjeuner, et son oncle les faisait taire en frappant sur la table, car il préférait que ce coup volcanique ne résonne qu'une seule fois dans sa tête. dominé par la gueule de bois de tous ces baragouins moralisateurs de deux vieilles femmes qui ne savaient rien de la vie.

S'ils se sont levés cette fois, c'était forcément pour une raison. Ils auraient entendu le bruit de la pelle, ou simplement le passage de plus de pieds que d'habitude. Les femmes ont tendance à avoir une meilleure audition que les hommes, ce qui ne l’a pas surpris. Enfant, souffrant d'insomnie, il avait l'habitude de cacher ses rondes nocturnes dans la maison et de chercher de la nourriture et des boissons dans la cuisine. Mais même s'il n'avait laissé aucune trace de son passage, ils lui avaient donné des indices au petit-déjeuner le lendemain matin, mais avec des sourires et des caresses brusques sur les joues du petit garçon.

Ou peut-être que cette fois-ci, ils avaient senti quelque chose de plus, quelque chose à venir, et ce n'était pas étrange non plus. C'était bien d'avoir des femmes dans une maison, se disait-il, mais c'était aussi inconfortable si l'on avait quelque chose à cacher. Il se demanda alors ce qu'ils savaient de l'oncle José et de lui. Peut-être ont-ils gardé le silence sur ce qu’ils savaient. Et son silence se révélait complice, voire coupable à ses yeux. Parce que nous ne connaissons pas les motivations de nos aînés, nous avons tendance à les juger plus sévèrement que si nous étions les coupables. Ils doivent nous protéger, ils doivent prendre soin de nous, et leur mal, même s'il n'est dû qu'à l'incompétence ou à la négligence, est plus coupable que la cruauté délibérée, et c'est ainsi que nous avons tendance à juger, se dit Maximilien. Il ne se considérait pas comme une exception. Il se considérait comme suffisamment exceptionnel pour s’autoriser le luxe de penser ou d’éprouver des sentiments différents de ceux des gens ordinaires. Si quelque chose le distinguait de l’ordinaire, il devait faire le nécessaire pour revenir au troupeau. Mais chaque geste qu'il faisait pour ressembler aux autres ne faisait que l'éloigner davantage,

l'isoler, le soumettre à l'examen constant de ceux dont il souhaitait se sentir approuvé : d'abord un adolescent solitaire au milieu des livres, avec deux vieux domestiques surprotecteurs et un oncle qui l'avait pris comme amant d'enfant, d'abord ; puis un jeune homme frustré, avec deux meurtres à son actif et peut-être d'autres en préparation.

Alors, quand il savait que tout ce qu'il ferait n'était rien d'autre qu'une étape sur un chemin marqué par des incertitudes, où la seule certitude était de découvrir la nouvelle religion de sa conscience : que Dieu n'était rien d'autre qu'un des nombreux noms d'innombrables démons (noms de diverses puissances, maux, entités peut-être gouvernées par une puissance qui n'était rien d'autre que la nature elle-même, dont le gouvernement était le chaos et le désordre alternant successivement).

S'il s'agissait de survie, il survivrait maintenant.

Il est retourné dans la chambre. Le serpent avait disparu, seule la pelle avec du sang séché et son manche droit et rouillé était à côté du corps de l'oncle. Il attrapa la lampe sur la table de nuit et répandit le kérosène dans toute la pièce et le couloir. Cette fois, j'entendais réellement les pas de la vieille femme remontant le tapis en chuchotant. Mais soudain, ils élevèrent la voix, et il entendit le cri de terreur que l'un d'eux poussa en sentant l'odeur indubitable. Au moment où ils atteignirent la dernière marche de l'escalier, le feu s'était propagé dans toute la pièce et dans le couloir, consumant les tapis, les meubles et le papier peint. Et qu'était la vie, se disait Maximilien en s'échappant par la fenêtre, entre des pensées de colère et de terreur, de larmes à peine contenues par la fureur, d'angoisse comme fond mortuaire et le désir impératif mais dès le début déçu de tenter de vaincre le mal par le feu, ce qui ne serait rien d'autre que vaincre le feu par plus de feu.

Il est tombé sur le trottoir. Il se leva et regarda vers la fenêtre du premier étage. Les flammes ont brisé la vitre du panneau qu'il n'avait pas ouvert lorsqu'il a sauté. Les fragments volaient autour de lui avec l'apparence de gouttes d'eau qui ne le rafraîchissaient pas. Il a entendu les cris. Il ne les avait pas entendus, mais il les ressentait intérieurement, car il les imaginait réellement, aussi précisément que beaucoup de choses dans sa vie depuis qu'il avait découvert, ou ouvert son esprit à la clarté de ce que son oncle lui faisait depuis qu'il était très jeune. Lorsque les barrières mentales sont tombées, tout était d’une clarté abyssale. Une ligne nette s'est formée entre l'avant et l'après, qui a été franchie en subissant des blessures graves, en tuant ou en laissant des cicatrices permanentes.

Le corps de l'oncle devait brûler, et pendant un très bref instant, il se sentit désolé. Était-ce sa faute s’il avait tué frère Aurelio juste la veille de la nuit de fièvre où il s’était souvenu de ce qu’il avait fait à son oncle ? Mais tu le savais déjà, Maximiliano Menéndez Iribarne, tu le savais déjà même si tu ne t'en rendais pas compte, se dit-il en regardant les ravages de l'incendie, tu l'as vu s'approcher du lit tout ce temps et tu l'as laissé. Tu ne lui as pas crié ni frappé. Tu t'es abandonné comme un agneau dans ses mains, tu t'es blotti contre sa poitrine en te sentant protégé par la chaleur de sa fourrure comme si un gros ours fort allait te protéger à vie. Et la douleur était

réelle, autant que le ressentiment et le cCulpabilité et désespoir, et surtout peur, cette peur magistralement camouflée parmi les livres et les inventions, entre les quatre murs de la bibliothèque, qui la transformait, sinon en quelque chose d'acceptable, du moins tolérable, déguisée en rêve, dissolvant le cadre de sa réalité avec des substances aussi corrosives que les demi-vérités et la certitude hypocrite de l'orgueil.

Il pensait à cette gravure de Goya qui disait quelque chose comme « la raison engendre des monstres », et dans son cas, il était un monstre, mais il devait conserver l’apparence d’un agneau. Il a dû surmonter non seulement ce qui lui faisait du mal, mais aussi tout ce qui représentait le mal. La figure du bon Jésus ne doit pas apparaître aux yeux de ceux qui ne la méritent pas. Qui était l'oncle Joseph pour s'approprier Jésus et le déformer avec ses mensonges, qui était frère Aurèle avec ses hallucinations d'araignées ressemblant au Christ ? Pourquoi lui, Maximilien, ne pourrait-il pas le voir s'il pouvait ainsi trouver, sinon la paix, du moins la fierté de se sentir comme un calice débordant d'extase ?

Au lieu de cela, et en guise de compensation, il se sentait désormais porteur d’un calice dont le contenu contenait du combustible au lieu de sang, et au lieu d’hosties un feu sacramentel d’expiation. Il leva les bras et joignit les mains comme s'il élevait ce calice en offrande divine, et murmura : In nomine patris, filius et spiritus sanctus.

Il fit quelques pas en arrière, observant du regard la façade en feu du manoir. Le feu s'est propagé dans tout l'intérieur, les fenêtres ont volé en éclats et les cris des femmes ressemblaient aux gémissements de chats se battant dans la nuit. Puis ils devinrent plus sauvages et plus lointains à mesure que le crépitement du bois s'amplifiait, comme des animaux pris au piège dans une forêt en feu au sein d'une ville, chaque maison étant une forêt solitaire et fermée où vivaient quelques habitants, au-delà des limites desquels il n'y avait que désespoir et vide. L'abîme cosmique des trottoirs impersonnels, où les passagers marchaient sans visage ni voix, seulement des corps dont la mémoire était effacée, se transformant en fantômes de leur propre imagination. Chaque maison était aussi un asile pour malades psychiatriques, chacune avec sa propre camisole de force mentale, sa dose nocturne de sédatifs, ses stimuli diurnes et ses rêves de sexe et de mort accomplis dans la zone d'incertitude avant le réveil.

Les voisins les plus proches n'étaient pas à moins de deux cents mètres, et je les voyais déjà s'approcher en chemise de nuit et sandales sur les pavés et dans la rosée de la nuit. Maximiliano portait encore sa chemise de nuit et sa robe, mais pieds nus. Il a dû se cacher. Lui, comme les autres habitants de la maison, devait mourir. Ils ne trouveraient pas les restes de son squelette parmi les cendres, s'ils le cherchaient, car beaucoup croiraient qu'il était encore au séminaire. Mais là-bas, les choses n'étaient pas meilleures, le déluge aurait emporté le corps de frère Aurelio, et si par hasard ils l'avaient retrouvé, personne ne serait étonné que le corps de Maximilien n'apparaisse pas. Le torrent d’eau avait été fort, tout comme le feu l’était maintenant.

Il était même surprenant pour lui-même de se voir ainsi : comme un porteur de catastrophe ou un dieu ravageant le monde. Comme tout dieu, il devait se cacher pour préserver son pouvoir, car le mystère était le plus grand de tous. Lorsqu'un humain accomplissait de tels exploits, la faible silhouette de son corps suscitait le ridicule devant de tels pouvoirs, mais si personne ne le voyait, ou s'il était également considéré comme déjà mort, alors le pouvoir était illimité. Mais que pouvait-il faire avec un tel pouvoir ? À quoi cela pouvait-il bien lui servir, à lui qui se retrouvait là aussi désolé que s'il était complètement nu et abandonné au milieu d'une rue déserte de la ville ? Il ne pouvait ni ne devait demander de l'aide à personne, il ne savait même pas où courir ni où se cacher.

Il n'a réussi à s'échapper que dans la direction opposée à celle vers laquelle les autres s'approchaient. Il a couru dans cette rue familière pendant tant d'années, jusqu'à atteindre des blocs moins fréquentés, alors presque inconnus et sombres. Il avait déjà arrêté de courir, mais il marchait sans relâche, les pieds froids et douloureux. Il avait trébuché sur des poubelles, esquivé des chats qui lui sautaient dessus depuis de hauts murs dans des terrains vagues et fui des chiens qui essayaient de le mordre. C'était un rôdeur nocturne indésirable. Il a trouvé des vagabonds, des hommes seuls qui auraient pu vouloir le voler, mais en le voyant habillé comme ça, ils ont abandonné. Il y avait des femmes de la nuit qui laissaient échapper un léger rire de dédain.

Il ne s'est pas arrêté parce qu'il n'était pas sûr de la distance ou du temps qu'il lui faudrait pour laisser derrière lui ce qu'il avait fait. En réalité, les faits resteraient dans sa tête, ils étaient présents à cet instant précis, c'était inévitable, mais ce dont il avait besoin de s'éloigner, c'était du présent immédiat, de l'espace, plus concret et fragile que le temps, peut-être. Qui sait. Au moins les lieux étaient interchangeables, contrairement au temps qui tournait sur lui-même et se répétait inlassablement, dans diverses variations composées par un musicien médiocre. concernant.

La médiocrité : attribut de Dieu, disait-on. La création était un produit bien plus complexe que l'esprit dérangé d'un dieu qui n'a pas trouvé de meilleure réponse que de répéter les anciens rites sacrificiels encore et encore tout au long de son éternité.

Il s'est caché dans une ruelle de la périphérie de Cadix, sous la fenêtre d'une pension de famille au premier étage. Bientôt, ses habitants se réveilleraient pour aller travailler, certains à la campagne, d'autres à la ville. Je sentirais l'arôme du café et des petits pains gras, du lait bouilli pour les enfants, sûrement les pleurs d'un bébé fraîchement réveillé et les cris de certaines femmes appelant leurs hommes pour les sortir du lit. Les réponses étaient toujours monotones et en même temps irritées, exaspérées, de la part de ceux qui devaient sacrifier un autre jour de leur vie à ce qui n'est pas un rêve mais du chagrin.

Il y avait un lavabo sous une fenêtre, plusieurs cordes avec des vêtements accrochés dessus. Il s'est déshabillé, reconnaissant que les propriétaires des lieux n'aient pas de chiens pour le trahir. Il laissa ses vêtements sales sur le sol et resta nu un instant, accroupi. Il sentit ses aisselles, regarda ses

mains noires de suie, toucha ses pieds douloureux et regarda son pénis qui s'était levé sans qu'il s'en rende compte. Quelque chose l'excitait, non pas la situation, mais ce qui s'était passé, peut-être, l'incendie, la comparaison d'une messe qu'il avait tentée comme un blasphémateur sur le trottoir du manoir. Il sentait, comme en mémoire, les fois où il avait été touché là : les prostituées avec leurs mains rugueuses et leurs bouches humides, l'oncle avec ses mains douces et sa bouche rugueuse et irritante. L'un cachait l'autre, et ainsi le temps passait et les souvenirs se mêlaient, et sa mémoire, pour le protéger de la folie, formait couche après couche une barrière extérieure imperméable. Les couches se détériorèrent, les souvenirs s'infiltrèrent, formant des taches humides en forme de monstres.

La folie était peut-être un déluge incontrôlable : impossible de sceller la source et de trouver un drain.

La folie était peut-être un feu inextinguible : impossible à éteindre et impossible de trouver une issue de secours.

Elle a volé des vêtements d'hommes. La lumière de l’aube l’a aidé à les choisir. Le bruit de la vaisselle et des casseroles provenant de la cuisine accompagnait sa tenue : un pantalon et une chemise. Il n'y avait pas de chaussures, mais cela serait réglé. Il ouvrit le robinet et se lava du mieux qu'il put tout en essayant d'éviter le bruit de l'eau sur les carreaux de l'évier. Puis il s'est enfui, parce que quelqu'un ouvrait la fenêtre. À la lumière du matin, il marchait à travers les bidonvilles près du port. Il a trouvé un sans-abri et lui a volé ses chaussures presque neuves, que ce dernier avait dû voler à son tour quelques jours auparavant. Il marchait le long de la rive du fleuve, regardant les navires ancrés, chargeant des marchandises avec de grandes grues qui levaient leurs bras vers le ciel comme des prêtres squelettiques au bord de la mer. En réfléchissant à ces images, il lui vint à l'esprit qu'il ne s'agissait peut-être pas de prêtres catholiques, car son imagination les habillait de vêtements colorés d'origine incertaine, peut-être avec des plumes, et avec leurs torses nus couverts de peintures symboliques. Il s'arrêta devant le rivage et regarda vers l'horizon. Peut-être que sa prochaine voie se trouvait en mer. Si fuir était la seule réponse, quoi de mieux que d’interposer l’immensité de la mer entre les événements récents et leur avenir. Il croyait entendre les chants rituels d’une messe païenne, les cris sauvages d’une forêt vierge. Le soleil de l'aube récente brillait à la surface de l'eau, et soudain il vit une transparence qui le surprit. Les petites vagues semblaient chanter, et d'elles sortaient ces cris lointains, comme d'étranges messes païennes dont il avait lu dans de nombreux livres religieux de la bibliothèque de l'oncle José. Il pensait aux légendes des Grecs, aux dieux de la mer, il pensait à l'Atlantide, et il se disait que le fond de la mer était l'endroit le plus approprié pour le refuge des dieux qui ont des secrets à cacher. Là, ils pouvaient construire leurs temples sans que personne ne le sache, tenir leurs messes et ensemencer leurs vastes fonds avec des milliers d'ossements. Pas seulement un continent, mais un monde entier habité par des dieux qui se sont transformés en démons uniquement pour le plaisir de la solitude. La solitude engendre la frustration, et de là naît la cupidité, et la cupidité évoque une schizophrénie qui oscille entre le bien et le mal, la cruauté et le remords. C’était peut-être là l’histoire de Dieu par rapport aux

hommes. Dieu était donc mort en tant que concept, en tant qu’idée, et même en tant que sentiment. Seule la foi a pu maintenir son image, et la foi fluctue comme un navire dans une tempête sans fin de doute.

L’idée que les démons soient des travailleurs multiples était plus plausible pour la compréhension humaine. Tout ce qui est collectif est plus compréhensible que ce qui est fait par un individu : ce que ce dernier a fait était capricieux, arbitraire, voire pointilleux. Seul un groupe d’individus pourrait fonder des villes, créer des sociétés, construire et construire des mythes qui durent plus longtemps que la durée d’une seule vie humaine. Et si ces démons étaient des dieux, ils ne l'étaient pasLibérée de la dichotomie humaine, se rebellant soudainement contre le pouvoir d'un Dieu dont la façade s'était effondrée, la vertu s'est évanouie dans le néant, car le blanc ne peut être vu qu'en contraste avec l'obscurité.

L’obscurité était alors l’espace par excellence.

Maximiliano décide, sans plus d'hésitation, de rester toute la journée au port. J'expérimenterais pour la première fois les vertus de la nuit face à la mer, sans murs entre eux, sans dissimulation. Son âme s'ouvrit sur l'abîme profond, pour voir, entrevoir, scruter des mondes qui le fascinaient déjà sans même les avoir encore vus.

Le soleil a disparu derrière quelques nuages perdus, impatient de prendre le dessus sur le coucher du soleil. Le grincement des grues a laissé place aux cris des marins quittant leurs bateaux fraîchement lavés et changés pour passer quelques heures dans les bars du port. Maximilien, assis sur un muret qui offrait une vue privilégiée à la fois sur la mer et sur le port, les regardait passer très près, l'un à côté de l'autre, presque enlacés mais pas encore ivres, avides de plaisir et de femmes. La fatigue ne se lisait ni sur leur corps ni sur leur visage, malgré le fait qu'ils aient travaillé depuis très tôt le matin. Personne ne leva les yeux pour le voir assis là, comme un corbeau sur un mur, veillant sur le sort des hommes. Personne n’a vu son regard sombre, son corps voûté.

Il est resté là pendant plusieurs heures. Il en a vu certains retourner aux navires. D’autres passaient la nuit dans des bordels. Il souhaita, un instant, être l'un d'eux, pouvoir se distinguer des autres seulement par son corps, et pouvoir être un avec eux en esprit et en pensée. Mais il savait que cela ne pourrait jamais se passer ainsi, qu'il était un corbeau sur le mur, vigilant et dans l'expectative, et non pas l'un de ceux qui subissaient les décisions des autres. C'était fini pour toujours.

En les regardant descendre la digue vers le rivage au clair de lune, il réalisa, seulement alors, comment la lune, maintenant pleine et complète et dont on pouvait même sentir clairement l'odeur, était presque au-dessus de la surface de la mer, se reflétant dans les eaux comme une sorcière essayant de se convaincre de sa beauté devant un miroir déformant. C'était vraiment comme une autre lune, une lune jumelle qui avait sa propre mobilité indépendante.

Soudain, la lune d'eau s'est brisée, se brisant lentement en centaines de fragments, comme des éclats qui se séparaient non pas tant en longueur

qu'en profondeur. La lune jumelle se divisait et il leva les yeux pour s'assurer que la vraie lune était toujours entière. C'était vrai, mais la lune de l'eau s'enfonçait, et il vit alors des mouvements à la surface, comme si des objets lourds tombaient et soulevaient de petites vagues, provoquant des ondulations en cercles en expansion qui atteignaient le rivage.

Il regarda autour de lui, mais il n'y avait personne. Les choses continuaient de tomber et le bruit de l'eau, ce plac-plac qui ruisselait, grandissait avec la brise qui la transportait d'un endroit à un autre, l'élargissant, l'agrandissant. Les rayons de lune reflétés dans l'eau ne restaient pas immobiles, ils montaient et descendaient avec les vagues, mais ils montaient aussi plus haut que prévu, puis retombaient brusquement, leur vitesse augmentée par la hauteur qu'ils avaient atteinte, presque comme si une force supplémentaire leur avait été ajoutée, la force que quelqu'un avait exercée pour les pousser. Parce que c'étaient des choses concrètes et lourdes, mais pas trop, des choses qui, en tombant à la surface, coulaient sous la force de la chute, juste un peu, et avaient bientôt tendance à flotter. Cependant, ils ne sont jamais revenus à la surface.

Il descendit le long du mur, marcha vers la rive et grimpa sur un pieu où étaient attachées les cordes de quelques barges. Derrière la surface de l'eau illuminée, il voyait des mouvements, comme si les fragments parfois argentés, parfois dorés de la lune étaient des lampes descendant pour éclairer les mouvements des travailleurs aquatiques. Il crut voir des bras sous l'eau, aussi longs que ceux des grues, mais sans le mouvement mécanisé et presque statique de ces dernières. Des bras vivants de mouvement volontaire qui ont attrapé ces choses de différentes tailles et formes, et les ont transportées au fond de la mer, disparaissant dans l'obscurité désormais définitive qu'aucune lumière au monde ne pourrait jamais éclairer.

Maximiliano frotta ses yeux fatigués et leva les yeux vers le ciel. La vraie lune s'était un peu levée, et avait découvert les figures que beaucoup d'hommes avaient observées à sa surface depuis des milliers d'années : cette sorte de lapin, cette boule. Chaque civilisation lui avait donné son interprétation, et maintenant pour lui, ils n'étaient qu'un animal et un cercle qui pouvaient tout aussi bien être n'importe quoi d'autre. Des deux formes, seul le cercle offrait un symbolisme plus souple. Il lui vint alors à l’esprit qu’il pouvait s’agir d’une simple tache de maladie sur la lune, d’un furoncle ouvert, d’une blessure par balle. C'était peut-être un trou, une excavation.

Mais que se passerait-il si c’était une fracture ?

Maximilien a fait des associations. Il pensait au lapin de Pâques, à la résurrection du Christ, au ppierre circulaire qui recouvrait la grotte où le corps fut déposé pendant trois jours.

L'habitat de Dieu, peut-être.

Le trou dans l'os de lune brisé.

À travers cet espace, les os de Dieu, enterrés depuis si longtemps, tombaient maintenant dans l’eau. Jésus était ressuscité, mais pour que cela arrive, son Père devait mourir.

Jésus avait triomphalement fait de la terre sa domination et de la mer son temple.

Il vivait des os de son père qui descendrait à jamais de la lune, du moins jusqu'à ce qu'elle soit détruite par une cause naturelle. Jésus n’était plus la nature, ni le fils de Dieu, ni le sauveur du monde. Mais l'entité qui vivait dans la mer avec les milliers de formes des anges-démons expulsés du ciel par l'intransigeance impitoyable de Dieu. Les armées de démons avaient tué le Père et vécu de ses os, construisant des temples, des cimetières, des villes entières sous la surface de la mer.

De là viendrait la fin des temps. Non pas du ciel, mais de la mer qui un jour s'assécherait complètement, révélant dans toute leur splendeur les villes autrefois mortes mais désormais éternellement vivantes et brillantes de l'or des anges transformés en démons, non plus innocentes mais visibles et sceptiques, non plus belles mais sensuellement irrévérencieuses, non plus sages mais follement intelligentes. Les continents ne seraient alors plus que des montagnes inhabitées et désertes, monuments désuets de monstres post-déluge.

Maximilien a dû voir de ses propres yeux, au moins une fois, cette puissance dans la figure du Christ apparaissant dans la fracture de n'importe quel os. Il se le promit avec la même fermeté qui était ancrée dans la racine de la colère qui l'avait conduit à ce moment-là.

Le matin, il s'est réveillé avec le soleil sur son visage, blotti entre les pavés cassés. Il se dirigea vers un grand navire en acier avec de hautes cheminées qui envoyaient de longues colonnes de fumée. Un navire qui allait bientôt partir pour l'Amérique. J'utiliserais la mer comme un pont pour découvrir les mouvements au fond de la mer, la chute des ossements de Dieu nourrissant ses habitants. Ce serait comme partager, en quelque sorte, la gloire qui a finalement émergé du chaos de l’histoire.

La trépanation et l'amputation, conçues par l'homme

Cette fois, ce n'était pas la mer, mais la rivière. Un fleuve bien plus long qu'il ne l'aurait imaginé s'il avait pensé au voyage qu'il avait entrepris. Bien que le voyage en mer ait été long, souvent insupportable, tout ce qui s'est passé sur le navire a rendu le temps presque imperceptible au cours des dernières semaines. Sa maladie, sa fièvre et sa connaissance d'Elsa et de son père avaient été des choses trop intenses pour qu'elles ne l'étonnent pas et n'occupent pas toutes ses pensées. Ainsi, le temps passait beaucoup plus vite que les longs kilomètres d’eau et encore plus d’eau jusqu’au continent qui l’attendait.

Mais la rivière était autre chose. Une sorte de vipère immensément longue qui se glissait à travers les buissons denses des rives, et ne se retrouvait que dans les premiers kilomètres de l'embouchure, traversant le delta dans lequel s'ouvrait un autre fleuve beaucoup plus large et plus étrange, une mer d'eau douce qu'ils appelaient le Río de la Plata. Un fleuve qu'il ne comprenait pas entièrement et qui acceptait les eaux d'autres fleuves qui prenaient leur source à des centaines de kilomètres au nord, non pas des montagnes comme c'était courant dans son pays natal, mais des plaines élevées, grouillantes de végétation de toutes les couleurs, dense comme la jungle, grouillantes d'animaux sauvages, de moustiques, de maladies, de trafiquants, bref, de morts de toutes sortes.

Il avait demandé dans quelle région se trouvaient les Indiens qu'il devait trouver. Il s'était présenté au capitaine comme un séminariste jésuite venu en mission d'aide évangélique. Le capitaine, un vieil Argentin, viril malgré son âge avancé, aux larges épaules, à la poitrine forte et aux cheveux épais, qui aidait cet après-midi-là à charger les provisions de son petit équipage, l'avait regardé étrangement. Il cracha sa cigarette dans l'eau calme au bord du quai et l'interrogea du regard, Maximiliano devinant le commentaire silencieux : le temps de l'évangélisation était révolu depuis longtemps. Le silence fut cependant rompu par la voix dure du capitaine.

-Maintenant les Indiens meurent de faim, mais ils continuent d’acheter des armes aux trafiquants. Ils s'entretuent en pratiquant la sorcellerie. Les vieilles églises sont tombées. Ils sont volages, vous savez, jeune homme, et quand il s'agit de femmes, ils en tuent au moins la moitié à leur naissance. Je les ai vus, croyez-moi, ils les mettent dans la rivière et les noient. Ils les enveloppent ensuite dans des feuilles de palmier et laissent les petits corps dériver au gré du courant.

Le vieil homme regarda alors le compagnon de Maximilien. C'était un autre vieil homme comme lui, mais plus faible, plus grand et courbé. Don Roberto semblait sentir l'air du fleuve, l'humidité éternelle envahissant le bois du petit bateau, le sle bruit des feuilles sur les berges agitées par le vent, les cris des hommes sur le quai, les aboiements des chiens, et même le sifflement des serpents que l'on entendait clairement lorsque le murmure de l'eau diminuait au début de l'après-midi, après midi. Maximiliano ne savait pas à quel point la cécité de Don Roberto était complète. On supposait que ce n'était que dans son œil gauche, mais au fil du temps, au lazaret, il avait remarqué qu'il avait commencé à mal voir également du côté droit, ou du moins c'est ce que le vieil homme avait dit et ce qu'il avait observé dans le regard vitreux et vide des deux globes oculaires. Il

remarqua comment le capitaine les observait, se demandant peut-être pourquoi un séminariste partait en voyage d'évangélisation dans la jungle côtière accompagné d'un vieil homme qui ne semblait pas capable de prendre soin de lui-même. Il a donc trouvé là la raison la plus plausible pour donner à la situation l’apparence la plus commode.

-C'est mon père, Capitaine, nous sommes seuls au monde. Je ne pouvais pas le laisser entre les mains d’étrangers. De plus, il ne m'aurait pas pardonné de l'avoir laissé seul en ville.

Le capitaine hocha la tête, se désengageant enfin de la conversation et retournant à ses tâches, à savoir charger des marchandises à vendre et à distribuer aux différentes villes des rives du fleuve Paraná, et préparer le navire. Ils partiraient dans deux heures au plus, vers quatre heures de l'après-midi. Maximiliano et Don Roberto étaient assis sur des chaises en cuir cassées que le capitaine leur avait offertes parce qu'ils étaient deux passagers, sinon riches du point de vue financier, du moins respectables pour leur autorité ecclésiastique et humaine. C'était un cargo, où il n'y avait que deux ou trois cabines pour transporter les passagers. Quand Maximiliano arriva à ce quai du delta après avoir voyagé vers le sud à travers la ville de Buenos Aires, cherchant un moyen de transport à travers de vastes champs où des vaches et des chevaux paissaient le long de la route, demandant des centaines de fois les coordonnées que Valverde lui avait soigneusement indiquées sur un morceau de papier qu'il portait dans la poche intérieure de sa veste de costume, le même que le médecin du bord lui avait donné, il sentit qu'il avait enduré plus de difficultés et de temps que tout le voyage en mer. Mais ce n'était que le début d'un voyage qui, il le savait très bien, serait plus dangereux et plus difficile car il était entre ses mains inexpérimentées d'éviter de se perdre. Il était jeune et n'avait jamais quitté les limites de la ville de Cadix de toute sa vie, et après son départ, il ne connaissait qu'un navire qui ne faisait rien de plus que l'emmener dans une certaine direction. Il n'avait rien à décider de tout ce voyage, ni à réfléchir ou à déduire. Ses décisions avaient été uniquement personnelles, comme s'il avait été dans une cellule toute sa vie, et maintenant il devait décider face à un monde qu'il ne connaissait pas, un espace beaucoup plus vaste, plus intrigant et plus étrange, du climat aux gens qui l'habitaient, sans parler de la nourriture, des coutumes, de l'accent d'une langue qui était la sienne et pourtant pas la sienne.

Il pensait à tout cela alors qu'il était assis sur le pont, ses quelques affaires déjà rangées dans la cabine qu'ils partageaient, regardant les marins aller et venir, transportant des cartons et des sacs de haut en bas sur la rampe en bois qui reliait le navire au quai. Il écoutait les cris et les insultes, ce qui ne le dérangeait pas car il en comprenait à peine le sens. Il observait les corps musclés des hommes et leur charabia indéchiffrable de tatouages et de gestes obscènes. Le capitaine les réprimandait de temps en temps, et bien qu'il ne le voyait pas, il comprenait au ton de sa réprimande qu'il faisait référence à la présence des deux passagers, que le vieil homme considérait comme spéciaux. Ce n'étaient pas des vendeurs ambulants, ni des femmes de la rue, ni des enfants qui fréquentaient une école provinciale à plusieurs kilomètres en amont. Il s'agissait d'un séminariste

et de son père âgé, d'origine espagnole, de la Mère Patrie comme il l'avait entendu dire lorsqu'il s'était présenté plus tôt dans la journée.

Maximiliano se souvenait cependant, alors que le soleil de l'après-midi tombait, se cachant brusquement derrière les fourrés d'arbres immenses, dont les branches s'entrelaçaient en de multiples étreintes qu'il devinait impossibles à rompre, projetant une ombre prématurée et fraîche sur la rivière, le visage d'Elsa lorsqu'ils se dirent au revoir. Ils étaient dans la rue, après que les portes du lazaret se soient ouvertes pour eux. Cette fois, il n'y avait pas de policiers à la porte, seulement l'inspecteur sanitaire représenté par le vieux médecin désuet qui avait été posté là pour vérifier le respect des périodes de quarantaine. Il portait dans sa poche un document temporaire qui les identifiait comme étant Maximiliano Méndez Iribarne et sa femme. Ce changement de nom de famille ne le dérangeait pas comme cela aurait pu l'être en d'autres occasions : il était un homme différent maintenant, il le savait, ou du moins il avait besoin de l'être et de le ressentir, et un changement de son vrai nom était un bon début.

Roberto était avec eux, attendant le regard levé, apercevant peut-être les clochers des églises voisines dans l'obscurité, ou les colombes traversant le ciel de Buenos Aires, tout cela accompagné bien sûr des sons essentiels des cloches et du battement de leurs ailes profondément enfoncées dans l'air comme des épines qui piquaient la peau invisible et sensible du vieux Roberto. Lui-même les mentionnait lorsqu'il sortait dans la rue : cloches et pigeons, comme si c'étaient les seules choses à voir et à entendre dans la ville. C'était peut-être aussi la seule chose qu'il voyait avec son œil droit, comme un complément thématique à la religiosité irrévérencieuse de la présence constante dans son œil gauche. Car même s'il n'en avait rien dit depuis qu'ils avaient quitté l'Espagne, le Jésus de Don Roberto était aussi présent que son propre corps dans cette nouvelle ville.

Ils avaient embrassé Elsa et elle pendant de longues minutes, ils s'étaient serrés dans leurs bras avec désir et tristesse, même avec désespoir de devoir se séparer. Elle portait maintenant autour du cou la croix d'argent que Valverde lui avait rendue, avec un certain dédain qu'elle croyait percevoir dans son geste, lorsqu'il lui remit l'autre moitié du paiement de ses services.

-Vends-le, Elsa, ça t'aidera à louer une chambre décente jusqu'à notre retour.

-Je ne vais pas le faire. Non seulement c'est un souvenir pour toi, mon amour, mais si c'est vraiment aussi précieux que Valverde te l'a dit, je le vendrais. De plus, je veux que tu le portes pour les protéger pendant le voyage.

Elsa s'est mise à pleurer. Il avait peur, dit-il, de ne pas pouvoir communiquer avec eux.

-Je vous enverrai des notifications depuis n'importe quel port où nous nous trouvons, ne vous inquiétez pas. Je les enverrai à la poste et tu viendras les chercher chaque semaine. Lorsque vous aurez une adresse définitive,

faites-le moi savoir. Nous sommes peut-être déjà installés parmi les peuples autochtones.

-Mais comment saurez-vous où aller ?

-Nous en avons déjà parlé avec Valverde. Il y a une ville assez isolée dans la province de Misiones où l'on continue à effectuer les traitements que nous recherchons pour notre père.

Elsa sourit et le serra encore plus fort dans ses bras, mouillant les vêtements uniques et déjà portés de Maximiliano avec ses larmes. Mais l'odeur des larmes d'Elsa était plus précieuse que l'odeur du savon propre. Il le sentait encore maintenant que lui et Roberto étaient sur le pont du petit bateau, qui commençait à s'éloigner du quai avec les gémissements bruyants des chaînes, du bois, des cordes fouettées comme des fouets, et les cris incompréhensibles des hommes habitués au fleuve comme centre de leur vie. Des vies verticales qui n'envisageaient que deux chemins possibles, vers le haut et vers le bas. Des vies égales, en fait, à celles des hommes pieux qu'il aurait voulu imiter s'il lui avait été permis un autre choix pour sa vie. La vie verticale, pas le labyrinthe horizontal de chemins entrelacés comme les branches d'arbres et de buissons que je voyais passer tandis que le bateau remontait le courant. Treillis sombres, demeure du froid et de la faim, refuge des bêtes.

L'enfer vert.

Les jours s'écoulaient lentement le long d'un fleuve qui lui était inconnu, mais qui, comme tous les fleuves, était à chaque fois une succession de rivages et de courants. La nouveauté des rivages à la flore abondante perdait de son importance tout au long de la première semaine, surtout parce qu'ils ne s'arrêtaient que sur des quais fragiles, où les quelques habitants de petites villes, et parfois seulement de villages ou de localités, attendaient en chantant l'arrivée du bateau qui leur apportait de la nourriture, des planches de bois pour réparer leurs huttes branlantes et le passager occasionnel qui allait d'une ville à l'autre. Parfois, le capitaine racontait à ses distingués passagers comment il considérait Maximiliano et Don Roberto, appuyé sur le panneau, avec une pipe proverbiale et obligatoire, presque toujours à moitié éteinte, sortant d'un côté de sa bouche, avec des mots qui semblaient à peine murmurés, mais que Maximiliano comprenait davantage par association, avec une interprétation particulière que lui donnaient le regard du vieux capitaine, les lèvres qui bougeaient à peine, les gestes de ses mains et, surtout, l'atmosphère enjouée et en même temps brutale du fleuve sur lequel ils voyageaient.

Pendant un instant, il lui vint à l'esprit qu'ils étaient comme l'équipage d'un Léviathan humblement placé dans un fleuve sud-américain, qui se révélait peu à peu inquiétant par ses odeurs, parfois nauséabondes, d'autres fois curieusement fascinantes, comme si l'arôme de la viande cuite par les villageois montait des eaux, ou d'eux. De la chair de poisson, presque toujours, mêlée à l'arôme des corps sales des enfants au ventre gonflé qui sortaient du fourré et suivaient le passage du bateau sur des mètres et des mètres, souvent des kilomètres, criant avec des voix stridentes et des sourires malicieux, lançant des cailloux qui atteignaient à peine la moitié

de la distance entre eux et le bateau. Le capitaine les saluait toujours en soufflant dans sa corne profonde, puis les enfants s'arrêtaient et agitaient leurs mains, et de temps en temps l'un d'euxIl se jeta à l'eau et essaya en vain d'atteindre le bateau.

C'est à l'une de ces occasions que se produisit la première tragédie du voyage. Le capitaine avait déjà dit à Maximilien que les parents avaient du mal à empêcher leurs enfants de faire cela, mais comment allaient-ils les contrôler s'ils avaient une progéniture plus que nombreuse, et passaient la journée à travailler dans les ports ou dans les usines de l'intérieur de la province, beaucoup d'autres à chasser ou à pêcher. Quoi qu'il en soit, les enfants firent ce qu'ils voulaient, et Don Roberto rit alors, et tous deux le regardèrent avec surprise, car c'était presque la seule expression de plaisir qu'il avait montrée depuis qu'ils avaient mis les voiles.

-Cela vous rappelle votre enfance, Don Roberto ? - a demandé le capitaine.

-Je me souviens de ma fille...Je ne pouvais pas l'arrêter quand elle était enfant, elle courait dans les champs toute la journée, parfois je ne la voyais que tard le soir. Quand je lui demandais avec colère où il était allé, il commençait une longue histoire à partir du moment où il avait quitté la maison au petit matin. Et elle s'est endormie dans mes bras avant même d'avoir fini de me le dire. Je l'ai emmenée au lit, où ses chiens lui tenaient compagnie, eux aussi étaient épuisés. Mais je n'avais aucun moyen de leur demander, bien sûr... et je me suis contenté de leur caresser la tête et de fermer la porte. Et avant l'aube, elle préparait déjà le petit-déjeuner avec le lait qu'elle avait trait une demi-heure avant le lever du soleil ou le chant du coq.

Don Roberto regarda au loin, à la surface de la rivière devant la proue, et Maximiliano réalisa plus tard l'incongruité de l'histoire du vieil homme par rapport au mensonge qu'ils avaient dû soutenir devant le capitaine. Don Roberto avait accepté de simuler la parenté filiale, acceptant la nécessité de faciliter les choses dans une situation déjà complexe. Mais maintenant, la nostalgie d'Elsa l'avait conduit sur des chemins qui ne leur convenaient pas à ce moment-là.

Le capitaine s'approcha du vieil homme et passa sa main droite devant les yeux de Don Roberto.

-Tu ne vois plus rien, n'est-ce pas ? - demanda-t-il à Maximilien.

-Il s'est beaucoup détérioré, c'est vrai. Pourquoi demandez-vous?

-Parce que ma femme avait ce même regard perdu quand notre fils est mort. Elle est tombée par-dessus bord il y a vingt ans et depuis, elle vit chez moi, à Paraná. Quand je reviens, il répète toujours la même chose, en regardant la rivière, et il me reproche parce que mon copain est tombé le premier jour où je l'ai emmené lui apprendre le métier.

Le capitaine restait perdu dans ses pensées, et Maximilien aurait voulu le consoler, lui offrir au moins un mot relatif à la profession dont il se vantait lors de ce voyage. Mais il était certain que personne n’attendait une telle chose d’un étudiant, même s’il était séminariste. Les personnes âgées

n’attendent rien d’autre qu’une oreille attentive et non des paroles creuses qui résonneraient dans le vide.

Cependant, l'esprit du capitaine sortit bientôt de sa rêverie et le surprit avec une question :

-Il ne m'a pas dit qu'il avait une sœur...

Maximilien fut surpris car il s'était convaincu qu'assez de temps s'était écoulé pour une explication, et détournant le regard d'un enfant qui, à ce moment précis, nageait vers le navire, il répondit :

-Ma sœur est restée pour s'occuper de notre maison, Capitaine.

« Et comment s’est comporté le garçon ? » il a demandé à Don Roberto.

Une réponse nécessitait de mentir de manière flagrante, et je savais que Don Roberto ne voulait pas faire ça. Mais à ce moment-là, un Dieu plutôt cruel conçut une situation chaotique pour venir en aide à Maximilien, qui était un jeune Don Quichotte qui parcourait les routes du monde en défendant une gloire céleste qui devenait peu à peu sombre et tortueuse, mais sans doute digne du plus haut génie dramatique. Car c'est ainsi qu'on pourrait le décrire, comme le pensait plus tard Maximilien, allongé dans sa cabine et écoutant le silence chanté par les grillons, ancré dans les vagues des eaux contre la proue et descendant des arbres habités par de sombres chants funèbres, comme s'il ne s'agissait pas d'oiseaux chantant mais de vieux pleureurs autour d'un cercueil. Plusieurs fois, la nuit, cette pensée lui traversait l'esprit : le navire était un énorme cercueil traîné par les eaux, allant à contre-courant, comme si la mort prenait un chemin inversé, se renversant, se transformant, allongé dans sa cabine, sentant le battement des vagues presque jusqu'au sol sous son dos, beaucoup plus clairement que dans l'océan qu'il avait traversé.

Il n'eut pas besoin de répondre, car le capitaine cria soudain et courut à tribord, exigeant son fusil. Les marins ont également couru et ont commencé à jeter des pierres dans l'eau, tandis que l'un d'eux apportait le fusil au capitaine. Maximiliano ne comprenait pas ce qui se passait, fasciné par la silhouette du vieil homme avec son arme comme un chasseur expert. Il se souvenait des livres qu'il avait lus dans la bibliothèque de l'oncle José, il se souvenait des récits de voyage que son oncle racontait, non pas à lui, mais aux visiteurs. toi. Les outils de chasse, les trophées qu'il rapportait : cornes, crocs, dents, peaux.

Puis il vit, dans la rivière, les eaux tumultueuses, couler et créer des faisceaux de lumière tandis que le soleil se couchait et émergeait des vagues agitées par le garçon qu'il avait vu plonger quelques minutes plus tôt, et dont il ne voyait que les bras et la tête pointer désespérément au-dessus de la surface de l'eau. Non pas parce qu'il se noyait, et c'est pourquoi il ne comprenait pas au début, car le reflet de la lumière sur la rivière tumultueuse l'aveuglait. Suivant la direction des bras des hommes pointant quelque chose dans la rivière, il vit une tête allongée, presque entièrement verte. Bientôt, il vit l'alligator dans toute sa longueur, nageant vers le garçon, plus vite que lui. Il suffisait de considérer tout cela comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre, l'œuvre d'un grand dramaturge appelé

Dieu, que Maximilien connaissait non pour sa bonté mais pour sa cruauté exquise. Si Dieu était mort, ce sont peut-être les actes arbitraires par lesquels les anges rebelles embrassaient un pouvoir que même leur propre chef n’aurait pas osé rechercher.

Le capitaine a tiré à plusieurs reprises, mais les balles ont éclaboussé l'eau autour de l'alligator, sans le tuer. Maximilien entendit le vieil homme lancer des insultes aux quatre vents, dont beaucoup lui étaient si inconnues qu'il ne les comprenait pas. Le capitaine a insisté pour recharger l'arme et tirer encore et encore. Quelques marins sont intervenus pour aider le garçon, mais la distance était plus grande que prévu et l'alligator se rapprochait. Alors, lorsqu'ils furent à moins de dix mètres, ils s'arrêtèrent, se retournèrent vers le bateau, sans monter dedans, comme si leur présence dans l'eau atténuait quelque peu la culpabilité qu'ils ressentaient. Ils ont levé les yeux vers le capitaine, nous le regardions tous, sur le bateau et depuis le rivage les autres enfants nus et les quelques adultes, un vieil homme et trois femmes aux seins nus tandis qu'ils poussaient des cris désespérés.

Maximilien reporta son regard sur l’eau.

L'alligator ouvrit sa gueule énorme, montrant ses dents comme un démon surgi des profondeurs, car jusqu'alors il était resté juste un peu sous la surface, évitant de montrer sa taille réelle au capitaine et à ses balles. Le corps du garçon s'enfonça dans l'eau et entra dans la gueule de l'animal comme s'il était emporté par un abîme. Voilà à quoi ressemblait la rivière, qui s'assombrit bientôt d'abord avec la couleur du sang, puis de la boue, puis la couleur du silence qui s'étendait sur les eaux comme un monstre endormi. Ce n’était pas la première fois que cela se produisait, ni la première fois que l’équipage en était témoin. Le capitaine baissa son fusil et le frappa contre la rambarde. « Un vieux flingue », dit-il en serrant les dents, « un vieux flingue fait de merde », répéta-t-il.

Les femmes pleuraient, les autres enfants regardaient l’eau colorée comme si c’était quelque chose de merveilleux. Les marins retournèrent à leur travail et le bateau continua sa progression en amont. Maximilien fit le signe de croix et murmura une litanie savante, qui surgit comme un réflexe, aussi prompte à l'instant que l'avait été la levée de l'arme du capitaine. Mais ni l’un ni l’autre ne serait efficace : ni l’un ni l’autre ne sauverait, ni ne consolerait. Il savait qu’il n’y a pas de salut dans l’expiation des péchés, et que la consolation n’est pas plus utile que la tâche de jeter de la poussière sur les morts. Il tourna le dos à la rivière et regarda Don Roberto. Il avait tout entendu, sûrement beaucoup plus clairement qu'eux, et avait peut-être vu la danse des reflets sur l'eau, suivant le rythme de la musique ancestrale des cris. Puis il réalisa qu'il se couvrait les yeux. Maximiliano pensait qu'elle pleurait.

-Ne t'inquiète pas...

Quand il essaya de retirer ses mains de son visage, l'œil gauche du vieil homme était clair et brillant comme le soleil sur l'eau agitée, et il pouvait même voir les vagues s'élever avec la force des corps du garçon et de l'animal. C'était un éclair qui a duré un temps indéterminé, qui s'est

immédiatement inversé. Mais l'œil gauche n'était plus opaque à cause du nuage qui s'était accumulé pendant son séjour au lazaret. La cécité était désormais blanche, si c'était une telle cécité.

Il aurait voulu demander au vieil homme s’il avait vu quelque chose, mais cela aurait été comme interroger un juge sur la nature de sa peine. Ce qui vivait dans l’œil gauche était capable de voir au-delà des profondeurs les plus profondes, il était peut-être capable de créer de la profondeur et même de l’illuminer.

Maximilien détourna le regard du vieil homme, comme s'il avait découvert sa nudité. Mais en réalité, il détourna le regard pour ne pas commettre de blasphème, répétant une révérence qui aurait davantage ressemblé à une moquerie qu'à une adoration.

La lumière du monde lui serait désormais toujours opaque, et c'était le linceul dont il s'envelopperait, comme un bouclier ou une arme, pour se défendre de l'abîme lumineux qu'il était obligé d'éradiquer.

20

Et les jours devinrent un doux murmure d’eaux calmes et de vent passant à travers le feuillage des rives. Un soleil bestial tombait comme du plomb fondu sur le pont. La briseL'air du matin devenait stagnant, transportant l'odeur de poisson pourri sur le sable lointain, tandis que la rivière s'élargissait en amont. L'après-midi, Maximiliano et Don Roberto s'enfermaient dans leur cabane de fortune, en réalité un débarras avec deux couchettes et deux bassines d'eau qu'ils remplissaient tous les deux jours, ainsi qu'un seul pot de chambre qu'ils partageaient pour ne pas avoir à utiliser la même salle de bain que l'équipage s'ils devaient se lever pendant la nuit. Mais il n'y avait pas d'autre solution que de l'utiliser, bien sûr, et parfois Maximilien était obligé de partir pendant qu'un marin était également là, mais aucun d'eux ne se regardait ni ne se parlait, sauf pour se dire bonjour ou bonsoir. Il n’y avait aucune nudité qui les faisait honte, seulement la honte dans leur propre esprit, il le savait très bien. Tout le monde pensait qu’il était jésuite, mais ils ne le traitaient pas différemment. Ils ne croyaient pas que c'étaient au-delà des besoins de tous les hommes, les désirs et les vertus, les erreurs et même les horreurs qui se déversent dans les rêves de chacun la nuit. Ils le saluaient avec respect mais lui lançaient des regards entendus quand ils se retrouvaient pour jouer aux cartes pendant leur temps libre, ou quand ils commençaient à chanter, ivres, sur le pont jusqu'aux petites heures du matin, tandis que la rivière coulait silencieusement dans ces nuits moites, où seuls l'alcool et les

pensées lascives rendaient la chaleur supportable, car ils les faisaient fusionner avec leur propre corps, comme s'ils étaient les sources de la chaleur et non ses victimes.

C'est une de ces nuits qu'il les entendit parler, alors qu'il sortait sur le pont parce qu'il ne pouvait pas dormir. Il laissa Don Roberto dans son berceau, comme toujours avec son regard aveugle dirigé vers le plafond et son œil gauche à moitié fermé, sans savoir avec certitude s'il dormait ou s'il était éveillé. Il enfila un pantalon et monta à l'étage torse nu, prêt à affronter les moustiques et les taons, qui, finalement, ne le dérangeaient pas tant que ça car sa transpiration abondante recouvrait son corps d'une sueur presque protectrice.

Les hommes étaient rassemblés à l'arrière, quatre ou cinq d'entre eux, à la lumière d'une lampe au milieu du rond-point. Le reflet de ses yeux était visible sur les bouteilles et les cartes projetaient de longues ombres sur le jeu. Il entendit des rires et la conversation prit forme dans ses oreilles. Ils parlaient du temps, de la pluie qui allait bientôt arriver. Le capitaine avait ordonné que les provisions et le gréement soient préparés pour une forte tempête, qui s'approcherait peut-être demain, ou au plus tard après-demain.

« Nous devons donc arriver à Paraná vers midi pour nous protéger dans le port », a déclaré l'un d'eux. Les autres hochèrent la tête et se réjouirent de cette perspective, mais ce n’était pas seulement à cause de la tempête.

« Les mêmes jolies catins nous attendent demain en ville », dit le même homme en riant, et un tintement de bouteilles révéla le toast qui représentait son bonheur.

Maximilien regarda le croissant de lune qui se couchait et se détachait rapidement des nuages qui se dressaient entre lui et le monde qu'il était censé éclairer. L'os blanc de la lune d'où les os tombaient la nuit. Il les avait vus tomber la veille, mais il y était tellement habitué qu'ils n'attiraient plus son attention. Depuis le jour où il vit cette lueur dans les yeux de Don Roberto, il sut que le fantôme de Dieu l'accompagnait, le fantôme qui avait besoin d'expier ses péchés en remettant ses os à des puissances plus fortes, en faisant la terrible concession de son propre corps pour récupérer la vie et le pouvoir qu'il avait perdus, comme un homme d'affaires gaspilleur qui avait fait de très mauvais investissements et renvoyé de ses fonctions célestes les employés les plus capables et les plus intelligents, ceux-là mêmes qui, par cette même intelligence, pouvaient l'élever ou le détruire.

Il pensait à la ville qu'il ne connaissait pas. Parana. Cela ressemblait à une jungle, à un aborigène, mais cela n'aurait pas dû être ça. Peut-être une grande ville avec des maisons en adobe, car je ne pouvais pas imaginer qu'au milieu de toute cette jungle le ciment de la civilisation puisse émerger. La nature a sans doute toujours été plus forte, et ses propres instincts le montraient. Je ressentais alors un désir auquel je ne pouvais pas échapper longtemps. Elsa lui manquait, et il s'appuya sur la rambarde, regardant la surface de l'eau juste à côté du bateau, et ce flux lui rappela l'humidité sur le corps intime d'Elsa, le glissement de ses mains dessus.

Il regarda les hommes qui avaient remarqué sa présence. Il pensait qu'ils l'appelaient.

« Venez, Père », lui dit l’un d’eux, peut-être le plus âgé, sans respect mais avec la tendresse d’un ivrogne.

Maximiliano s'est approché sans rien dire. Les autres le regardaient, et il supposait qu'ils savaient ce qu'il pensait depuis un moment. Ils échangèrent des regards. Maximiliano, sans baisser les yeux, faisait un compte rendu intérieur de ce qu'il pouvait démontrer sans s'en rendre compte, mais il était évident que la sueur le trahissait, les gouttes de transpiration sur son front et son cœuraccéléré.

« Si vous voulez, Père, vous pouvez nous rejoindre demain… les demoiselles savent vous faire du bien », dit le vieil homme, et les autres rirent doucement, presque secrètement, doutant peut-être de la réaction du jeune séminariste.

-Je ne crois pas, mes amis, que mon devoir envers Dieu me le permette, mais je partagerai avec vous un peu d'eau-de-vie, si vous me le permettez.

Les hommes se levèrent et le tapotèrent, le poussant dans l’espace étroit autour de la lampe. Ils passaient les bouteilles, parlaient d'un peu de tout, mais ils voulaient savoir des choses sur l'Espagne, sur ce qu'était le séminaire. Puis quelqu'un a demandé :

-Et comment font-ils quand ils ont faim de femelles ?

Le plus âgé interrompit pour dire :

-Quelles questions irrespectueuses pour un jeune homme cultivé comme notre petit papa ! Tout le monde sait qu’ils peuvent se débrouiller seuls ou entre eux.

Et le rire du vieil homme résonna sur le pont, repris par le rire des autres, qui étaient maintenant si ivres qu'ils riaient de tout, même du visage étonné de Maximilien. Son silence n’a pas été mal interprété, mais plutôt comme un signe de naïveté.

« Ne vous inquiétez pas, Père, avant que les vieux pédés du séminaire ne vous rattrapent, vous allez apprendre à quoi ressemblent les vraies femmes. » Elle s'est penchée près de son oreille et a commencé à lui expliquer comment se comporter avec eux. Puis il dit à ses amis :

-C'est fait, demain il se comportera comme un homme.

Tout le monde a célébré en faisant circuler une autre bouteille parmi celles qui étaient cachées sous les poulies et les cordes. Maximilien se leva pour partir, et tout le monde fit de même. Il était temps d'aller au lit, de dormir et de se débarrasser de l'ivresse pour le petit matin. Le plus âgé l'accompagna, se tenant à son bras, titubant et marmonnant dans sa barbe. Soudain, il s'arrêta et regarda les nuages qui couvraient la lune.

-Il y aura une tempête demain, et le capitaine sera en colère contre nous pour que nous accostions à la ville à temps. « Mais demain, mon fils, on s'amusera bien », dit-il en lui tapant dans le dos de deux grands coups. «

On va décharger et rester tranquilles un moment. La chaleur est comme l'électricité qui monte avec cet orage. N'est-ce pas ? »

Il n'a pas attendu de réponse. Il entra dans la pièce où dormaient les marins, certains par terre et d'autres dans des couchettes. Il est tombé sur le côté et a commencé à ronfler. Maximilien passa parmi ceux qui dormaient et se dirigea vers sa cabine. Il se recoucha, espérant enfin s'endormir. Mais l'alcool l'avait davantage réveillé, avait excité son imagination, et il sentait qu'il avait besoin de se satisfaire. Il regarda Don Roberto, à un mètre de lui, les yeux ouverts. Il a alors essayé de toutes ses forces de tenir le coup. Je ne savais pas ce que j'allais faire le lendemain. Il n'était sûr que de l'électricité qui circulait autour du bateau, qui naissait des eaux de la rivière, qui commençaient à onduler comme attirées par des aimants dans le ciel. Sans avoir besoin de les regarder, je savais que les nuages fonctionnaient plus efficacement cachés ainsi que de se montrer complets comme des prostituées bon marché. Les meilleurs sont, se disait-il, comme s'il l'avait appris des marins peu de temps auparavant, ceux qui séduisent d'un seul contact de leurs mains au bon endroit et au bon moment, ceux qui ont raison parce qu'ils sentent le parfum qui émane de l'homme, et l'homme sent sans le savoir la conscience humide qui habite entre les jambes d'une femme.

La lune et ses fissures.

La mort et ses replis.

Le jour s’est levé nuageux et froid. Un vent du sud poussait le navire vers le nord, de sorte qu'en milieu d'après-midi, ils étaient déjà à Paraná. À ce moment-là, le vent était déjà trop fort et la pluie tombait en grosses gouttes qui frappaient le fleuve avec un bruit si intense qu'il étouffait les voix habituelles des marins lorsqu'ils accostaient. Ils ont dû lutter contre le vent pour laisser le navire bien protégé dans le port.

La ville n’était que cela, une grande ville sur les rives d’un large fleuve. Déjà à plusieurs kilomètres en avant, on pouvait voir les berges débarrassées de la végétation, l'apparition d'usines, de scieries, de chantiers navals, de maisons pauvres et de bétail paissant sur les rives du fleuve. Chèvres, vaches, chiens malades, enfants pauvres, femmes lavant du linge, hommes pêchant. Une foule semblait surgir de nulle part après des kilomètres de jungle.

Maximiliano ressentit un certain soulagement, comme si le fait de ne plus se sentir seul au milieu de nulle part suffisait à lui donner l'idée tant désirée qu'il n'était qu'un parmi tant d'autres. Ce qu'il ne supportait pas, c'était le sentiment d'être différent, d'avoir une responsabilité différente et plus grande qui pesait sur lui. Une clôture qui l’isolerait des autres, un filtre qui choisirait ce qu’il devrait voir, pénétrant la réalité ultime des choses et des hommes. Perdu dans la foule, il se sentait plus en sécurité, mais il était conscient qu'une telle certitude ne durerait pas longtemps.

Il était six heures du soir lorsque le navire fut enfin correctement gréé au quai. Les employés du port ont accueilli le capitaine comme un vieil ami.

connu. Ils ont discuté longtemps sur le quai, tandis que Maximilien les observait depuis le pont, attendant l'autorisation de débarquer. Les marins firent de même, nerveux car ils savaient qu'ils avaient encore la tâche de décharger ce qu'ils devaient livrer à la ville, et peut-être d'apporter des provisions pour le reste du voyage. Mais ce dernier point serait peut-être laissé pour le lendemain, vu qu'il ne restait que quelques heures de jour et que l'orage couvrait déjà le ciel, assombrissant encore davantage le crépuscule imminent.

Finalement, le capitaine donna le signal du débarquement. Les hommes sortirent et ouvrirent les portes des entrepôts. En moins d'une heure, ils laissaient les cartons et les sacs sur le quai, et les dockers les emmenaient aux entrepôts. Le capitaine leur cria quelque chose avec un large sourire, et Maximilien devina qu'il les félicitait.

-Sont-ils toujours aussi rapides et diligents lorsque la tempête fait rage ? – a demandé un responsable du port, qui ne les connaissait peut-être pas.

« Plus que la tempête, dit le capitaine, ce sont les femelles qui sont pressées. » Puis il leva les yeux vers Maximilien et l'appela.

-Descends, père !

Maximilien débarqua et les salua tous les deux.

-Toi et Don Roberto serez mes invités ce soir.

-Pas besoin de vous embêter avec nous, Capitaine…

-Que veux-tu dire? Ils ne resteront pas sur le bateau pendant la tempête à venir. Je les hébergerai chez moi. Ma femme sera heureuse d'avoir de la visite.

-Je ne veux pas déranger…

-Écoutez-moi, Père, prenez-le comme une faveur, je vous le demande. Je vous ai déjà parlé de ma femme, elle est tellement seule que votre visite, surtout venant d'un prêtre, la consolera de bien des épreuves. Croyez-moi… je vous en prie si nécessaire…

Maximilien regarda un instant les marins avec lesquels il avait été la nuit dernière. Il a vidé sa tête des mauvaises pensées et a accepté la proposition. Il retourna au navire pour chercher Don Roberto. Ils ont rassemblé les seules affaires qu'ils avaient, une valise légère avec deux vêtements de rechange chacun. Lorsqu'ils furent au quai, Don Roberto poussa un soupir de soulagement et les autres sourirent de joie.

-Je suis heureux de voir que cette pause dans le voyage vous soulage du confinement, Don Roberto.

« C'est vrai, capitaine », répondit-il. Son œil gauche était encore blanc. Le capitaine le remarqua, mais ne dit rien.

Ils montèrent dans une charrette tirée par un beau mais vieux cheval, comme un vestige antique d'une époque révolue à jamais. C'était presque incongru avec le paysage de cette ville, où la nature délabrée du port se

mêlait à des bâtiments neufs et encore inutiles, d'autres précaires et dégoulinants de pauvreté. Le capitaine, maintenant loin de sa position, ressemblait à un simple villageois prenant les rênes de la charrette et poussant l'animal par des appels constants et doux pour attirer son attention.

-Le vieux cheval bai est facilement distrait. Il appartenait à mon fils, et je n'ai pas voulu le vendre, vous comprenez. Et pour qu'il ne reste pas coincé dans une écurie, je le garde en forme de cette façon. J'utilise rarement la voiture et ma femme ne le fait presque jamais. Seule la fille qui l'aide dans les tâches ménagères l'emmène en ville pour faire les courses.

Maximiliano hocha la tête en silence, se concentrant sur l'observation des environs de la ville qui prenait forme à mesure qu'ils entraient dans des rues plus peuplées. Des entrepôts, des voitures motorisées récemment importées d'Europe, beaucoup de voitures bien sûr, de nouvelles usines crachant de la fumée par leurs hautes cheminées.

« Il est temps que les ouvriers partent », dit le capitaine en désignant le groupe qui se dispersait d'un grand terrain adjacent à un bâtiment carré avec deux énormes cheminées comme des troncs morts d'une forêt brûlée.

Et cette image s'est répétée le long de plusieurs rues, puis a disparu parmi les maisons familiales nouvellement construites, serrées les unes contre les autres, presque collées les unes aux autres. Maximilien a imaginé l'image d'un domino que le moindre vent pourrait bientôt renverser. Il leva les yeux vers le ciel, les nuages étaient plus sombres, le vent les avait amenés et ils étaient si nombreux qu'ils restaient maintenant stagnants, s'accumulant, menaçant de déverser leur contenu à tout moment.

« C'est le quartier des immigrés. » Il regarda également le ciel et dit : « Nous y serons bientôt. » Ma maison est derrière ce terrain que vous voyez là. – Il a montré un grand terrain vague couvert de mauvaises herbes. Quelques minutes plus tard, il aperçut la maison cachée par les hautes herbes. C'était une vieille pièce, large et basse, entourée sur tout son périmètre par une galerie en bois. Les piliers formaient une arcade, ombrageant les portes et les fenêtres avec des volets en bois, derrière lesquels on apercevait les formes délicates de rideaux blancs tachés par le temps et les mouches.

Il n'y avait pas d'arbres autour, juste un vaste pâturage qui ne semblait déranger personne, comme s'il s'agissait d'un moyen de se cacher des étrangers. Le vent s'était arrêté, et les herbes avaient cessé de bouger, prenant la forme d'une mer calme et sereine, couverte par les gros nuages qui grandissaient, s'épaississaient, inexorables.

La cabaleIl entra dans le champ et s'arrêta devant la maison. Le capitaine descendit et ensemble ils aidèrent Don Roberto. Puis il prit ses propres affaires et sa valise, empruntant le chemin de terre qui menait à l'entrée. Ils le suivirent lentement, incertains d'être accueillis par le propriétaire de la maison. En montant les courtes marches, ils se retrouvèrent presque dans l'obscurité sous l'ombre de l'arcade. Maximilien entendit la porte s'ouvrir, et une faible lumière provenant d'une lampe à huile apparut

soudain, ressemblant plus à de la brume qu'à de la lumière, dessinant la silhouette d'une jeune femme sous le linteau. Il entendit la voix dire :

-Bienvenue, Capitaine…- Et il s’arrêta en voyant des étrangers.

Le capitaine ignora le salut et indiqua qu'ils devaient passer.

-Entrez, s'il vous plaît.

La pièce était remplie de meubles anciens poussiéreux, dont la plupart étaient recouverts de housses et de couvertures tissées. Il a vu des peaux de vache, peut-être des peaux de chèvre et d’autres peaux d’animaux sur le sol. Il y avait un foyer froid et sec, avec des braises peut-être éteintes depuis longtemps. Il faisait plus humide et plus froid à l’intérieur qu’à l’extérieur. Une odeur pénétrante d'animaux, de cheveux mouillés, d'ammoniaque. Puis une quasi-meute de chats apparut à travers une porte qui s'ouvrait dans le mur de droite. Derrière eux, qui s'étaient dispersés dans la pièce, ignorant les visiteurs, apparut la femme du capitaine. Il traversa calmement la pièce, évitant les meubles et les chaises, les fourrures, les gamelles de nourriture pour chats, claquant des talons sur le vieux bois fatigué et grinçant.

-Ma chère, voici mes invités pour ce soir. Son frère Maximiliano Méndez Iribarne et son père Don Roberto. Ils s'abriteront de la tempête ce soir avant de poursuivre leur voyage vers les missions.

La femme semblait surprise par une telle incongruité dans l'époque actuelle, autant sinon plus que le capitaine ne l'avait été en les rencontrant. Mais bientôt une telle impression serait corrigée par une cause plus juste : ce qui avait donné une telle expression au visage de la femme était autre chose, peut-être ce qu'elle voyait, invisible, entourant ou immergé dans l'âme de Maximilien. Parce qu’il n’y avait pas d’autre moyen de l’exprimer. Ce visage de femme mûre, de plus de cinquante ans, vieilli par le chagrin, maigre, aux pommettes marquées où l'ombre semblait s'être sculptée dans ses os, était sans doute plus intelligent et intuitif que l'âme charitable et gentille, et sans doute simple, de son mari.

Elle portait une robe marron, à la mode européenne d'il y a quinze ou vingt ans, plus monastique que convenable pour une dame cultivée de la haute société. C'est ce que chantait son visage, les vieux restes d'une seigneurie à jamais éteinte, aliénée par des rébellions transitoires et toujours échouées, finalement vaincue et cloîtrée par sa propre décision dans cette expression amère qui dénotait, plus que son visage, toute sa silhouette.

Elle n’était pas grande, elle n’était pas droite ; Ce n’était pas de la vantardise, de l’antipathie ou du mépris. Elle était légèrement voûtée, avec des mains qui tremblaient légèrement, posées l'une sur l'autre, comme deux enfants capricieux qu'elle devait constamment contrôler. Puis il dit, d'une voix douce d'oiseau fatigué :

-Vous êtes les bienvenus. – Et il s’approcha pour saluer Don Roberto en premier, comme il convenait à son âge, mais ce que Maximiliano ressentait comme un acte évasif à son égard.

Elle regarda le regard perdu du vieil homme et sourit. Puis il regarda Maximilien et lui serra la main. Un frisson parcourut son bras lorsqu'il la toucha. Il faisait froid, presque glacial. Ses yeux verts clairs et intenses lui rappelaient deux mouches perchées sur un morceau de pain au beurre blanc qui venait d'être sorti du réfrigérateur.

« Je m'appelle Natacha », dit-elle, et ce nom coïncidait avec un accent fatigué qui, comme presque tout dans cette maison, ressortait comme un cadavre de gloires passées.

-Ma femme est polonaise, elle est arrivée dans la première vague d'immigrants dans les années 60, avant que tout le monde n'arrive.

« C’est vrai », dit-elle. « Ma famille s'est installée dans ces régions, dans une belle ferme. » – Elle soupira, attristée, résignée à répéter pour la énième fois quelque chose, et qu’elle attendait pourtant avec anxiété : – Il ne reste plus que cette maison et ce pâturage que tu as vu dehors. – Mais plus que de montrer de la tristesse et un sentiment de pauvreté, son ton dénotait une fierté finale et obstinée, comme si la maison était une forteresse et le pâturage une mer inaccessible qui le protégeait du reste du monde.

Alors Maximilien vit les croix accrochées aux murs, les chapelets de grains noirs, se balançant sans but, comme les plumes d'oiseaux empaillés. Ou n’était-ce pas le cas ? il s'interrogeait, tandis que la femme lui parlait maintenant, tous assis dans des fauteuils recouverts de peaux de vaches peintes, sur la nécessité de la religion dans ces lieux abandonnés par la miséricorde de Dieu.

-Il n'y a pas d'églises dignes d'être visitées dans la ville, et il n'y a pas de services religieux appropriés. Tout est trivialité, crime, pauvreté sans dignité et honnêteté.

Son mari la regarda joyeusement, il était évident que les visiteurs avaientavait ramené chez sa femme un aspect inhabituel, mais cette impression s'est vite effacée. Le regardant droit dans les yeux, puis baissant immédiatement les yeux, elle dit :

-Depuis qu'il m'a enlevé mon fils, il ne me reste plus que Dieu et cette maison. Et votre visite, bien sûr, de temps en temps.

Maximiliano a compris l’insulte, mais pas l’autre partie de la phrase. En tout cas, cela a suffi à émouvoir les hommes présents, solidaires du capitaine. Il se leva, mais lorsque sa femme le regarda, il se rassit. Il n'avait pas arrêté de déposer sa valise, prêt à aller prendre un bain et se reposer. Mais je ne pouvais pas encore.

-Maria, s'il te plaît, apporte du thé à ces messieurs. Ensuite, préparez le dîner. N'oubliez pas de préparer votre maison pour la tempête.

La jeune fille, qui venait de sortir de l'ombre à côté de la porte qu'elle avait fermée à leur entrée, et d'où elle n'avait pas bougé, se dirigea directement vers une porte au fond. Certains chats la suivaient, confiants dans l'espoir de recevoir des restes de la cuisine, d'autres restaient autour des fauteuils, montant et descendant. La femme en caressait un sur sa jupe.

« Je t'ai préparé le bain, Maximo », dit-elle à son mari. « Il y a de l'eau chaude. » Va te reposer.

Ce changement de voix et de ton était typique d'une femme pleine de ressentiment, et honteuse de son ressentiment, prête à saisir n'importe quelle occasion pour être gentille, pour montrer qu'elle n'est pas et ne ressent pas ce que tout le monde croit qu'elle est et ressent, comme elle-même sait qu'elle est vraiment : pleine de ressentiment, cruelle et impitoyable. Puis elle regarda Maximilien, laissant son mari s'éloigner avec ses affaires, vers la porte où elle était apparue et qui conduisait sans doute aux chambres.

-Où comptez-vous installer votre mission, frère ?

-Je ne suis pas sûr, madame...

-Appelez-moi Natacha, s'il vous plaît.

« Merci... Madame Natacha... » Elle sourit de sa gêne, et il célébra cette détente dans la conversation. "Désolé, dans mon pays et dans ma maison, la sévérité de mon oncle José m'a habitué à certaines traditions..."

-Et je le célèbre, mon cher frère, je vous l'assure. Dans ces régions, je me sens comme un amandier déraciné de ma terre et planté au milieu de la jungle. Mon mari est un homme réfléchi et cultivé, de la famille Hurtado de Mendoza, mais quand il revient de voyage, je dois le forcer à laisser toutes les mauvaises habitudes de sa profession à la porte d'entrée. Cela devient de plus en plus difficile pour moi, je vieillis et je suis de plus en plus fatigué. Je n’ai plus le réconfort de mon fils, sauf quand il vient me rendre visite.

Maria est arrivée avec le service en argent. Elle a placé le plateau sur une table, à côté d'une coupe à fruits en porcelaine en guise de pièce maîtresse, sur une nappe en dentelle.

-Ce service est le vestige d'un samovar que mes parents ont ramené de Varsovie. Ce qui n’a pas été perdu a été volé. Je suis désolé de ne pas vous offrir ce que vous méritez sans aucun doute. Votre accent, monseigneur, votre présence - et il dit cela à Don Roberto - me flattent beaucoup. Ils me ramènent à une époque révolue, quand j'étais jeune, quand j'étais amoureuse et que mon fils était petit. Si vous aviez vu l'image de mon mari quand il était jeune, sa silhouette se découpant sur l'horizon de n'importe quel coucher de soleil sur ces plaines, ou au bord de la rivière. Lorsqu'il revint de son voyage, fort et mince, avec sa courte barbe blonde, sa peau brûlait.

Le silence fut rompu par les miaulements des chats venant de la cuisine.

« Je vois que vous aimez beaucoup les animaux », dit Don Roberto.

-C'est vrai, mon cher monsieur, c'est une énorme entreprise. Tellement intuitif aussi, et tellement intelligent. Mon fils les a adorés, donc ils savent quand il arrive.

Don Roberto ne répondit pas, Maximiliano fixa la femme, perplexe. Elle était visiblement folle, et il décida de ne pas la contredire. Elle était comme une enfant vivant dans un monde révolu, et son mari ne faisait rien d’autre que sauver les apparences. Sinon, elle s'effondrerait immédiatement, et il ne pouvait pas tolérer cela, la culpabilité et les remords l'en empêchaient.

Mais Don Roberto demanda alors :

- Veuillez excuser ma maladresse, chère dame, je ne suis qu'un paysan, un montagnard, un éleveur de bétail. Mais j'aimerais savoir si vous voyez souvent votre fils, si ses yeux... comment puis-je expliquer cela... si vous voyez quelque chose dans ses yeux que vous ne voyiez pas avant. - Elle disait tout cela en s'interrompant, en essayant de trouver les mots justes et suffisamment polis, en remuant ses mains comme si elle attrapait ces mots dans l'air, comme des mouches délicates créées par son esprit.

La femme sourit et posa ses mains sur celles du vieil homme.

-Vous l'avez bien dit, mon cher monsieur. C'est vrai ce que tu dis, je vois quelque chose de très beau dans tes yeux, la même chose que je vois en ce moment dans l'un des tiens.

-Et c'est quoi ?-. La voix de Maximilien intervint comme un coup indésirable dans la conversation. Elle le regarda pour la première fois avec un mépris ouvert. L'ignorant du regard, mais répondant à la question, il dit :

-Il est comme Dieu, n'est-ce pas, mon doux Don Roberto ?-. Et il regarda de nouveau Maximilien, sans lâcher les mains du vi. œil, comme s'il s'accrochait à une figure de salut.

Maximiliano savait qu'elle savait tout. Cette même nuit, vers l'aube, la connaissance serait trop vaste, mais il sentait déjà qu'il n'aurait pas dû accepter l'invitation du capitaine ni jamais entrer dans cette maison.

21

Maximiliano monta dans sa chambre après s'être fait servir un copieux dîner préparé par les mains féminines de Don Roberto, ce qui lui rappela les moments passés chez l'oncle José, où on lui préparait des soupes, des gâteaux et tout ce qu'il voulait, les assiettes toujours chaudes, la table dressée, et eux à ses côtés, attendant ses caprices, soucieux de leur faire plaisir, et déçus quand la moindre chose le faisait bouder : le thé un peu froid, la soupe trop chaude ou tout ce qui lui venait à l'esprit d'inventer pour les contrarier. Il appréciait le contrôle qu’il exerçait sur eux lorsque son oncle était absent. Des semaines, parfois des mois où il était

propriétaire de la maison, sans avoir à assumer d'obligations. Bien sûr, c'était quand il était enfant, mais plus tard, il est devenu renfermé et triste, de l'avis des vieilles filles qui l'avaient vu grandir. Alors qu'il marchait dans le couloir derrière Maria, il pensait à eux. Tout ce qui s'était passé ces derniers jours à Cadix lui semblait étrange, trop lointain, comme s'il était quelqu'un d'autre à qui de telles choses étaient arrivées, car en réalité il ne ressentait aucune douleur, seulement du désir. Pas même de nostalgie, qui n'impliquerait aucune sorte de remords, si c'était ce qu'il espérait ressentir ou trouver dans un coin de son âme.

Maria était très belle, et je viens juste de le remarquer. Elle avait la lampe devant elle, éclairant le couloir. Il vit alors les contours de la robe se découper contre cette lumière. Il vit sa façon de marcher, le profil de son visage lorsqu'elle tournait légèrement la tête pour répondre à quelque chose qu'il demandait, la position de sa mâchoire, les cheveux qui tombaient sur ses épaules, les bras levés, l'un tenant la lampe, l'autre tenant des serviettes et des draps propres. Ses épaules étaient fortes, assorties à la silhouette de ses seins, qui étaient évidents sous la robe, qui n'était ni trop serrée ni trop ample. Il ne se demandait pas si elle était blonde ou foncée ; la chose la plus probable qu'il découvrirait à la lumière du jour le lendemain était que ses cheveux étaient d'un noir de jais et sa peau claire, peut-être pâle. D'après ce qu'il entendait dans sa voix, elle n'était pas étrangère, mais elle n'était pas indigène non plus. Elle devait avoir dix-neuf ou vingt ans, mais elle semblait très bien s'entendre dans la maison et jouissait de la confiance de la femme du capitaine, qui n'était pas une logeuse condescendante.

Don Roberto le suivit, son poing serrant le dos de la veste de Maximiliano. Ils étaient comme les disciples d'une lumière exquise portée par une vestale vierge à travers les couloirs sombres de la mort. Pendant un instant, il sentit l'écho de ses pas, comme si le couloir était éternel et très haut, au lieu d'être simplement le couloir d'une maison ordinaire qui, au milieu de la nuit, prenait l'apparence d'un manoir sombre et hanté.

Ils arrivèrent à la porte de la chambre qui leur avait été attribuée. Maria l'ouvrit et un air humide et fermé leur parvint au nez. Elle émit un petit rire d'excuse, un son semblable à de l'or usé dans l'humidité. Il ouvrit les fenêtres, et le vent fort, l'odeur de l'herbe mouillée, entrèrent pour remplir la pièce et s'échapper par la porte à la recherche du vieux et sombre couloir. Tous trois poussèrent un soupir de soulagement, car des gouttes de sueur avaient déjà commencé à couler sur le front de Maximilien. Était-ce l'humidité ou autre chose, se demanda-t-il.

Ils s'assirent pour attendre qu'elle fasse les lits. Il la regarda se déplacer d'un côté à l'autre, préparant la pièce, s'arrêtant ici et là quelques secondes, vérifiant s'il y avait des plis dans les draps, sortant des couvertures du placard. Il se tenait debout, les bras croisés et les sourcils légèrement froncés, jetant un regard général autour de la pièce.

Oui, se dit Maximilien, elle était belle, à tel point qu'il ne pouvait détacher son regard quand les leurs se rencontrèrent, et une rougeur traversa le visage de Maria. Puis, sur ce même visage obscurci par les ombres de la

nuit, il crut apercevoir un sourire, les dents pointées, complices et coquettes, derrière des lèvres qui semblaient humides et chaudes. Et puis il savait qu'il devait faire quelque chose, car la nuit précédente, il n'avait pas permis aux graines de son corps de se fertiliser. Ce désir s'éveillait toujours même s'il s'endormait un instant. Le désir charnel était invariablement obsessionnel, irrémédiablement constant, jusqu'à ce qu'il soit satisfait.

Il savait que sous ses vêtements, sa peau transpirait et son cœur battait la chamade, que ses parties génitales le chatouillaient et que ses yeux lui faisaient mal de désir. La bouche sécrétait de la salive qu'il était obligé d'avaler. Ses mains tremblaient légèrement, comme s'il avait faim. Il s'essuya le front avec ses manches, se leva à la fenêtre et respira la brise fraîche de la tempête qui n'avait pas encore éclaté. ado, mais cela arriverait très bientôt.

« Si vous avez besoin de quoi que ce soit, frappez. Je reste dans la cuisine encore une heure », dit-elle en se dirigeant vers la porte de la chambre.

« Merci beaucoup », répondit Don Roberto. Mais nous ne voulons plus vous déranger.

-C'est vrai, Maria, tout va bien. Nous vous remercions de votre attention.

Elle sourit. Ses dents brillaient à nouveau un peu.

-Je ne me couche généralement pas très tard, je souffre d'insomnie, donc ce n'est pas un problème.

-Je suis désolé d'entendre ça, et comment fais-tu pour travailler pendant la journée ?

-Je fais une petite sieste. Il n'y a pas grand chose à faire ici, sauf quand la dame se sent malade.

« Je comprends », dit Maximiliano, qui sourit également. « À cause de votre fils, je suppose. »

-Oui, monsieur, parfois... elle a des crises... des rêves... et nous devons prendre soin d'elle.

La porte était encore ouverte et une ombre s'approcha du cadre. La jeune femme ne l'avait pas vue, mais Maximiliano vit Natacha, sérieuse, pensant qu'elle avait tout entendu.

-Merci Maria, c'est très gentil de votre part d'informer nos hôtes sur les tenants et aboutissants de cette maison.

Maria est partie presque en courant, la tête baissée.

-Je suis désolé, Madame Natacha. C'était ma faute et mon indiscrétion. C'était une terrible erreur de ma part.

-C'est évident. Son père, ici présent, n'aurait jamais fait cela de toute sa vie. Maintenant, dis-moi, mon cher Don Roberto, es-tu à l'aise ?

Elle a ignoré Maximilien pendant le reste du temps qu'elle a passé dans la pièce. Elle fit asseoir le vieil homme sur un petit canapé à quelques mètres

du lit, et elle s'assit à côté de lui. Il l'entendit demander quelque chose presque à l'oreille de Don Roberto. Il crut la voir le regarder du coin de l'œil tandis qu'elle parlait au vieil homme, comme si elle murmurait et disait du mal de lui. Cela le rendit furieux, car il ne pensait pas que ce soit plus poli que l'indiscrétion qu'il avait commise un peu plus tôt. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais pas reprocher quoi que ce soit à cette femme. Il était aussi l'hôte de la maison, et il le devait surtout à la personne du capitaine. Celui-ci aussi, victime de l'amertume de sa femme. Après son bain, il s'était assis à table un instant pour s'excuser et aller dormir.

Puis elle embrassa les mains de Don Roberto et se leva, prête à partir. Il daigna jeter un regard perplexe à Maximilien et dire, apparemment sans s'adresser à lui :

-J'espère que vous passerez une bonne nuit et que vous aimerez la chambre. C'est la meilleure de ma maison. Mon fils avait l'habitude de dormir ici quand il vivait avec nous.

Il se dirigea vers une commode où Maria avait placé une vasque en porcelaine. Il ouvrit le tiroir du haut et en sortit un portrait. Il le posa sur la table et le regarda.

-C'est mon fils Ariel.

Maximilien crut s'être trompé de nom pendant un instant ; il pensait avoir entendu Aurelio.

« Beau nom », fut tout ce qu’il put dire.

Elle affirma par son silence, alla à la porte, jeta un dernier regard, comme si elle mémorisait l'état des choses pour les corroborer le lendemain.

« Bonne nuit », dit-il.

« Bonsoir », répondirent les deux hommes presque simultanément, mais elle avait déjà fermé la porte.

Il a aidé le vieil homme à se déshabiller et à aller se coucher. Il se déshabilla dans le noir, profitant de l'air frais par la fenêtre.

« L'eau viendra quand il pleuvra », dit Don Roberto dans l'obscurité.

-Et qu'est-ce que ça peut faire ? Je n'ai pas peur de cette sorcière.

Le vieil homme n'a pas répondu. Il le vit rester immobile, le regard fixé au plafond, et entrer dans cette zone incertaine qui n'était ni sommeil ni veille, et à laquelle il s'était déjà habitué, au point que cela ne le dérangeait pas, car il avait décidé comment le considérer comme endormi.

Il se sentait heureux et excité, comme si l'électricité de la tempête lui avait transmis une énergie qui lui faisait mépriser les règles et les coutumes. J'ai dormi nue pour la première fois depuis longtemps, sans honte, sans penser à ce que diraient les autres dans la même pièce. Il regarda son propre corps dans l'ombre, passa ses mains dans ses poils et se demanda pourquoi il ne faisait pas ce qu'il voulait faire, ce qu'il devait faire.

Dehors, la tempête envoyait des éclairs qui illuminaient la pièce, et son corps brillait de blanc, et elle avait l'air différente. Il n’était plus un garçon, il était un homme. Il se leva, enfila seulement son pantalon et quitta la pièce. Le vieil homme dormait à l'intérieur et la fenêtre était ouverte. La peur, les bonnes manières et les apparences avaient été laissées de côté à l’intérieur. À l'intérieur de lui demeuraient la culpabilité et le remords, les yeux de Dieu le surveillant et le forçant à être un observateur, un gardien dans l'institut cruel de Dieu. Les démons qu'il craignait et qu'il devait combattre, les démons qui avaient vaincu Dieu et pris possession de ses os, construisant avec eux des palais infernaux au fond de l'océan.

L’eau et la pluie qui formaient les mers avaient désormais une autre connotation. L’humidité des femmes était quelque chose qui justifiait la mauvaise réputation qu’il avait donnée aux mers. Si la lune, sèche, pleine de pierreset les os, pouvaient avoir une telle influence sur les marées, qu'il n'était pas étrange que l'eau soit en fait celle qui dominait sur les surfaces stériles et sèches.

Le mâle est une surface sèche, de la poussière de pierre. La femelle le séduit, le dissout, le dilue d'abord dans les ruisseaux, puis dans les rivières, enfin dans les mers.

Derrière, dans la pièce, étaient enfermés le chagrin et la responsabilité, la culpabilité devant Dieu et l'oncle Joseph. La douleur cachée et le cri avec la bouche couverte. Devant moi, dans le couloir de cette étrange maison, se trouvaient ses bras et ses jambes, ses mains fortes remplies de désir. Pour une fois dans sa vie, pour la première fois peut-être, il ne se battait plus contre lui-même.

Le permis lui était enfin parvenu. Grâce à la tempête de cette nuit-là, dont il sentait maintenant qu'elle s'abattait enfin sur la rivière et la plaine voisines. Écrasant l'herbe, assourdissant le toit de la maison avec un bruit assourdissant, accélérant le rythme cardiaque de son corps désireux, tout droit vers la pièce où il savait que Maria se trouvait. En l'attendant, sinon quel autre sens avaient ces sourires aux lèvres ouvertes, ces commentaires sur l'insomnie, si ce n'est qu'ils indiquaient qu'elle aussi manquait d'un homme depuis longtemps.

Il est venu et a frappé sans craindre que quelqu'un d'autre dans la maison ne l'entende. Maria a ouvert la porte. Dans l'obscurité de la pièce, seule une bougie très faible révélait un côté du lit étroit, avec un drap suspendu. Une odeur de femme envahit le nez de Maximiliano. Maria ferma la porte et s'approcha de lui par derrière, lui caressant le dos. Il la laissa faire, sentant la forme de ses mains sur son dos nu, puis sur sa poitrine. Il se retourna, la prit dans ses bras et la porta jusqu'au lit. Il ne pouvait voir qu'un côté de son visage, mais avec son corps, il pouvait découvrir les seins, les côtes, les fesses, les cuisses de Maria, jusqu'à pouvoir toucher avec ses lèvres ce qu'il désirait sans le savoir.

La pluie semblait détruire le toit, elle frappait les portes, elle fouettait les murs de la maison. Il imaginait que la rivière déborderait jusqu'à atteindre la galerie, et la sensation de l'inondation le satisfaisait.

C'est alors que la porte de la chambre de Maria s'ouvrit. Cela aurait pu être le vent qui soufflait dans les couloirs, mais dans le cadre se trouvait la silhouette de Mme Natacha, comme un tableau représentant un démon fraîchement sorti de l'océan.

-Alors te voilà, frère de Dieu, pieux prêtre de Satan. Je séduis ma femme de chambre pendant que son père est en train de mourir dans la chambre de mon fils.

Maximiliano s'était levé pour se couvrir avec les draps. Tout en parlant, elle enfila son pantalon et courut vers la porte. Elle est intervenue.

« Qu'est-il arrivé à Don Roberto ? » il a demandé. Elle le regarda d'abord avec sarcasme, puis dit :

-Ne vous inquiétez pas, mon fils est arrivé juste à temps pour le sauver.

Maximiliano courut dans la pièce, sachant que la femme le suivait. Dans la chambre, Don Roberto était assis sur le lit, trempé, ruisselant d'eau, essayant d'enlever ses vêtements mouillés, tout en toussant. Il s'approcha et le secoua par les épaules, sachant qu'il ne faisait qu'une erreur après l'autre, que le vieil homme n'était pas à blâmer, qu'il devait se calmer. Et pourtant, il avait besoin de se décharger sur les choses et les êtres qui avaient interrompu cet acte dont il savait qu'il était coupable et dont il avait joui comme aucun autre dans toute sa vie.

-Que faisais-tu, vieil homme ? Comment vous est venue l’idée d’aller à la fenêtre sous cette pluie ?

C'est absurde, se dit-il, tout en souhaitant faire taire le rire sarcastique de Natacha derrière lui. Il savait qu'elle se réjouissait de le voir hors de contrôle, furieux, se montrant tel qu'il aurait dû l'être. Parce que c'est ce qu'elle avait vu lorsqu'elle l'avait vu et salué pour la première fois la veille.

Ou peut-être que quelqu'un d'autre le lui avait dit.

C'était peut-être cette présence que je voyais maintenant dans l'œil gauche de Don Roberto, qui avait perdu son opacité et était devenu aussi clair que la scène d'un théâtre bien éclairé. Là où les lumières et les ombres étaient nécessaires et justes pour montrer les actions d'un drame si ancien, que Dieu lui-même avait écrit et continuait d'être joué devant des publics vides.

Dans la pupille de l'œil gauche se trouvait Ariel. Blonde et belle, athlétique et forte comme une adolescente de quinze ans élevée à la campagne.

"Tu le vois, n'est-ce pas ?" entendit-elle Natacha demander. « Tu es venu pour compatir avec ton père, si c'est vraiment ton père. »

Ariel le regarda dans les yeux, lui fit face et se tint devant lui. L'œil gauche était sans doute une scène dans un grand théâtre, et Maximiliano était étonné de voir à quel point cette capacité née dans la tête de Don Roberto avait grandi en clarté.

Puis Ariel commença à babiller, sans bruit, en remuant simplement ses lèvres.

« Il veut parler, mais il n'y arrive pas, il ne trouve pas les mots pour le définir », a déclaré Natacha. -Définir quoi ?!

-Quel genre de démon es-tu, pour lui donner sa place dans les cercles de la mer.

Maintenant je savais.

Don Roberto, trempé, comme s'il venait de sortir de l'océan, vit les villes infernales construites avec les vieux os de Dieu. Connaissant les secteurs habités par les différentes classes de démons, les pièces aperçues à travers les fenêtres, les choses et les coutumes de ces êtres, comme s'il s'agissait de familles taciturnes assises autour de tables pauvres.

Ariel.

Jésus.

C'était lui qui se tenait maintenant devant Maximilien.

Et comme il ne pouvait pas déchaîner sa fureur sur le vieil homme, non pas parce qu'il était un vieil homme, mais parce qu'il était le père de la femme qu'il aimait vraiment ; Et comme la culpabilité était à la fois une connaissance absolue et un désespoir absolu, il se tourna vers Natacha.

Il la vit debout, droite comme une fière vestale, plus jeune et plus belle qu'elle ne l'avait paru la veille. Pour cette raison, pour une telle beauté, il aurait pu s'arrêter, mais il savait clairement que la beauté est plus souvent cruelle que bienveillante, et le sourire de triomphe sur le visage de Natacha ne s'est jamais complètement formé. Ce dernier souhait, qui était de dire une dernière phrase blessante à l'homme venu rompre la monotonie désastreuse de sa vie, ne fut pas exaucé. Comme si cet homme était une fin et un miracle.

Un coup de sa main droite, une simple gifle, mais si forte qu'elle la fit tomber par terre et saigner contre le bord de cette commode où se trouvait le portrait de son fils.

Lorsqu'il leva les yeux vers la porte, il vit le capitaine, nerveux et à moitié habillé, cherchant quelque chose dans un autre tiroir de cette même commode. Ses mains tremblaient comme jamais lorsqu'il visait le jaguar. Il regardait Maximilien, comme s'il l'observait, comme s'il se sentait observé, comme si la force de ce jeune homme surpassait sa vieillesse reconnue, sa faiblesse, comme s'il avait honte d'être vu presque nu, comme il l'avait vu dominé par le caractère de sa femme.

Il lui a fallu beaucoup de temps pour trouver le revolver, comme pour donner à Maximilien le temps de réagir. Puis il le vit prendre dans ses bras le vieux et épuisé Don Roberto et courir vers la porte et hors de la maison.

Maximiliano entendit deux coups de feu dans l'obscurité et vit la lumière de deux flashs l'illuminer brièvement. Mais il était trop tard pour autre chose que le chemin qui l’attendait : la clandestinité et la jungle.

Ils ont marché sous la pluie pendant le reste de la nuit. Ils savaient qu’il était nécessaire de s’éloigner le plus possible de la ville. Il n'était pas sûr que le capitaine se tournerait vers la police pour le retrouver - il avait vu quelque chose dans la détermination hésitante du vieil homme à l'arrêter - et il n'était pas vraiment sûr non plus que sa femme soit morte. C'était quelque chose qu'il tenait pour acquis lorsqu'il voyait le sang, et quelque chose qu'il tenait pour acquis dès qu'il leva les yeux vers le capitaine. Mais quoi qu’il arrive, ils ont dû fuir.

Ils n'avaient pas parlé depuis qu'ils avaient quitté la maison. D'abord, Maximiliano portait Don Roberto dans ses bras. Tous deux étaient pieds nus, lui ne portant que son pantalon et le vieil homme sa chemise de nuit trempée. Il le porta pendant deux ou trois kilomètres, à un rythme très rapide, car il avait renoncé à courir, glissant plusieurs fois dans la boue, se relevant pour marcher à nouveau plus lentement, avec la pluie sur le visage, dans l'obscurité totale lorsque les lumières de la ville commencèrent à disparaître et d'abord la campagne puis les arbres commencèrent à envahir la route.

C'était un labyrinthe dans lequel il marchait à l'aveuglette, sur un sol glissant et traître. Quand il se rendit compte que Don Roberto lui parlait – il était tellement absorbé, tellement épuisé qu’il ne l’avait pas entendu – il décida de s’arrêter et de se reposer. Il étendit le vieil homme sur le sol, essayant de garder sa tête hors de la boue, mais il n'y avait pas un seul endroit sec ou couvert. Don Roberto ne montra aucun signe de vouloir s'asseoir, alors il laissa tomber sa tête sur le sol et ferma les yeux. La pluie tombait sur son visage et lui rendait la respiration difficile. Maximilien s'assit à côté d'elle et essaya de la protéger avec ses mains.

"Calme-toi..." dit-elle dans un murmure inintelligible, tout en essayant de nettoyer son visage de l'eau et de la boue.

Ils ne pouvaient pas rester là plus longtemps. Bientôt, il verrait les lumières de ceux qui les poursuivraient, mais peut-être attendraient-ils que le temps s'éclaircisse ou que l'aube se lève. Cela le soulagea un peu et il décida de se reposer également. Il n’y avait aucun moyen de s’allonger sans exposer à nouveau le vieil homme à la pluie, qui ne montrait aucun signe de ralentissement. Il imaginait comment un témoin extérieur les verrait, dans cette position ridicule. Soudain, il s'endormit, il ne savait pas pour combien de temps. Quand je me suis réveillé, il avait arrêté de pleuvoir. Il se força à rester éveillé, se leva et parla au vieil homme. L'autre hocha la tête. Il l'aida à se relever et à partir de ce moment-là, il marcha en s'appuyant sur Maximilien.

Il ne savait pas où il allait, il suivait simplement ce qui semblait être une ligne droite depuis la porte de la maison vers la directionsection qui croyait que la rivière était là. Mais ils tournaient probablement en rond, et le trajet en voiture à travers la ville l'avait probablement dérouté. Leur plan, s'ils en avaient un, était d'atteindre le rivage et de trouver un bateau dans lequel ils pourraient se cacher et fuir loin de la zone. Autour de la ville de Paraná, il n'y avait que des villages pauvres, qui seraient le premier endroit où les autorités chercheraient à les localiser.

Alors que le jour commençait à faire, il vit les silhouettes des arbres énormes qui s'élevaient tout autour, encore d'un vert foncé, mêlées à la brume, couvertes de rosée. Les branches tombaient lourdes, larges comme des canoës, soumettant tout à leur poids et à leur densité incroyables. La pluie semblait avoir ouvert des espaces libres qui, en quelques heures seulement, avaient été occupés par de nouveaux buissons et feuilles. Le chant des oiseaux pouvait être entendu de partout, depuis la cime des grands arbres, depuis les buissons et depuis le sol. Ils marchaient pieds nus sur le feuillage sec, se blessant sur les branches et les épines.

Si c'était le début de la jungle, encore si proche de la ville, se demandait Maximiliano, à quoi cela ressemblerait-il d'être immergé dans la vraie vie ? Il ne voulait même pas l'imaginer, et pourtant il s'était promis de le faire. Et maintenant qu'ils étaient là, presque nus et impuissants, à cause de leur propre incompétence, il n'y avait aucun moyen de reculer. Il était responsable de Don Roberto auprès d'Elsa. Il devait retourner à Buenos Aires avec son père en bonne santé, ou du moins vivant s'ils ne trouvaient pas un moyen de le guérir. Mais se retrouvant au milieu de la nuit, se frayant un chemin à travers les plantes et les branches qui les blessaient, il se sentit inconsolable. Il jetait de temps en temps un regard de côté au vieil homme, et une fois, le vieil homme lui jeta un regard en retour. Les yeux du vieil homme avaient adouci leurs différences, du moins grâce à la matinée. Ils semblaient tous deux grisâtres et transparents, et tous deux semblaient voir.

Il n'y avait aucun reproche dans ce regard, pas même un besoin ou un désespoir de comprendre ce qui s'était passé la nuit précédente. C'était ce à quoi je m'attendais, et pourtant il n'y avait rien de tout cela. Le regard de Don Roberto ressemblait à celui d'Elsa, et Maximiliano fut surpris de ne pas l'avoir découvert plus tôt. Il a vu de l'amour dans ces yeux, comme la fois où il s'est réveillé sur le bateau et a confondu le visage d'Elsa avec celui de la Vierge Marie. Il se revoyait traverser l'océan, de la façon dont ces deux-là l'avaient accepté, l'un le caressant comme un enfant, l'autre le tapotant comme un fils.

Alors Don Roberto, sans s'arrêter de marcher, leva sa main gauche, car avec sa droite il tenait le bras de Maximiliano, et la porta lentement jusqu'à toucher la croix d'argent. Maximiliano ne se rendait plus compte qu'il le portait encore. C'était très léger et je ne le remarquais que parfois quand je dormais. Si le geste du vieil homme avait pour but de l'encourager, de lui dire qu'il devait mettre son espoir en Notre Seigneur Jésus-Christ, il était trop obtus, trop insincère. La main du vieil homme, sale, osseuse et meurtrie, était davantage un symbole de souffrance que la croix elle-même,

avec son élégance, ses reliefs baroques et l'éclat exquis qui survivait aux coups et à la saleté.

Mais il lui suffisait de comprendre que le vieil homme comprenait tout, et peut-être même savait tout : la colère et la pitié, le ressentiment et le pardon, la folie et la béatitude. Du haut des arbres, des rayons de lumière perçaient le feuillage, séchant leur peau humide et leurs cheveux sales. La boue se détachait lentement, comme des coquillages abandonnés le long de la route, révélant deux corps plus blancs qu'ils ne l'avaient été pendant tout le voyage à travers la mer et la rivière. La boue les avait salis et lavés en même temps. Mais la boue avait laissé son odeur sur leur peau, l’odeur des excréments végétaux, des sécrétions et des excréments animaux, des cadavres qui mouraient là quotidiennement.

La jungle, peut-être, les avait choisis, les avait acceptés, et avait donc commencé à les marquer de la seule manière qu'elle connaissait : avec l'odeur qui ne s'estompe jamais.

Un jour, un des après-midis suivants, après que le soleil se fut levé et couché deux ou trois fois, ou peut-être plus, aucun d'eux n'ayant aucune notion du temps, ils arrivèrent au bord du large fleuve. Ils avaient mangé de la nourriture laissée par les villageois au pied de nombreux arbres, des carcasses de marmottes ou de chiens. Maximilien trouva deux grandes outres qui sentaient le doux ferment, dans lesquelles ils s'enveloppaient la nuit. Tout en les isolant du froid et de l'humidité de la nuit, il les protégeait de la vue et de l'odeur de nombreux animaux dont ils voyaient les yeux briller parmi le feuillage, les suivant et les traquant.

Il avait délibérément évité les zones peuplées. Quand on entendait à peine le bruit des gens, ou que la nuit on voyait la lumière d'une ville, ils changeaient tous deux de direction, et ils l'avaient fait de nombreuses fois. ou qui s'étaient déjà résignés à avoir définitivement perdu leur chemin. Mourir là-bas était mieux que d’être attrapé et emprisonné. Ils ne seraient même pas déportés en Espagne, mais très probablement condamnés aux misérables prisons de cette province.

Don Roberto semblait avoir décidé de partager le même sort avec lui. Il le disait avec sa façon de parler, avec son regard, parfois perdu, parfois lucide comme une étoile du matin, brillant comme une étoile si lointaine qu'elle était peut-être déjà morte, et seule sa faible lueur parvenait à Maximilien. Le vieil homme touchait la croix d'argent plusieurs fois par jour, et Maximilien proposa de la lui donner, mais il refusa. Il préférait la voir sur la poitrine d'un autre, comme un guide et un soutien ou un réconfort.

-J'ai trop mal à la tête maintenant, comme si je portais des sacs de plomb, ou comme si on m'avait tiré une balle dans les yeux. Parfois, j'ai l'impression de ne pas les avoir et je vois avec mon cerveau, d'autres fois, j'ai la sensation que mes yeux sortent de leur orbites et je vois comme si je regardais à travers un télescope. Alors je vois tellement de choses étranges, les petites, les immenses, les énormes comme de minuscules

fourmis, et je me rends compte qu'elles sont en fait les nombreuses parties qui composent ces choses.

Maximilien ne l'avait jamais entendu parler ainsi. Pas tant que ça, ni avec autant de détails. Son langage semblait avoir été enrichi par le silence et l’obscurité dans lesquels il avait été plongé ces derniers temps.

L'après-midi où ils atteignirent le rivage, le soleil se coucherait dans environ deux heures, pas plus. Le feuillage épais le cachait, les grands arbres qui s'empilaient les uns sur les autres, s'étiraient tordus dans leur empressement à se rapprocher de la côte, du rivage humide où il y aurait plus de nourriture et d'espace. C'est pourquoi le feuillage pendait et tombait dans la rivière, tiré et parfois détaché par le courant plus ou moins intense. Les quelques espaces dégagés étaient ceux ouverts par les indigènes pour pêcher, laver le linge et descendre les canoës. Mais aujourd'hui, il n'y avait personne et ils étaient assis dans une clairière de deux mètres de large au maximum. Ils regardaient les eaux couler, se demandant ce qu’ils allaient faire. La côte opposée, à peut-être deux kilomètres de là, dans des eaux profondes et torrentielles, était exactement la même. Arbre vert pur, dans un enchevêtrement encore plus impénétrable. Maximiliano avait Don Roberto serré dans ses bras, le berçant presque, lui parlant de pardon.

Ils n'avaient jamais commenté ce qui s'était passé chez le capitaine. Il croyait qu'il était plus proche de son cœur qu'avant, et son amour pour Elsa avait grandi avec son amour pour le vieil homme. Ce qu'il avait vu dans ses yeux quelques nuits plus tôt, la haine et la colère, était quelque chose qu'il devait exorciser, comme quelqu'un qui arrache les racines d'une mauvaise plante vénéneuse du jardin printanier de sa maison. C'étaient des racines qui s'étendaient de lui ou vers lui, Maximilien, car il les sentait s'emmêler dans les organes de sa poitrine, entourant même ses os. Depuis quelque temps, il était tellement pressé de s'échapper de lui-même qu'il ne savait plus où aller, car la jungle était le cœur même de l'enchevêtrement.

Alors qu'il ne restait presque plus qu'un halo, une veine de lumière mourant dans l'air, des lumières vives apparurent sur la même rive en amont, dans un méandre de la rivière.

-Il y a un port plus loin, ce sont des feux de péniche-. Il se leva et se suspendit à quelques branches solides pour regarder la rivière, car sans le coude qu'il avait fait, il ne l'aurait pas découverte. Il avait prévu d'y arriver et de se cacher sur un bateau, en continuant vers le nord jusqu'à atteindre l'endroit où Valverde lui avait dit d'aller. Là où je devais trouver les indigènes qui guérissaient. Ce n'était plus seulement l'œil de Don Roberto, mais aussi le salut de sa propre âme. Je savais qu’il n’y avait aucun moyen de séparer le corps et l’âme. Ils formaient un enchevêtrement semblable à la forêt impénétrable dans laquelle ils étaient plongés.

La mort de l’un était la mort de l’autre. Si même Dieu n’avait pas survécu à ses propres os, comment pouvait-il espérer que son cœur soit débarrassé des racines qui le nourrissaient ? Et ces racines ne servaient même pas de moyen de communication entre les êtres vivants – nous étions tous isolés,

les âmes isolées en permanence et infailliblement – elles n’étaient qu’un moyen de nourriture, de dépendance, d’esclavage.

Cette même nuit, peut-être une heure avant l'aube – il avait déjà appris à reconnaître le halo de lumière qui filtrait très prudemment à travers le feuillage, chose étrange, ce n'était pas encore l'aube et une patine de lumière était déjà visible sur les feuilles, peut-être le feuillage rayonnait-il ce reflet, ou était-ce simplement une illusion – il fit lever Don Roberto, et tous deux marchèrent lentement à travers les espaces étroits entre les plantes, aussi près que possible du bord. Peu de temps après, ils atteignirent le petit port où ils virent le navire ancré. Le ciel s'était presque dégagé, mais le soleil n'était qu'un aperçu, une promesse qui menaçait d'être brisée au plus fort de la journée.

C'était un petit quai, qui s'avançait dans les eaux de la rivière comme une vieille jacinthe d'eau, car il avait une forme circulaire après un passage étroit qui le reliait à labanque. Vert mousse sur les piliers, couleur bois écaillé, ébréché et enfoncé sur le reste. De leur cachette, derrière une cabane abandonnée qui devait être une vieille latrine inutilisée, ils entendirent le craquement du bois sous les pas des hommes qui allaient et venaient, transportant des choses vers le navire. Il était plus vieux mais plus grand que celui dans lequel ils avaient voyagé jusqu'au Paraná, avec sa coque métallique couverte d'algues et de rouille. C'était une matinée calme, donc ça oscillait à peine, avec un léger balancement imperceptible.

Ils auraient dû arriver plus tôt, se dit Maximilien. Il y avait trop de lumière pour se faufiler dans le vaisseau sans être vu. Ils se sont donc armés de patience. À chaque heure qui passait, il craignait que le navire ne prenne la mer et qu'ils ne soient abandonnés là, qui sait pour combien de temps. Après midi, les hommes ont commencé à disparaître dans une maison qui semblait être la salle à manger et le dortoir des gens du port. Il sut alors que le moment était venu. Il a aidé le vieil homme à marcher vers le quai. Il essaya de rester loin de la maison, mais il pouvait entendre les voix fortes et les rires très forts des hommes qui déjeunaient. Il y avait aussi des chiens, mais ils étaient à l'intérieur, autour de la table, attendant les restes de nourriture. Sans doute quelqu'un sortirait en les entendant, mais les hommes n'y prêteraient pas attention. Le bruit du courant était très fort et les machines du navire faisaient également un bruit intense.

Ils arrivèrent au quai et marchèrent le long de celui-ci jusqu'à ce qu'ils atteignent le côté du navire. Plusieurs aboiements ont été entendus. Maximiliano regarda en arrière, mais les chiens étaient toujours à l'intérieur de la maison. Étiez-vous sûr que le navire était vide ? Que personne, pas même un vieil homme, ne gardait la salle des machines, ou ne dormait après sa nuit d'ivresse, sur le point d'être réveillé par la faim et l'odeur de viande rôtie provenant de la maison ? Il ne pouvait être sûr de rien, mais il était trop tard pour reculer. Avant et pendant ces heures, il avait inventé des excuses à donner s'ils étaient retrouvés, il avait même pensé à la meilleure façon de demander miséricorde et pitié, en feignant l'impuissance et l'indigence. Et soudain, il se retrouva à rire de lui-même, car c'était vraiment ce qu'ils étaient, deux êtres en haillons errant affamés et sans but au milieu d'un endroit inconnu. Il n'y aurait pas besoin de dire

quoi que ce soit pour se justifier, il suffirait d'espérer qu'on les autorise à embarquer et qu'on leur offre de la nourriture ou qu'on les jette à nouveau à terre, traités plus mal que ces chiens, qui seraient sans doute nourris et hébergés.

Mais ils n'ont trouvé personne. Ils montèrent l'échelle, sentant la vibration des moteurs réchauffant leurs pieds nus comme un chatouillement. Ils cherchèrent la première trappe qui les mènerait sous le pont. Don Roberto avait du mal à trouver son chemin à travers les petites marches, et Maximiliano regardait sans cesse autour de lui pour voir si quelqu'un apparaissait. Le soleil se couchait derrière de lourds nuages noirs. Finalement, ils descendirent et cherchèrent dans les couloirs un endroit où se cacher. Ils descendirent à un autre niveau, où ils trouvèrent un grand entrepôt avec des marchandises. Il y avait des sacs de pommes de terre, de farine, de maïs, contre un mur. De l’autre côté, il y avait des caisses avec des boîtes de conserve de toutes sortes de nourriture. Derrière, une odeur de rat. Sur le dernier mur, en face de l'entrée, il y a encore des caisses avec des bouteilles : vins, brandy, gin, whisky. Au milieu de tout cela, des cordes, des planches, des chiffons et des matelas sales.

Et pas de lumière, car quand il fermait la porte d'entrée, il n'y avait plus que l'obscurité. Peu à peu ses yeux s'habituèrent, et demandant au vieil homme de rester assis et d'écouter si quelqu'un descendait, puisque son ouïe était devenue plus sensible, il commença à chercher ce qui pourrait leur être utile parmi toutes ces choses. Il choisit un matelas, le seul qui ne semblait pas avoir d'insectes ni sentir trop mauvais, l'enveloppa dans du tissu en cuir et le plaça derrière les caisses de canettes. Il supposait que la première chose que l'équipage utiliserait serait la nourriture périssable, et sans doute les bouteilles d'alcool, donc avec beaucoup de chance, ils pourraient passer quelques jours là-bas, jusqu'au prochain port.

Quand il eut fini, il vit que le vieil homme tremblait. Il faisait vraiment froid là-bas, mais surtout à cause de l’humidité accumulée. Les os du vieil homme commenceraient à craquer comme de vieilles chaînes, et bientôt même les siens feraient de même. Mais il n’y avait aucun moyen, et ils ne pouvaient même pas envisager d’allumer un feu pour se réchauffer. Ils s'allongent tous les deux sur le matelas, bien cachés derrière les tiroirs. Maximiliano se leva, observa à la lumière de la porte à peine ouverte et confirma l'efficacité de sa cachette. Il a accepté, mais s'est ensuite demandé si toutes ces marchandises seraient destinées à être livrées ou utilisées lors de voyages. Il s'est débarrassé de ses doutes ; il ne pouvait rien faire pour changer la situation. Ils attendaient quelques jours et essayaient de prier. Qui, se demandait-il, Dieu ne ferait-il pas descendre dans cette grotte, d'ailleurs il était déjà mort, comme il avait pu le voir dans les yeuxaux yeux du frère Aurelio, aux yeux de l'oncle José, aux yeux de don Roberto. Il s'asseyait avec le vieil homme et, joignant les mains sur la croix d'argent, ils disaient une prière, exactement comme le faisaient les païens. La croix, après tout, devant Jésus n’était rien d’autre qu’un instrument de punition, une autre forme de condamnation à mort. À l'époque, cela ne représentait rien de plus qu'une amulette, rien de différent d'une poupée d'argile modelée par les mains d'une sorcière, ou d'un tas de nœuds noués autour du cou, ou de la griffe d'un puma dans la

poche, ou de la mèche de cheveux bénie d'une personne décédée. Des choses auxquelles s'accrocher, des choses auxquelles confier le désespoir, pour le rendre plus accessible. Des choses comme ce navire qui les cachait dans ses intestins infectés, qui contenaient, espérons-le, que personne ne descendrait pour les découvrir. Mais ensuite il se demandait comment ils tiendraient le coup, combien de temps, et comment ils s'en sortiraient.

Ces questions ont gagné du terrain tout au long des heures de cette journée, alors que personne ne descendait chercher des provisions. Ils entendirent l'ancre se lever et le navire commença à se déplacer avec un craquement de poutres, comme s'il frottait contre le quai. Ils entendaient des cris et des rires, et imaginaient ce qui devait se passer : les cris et les insultes du directeur, les rires de l'équipage. Puis la sérénité s'est transformée en un bruit de métal, de chaînes et de vagues déferlantes qui se faisaient sentir encore plus fort là-bas. De quelque part, par une fissure, de l’air plus frais entrait, ce qui était une bénédiction. Les deux étaient extrêmement sales. Le corps du vieil homme, désormais dépouillé de sa chemise de nuit, n'était plus qu'un maigre fragment d'humanité allongé sur le matelas. Il chercha un chiffon aussi propre que possible et ouvrit une bouteille de cognac pour nettoyer le vieil homme. Don Roberto remua en sentant la brûlure de l'alcool sur ses blessures, mais il ne fit aucun bruit pour se plaindre. Ce faisant, il se demanda ce qu’ils buvaient ; ils ne pourraient pas survivre avec ces boissons ; ils avaient besoin d'eau. Il donna quelque chose à boire au vieil homme, espérant que cela le ferait dormir quelques heures. Puis il ôta son pantalon, qui était un chiffon, et commença à se nettoyer également. L'odeur de l'alcool le calmait quelque peu, surtout la fraîcheur de l'alcool sur sa peau, même sur les plaies, qui de toute façon avaient besoin d'être nettoyées avec quelque chose de fort. Il mit la bouteille de côté, s'allongea et entra bientôt dans un rêve profond et lucide, où les bouteilles se déversèrent sur lui comme un bain balsamique, frais et rafraîchissant.

Il ne ressentait plus de douleur ni de brûlure, seulement une énorme fatigue qui le plongeait dans les eaux profondes du fleuve de la mort. Le Styx était plus serein que je ne l'avais imaginé, il n'y avait pas de feu sur les rives, mais il y en avait autrefois, et il ne restait que la désolation, un crépuscule permanent, un silence sans douleur, une paix sans consolation.

Mais les berges reculaient, suivant le courant, et il remontait le courant. Sans lever la tête, il vit que Dieu l'attendait, patient, assis comme un colporteur, ou comme un chasseur attendant l'arrivée de ses chiens. Si patiente que la mort était encore plus supportable que la patience infinie et impitoyable de Dieu.

Il s'est réveillé en sursaut : un claquement sur la porte de la cave. Il ouvrit les yeux et la lumière disparut soudainement. Quelqu'un était venu et reparti. Combien de temps es-tu resté à l'intérieur ? Avaient-ils été découverts ? Quelqu'un est sûrement venu chercher une bouteille et est parti très vite. Je n’avais aucun moyen de savoir quelle heure il était. Il s'était endormi et avait perdu la notion du temps. Il se peut que ce soit déjà

la nuit, ou peut-être le lendemain. Il s'est levé pour voir s'il entendait quelque chose, des bruits de mouvement qui pourraient indiquer l'heure probable de la journée. Il entendit les voix fortes habituelles, les hommes se criant dessus même s'ils se tenaient juste à côté les uns des autres. Les obscénités et les insultes ont pris de nouvelles significations parce qu'elles étaient appliquées à n'importe quel usage. De toute façon, il ne comprenait pas ce qu'ils disaient, alors il a abandonné. C'était le jour, probablement l'heure du dîner. Les moteurs tournaient au ralenti et ils naviguaient dans un silence quasi total. Don Roberto s'était réveillé et l'appelait à voix basse.

-Me voici, père. As-tu froid ?

-Encore un peu.

Maximilien le recouvrit d'un sac de jute. Puis il chercha quelque chose à manger. Il a opté pour des pommes de terre crues et quelques boîtes de pois chiches en conserve. Ce n'était pas difficile de les ouvrir, il y avait toutes sortes d'outils là-dessous. Ils se sentaient tous les deux satisfaits pour la première fois depuis tant de jours. Le vieil homme se sentait nauséeux, mais réussit à se contenir. Maximiliano lui caressa le dos, l'exhortant à garder la nourriture à l'intérieur. Il était maigre et craignait de mourir avant d'atteindre sa destination, dont il n'était pas sûr où elle se trouvait réellement, mais Roberto se retint et continua à manger dans la boîte. Le jus était délicieux pour leurs corps affamés, et les pommes de terre étaient comme le pain qui l'accompagnait. Ils avaient soif, alors il a eu recours à un vin qui semblait doux à cause de l'étiquette.

-Il doit provenir du domaine viticole exclusif duCapitaine, plaisanta Maximilien. Tout ce dont nous avons besoin, c'est de nous asseoir à votre table.

Don Roberto émit un petit rire bas, mais c'était le premier depuis longtemps. Puis il dit qu'il avait besoin d'uriner, alors Maximiliano, sachant que ce serait un autre problème pour eux deux s'ils restaient là-bas trop longtemps, le conduisit vers l'un des matelas déjà sales, où l'ancienne odeur cacherait les nouveaux. Ensuite, il le fit s'allonger et il attendit les sons venant d'en haut. Il se tenait près de la porte, à l'écoute du moindre bruit qui pourrait indiquer quelque chose, les pas du garde sur le pont, le bruit de l'eau, le chant d'un oiseau. Puis il entendit, alors qu'il ouvrait légèrement la porte, le chant des grillons. Il savait qu'il faisait nuit et, comme il avait entendu des voix peu de temps auparavant, il décida de rester éveillé jusqu'à ce qu'il soit sûr que tout le monde dormait. Il y aurait probablement un garde qui surveillerait le parcours, mais je pourrais peut-être le faire dévier du parcours pour aller chercher de l'eau.

Peu de temps après, il ouvrit la porte et monta à l'échelle. Il a sorti la tête et n'a vu personne. Il était très tard dans la nuit, calme, chaud. Le chant des grillons était très fort, et le seul autre son que l'on pouvait entendre était le faible bruit des vagues frappant la coque. Il avait vu des tonneaux dans le mess du navire, alors il s'y rendit, passant sous la fenêtre où devait se trouver le timonier. Il sentit ses pieds nus sur le bois, recouverts d'une paire de sous-vêtements fabriqués à partir du vieux tissu de son pantalon déchiré. Il arriva à la salle à manger et se dirigea directement vers les

tonneaux. Comment transporterait-il l’eau, se demandait-il. Il vit des verres, des cruches et des plats de service sales sur la table, mais il lui était impossible de les atteindre. Il trouva des bouteilles de vin, vida le reste et les remplit d'eau. Il chargea ce qu'il pensait pouvoir transporter sans risquer de les voir tomber, et retourna aux écoutilles. Il posa les bouteilles, descendit, les reprit et les referma. Il était heureux d’avoir eu de l’eau. Il réveilla Don Roberto et lui donna quelque chose à boire. Le vieil homme le regarda avec bonheur, mais il savait que cela ne durerait pas longtemps. Même s'il utilisait les mêmes bouteilles pour les remplir encore et encore, il risquait davantage d'être surpris en train de voler une nuit.

Au moins cette nuit-là et le lendemain, ils auraient de l'eau, s'ils en prenaient bien soin, et ils n'auraient pas à se soucier de la nourriture. Seulement du temps et de la curiosité des hommes, voire du hasard et de la malchance. Les dangers, se dit Maximilien. Mais le vieil homme toucha la croix d’argent et ferma les yeux. Il n'y a pas de hasard, pensa Maximilien en essayant de s'endormir, seulement des événements auxquels leur vie les conduirait.

Ils ont passé dix jours dans la cale du navire. Peut-être onze, peut-être douze. Il y avait des jours où il n'était pas sûr d'avoir dormi plus qu'il n'aurait dû, ou si sa veille, qu'il considérait comme la durée du jour, incluait en fait aussi la nuit. Plus le temps passait, plus ils se perdaient dans le temps. Cette cale était comme le navire d'Achéron, et ils voyageaient sans temps, obstinés cependant à continuer de s'accrocher aux mesures mortelles de l'ancienne vie.

Lorsque la porte se referma, l'obscurité se transforma en une obscurité à laquelle ses yeux étaient si habitués qu'à la fin de cette période, ils l'avaient déjà reconnue comme la vraie lumière du jour. Il n’était donc pas difficile que ses heures se transforment en jours, et ceux-ci en de longs jours où la conscience coulait ou s’endormait avec une grande facilité. Il n’y avait plus de périodes d’exaltation, plus de désespoir, plus même de conversations. Chacun se levait de sa cachette, faisait quelques pas, puis se recouchait en silence. Il ne faisait ni froid ni chaud, et ils n’avaient plus peur d’être découverts. Les rares fois où les membres de l'équipage sont descendus, c'était pour quelques minutes, juste assez pour récupérer une bouteille ou un sac de farine.

Parfois, un homme corpulent, torse nu et portant une casquette blanche, descendait. Ce devait être le cuisinier. Il était le seul à avoir passé près de cinq minutes à chercher quelque chose qu'il n'a finalement pas trouvé. Ils restèrent tous les deux cachés, respirant très doucement et tranquillement. Ils l'entendirent murmurer des insultes à son encontre ; il devait protester contre l'état sale de la cave, car il était vrai que l'odeur d'excréments et d'urine était intense. Les matelas remplis de saletés ne pouvaient pas être placés au même endroit que les ustensiles de cuisine. C'est ce qu'ils entendirent clairement lorsqu'il ferma la porte. Les mots étaient adressés à quelqu’un à l’autre bout de l’escalier ou du couloir. Maximilien savait alors qu'ils n'auraient plus de temps. Ils viendraient bientôt nettoyer l'endroit.

Les fois où les moteurs s'arrêtaient et où le balancement du navire indiquait un arrêt, les bruits là-haut ne cessaient jamais, et ils n'avaient aucune chance de voir s'ils pouvaient sortir sans être vus. J'espérais faire une escale d'une nuit dans un port, mais cette opportunité ne s'était pas encore présentée. En pensant à cela, il s'endormit. Et l'éveil était comme le passage vers une autre vie.

Trop de lumière qui faisait mal aux yeux. Il savait avec certitude ce qui leur arrivait seulement parce qu'il pouvait clairement entendre les voix et les rires des marins. Il a été frappé aux côtes et au visage, puis soulevé et jeté. En tombant, il sentit la terre et la boue de la plage.

- Jetez aussi le vieil homme dedans ! Allez jeter vos déchets ailleurs ! – cria une voix. Les hommes riaient et se moquaient.

Il savait que Don Roberto était à quelques mètres de lui, il avait senti l'impact à côté de lui. Un tel coup aurait pu le tuer. Il a essayé de se lever mais ses jambes étaient engourdies. Il tendit les bras et se traîna sur quelques centimètres vers la silhouette qu'il vit juste à sa gauche. La lumière le blessait, et le jeu des ombres sur les corps des hommes ressemblait à un jeu de chinois. Il regarda en arrière, forçant ses paupières à rester ouvertes. Les hommes sont retournés au navire. Il vit le vieil homme à quelques pas de lui, face contre terre sur la plage, la tête tordue et un bras qui semblait cassé. Il essaya de se lever, mais soudain il ressentit une douleur très forte dans sa jambe droite, et chaque fois qu'il essayait de la bouger, les os résonnaient comme des castagnettes. Il toucha son corps, sachant qu'il était complètement nu, tout comme Don Roberto. Il sentait sa jambe mouillée, avec des croûtes de boue qui séchaient. Il sentait le sang frais. Il se tourna pour se regarder, assis un peu. La douleur était trop forte, mais il savait d'une certaine manière que ces jours d'enfermement avaient engourdi ses sens et ses réflexes.

La lumière du soleil était un halo blanchi à la périphérie de ses yeux, mais au centre, les choses prenaient forme. Il a vu la jambe cassée en deux et les os exposés. Chaque fois qu'il bougeait, la douleur était une sorte de son sourd qui résonnait dans ses nerfs. Il arrêta d'essayer et rampa jusqu'au vieil homme. Il secoua un peu le vieil homme pour voir s'il se réveillerait. Il tourna sa tête sur le côté pour sentir son souffle. Oui, on aurait dit qu'il respirait encore. Le bras tordu n'avait apparemment rien, juste des blessures. Il commença à prier pour qu'elle se réveille. Il pensait à sa croix d'argent, il la portait toujours. Il le serra très fort, l'enferma dans le poing de sa main gauche et le plaça sur la tête de Don Roberto.

« Dieu », dit-il à voix très basse, répétant quelque chose qu'il avait lu autrefois, tandis que le navire soufflait sa cheminée à vapeur en guise d'adieu, « il m'a été donné une bouche pour dire de grandes choses et des blasphèmes, et l'autorité d'agir pendant quarante-deux mois. » Et il ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu. Il m'a été donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre, et d'avoir autorité sur toute tribu, tout peuple et toute nation.

Le klaxon du navire résonnait comme ce que j'imaginais être le gémissement d'un dinosaure fatigué dérivant pour mourir dans l'eau,

tandis que le soleil semblait s'étendre en halos concentriques de couleurs différentes et inconnues. La plage était plus large, car la rivière s'éloignait avec le bateau, et les arbres grandissaient en hauteur et en taille, la jungle se rapprochait, et de là sortaient les bêtes sauvages prononçant les mêmes mots qu'il avait dits.

Il secoua le corps du vieil homme, essayant de forcer les mots dans sa tête comme s'ils étaient une force électrique qui raviverait son cœur fatigué. Puis le vieil homme ouvrit les yeux, et ils étaient normaux. Ils n'avaient plus ce halo opaque de cécité, ils étaient bruns, presque verts parfois, et Maximiliano concentrait son regard sur le centre de son œil gauche. Il ne voyait rien d'autre que son propre reflet, et c'était cela qui l'effrayait, ce qui lui faisait vraiment comprendre que celui qui avait prononcé ces paroles du Livre de l'Apocalypse était quelqu'un d'autre qui l'habitait maintenant, ou du moins qui avait finalement pris le contrôle du corps de Maximilien. L'être qui l'habitait, un parmi tant d'autres, un pour chaque livre de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'un implorait, l'autre humiliait, l'un tuait, l'autre bénissait. Et bien d’autres qui se sont rebellés. C'était maintenant au tour de ce dragon de prendre possession du monde environnant.

Il savait alors qu'il s'élèverait, que sa domination était en cet endroit : la jungle et la rivière, et tout le ciel et toute la terre au-dessus et au-dessous de lui. C'était si facile à savoir, comme il lui était si facile maintenant de se relever avec sa jambe cassée et de la traîner le long de la plage comme s'il était un dieu portant un bâton avec lequel gouverner le monde.

23

Parfois la douleur était trop forte, mais le corps les trompait, les anesthésiant pour qu'ils demandent à bouger et à échapper au danger qui les menaçait. Pour Maximiliano et Don Roberto, le danger était derrière eux et devant eux. Mais il s’agissait presque de nuances, de degrés de danger, de proximité d’événements violents possibles, de malheur et de tragédie. Ils étaient faits pour la tragédie, se dit Maximilien à travers ses larmes, lorsqu'il se laissa finalement tomber à côté du corps du vieil homme, après l'avoir traîné à l'ombre des premiers arbres énormes qui ressemblaient à des monstres aux nombreux bras angoissés, déplorant pendant des millénaires la misère éternelle de la vie. Je sais siIl se sentait protégé par eux, d'une manière incertaine, comme si tous ces mois au

contact de la mer, de la rivière et de la jungle l'avaient mis en contact avec sa vraie nature : la nature sauvage.

Et le sauvage était le divin. Si Dieu était au plus profond de nous, il n’y avait pas d’autre choix que de plonger dans notre propre douleur jusqu’à ce que nous le trouvions. Dieu, qui se précipitait comme un rongeur dans son terrier profond creusé dans la boue, comme une araignée fuyant pour se cacher et ensuite errer sur les corps endormis des hommes.

Ils faisaient désormais tous deux partie de cette jungle. L'ombre du soir tombait et sa jambe cassée, avec des os éclatés dépassant à divers endroits de la peau, était devenue engourdie comme si elle ne lui appartenait plus. Et ce sentiment était bon, car son corps savait agir bien mieux que son esprit. Même son âme pouvait errer, s’écartant des chemins du bien que la Providence avait tracés pour la contemplation de Dieu et le salut de l’âme. Il n’en va pas de même pour le corps, dont la seule intention était la survie, et qui consacrait à cette fin toute sa force et son énergie, sans crainte ni doute moral ou éthique, d’un séminaire ou d’un salon aristocratique. Il croyait que la civilisation était le produit de l’esclavage et que la peur des autres avait créé des hiérarchies qui avaient érigé des murs armés entre les hommes. Le corps sait, et c'est ce qu'il réalisait maintenant, en se souvenant des livres d'anatomie qu'il avait lus dans la bibliothèque de l'oncle José, car c'était comme s'il les relisait dans le paysage accidenté, éblouissant de sérénité, lumineux et sombre à la fois, de l'ombre qui se profilait dans ce lieu perdu.

Dieu en tant que produit le plus élevé de la civilisation, en tant qu’idée, en tant que physiologie de la connaissance, et la connaissance a été exposée au drame de la maladie, de la sénilité et de la détérioration du système nerveux. Dieu, tombé dans l'oubli comme un vieillard décrépit, ne reconnaît plus ses enfants, et nous ne reconnaissons plus que son corps couché dans un lit de pension, aux draps sales et râpés, avec l'arôme de la mort représenté par les odeurs putrides du corps, les odeurs d'un vieil hôpital. Un hôpital sans personnel, sans médecins ni infirmières, avec d'énormes salles vides, avec des lits isolés ou cachés dans l'ombre, des murs d'où pendent des écailles de peinture comme les peaux d'animaux antédiluviens empaillés dans un musée plus vieux que l'histoire du monde elle-même. Qui est venu le chercher ou qui aurait prévenu qu'il était là, nous ne le savons pas, et nous attendons son arrivée, assis sur une chaise trouvée dans un coin, volée aux toiles d'araignées qui l'ont kidnappée des mains du temps, nous attendons l'arrivée des hommes qui viendront avec le grand sac sur le dos. Peut-être avec des couteaux, des haches, des scalpels, des fils de suture, de la poudre de chaux, pour enlever les os définitivement morts.

Et Maximilien attendait ainsi, aux côtés du vieillard, dont il ne savait ni s'il était vivant ni mort, mais qu'il avait porté dans l'ombre comme on porte un enfant qui a besoin de soins. Il savait qu'il survivrait, peut-être sans jambe, mais plus fort que lorsqu'il s'était embarqué à Cadix. Les ombres des arbres qui avançaient le confirmaient, tandis qu'il entendait les hiboux crier et le vent bruisser doucement à travers les grandes feuilles de palmier autour de lui. Puis, l'odeur particulière des animaux, l'odeur de la chair exposée, du sang versé peu de temps avant. Et il se mit à murmurer :

- Ma jambe, mon Dieu, mes os sont le piège. Mes os, comme les tiens, mon Dieu, tomberont dans la même mer sans fond, pour nourrir les démons. Les démons de la jungle, ces prédateurs qui m'entourent maintenant, dont je vois les yeux se cacher dans l'ombre de la nuit enfin tombée comme une immense lune sans lumière, la lune comme une pierre, tout simplement, une pierre tombale sans marques pour toute l'humanité. Les grognements et le mouvement des pattes sur le gravier. Le bruit de l'eau de la rivière alors que sa marée monte lentement. La nuit vit, la nuit se remet de la dictature du jour, la nuit récupère le temps, et quelques heures suffisent pour assimiler tout ce qui l'intéresse, tout ce qui existe.

C'est pourquoi il pensait que c'étaient eux qui l'avaient ramassé brusquement, ceux qui avaient l'odeur du sang sur la peau, comme de la peinture de guerre. Sans griffes, ils ressemblaient à de simples doigts. Ils émettaient des sons semblables à des voix humaines. Il se laissa soulever et reposer entre des griffes qu'il prit pourtant pour des bras humains alors qu'il marchait le long des sentiers étroits de la jungle. Il voulait parler mais il ne pouvait pas. Il ouvrit les yeux et n'aperçut que le masque peint sur un visage. Il sentit sa jambe pendre sur le côté et les voix semblèrent le réconforter. Le balancement de sa jambe renouvela la douleur, et il hurla et s'évanouit, ne se souvenant de rien de la fin de cette nuit. Je me suis réveillé sans douleur et la jambe s'est rétablie, comme un miracle de sarcasme hostile.

Le soleil l'a réveillé dans la cabane. Il ouvrit les yeux, aveuglé par tant de lumière, mais plus que la lumière, il trouvait la chaleur agréable. sur une peau nue et douloureuse, recouverte d'une couverture tissée à partir de ce qui ressemblait à de la laine de mouton. Il commença à le sentir et le souleva pour se couvrir davantage. Il entendit des rires autour de lui et regarda. Il y avait des indigènes presque nus, couverts de pagnes, certains avec des visages peints et des corps forts, d'autres plus âgés, beaucoup édentés au milieu des sourires qui célébraient la curiosité naïve de Maximiliano pour le tissu.

L’un d’eux s’agenouilla au pied du lit et lui parla. Il était encore jeune, mais il semblait être le plus autoritaire du groupe. Il lui a dit quelque chose qu'elle n'a évidemment pas compris. Comment allait-il s'entendre avec eux, s'il était finalement arrivé à l'endroit qu'il cherchait. Il secoua la tête, laissant entendre qu'il ne comprenait pas. Il dit quelque chose à une femme qui attendait à l'entrée de la cabane. Elle est arrivée avec un récipient et quelques chiffons. Elle était vieille, avec des seins affaissés et nus et des cheveux blancs lâchés. Il était cependant fort, car il le souleva du lit et lui fit boire de l'eau. Puis, soulevant un autre récipient, il le déplaça d'un côté à l'autre pour le nettoyer. La jambe était droite et intacte, mais maintenue rigide par deux planches de chaque côté. La vieille femme découvrit la jambe recouverte de bandages faits de feuilles fraîches. Alors Maximilien vit les points de suture dans la peau, les os n'étaient plus visibles et il les sentit à leur place, la couleur de sa peau restaurée, pleine d'ecchymoses et de taches de sang. Il remua ses orteils, se sentant bien pour la première fois depuis longtemps.

L’homme qui lui avait parlé revint pour examiner les blessures. Il les a touchés avec ses doigts, et ils ne lui ont pas fait mal. Il lui sourit et ordonna à la vieille femme de les recouvrir à nouveau. La femme le fit et finit de le laver. Il se sentait touché par l’eau chaude, et il n’avait pas honte de se sentir nu devant tous ces étrangers. Ils n’ont pas ri, ils ne se sont pas moqués et ils l’ont sauvé.

Puis tout le monde est parti et l'homme qu'il connaissait depuis lors comme le médecin du village est resté. L'homme était assis par terre, les jambes croisées, et lui parlait comme s'il était sûr que Maximilien le comprenait. Il ne comprenait rien, seulement la raison pour laquelle il le faisait : le seul besoin de l'accompagner, de le calmer, de l'entraîner, lui aussi, au son de sa voix et de son langage. L'homme à la peau sombre, au corps fort et au visage doux, lui parlait plus chaleureusement que beaucoup de blancs civilisés.

Maximiliano voulait savoir quel était le sort de Don Roberto. Il posa la question comme s'il parlait à un enfant, il ne pouvait pas s'en empêcher, il ne connaissait pas d'autre moyen. Il bougeait ses mains, faisait des signes et prononçait des mots espagnols comme s'il envoyait un télégramme. L'homme semblait offensé, et Maximilien comprenait pourquoi : il avait été insulté. Mais il répondait aussi par des signes, comme par moquerie, et comprenait moins que si je lui avais parlé dans son étrange langue.

Il apprit que le vieil homme était vivant dans la cabane voisine. Il a demandé à le voir, et il a alors su que le médecin comprenait la langue.

"Est-ce que tu me comprends?" demanda Maximiliano. "Parlez-vous espagnol?"

L'homme rit et dit :

-Je comprends vos paroles, je lis vos livres, mais je ne parle pas bien.

Des livres ? Maximiliano avait beaucoup de choses à demander, il était étonné, effrayé aussi.

-Puis-je voir le vieil homme ?

L'autre répondit qu'il ne devait pas encore se lever. Le vieil homme était en bonne santé, mais aveugle, et il essayait d'en découvrir la cause.

Il était presque midi et un soleil radieux brillait à travers les fissures du toit et à travers les ouvertures des portes et des fenêtres. C'était le printemps, peut-être, il n'avait plus aucune notion du temps. Son arrivée à Buenos Aires semblait remonter à de nombreuses années, mais en réalité, cela ne faisait que deux mois, ou un peu plus. Mais tout comme son déplacement de lieu avait été si brusque, si discordant, la distance si énorme, d'une ville civilisée à une jungle, il ne lui semblait pas étrange que le temps ait également été aussi étendu que l'espace le suggérait. Il s’agissait cependant de deux entités qui ne fonctionnaient pas en parallèle et qui ne correspondaient pas l’une à l’autre, sauf dans de rares occasions que l’on pourrait qualifier d’exceptions à la causalité. Ces pensées le conduisirent à ses études théologiques, et il réalisa alors qu’il lui manquait la croix d’argent.

Il sentit sa poitrine, la cherchant. Le médecin indigène l’a vu et a compris ce qu’il cherchait. Il a fait signe qu'il la tenait.

« J'avais peur de l'avoir perdu », a déclaré Maximiliano. « C'est un cadeau de mes parents. »

L'homme le fixa alors du regard, s'approchant de lui presque si près qu'il pouvait sentir son souffle sur son visage. Il l'observa attentivement, comme s'il s'agissait d'un objet, d'un animal qu'il allait acheter. Que cherche-t-il dans mon visage, se demandait Maximiliano. Maintenant il pose sa main sur mon front, touche mes cheveux, sent leur épaisseur, je n'ai pas peur du danger de mourir, mais de ce qu'il pense.

Puis l’homme fit signe qu’il reviendrait. Il est parti en laissant la bâche relevée. Maximilien a vu le mouvement du village après midi. ia : des femmes à moitié nues qui passent avec des pots sous le bras ou sur la tête, des enfants qui les suivent, des chiens qui aboient et courent avec elles, des veaux attachés à leurs clôtures. Il vit les grands arbres projeter des ombres intermittentes sur les chemins entre les huttes. Il entendait le brouhaha des gens, le bruit de l’eau dans les bateaux, les cris des hommes qui revenaient manger, peut-être de la pêche dans la rivière, des terres agricoles voisines ou des usines d’une ville voisine. Je ne savais pas où j'étais, dans quelle province du pays ou à quelle hauteur du fleuve Paraná. Même si la rivière qu'il entendait à proximité était peut-être un affluent et était immergée au plus profond de la jungle. D'après ce que je pouvais voir à travers la porte, c'était un petit village reculé, mais très peuplé et actif. Peut-être étaient-ils les seuls habitants d’une ancienne tribu.

Le médecin est revenu avec une boîte. Il le laissa tomber à côté du lit et l'ouvrit. Il sortit d’abord la croix d’argent et la lui tendit. La chaîne était cassée, alors le médecin lui a dit qu'il lui donnerait une nouvelle chaîne plus tard. Puis il sortit quelques cahiers reliés, deux au total, vieux et usés. Il les mit de côté, car il voulait d'abord lui montrer la croix en argent qui ressemblait beaucoup à la sienne. Maximiliano le prit dans ses mains et comprit ce que l'autre voulait lui faire comprendre. Les deux provenaient du même orfèvre. Je savais que les jésuites avaient bâti une civilisation dans cette partie du pays, avaient converti les indigènes en chrétiens pratiquants, au moins dans une certaine mesure, et puis tout s'était effondré lorsque les prêtres avaient été expulsés. Cela s'était produit deux siècles auparavant, ou un peu moins, mais les enseignements avaient persisté comme des ruines qui se dressaient encore au milieu de la jungle. J'avais entendu et lu tout cela en Espagne, et c'est seulement maintenant que je savais que je le reverrais bientôt, lorsque sa jambe irait mieux et qu'il serait sorti de ce lit. Mais pour l'instant, il avait la voix de cet homme et ces écrits qu'il voulait voir tout de suite.

Cependant, le médecin semblait toujours les nier, car il les laissait de côté, attirant leur attention sur la similitude des croix.

« Qui a fait cette croix ? » demanda Maximilien en désignant le nouveau.

« Le capitaine », répondit l’homme.

Maximiliano ne comprenait pas, mais oui, se dit-il immédiatement, il commençait à comprendre la curiosité du docteur pour son visage.

-Comment s'appelait-il ?

L'homme indigène a ensuite soulevé les cahiers attachés et a pointé un nom sur la première page. Il a été endommagé par l'humidité et la poussière. Maximilien souffla, craignant de briser cette relique, mais les papiers n'étaient pas si vieux. Il a vu une date qui n'avait pas plus de vingt ans et qui portait le nom de José Menéndez Iribarne.

-Le capitaine leur a-t-il appris à lire ?

-Non, son frère et sa femme. Ils avaient une école dans le village. Quand j'étais tout petit - il a mis sa main à la hauteur de son genou - je n'ai pas dépassé cela, et la dame m'a appris tout ce que je sais. C'est pour cela que j'ai pu aller à l'école en ville plus tard, quand ils sont partis et ont fermé l'école.

-Pourquoi ont-ils fermé ?

L'homme haussa les épaules. Il ne savait pas, dit-il, ou il n'était pas sûr de ce qui s'était passé. Il le regarda avec inquiétude, entrevoyant la ressemblance.

« Es-tu son fils ? » il a demandé. "Il est tellement semblable..."

-Je suis le neveu du capitaine, le fils du couple.

Il répondit comme si tout cela était si normal, et pourtant il fut le plus surpris de découvrir que ses parents avaient été missionnaires laïcs dans ces terres avant sa naissance. Pourquoi l'oncle José ne lui avait-il rien dit de tout cela ? il se demandait.

« Je veux lire ces cahiers », dit Maximiliano.

L'autre les lui a remis.

-Y a-t-il des photos ?

Le médecin ne semblait pas comprendre, mais recommença immédiatement à chercher dans la boîte. Il n'a pris qu'une seule photo visible, les autres ont été emportées. Maximiliano prit la photo avec un tremblement qu'il ne pouvait contenir, et la regarda attentivement, comme s'il voyait quelque chose de sacré, quelque chose de vénéré depuis de nombreuses années. Il avait vu à Cadix des photos de ses parents, toujours célibataires, mais si primitifs qu'ils avaient presque disparu au moment où il avait pu les voir. Mais sur cette photo prise au milieu de la jungle, ils étaient trois, les deux frères et la femme de l'un d'eux. Sa mère était entre eux, et quiconque ne le savait pas n'aurait pas deviné de qui elle était la femme. Les frères souriaient, un bras derrière le dos et leurs mains libres dans la poche de leurs vestes. L'oncle José, qu'il reconnut parce que son visage était déjà rasé de près, contrairement à la barbe soignée de son père, avait un fusil sous le bras. Elle était très belle, vêtue d'une longue jupe qui devait être inconfortable pour elle dans ces régions, d'une chemise d'aspect vieillot, et pourtant elle avait l'air heureuse. Les visages des frères

étaient très similaires, et Maximilien souhaita soudain avoir un miroir à proximité pour se regarder et se comparer. Et comme si une telle pensée était exprimée à haute voix, le docteur s'approcha de lui et dit :

-Je pensais que c'était le fils du capitaine. L'Italie, il lui ressemble tellement. Je pensais l'avoir vu comme ça la fois où ils sont arrivés.

Maximiliano sourit et secoua la tête.

-Des ressemblances familiales, seulement.

-Et qui est l'homme avec qui tu es arrivée ?

-Le père de ma femme.

Le médecin a dit qu'il prendrait soin de lui.

-Où avez-vous appris tout ce que vous savez sur la médecine et la guérison ?

-Je suis allé à l'école en ville, mais j'ai tout appris sur la guérison auprès de mon peuple ; mes ancêtres en savent beaucoup plus que les hommes blancs.

Maximilien rit, et l'autre sembla s'en offusquer. Il demanda alors pardon, il lui devait sa vie et celle de Don Roberto.

-Je veux me lever et voir le village, montre-moi tout ce que tu sais.

L'homme se leva alors et rit de plaisir, lui tapotant la poitrine en signe d'amitié.

-Il le fera quand il ira mieux et pourra marcher. La jambe est gravement cassée et il faudra beaucoup de temps pour guérir. Je dois aller voir le vieil homme maintenant, je vous verrai ce soir, monsieur…

« Maximilien », dit-il.

-Je m'appelle Cahrué.

Quand il fut seul, il regarda à nouveau la photo. Il pensa : Je lirai les cahiers aujourd'hui. Mais alors qu'il se perdait dans l'image de la photo, il s'endormit. Ses paupières ne pouvaient supporter le poids du sommeil, et la fatigue de tant de chagrin et de tant de jours de faim et de souffrance se précipita sur son corps, l'enlevant vers son royaume triste et méditatif.

Il s'est réveillé au son de la voix de Cahrué. Il faisait déjà nuit et un feu de joie éclairait la cabane. Dehors, le chant des hiboux et les aboiements intermittents des chiens résonnaient. Une voix de femme protesta, aiguë et dissonante au début, puis brisée, fatiguée, et finalement presque morte. Cahrué se moqua d'elle et Maximiliano lui demanda ce qui n'allait pas.

-C'est la vieille dame qui est venue ce matin pour le nettoyer, elle s'occupe du vieil homme qui est venu avec toi. Il semble qu'elle se soucie beaucoup de lui, et elle a protesté auprès des enfants qui l'aident. C'est une très bonne femme...

-Et comment va Don Roberto ?

-Les blessures vont mieux, mais il est toujours aveugle. Savez-vous depuis quand il a perdu la vue ?

-Depuis que je le connais, il y a deux ou trois mois à peine, il n'a jamais regardé sur son côté gauche. Votre fille m'a demandé de l'amener dans ces parages, car on dit que vous savez comment le guérir.

L'Indien se redressa, fier.

-Je ne savais pas qu'on parlait de nous si loin...

-C'est plutôt du ouï-dire…

-Je comprends, mais… vous savez… M. Iribarne, nous choisissons qui soigner.

-Comment ça ?

-Nous pensons que c’est un avantage, quelque chose qui est donné sans rien attendre en retour. Mais c'est aussi le devoir du destinataire, de le mériter. Si je me souviens bien, son père et sa mère nous ont appris des choses comme ça. Contrairement à ce que nous ont dit les pères jésuites, M. Iribarne avait l'habitude de lire des livres des anciens stoïciens.

-Tu me surprends par tes connaissances, Cahrué. Les autres dans le village sont-ils comme vous ?

-Non, monsieur, pas du tout. Je suis allé à l'école en dehors de cette région, j'ai étudié la médecine. Mais après un certain temps, j’ai choisi ce que mes ancêtres m’ont appris. Les rites médicinaux de mon peuple sont supérieurs.

« Dans quel sens ? » Maximilien a demandé sarcastiquement.

-Dans tout ce que vous pensez, monsieur.

Maximiliano s'assit dans son lit et l'Indien l'aida à s'asseoir.

-Et que penses-tu de Don Roberto ?

-Regardez, Monsieur Iribarne. Il y a des esprits dans le corps des hommes, ce que vous appelez des âmes. Mais cette âme est multiple. Quand tous sont en désaccord, il y en a un qui profite de la discorde et prend le pouvoir. C'est toujours, ou presque toujours, un esprit du mal. Les bonnes personnes ne montrent jamais d’intérêt pour le pouvoir. Ces esprits créent alors des maux, ce que nous appelons des maladies. S'ils dominent la tête des hommes, ils agissent comme des fous. Ils tuent, violent, ou simplement regardent les choses et se parlent à eux-mêmes, ou se cachent pour mourir. Selon ce que l'esprit principal leur ordonne. Mais qui sait quelles sont les intentions de celui-ci. Personne ne peut jamais le savoir car elles n’ont pas la même logique que les hommes.

-Alors, qu'est-ce qu'ils font ?

-Nous les prélevons sur les corps et les têtes des malades.

-Comme?

-Nous les extrayons de leur tête, où ils vivent presque toujours. Tout d’abord, ils sont isolés de tout contact pendant quelques jours ; seul le médecin peut les voir. Chaque jour, il les vérifie et détermine où vivent les principaux sur le corps. Ils sont comme un gouvernement, monsieur. Parfois, il y a des dictatures, et elles sont toujours situées dans la tête, et ce sont elles qui sont les plus dangereuses. Parfois, ce sont des démocraties simulées, et elles sont basées dans différentes parties du corps. Dans ces cas, de nombreux endroits doivent être ouverts et drainés pour les expulser.

-Et ils vivent pour raconter l'histoire ?

Cahrué rit.

-Presque toujours, monsieur.

-Et quel est le cas de Don Roberto ?

L'Indien se gratta le menton et fronça les sourcils. Dans une pièce urbaine et portant des vêtements décents, il aurait ressemblé à n’importe quel autre médecin soucieux de son patient. Dans ce cas, la hutte et la semi-nudité donnaient un ton aigre, discordant et fantaisiste à la situation. Mais le chiffre est bLe regard intelligent d'Elta et de Cahrué a dissipé tous les doutes. À cette époque, c'était un individu plein d'idées intelligentes et logiques, un cerveau qui se démarquait de toute idée triste d'un corps nu et pauvre.

-Il y a un énorme rassemblement de démons sur le côté gauche de sa tête. Il y en a des centaines, j'ose dire. Ils le tuent très lentement. Mais il y en a un qui règne sur tous ces petits démons. C'est lui qui dirige ce plan qui évolue lentement, mais qui sait ce qu'il cherche. Il n’y a aucun moyen de le suivre, même si vous prévoyez d’y mettre fin demain ou dans de nombreuses années. S'il restera aveugle, s'il retrouvera la vue pendant un temps, ou si celle-ci se déplacera vers une autre zone du corps.

-Mais ne pensez-vous pas qu'il s'agit simplement d'une tumeur très répandue ? C'est ce que disent les médecins de mon pays.

-Et que sont les tumeurs, monsieur ? Cellules qui étaient autrefois normales et qui ont été modifiées. Ils grandissent et grandissent, envahissent d’autres tissus et les utilisent pour vivre. Comme des hommes, monsieur, et tant qu'on y est, je vous dirai comme des hommes blancs.

-Arrêtez vos bêtises ! Je ne suis pas ici pour écouter ça...

-Alors, puisque nous sommes ici... pourquoi es-tu ici ?

-Je te l'ai déjà dit, pour essayer de guérir le vieil homme...

-Mais tu viens de me dire que tu ne crois pas ce que je te dis, mais plutôt ce que les médecins t'ont dit de loin.

Maximiliano s'arrêta pour réfléchir et regarda sa jambe malade. Il allait mieux malgré le peu de temps qui s’était écoulé. Cela faisait très peu mal et les blessures étaient maintenant bien cousues.

-Malheureusement, Cahrué, je te crois plus que tu ne le penses. J'ai vu une partie de ce que vous mentionnez, et je l'ai vu également chez beaucoup d'autres personnes. C'est maléfique, mon ami, et je peux l'appeler ainsi après ce qu'il a fait pour guérir ma jambe. Ce sont les démons qui sont mauvais, je le répète, et qui ont tué Dieu et qui utilisent ses os pour construire leur nouveau monde : souterrain et submergé.

Il se leva du mieux qu'il put et essaya de diriger son regard vers l'extérieur de la porte. Il ne vit que l'obscurité.

-Il n'y a pas de lune aujourd'hui ?

-Demi-lune…

-C'est ainsi que le corps fatigué de Dieu se repose le mieux. Il se couche dans le creux pour se reposer après son travail éternel.

-Quel travail, monsieur ?

-Le travail qu'ils t'ont imposé puisqu'ils te l'ont refusé, Cahrué. Il meurt avec le premier reniement, dès sa naissance, et jette ses os de la lune comme un spectateur exilé. Il les jette dans la mer et les démons les utilisent pour construire des villes qui domineront le monde.

-Vous vous moquez de moi, monsieur. Il ne fait que s'approprier nos vieilles mythologies et les adapter à son désir.

-Est-ce ainsi? Je n'ai pas beaucoup lu sur vous, sur vos cultures anciennes, je veux dire. Je dis juste ce que j'ai vu. J'ai vu des images de Jésus dégénérées par des idées sales, souillées par la cupidité et la luxure. Les hommes les plus simples, Cahrué, sont ceux qui gardent les perversions les plus profondes dans leur âme.

-Donc le Dieu chrétien est très semblable au nôtre, ou peut-être sa science est très semblable à la nôtre.

-Les hommes sont les mêmes.

-Et les couteaux sont les mêmes depuis tous les siècles.

-Qu'est-ce que cela signifie?

-On trépane le crâne pour les faire sortir. On leur donne de l'alcool à boire, trompant ainsi les démons, et lorsqu'ils sont confus, ils perdent la domination temporaire de leurs gouvernements. Nous leur avons donc ouvert la tête et les avons laissés sortir. Parfois, il faut utiliser des pinces pour les extraire, mais ils sont presque toujours coincés sous une pression si élevée qu'en ouvrant simplement l'os, ils sont éjectés par leur propre poids interne, leur propre malice accumulée.

-Et c'est ce que tu comptes faire avec le vieil homme ?

-C'est ce que je devrais faire si tu me le permets.

-Rassure-toi, Cahrué, je ne le permettrai pas. Le vieil homme est comme mon père, et je ne le laisserai pas faire un massacre.

L'Indien haussa les épaules, se leva et se dirigea vers l'ouverture de la hutte. Une faible lueur lunaire entra.

-Il y aura une pleine lune dans quelques jours. C'est à ce moment-là que les démons sont appelés le plus fort, comme la marée, vous comprenez. Pensez-y et dites-moi votre décision.

-Je veux le voir en premier.

-Ils l'apporteront ici demain. Parle-lui, dis-lui ce que nous allons faire, il ne veut pas me parler ni m'écouter. Mais vous verrez quelque chose de différent en lui, je vous dis cela pour que vous ne soyez pas surpris ou effrayés si vous le remarquez. C'est normal dans votre maladie.

-Tu m'intrigues volontairement, Cahrué, je n'aime pas que tu joues comme ça. Je pensais qu'il était un homme propre.

-Comme les hommes blancs, Monsieur Iribarne, autant que les hommes blancs.

24

Lorsqu'il fut laissé seul, il n'entendit plus que le silence de la jungle. Protégé par ces murs d'adobe du froid et des dangers extérieurs, abrité par les habitants de ce village et soigné par celui qui était peut-être le plus capable d'entre eux tous, il décida de se rendre au repos. Pour la première fois depuis longtemps, l’inquiétude face à l’avenir immédiat n’était plus un fardeau aussi insupportable, l’angoisse de l’incertitudeHabiter était devenu une sécurité possible, certes transitoire, très probablement fallacieuse, illusoire comme toute sensation concernant l’avenir. Cependant, les pensées qui étaient au premier plan de ses inquiétudes cette nuit-là n’étaient pas plus rassurantes. Des souvenirs lui revinrent qui le blessèrent, car il savait qu'il ne pourrait jamais récupérer les objets d'affection ou la haine qui les provoquait.

Il pensa d’abord à Elsa, de retour à Buenos Aires, sans nouvelles d’elle ni de son père. Elle devait être si inquiète, si agitée, si anxieuse qu’elle savait même qu’elle était capable de prendre un bateau et de remonter la rivière à leur recherche. Il aurait aimé être à côté d'elle sur ce lit, sentir ses cheveux sur son visage comme lorsqu'il était malade sur le bateau, sentir la chaleur de ses mains et la voix réconfortante dans le cadre de son souffle doux et soyeux.

Il pensa alors à ce qu'il avait laissé derrière lui à Cadix, au souvenir de l'incendie de la maison de l'oncle José, aux morts qu'il avait laissées sur son

passage, tel un justicier vengeur des humiliations subies par Dieu. Il n'avait rien fait de mal, et c'est seulement maintenant qu'il se demandait ce qu'il y avait en lui qui le faisait agir avec tant de précision, d'efficacité et presque sans remords. Seulement une douleur intense et la montée impérieuse d’une rage contrôlée mais incontrôlable, une rage sourde, comme une trompette qui émet un chant apocalyptique et implacable en traversant le monde.

Il chercha dans son âme, aux premières heures de cette nuit, la cause et le remords du mal, et ne trouva rien d'autre qu'une logique irréfutable : celle de l'Évangile selon Maximiliano Menéndez Iribarne. L'évangile qui a uni la science, la théologie et la folie. Cela a été reconnu et un facteur a complété l’autre. Là où la science s’arrêtait, la folie commençait, là où la folie débordait, la théologie agissait pour canaliser les motivations. Et tout cela dans le contexte de la nuit, car la découverte des abus de l'oncle avait eu lieu la nuit ; dans les eaux, car les eaux avaient emporté frère Aurelio et il s'était enfui vers une terre promise, et dans les eaux du fleuve il était arrivé à l'endroit où il était maintenant. Et au-dessus de tous ces éléments, la lune comme guide détesté mais nécessaire.

Puis, en quelque sorte en réponse, les nuages ont dû se séparer soudainement car un éclair de lumière spontané a illuminé l'intérieur de la hutte. Il pouvait voir son corps allongé et après un long moment en paix, propre et serein. Il sentait les battements de son sang dans sa jambe douloureuse, dans le lent processus de guérison, de cicatrisation et de consolidation de ses os. Il sentait qu'au pied de son lit se trouvaient deux personnes qu'il ne connaissait pas, mais personne n'était présent à part lui et ses pensées. Les pensées, cependant, étaient des présences qui les entouraient.

Les parents de Maximilien avaient probablement été dans cette même cabane un peu plus de vingt ans plus tôt. Peut-être avaient-ils fait l'amour dans cette hutte et l'avaient-ils conçu une de ces nombreuses nuits.

Il regarda de son côté, sur le sol, et vit les cahiers de l'oncle José. Il les a ramassés et a lu la première page, il y avait deux dates écrites dessus. Sur l'une : janvier 1885, sur l'autre : juin 1889. Il sut immédiatement à quoi se rapportaient ces dates, mais il compta mentalement les mois pour en être sûr : quarante-deux mois, la même durée annoncée par le passage de l'Apocalypse qu'il avait prononcé presque sans s'en rendre compte en atteignant la rive de ce fleuve plus large que le Jourdain, au courant impétueux et peut-être moins mémorable que l'Euphrate ou le Tigre. C'est pourtant un lieu propice à l'installation de bêtes bibliques, de démons prêts à creuser dans le lit des rivières jusqu'à trouver la profondeur adéquate pour la construction des villes de l'enfer.

Il était venu pour une raison, il en était sûr. Probablement pas pour diffuser la voix du Christ, mais pour exercer la justice au nom du vieux Dieu mort, en affrontant les démons avec leurs propres armes : la douleur et la trahison.

Et l'abandon de l'âme non pas pour son salut ou son expiation, mais pour la consécration et l'établissement définitif de la punition, de la loi qui

affirmait ses piliers sur le lit boueux de l'angoisse et de la douleur. Un lit de boue qui se pétrifie lentement avec le travail des mains et la salive des bêtes nées de l'esprit des hommes. Des monstres aux configurations innombrables, aux apparences multiples et infinies et aux causes de douleur.

La tristesse éternelle sans consolation, le retour périodique et perçant du chagrin.

La frustration répétée avec des jambes à ventouse, s'accrochant à des cauchemars jamais interprétés, jamais oubliés, provoquant sueur et chagrin dans l'âme accrochée à des cadres fragiles du matériau le plus constant : la chair morte.

Il ouvrit le premier carnet et lut à la lumière d'une lune qui décida de ne pas s'éteindre avant tard dans la matinée. La lune et le soleil coexistent quelques instantss pour lui, afin qu'il puisse voir, dans les pages de son passé, la confluence des deux phases de Dieu : l'instant de sa mort, et découvrir, si c'était possible, la cause à travers cette autopsie intellectuelle, car toute lecture est un démembrement, une recherche dans une structure que nous ne saurons jamais comment remonter.

Nous sommes arrivés il y a quelques jours. Je n'ai rien pu écrire dans ce carnet jusqu'à aujourd'hui. Je ne sais pas pourquoi j'ai décidé de prendre ces notes, car il m'a fallu beaucoup de temps pour commencer et je n'ai guère envie d'écrire la nuit. Ce qu'il faut noter en plus. La plupart des événements me semblent fallacieux, comme tous les voyages : embarquement et débarquement des navires, des voitures, des chevaux. Hébergement en hôtels ou maisons d'hôtes. Des repas généralement médiocres dans n'importe quel restaurant sur n'importe quelle route. J'ai laissé mon frère et sa femme me convaincre de les accompagner dans ce voyage. Ils sont venus en mission d'enseignement, moi seulement en touriste. Je suis sûr que je les aiderai pendant leur période d’installation et ce sera mon travail de les laisser à l’aise avant de retourner en Espagne et de reprendre ma carrière. De nombreux voyages m’attendent en tant que marin, et j’ai hâte de passer du temps avec mes futurs camarades d’armes. La camaraderie est ce qui me fait du bien. Je ne comprends pas et ne suis pas d'accord avec les conflits de couple, et encore moins avec les problèmes de mariage. J'ai vu mon frère et sa femme s'entendre comme chiens et chats à de nombreuses reprises, et bien d'autres fois ils se laissent aller à des câlins qui me retournent l'estomac. J'aime les femmes de la rue, celles qui savent quoi faire et comment traiter un homme, mais toutes les autres, même ces femmes dont je parle quand elles sont de simples femmes de leur foyer, me semblent fausses et compliquées. Ils pensent une chose, en disent une autre et font autre chose. Ils ne se comprennent même pas.

Je n'aime pas Altea. C'est peut-être de la jalousie, je l'admets. J’aime beaucoup mon frère, qui n’a que deux ans de moins que moi. Nous avons partagé tant de choses : des voyages, de tristes souvenirs de notre père mort lors d'un vol, les soins prodigués à notre mère malade, le fait d'être à

ses côtés aux deux extrémités de son lit jusqu'à sa mort il y a quelques années. Nous avons passé des nuits dans la ville de Cadix, dans des tavernes, seuls ou entre amis, nous avons échangé des secrets, nous nous sommes ouverts comme seuls deux hommes peuvent le faire, brutalement et avec force. Les ressentiments se sont perdus dans les combats, mais la douleur est restée comme une cicatrice.

Je ne sais pas pourquoi ni pour qui j'écris ceci. Je suis fatigué ce soir. Nous avons terminé de défricher une clairière dans la jungle à l'aide de machettes, avec l'aide des indigènes. J'ai travaillé aussi dur, voire plus dur, qu'eux, et j'ai laissé Manuel communiquer parce que je ne comprends pas sa langue. Même Altea a pris une machette et s'est frayé un chemin à travers les sous-bois. Sa silhouette haute mais très mince semblait renforcée après la longue période de passivité durant le voyage en mer. Elle avait l'air renouvelée, en sueur, mouillant sa robe. J'ai détourné le regard d'elle quand j'ai remarqué qu'elle me regardait pendant un moment. Je me suis retournée à la recherche de Manuel, il n'était pas là. Je pouvais sentir l’odeur de sa transpiration. C'est mal de parler de ma belle-sœur comme ça, comme si je parlais d'une pute. Ce n'est rien de tel. Mais le rejet est réciproque dès le début. Je sais qu’elle est jalouse depuis longtemps de la relation étroite entre mon frère et moi.

Je laisse cette tâche pour ce soir. A dix mètres de mon lit, ils dorment après avoir fait l'amour. Je les ai entendus.

Sept jours se sont écoulés. Je relis ce que j'ai écrit et me rappelle de tenir ce carnet très consciencieusement. Je ne veux pas avoir de problèmes avec eux, assez avec les tracas quotidiens. C'est peut-être la frustration des difficultés qui les rend si bouleversés, et la vue de mon indifférence. Ils construisent l'école. Manuel dirige les indigènes, mais ils semblent beaucoup plus expérimentés dans la construction de ce type de logements. Ils savent de quel matériel ils disposent, mais Manuel ne semble pas vouloir s'en rendre compte. Il leur crie dessus et les gronde, puis il fait la même chose avec moi, et je l'arrête avec une gifle affectueuse au visage. Puis il reste silencieux une seconde et me sourit. Je vais lui faire un câlin mais il s'éloigne. Je vois dans ses yeux qu'il sait ce qu'il y a dans mes yeux. Il n'aime pas ça comme jamais.

Un homme est mort aujourd'hui sur un chantier de construction. Le toit s'est effondré, et c'était la faute de Manuel. Les poutres étaient mal disposées, mais il a insisté sur le fait qu'elles étaient placées différemment de ce que les indigènes avaient dit. L'homme est décédé et les travaux devront être interrompus pendant une semaine. Altea voulait que j'aille trouver le prêtre dans la ville la plus proche, mais j'ai refusé. Le voyage impliquait une traversée en bateau en amont de la rivière au milieu d'un fort courant d'été, et à travers la jungle, cela prendrait trop de temps, en plus de m'exposer à d'énormes moustiques et à des serpents. J'ai un fusil, mais je ne l'utiliserai pas pour me protéger pendant que je cherche un prêtre.

Les funérailles ont eu lieu, la cérémonie s'est déroulée exclusivement selon des rites indigènes. Ils l'ont enterré debout, la tête hors de terre, dans un endroit qui pouvaitpour être appelé un cimetière pour nous, mais ils l'appellent par un nom que je ne comprends pas. Altea ne voulait pas être témoin de cela, Manuel se tenait là, le regard fixé, maussade et fronçant les sourcils, me regardant avec colère tout le temps. Moi, il est vrai, quand j'ai vu cette sauvagerie, j'ai regretté de ne pas être allé chercher un prêtre. Ce texte est apparu deux semaines plus tard, lors de sa visite habituelle dans les villages de la région. Voyagez en bateau sur toute la longueur du fleuve. Seul, en soutane comme un vautour invalide, les manches de la soutane retroussées et un chapeau le protégeant du soleil. Il doit avoir plus de quarante ans, mais son visage est quelque peu enfantin. Il est descendu du bateau tout en sueur et fatigué, mais avec un sourire il a demandé : Des nouvelles ? Je lui ai ri au nez et je l'ai aidé à éviter de glisser dans la boue sur le rivage. Il ne l'a pas bien pris, mais il connaît mon sarcasme. Selon lui, je suis le mouton noir de la famille Menéndez Iribarne. Je l'ai accompagné au village et il est entré dans la cabane qu'il utilisait pendant son séjour au village. En général, cela ne dure pas plus de quelques heures, parfois, et parfois pas plus de deux jours. Une femme indienne cuisine pour lui et nettoie les lieux. J'imagine qu'il doit faire d'autres tâches pour le prêtre, je n'en doute pas. On m'a dit dans le village que chaque endroit avait une jolie femme indienne différente qui les servait. Dans l'après-midi, il a quitté la cabane, torse nu et en sous-vêtements longs. Il se lava le visage avec l'eau fraîche d'un pot à l'ombre d'un mur. Il s'étira et s'arrêta pour regarder vers le bâtiment qui servait d'église. Je me suis approché de lui et lui ai dit : « Il y a eu un décès il y a deux semaines, ils l’ont enterré comme d’habitude. » Il m'a regardé avec confusion, comme s'il me reprochait de ne pas l'avoir appelé. Puis il haussa les épaules et fit le signe de croix. J'ai ri à nouveau et il m'a regardé de côté. Alors j'ai vu qu'il n'était pas seulement un prêtre, c'était un homme plein de tout ce que les hommes ont : la colère, la maussaderie. J'ai vu les rides de sa peau, les cheveux qui commençaient à s'éclaircir sur son front, ses yeux plissés dans la lumière douloureuse du milieu d'après-midi, son corps maigre, son ventre naissant sur les sous-vêtements blancs usés qui trahissaient avoir été mis quelques minutes plus tôt après un après-midi de plaisir caché de la douleur et de la frustration de toute tentative d'évangélisation.

Ce n'était pas un prêtre, c'était un homme, et je n'ai pas pu m'empêcher de dire une obscénité qui, entre l'homme et l'homme, ne signifie que complicité, union inconditionnelle en tant que genre de l'espèce humaine, union contre tout ce qui n'est pas joie et délice, contre tous les sentiments pâles, faciles ou faibles.

La force des hommes réside dans le silence et la douleur.

L'école a finalement été construite. Il y a moins de dix enfants autochtones les bons jours, sinon seuls ceux qui sont les plus proches de l'école y vont, quelques-uns. Altea enseigne l'arithmétique et un peu de géographie.

Cours de langue manuelle. Ils n’ont pas de programme, ils le construisent en fonction des besoins. Ils se contentent que les enfants apprennent à parler espagnol, à le lire ou à l'écrire de façon rudimentaire au moins, et à connaître un peu d'arithmétique pour ne pas se faire arnaquer par les gens des grandes villes. Ils essaient de les placer comme une tribu au sein d'un monde beaucoup plus vaste, pour leur faire comprendre le concept selon lequel ils sont une partie très petite, presque morte, d'un monde plus grand que leur jungle et leur rivière. C'est à cela que sert la géographie, et c'est ce qu'ils essaient de leur inculquer : non pas une notion de ce qu'est une carte, car ils n'en ont pas besoin pour naviguer, mais plutôt un sens du lieu en tant qu'êtres humains au sein d'un conglomérat de nombreux autres êtres humains. Le prêtre s'occupe de la religion quand il arrive toutes les trois semaines ou plus, et à chaque fois qu'il vient, il doit tout recommencer. Les indigènes ont mélangé leurs croyances païennes avec les quelques symboles chrétiens qu’ils ont réussi à intégrer sur une longue période de temps. Avant, on m'a dit qu'ils laissaient leurs morts dans les arbres. Après avoir subi un peu d'évangélisation, ils ont accepté de les enterrer, mais dès qu'ils sont libérés de la tutelle du prêtre, ils le font comme ils veulent ou croient : debout et la tête hors du sol. Ils disent que de cette façon, l'esprit du défunt peut respirer, vivre avec la terre et ne pas s'y soumettre. Les corps sont nourris comme des arbres, et ils ont la croyance qu'un jour ils renaîtront de cette façon.

Il y a un Indien qui a gagné la confiance des hommes blancs. Son nom est Cahrué. Il n'est encore qu'un garçon, mais il est le seul étudiant qui se démarque. Il a appris à lire très rapidement et écrit maintenant avec une certaine aisance. C'est le préféré de Manuel et Altea. Ils l'emmènent dans notre cabane, avec la permission de ses parents, et le nourrissent, continuant les cours en dehors des heures régulières de l'école. C'est un garçon très vif, il nous observe tous les trois attentivement, écoute nos conversations, et je pense qu'il n'y a rien que nous puissions lui cacher à moins de nous mettre hors de portée de voix. Il s'entend bien avec tout le monde dans le village, toutes les femmes de la ville voudraient l'avoir comme fils, et les hommes le font venir pour l'aider. vous dans n'importe quelle tâche. Il est fort pour son âge, mais cela ne signifie pas qu'il néglige son dévouement à ses études. Je ne sais pas où il trouve le temps ou la force pour tout ce qu'il fait, car je ne l'ai pas vu se reposer un seul instant. Il court partout, discute avec les gens, passe du temps à faire des choses pour Altea, même si elle refuse de l'utiliser pour des tâches subalternes. Elle et Manuel aimeraient tous deux qu'il consacre chaque instant à ses études, mais je leur dis que cela ne devrait pas être ainsi. Pour le garçon, étudier est une pause dans sa vie habituelle, il le fait avec plaisir et ne doit pas être forcé de le faire. Altea me regarde alors comme si je disais quelque chose de sacrilège. Elle pense, et Manuel a commencé à prendre son parti, que tout ce que l’on fait a un but, et que ce but devrait être le centre de toutes nos activités. Elle est obsessionnelle, elle est intransigeante. Mais je ne peux pas dire que tout cela n’est pas quelque chose qu’elle n’exige pas d’elle-même. C'est l'un des sujets sur lesquels nous nous battons presque tous les jours, en plus de mes « voyages » dans la jungle ou à la rivière, ou dans une ville à soixante kilomètres, selon elle pour visiter un bordel, des excuses que j'utilise pour éviter mes tâches. Il

m’a dit à plusieurs reprises que si je ne me sentais pas à l’aise là-bas, je pouvais partir. Rien ne me lie, dit-il.

Je pense, en écrivant, qu'elle ne sait pas, ne comprend pas ou ne veut pas voir ce qui se passe. Manuel et moi sommes frères et sœurs, et elle était enfant unique. Il est incapable de voir la dépendance, le besoin, le lien indestructible entre nous. Manuel est tombé amoureux, je comprends ça, elle est belle, elle est intelligente, elle est affectueuse avec lui. D'une manière très particulière pour ce que je considère comme son personnage, elle est altruiste dans son dévouement envers mon frère. La même obsession de la perfection dans son travail quotidien l’a amenée à aimer Manuel. Mais je me demande si c'est de l'amour ou de la pure suffisance : tout ce qu'elle fait, même être amoureuse, doit être parfait, même lorsque l'autre partenaire est imparfait, auquel cas c'est elle qui sera chargée de compenser un tel défaut, de corriger les erreurs ou du moins de les effacer.

C'est ce que fait Altea, elle efface ce qui ne lui plaît pas, ce qui ne correspond pas à sa vision. Il ne sait donc pas où me placer dans son plan. Je ne m'intègre pas, je ne suis pas à ma place, je suis le mouton noir dans le troupeau blanc de votre petit troupeau domestique.

Je n'ai pas écrit depuis presque trois mois. J'ai été malade, une très forte fièvre m'a gardé au lit pendant plusieurs semaines. Aujourd'hui, je me suis réveillé pour la première fois depuis longtemps sans douleur osseuse. J'ai vérifié dans le tiroir de mon bureau et j'ai trouvé ce carnet que j'avais presque oublié dans mes crises de fièvre. Il y a eu des moments où j’avais peur qu’ils le trouvent et le lisent. Mais plus un secret est exposé, moins il est révélé, il paraît faux mais c'est presque une règle de coutume. Ils ont envoyé chercher un médecin pour m’examiner après que mon état se soit aggravé. Au début, je n'ai rien dit, j'ai travaillé et je suis allée me coucher couverte jusqu'à la tête, avec des frissons et de la sueur qui imbibaient le tissu. Manuel s'est mis en colère quand il a découvert que je me cachais. Je lui ai adressé un sourire naïf, dont je sais qu'il apprécie, même s'il sait que je le fais pour surmonter sa barrière de colère et d'inquiétude. « Tu ne vas pas me convaincre cette fois », m’a-t-il dit comme il l’avait fait tant d’autres fois, mais j’ai réussi à le faire me tapoter affectueusement dans le dos. Il sentit ma sueur sur sa main et s'inquiéta à nouveau. « Tu brûles de fièvre », m’a-t-il dit. Il est sorti et je l'ai entendu envoyer Cahrué chercher le médecin dans la ville la plus proche. Cela signifiait attendre au moins deux ou trois jours. Il est retourné à l'intérieur et a cherché des tissus secs dans un placard. Il a appelé Altea et lui a demandé de lui apporter de l'eau chaude. Elle m'a regardé sans honte, mais s'est rendu compte que ce n'était pas une autre de mes stratégies pour les séparer, et est partie à la recherche d'eau. Quand elle est revenue avec deux bassines et une fille qui l'aidait, Manuel m'a libéré des torchons et m'a dit qu'il allait me laver. « Si vous entrez dans cette rivière immonde, vous vous exposez à toutes les maladies possibles », dit-il d’une voix chaleureuse. Altea rit. « Ce sont les femmes de la ville qui transmettent les maladies, à mon avis », a-t-il déclaré. Manuel la regarda du coin de l'œil. « Chérie, sors, s'il te plaît. » Altea a réparé ses cheveux et est sortie en tenant la main de la fille.

Cet après-midi-là, ce soir-là et pendant les deux jours suivants, Manuel est devenu mon frère aîné. Il était plus qu’un père, il était mon ami le plus proche. Il prenait soin de moi, me nourrissait, soulevait ma tête pour me faire boire, réparait mon oreiller, me nettoyait chaque fois que je finissais de faire mes affaires. Il m'a donné des herbes qu'une vieille femme du village lui avait recommandées, même s'il n'y croyait pas. Je me sentais beaucoup mieux. Lorsque le médecin est arrivé, sa fièvre avait disparu et la douleur dans son dos avait presque disparu. Après m’avoir ausculté, examiné, il m’a demandé un échantillon de mon urine. Je l'ai fait dans un bocal propre qu'il a regardé longuement à contre-jour, puis je l'ai versé sur un morceau de papier, en observant sa couleur, sa consistance, son caractère aqueux. Ce n'était pas très différent de ce qu'avait fait la vieille femme qui était venue me voir deux jours auparavant et quiqui m'a donné les herbes.

Pendant trois semaines, je pouvais à peine bouger. Le médecin est revenu plusieurs fois et m'a dit que l'infection avait attaqué mes articulations, peut-être de façon permanente, donc que je devais me reposer pour éviter que l'inflammation n'augmente, et qu'elle disparaîtrait dans un temps plus ou moins long, je ne pouvais pas le dire avec certitude. Altea et Manuel étaient là quand il l'a dit. Je lui ai demandé si je deviendrais invalide. Le médecin secoua vigoureusement la tête en disant : « Ne vous inquiétez pas, vous pourrez bientôt reprendre une vie normale. » J'ai vu Altea laisser échapper un rire qu'elle essayait de cacher avec sa main. « Tout ce qui l'intéresse, c'est de retourner à ses activités dépravées, alors il va bien maintenant. C'est notre José d'antan », dit-elle à voix basse à Manuel et au médecin en partant. Je l'ai écoutée, bien sûr, c'était ce qu'elle voulait.

Lorsque les premiers beaux jours du printemps sont arrivés, Manuel et moi avons décidé d’aller chasser. Il était déjà complètement rétabli. Je faisais de l'exercice tous les matins, en prenant un bain chaud avec les seaux que Cahrué m'apportait du feu qu'il avait allumé spécialement à cet effet. Le garçon s’était attaché émotionnellement à nous et, petit à petit, il a commencé à s’éloigner de sa famille. Les habitants de la ville ressentent à la fois de la fierté et du ressentiment. Il leur a lui-même dit qu’il voulait être comme le médecin qui est venu me voir. Altea poussa un cri de joie lorsqu'il l'apprit, et Manuel le félicita en lui serrant la main comme un gentleman. Les yeux de Cahrué brillèrent d'émotion à ce geste. Depuis, il passe presque toute la journée chez nous. Les après-midi ensoleillés, nous allons tous les trois à la rivière et plongeons complètement nus dedans. Parfois, le garçon monte sur les épaules de Manuel ou sur les miennes pendant que nous revenons, vêtu seulement de ses sous-vêtements, laissant le soleil sécher notre peau. Mais il est déjà lourd, alors on les laisse tomber et il rit avec cette libéralité, ce don si naturel de penser et de voir tout sans préjugés. La camaraderie dont nous jouissons est menacée par l’ombre du foyer dans lequel nous savons que nous devons retourner. Altea nous accueille avec un air maussade. Il les regarde avec désapprobation et honte, et moi avec une haine tangible, qui, je le sais, se transformera un jour en haine évidente.

Le jour où nous sommes allés chasser avec Manuel, Cahrué a voulu venir avec nous, et nous n'avons vu aucun problème. En fait, c'est moi qui aime chasser. Manuel n'a pas de fusil, alors nous utilisons le mien à tour de rôle. Considérez ce passe-temps comme son nom l'indique : pas un travail ni une obsession, mais un moment de détente, de tranquillité et de communion avec la nature. Communion avec ce que le mot implique : incorporer ce qui est chassé. La Sainte Eucharistie n'est-elle pas une forme modifiée de l'ancien rite du sacrifice et de l'incorporation du corps d'autrui dans notre propre corps ? C'est ce que je pense, et chaque animal que j'ai tué, je l'ai utilisé pour le manger ou le donner aux autres. Je ne cherche pas d'excuses, je ne diminue pas ma culpabilité. La chasse me satisfait, elle me remplit d'un esprit qui contraste avec ma médiocrité habituelle. Je trouve du courage quand je vais à la chasse. Je sais que mes mains sont faibles, mes ongles fragiles, mes bras susceptibles de multiples blessures, donc je n'ai pas honte d'utiliser un fusil contre les griffes et la force des prédateurs.

Nous savions que nous n'allions rien trouver d'autre que des cailles, des tortues et des loutres. On m'avait dit qu'il y avait des lynx dans la région, mais nous n'en avons pas trouvé. Mais le but de cette sortie n'est pas de décrire la jungle, la lumière du coucher de soleil entre les cimes des arbres, les cris des oiseaux interrompus par deux ou trois coups de feu de Manuel, plusieurs des miens et deux tentatives ratées du garçon. Ce que je veux raconter, c'est quand mon frère et moi nous sommes arrêtés pour manger. « Va chercher de l'eau », dit Manuel au garçon. Il s'en est allé. Manuel m'a dit : « Je vous demande d'arrêter d'embêter ma femme. » Je l'ai regardé comme si c'était une blague, mais ce n'était pas le cas. "Je ne comprends pas". « Ne te comporte pas comme une prostituée. Tu la provoques, tu fais des allusions. Ce n'est ni ton style ni tes centres d'intérêt, alors je comprends pourquoi tu fais ça. » Je n'ai pas répondu autrement qu'avec une autre question. « Parce que », répondit-il, « vous nous en voulez et vous voulez vous en prendre à elle. » « Qui vous a dit de telles choses, puis-je vous le demander ? » « Personne n'est nécessaire, je l'ai vu, et vous-même ne vous en rendez pas compte. » Il y avait de l'angoisse dans ses yeux. Il y avait la douleur de l'impuissance. J'aurais aimé que les choses soient différentes. Il aurait souhaité que les choses soient différentes. Son motif est sa pitié pour moi, mon motif est mon amour pour lui.

Nous sommes rentrés tous les trois en silence. Cahrué nous regarde avec tristesse et incompréhension. Nous sommes entrés dans la maison sans nous parler. Il s'est mis au lit avec sa femme. Je suis allé me coucher en pensant au fusil.

Je vais bientôt aller chasser seul.

Je sais, bien sûr, qui a mis tout cela dans la tête de Manuel. Sinon, pourquoi Altea ne nous aurait rien dit à notre retour ? Je savais que notre silence était le résultat d'une dispute entre frères et sœurs. La même irritation était présente toute la matinée. matin, mais nous évitons de nous voir. J'ai

croisé Altea à plusieurs reprises, et sans refuser de me saluer, elle m'a regardé avec hauteur, satisfaite, sentant dans ses yeux une aumône presque généreuse de douleur. C’est ce qui m’a mis le plus en colère. La deuxième fois que j'ai remarqué ce regard, j'étais fatigué de travailler sur les réparations que le prêtre m'avait demandé de faire pour la maison qui servait d'église. J'ai vu Altea venir vers moi, j'ai vu ce regard haineux, et quand elle était déjà passée, quelque chose m'a fait m'arrêter et me retourner. Elle sentit l'arrêt de mes pas et ne put s'empêcher de se sentir morbidement curieuse de voir ce que sa tactique avait provoqué. Il s'est retourné pour me regarder aussi. « Fatigué, José ? »

Je vis devant moi une tour d'une hauteur immense, une tour de fer pur recouverte d'une épaisse neige. La toucher, c'était rester attaché à son mal, la regarder, c'était devenir aveugle.

Je portais une planche de bois sur mon épaule droite. Je l'ai laissé tomber par terre et je me suis dirigé vers Altea. Je lui ai attrapé la mâchoire et lui ai mordu les lèvres. Elle s'est éloignée, après un moment fugace où j'ai ressenti son désir. Il aurait aussi souhaité autre chose, mais son motif était ambivalent. Il me voulait et ne pouvait pas m'avoir. Et ce qu’il aurait pu avoir, c’était la chose même qu’il désirait qui le menaçait de lui être enlevée.

L'année s'est écoulée entre rites tribaux et célébrations des dieux païens. Sous la surface des coutumes de ce peuple, il y a des choses qui n’ont jamais été montrées à l’homme blanc. L’école que nous avons créée ressemble à une tentative prétentieuse d’enseigner à quelqu’un qui en sait plus que nous. Trois Indiens sont arrivés il y a une semaine dans trois bateaux. Derrière eux vivaient de jeunes assistants avec de nombreux objets en bois et des boîtes. Je me suis arrêté pour les regarder décharger tout ce qui se trouvait dans les bateaux et commencer à les déplacer vers la cabane qu'ils avaient préparée quelques jours plus tôt pour les nouveaux arrivants. J'ai demandé à Cahrué qui ils étaient, pensant à une sorte de carnaval. « Ce sont les sorciers de la tribu. » « Mais ils ne vivent pas ici ? » « Ils vont de ville en ville, le nôtre n’est qu’un village de notre tribu. » « Et combien y en a-t-il au total ? » « Tout cela, monsieur, tout est à nous. » « Combien ça coûte, Cahiuré ? » Le garçon montrait du doigt tout autour, comme s'il était incapable de lui montrer ce qu'il voulait. « Ce que dit le professeur, c'est le monde, monsieur. Tout ce que vous voyez est à nous, depuis l'époque des dieux. »

À partir de cette nuit-là, des bruits, des chants et des cris se firent entendre en provenance de la hutte des sorcières. Les préparatifs ne s’arrêtent ni de jour ni de nuit. Des autels sont érigés, de la nourriture est préparée et des substances émettant des odeurs horribles et étranges envahissent la ville à tout moment. Je cours littéralement vers la rivière et passe des heures allongé sur la berge, me couvrant les oreilles de graisse pour ne pas entendre le chant. Mon frère et Altea essaient de continuer l'école, mais depuis deux jours, personne n'y va, à part Cahrué. Manuel m'accompagne parfois, fatigué de tous ces préparatifs et de la mauvaise

humeur de sa femme. Je lui ai dit cet après-midi : « Tu devrais l'emmener dans la jungle et lui faire l'amour comme une sauvage. C'est ce dont certaines femmes ont besoin pour apaiser leur hystérie. » Il m'a regardé avec la même désolation dans les yeux que lorsque notre mère est morte. « Retourne en Espagne ou où tu veux, je ne veux pas te voir ici demain. » Alors qu'il était sur le point de partir, je l'ai attrapé par l'épaule et je l'ai poussé au sol. Il ne s'est pas défendu, il est resté immobile, attendant je ne sais quoi, mon prochain mouvement, ma parole. Je lui ai tendu le bras pour l'aider, mais il ne l'a pas accepté. Il s'est levé seul. Sans oser me regarder en face, il s'est retourné et s'est éloigné. J'aurais aimé le serrer fort dans mes bras, le serrer contre mon corps comme s'il était mon propre corps, la partie la plus précieuse de moi-même. Et encore plus aimé, parce que je n'étais pas moi-même, donc je n'avais pas mes erreurs ni mes défauts. C'était une bien meilleure version de moi-même, que nos parents avaient essayée pour la deuxième et dernière fois. Bref, j’étais maître de mon impuissance. Il était son propre maître.

Je ne suis pas parti, mais j'évite de le croiser sur mon chemin. Je travaille sur les rénovations de l'église, tandis que les préparatifs des rites de guérison sont terminés. C'est de cela qu'il s'agit, m'a dit Cahrué, en traduisant ce que j'essayais de demander aux gens du village. Les sorciers étaient à peine visibles. Ils priaient, se préparant spirituellement aux cérémonies. Mais qui vont-ils guérir, demandai-je. « À un vieil homme fou qui vit enfermé dans sa hutte. » « Je ne l’ai jamais vu. » Parce qu'il vit enfermé par sa famille. Toute la famille est comme ça ; on dit qu'ils sont possédés par des démons. Mais c'est lui le plus fou. Il a été chef de tribu pendant longtemps, il y a de nombreuses années. Quand il a tué tous ses enfants, ils l'ont enfermé. Depuis, nous n'avons plus de chef. Ce qu'il sait est nécessaire pour gouverner, mais il ne peut pas le faire à cause des démons.

Je ne parle à personne d'autre qu'à Cahrué. Je me souviens de ma colère seul et à chaque heure de ma journée. Je travaille plus dur que jamais, j'ai besoin d'évacuer ma haine des choses matérielles. J'ai frappé les planches, J'applique toute ma force à enfoncer des clous. Puis je plonge dans la rivière et ma haine se refroidit un peu. J'ai l'impression que ma force me submerge, je me sens comme toujours, mais décuplée, comme lorsque je réprime ma satisfaction sexuelle. C'est ce dont j'ai besoin. Je pense aux femmes du bordel de la vieille ville, et je suis dégoûté par leur odeur, leur apparence maladive. Je pense aux hommes, c'est vrai, je ne peux plus m'en empêcher, mais cette fois ce n'est pas ce que je recherche. Je ne sais pas ce que je cherche, ou du moins je le sais, mais je n'ose pas l'admettre.

Le battement des tambours tribaux a commencé. Il commence à faire sombre. Les assistants des sorciers sortent avec leurs vases préparés ; les femmes ne sont même pas des assistantes, mais de simples spectres planant autour des sorciers sacrés. Je les vois sortir de la maison, vêtus de leurs plus beaux vêtements de cérémonie. Une tunique noire ample ouverte sur le devant, révélant la poitrine creuse et les parties génitales pendantes du vieil homme. Ils sont situés au centre d'un cercle d'hommes. Le round

s'ouvre et le vieil homme fou apparaît, nu, amené par deux autres. Ils le jettent à terre, et le vieil homme se tord dans la poussière, émettant alternativement des cris et des chuchotements. Il s'épuise et recommence. Ils le laissent travailler jusqu'à ce qu'il soit fatigué. Deux heures passent, peut-être. Je suis fatigué de chercher Cahrué dans la foule, mais je ne le trouve pas. Je vois Manuel s'approcher du rond, timidement, comme s'il demandait la permission d'assister au rite. L'un des vieillards hoche la tête. Manuel s'assoit par terre et attend que les événements se déroulent.

Soudain, un groupe se met à danser autour du fou. Ils tournent en rond au rythme incessant des tambours. Les lumières des feux de joie sont les seules qui illuminent la nuit. Il n'y a ni étoiles ni lune. J'imagine la forêt : obscurité et silence. Le fou se lève et se débat dans des convulsions frénétiques, comme s'il était sur le point de se démembrer, de se faire du mal, mais c'est quelque chose qu'il fait depuis de nombreuses années, et il continue à vivre avec sa folie. L'une des sorcières s'approche de lui et pose une main sur son dos. Les assistants, au nombre de trois, le maintiennent immobile, et pourtant il se débat avec une force qu'il puise on ne sait où. La sorcière commence à chanter une litanie, les deux autres se lèvent et rejoignent la première. Le fou se calme peu à peu. Il semble ouvrir les yeux, il voit les trois sorciers, du même âge, peut-être avec la même sagesse, mais dominés par des esprits bienveillants. Puis les assistants jettent soudainement le vieil homme au sol sans prévenir les médecins. Ils s'agenouillent à côté du fou, de nombreuses torches les entourent désormais. Quelqu'un s'approche avec quelque chose de métallique dans les mains, un éclat qui scintille de manière indubitable à la lumière des feux de joie et des torches. Un instrument qui s'élève au-dessus du groupe d'hommes rassemblés autour du corps étendu. Vus de loin, ils ressemblent à un tableau du Caravage, multiples et conservant la symétrie exacte requise, l'éclairage exact pour que chaque expression de chaque homme soit parfaitement vue. L'inquiétude des expectorateurs, la crainte respectueuse des serviteurs, la froideur des sages, la folie atroce sur le visage du vieil homme. Et au centre le scalpel, le couteau, le poignard, la hache.

Je vois comment l'élément descend vers la tête du vieil homme et pénètre.

Et le cri intense a déclenché plus de tambours et plus de cris déchirants de la part des femmes et des enfants, et dans ce cri, je déchire ma chemise trempée de sueur, incapable de supporter la douleur, les larmes, le besoin. Je cours sous l'ombre des cabanes et entre chez mon frère. Je frappe sur le fragile volet et me tourne vers Altea, debout au milieu de la pièce sombre. Je sens son odeur, palpable dans l'air comme une substance dense expulsée par son corps. Je m'approche d'elle et la touche, elle me repousse. Mon excitation se manifeste par une étreinte si forte que j'ai peur qu'elle me déchire et que, désormais sans vie, je reste sans réponse. Parce que je ne veux pas faire l'amour avec un corps, mais avec une entité qui me répond, qui exhale la même chose que moi : la douleur et la perversion.

Altea enfonce ses ongles dans mes avant-bras pour se séparer. Je la serre dans mes bras et lui mords le cou et les lèvres, ses seins que je dévoile lorsque je déchire la robe. Elle est nue et frissonne, elle est nue et mon

corps colle à elle avec la sueur, avec les cendres des feux de joie qui volent et se dispersent dans le village. Il y a des arômes mélangés dans l'air, produits des substances que les anciens ont ordonné de préparer. Dehors, les cris continuent, la trépanation du vieux fou doit progresser. Un stylet primitif pénètre la cavité crânienne à la recherche d'un démon, je me débarrasse de tous les vestiges d'humanité et pousse Altea contre le mur. Elle pleure et me frappe, mais elle sait que rien ne peut m'arrêter. Puis, déjà sur le lit qu'elle partage avec mon frère, je la pénètre. Et elle crie, mais personne ne pourra l'entendre, car il y a des sons plus forts que celui de la douleur. Ce sont les sons de la fureur, les cris qui ont été enfermés, accumulés depuis les temps anciens. Ce sont les ancêtresdes cris profonds masqués par le silence.

Et quand j'ai fini, j'ai crié de fureur et je l'ai frappée. Elle était vivante mais elle fermait les yeux, elle ne disait rien, elle ne bougeait pas. Son corps, lacéré par mes ongles, avait du sang et de la salive sur ses seins et son visage, et du sperme débordait de ses parties génitales sur le lit. J'en ai soulevé un peu avec mes doigts et je les ai passés sur ses lèvres. Elle les lécha, sans ouvrir les yeux, dans la douleur, presque morte, mais se souvenant de tout ce qui s'était passé.

À l'extérieur, le combat des rois mages contre les mauvais esprits continuait. J'ai mis mon pantalon et je suis sorti. Les assistants dansaient frénétiquement, plus joyeusement. Il semblait qu'ils célébraient la libération et l'expulsion des démons. Les lumières des feux de joie se déplaçaient dans la brise provoquée par les danseurs, donnant d'étranges nuances de couleurs au ciel nocturne, à la poussière rougeâtre, à la peau sombre des Indiens. Pendant un instant, j'ai cru voir des aurores boréales, mais c'était impossible. Peut-être étaient-ils des esprits libérés. Où iraient-ils maintenant, me demandais-je, dans quel corps resteraient-ils ? Je me suis arrêté pour regarder ces lumières, je les ai vues danser partout dans la zone, s'approchant de moi avec une lenteur particulière, planant autour de moi, m'explorant. Je me suis assis sur le sol, loin de toute présence. J'ai regardé mes mains. Et j'ai accepté. J'ai accepté tout ce que j'avais fait et ce que je ferais. Il n'y aurait plus de difficultés dans ma vie. Tout s'adapterait lentement à la nouvelle idée qui m'était venue à l'esprit.

Ce que j'ai fait est ce que je suis.

Deux jours plus tard, le vieil homme fou se promenait dans le village, accompagné de ses filles. Sa femme âgée le suivait, la tête baissée et silencieuse. L'homme souriait sous un tissu qui protégeait la blessure faite par les sorcières. Les filles ont ri et ont salué tout le monde. Cahrué m'a dit plus tard que très bientôt les sorciers reviendraient pour les guérir. Ils n'étaient pas en bonne santé, même s'ils le semblaient. Je lui ai demandé s'ils pouvaient guérir des hommes blancs, il a haussé les épaules.

Il a fallu deux semaines à Altea pour guérir ses blessures. Il n'a pas dit un mot pendant ce temps. Manuel l'a trouvée cette même nuit, et comme un fou il est parti me chercher partout. Elle m'a trouvé dans la rivière, en train de soigner les mêmes blessures qu'elle. Il a tenté de me tuer sur-le-champ,

mais il tremblait tellement, tellement, qu'il s'est mis à pleurer et s'est agenouillé, serrant mes jambes. Je posai une main sur sa tête, comme un prêtre qui réconforte.

Pendant deux semaines, les femmes ont été chargées de soigner Altea. Manuel a dormi dehors. Il ne nous a pas parlé, ni à elle ni à moi. Il n'avait pas l'air triste ou en colère, juste isolé, aussi calme avec lui-même que jamais. J'enviais cette capacité d'égocentrisme apparent et, comme toute envie, elle était remplie de fureur et de haine. Tout ce que j'aimais chez lui s'était transformé en ressentiment.

Aujourd'hui j'écris parce que ce sont des chroniques personnelles. Je dois donc préciser qu'Altea a annoncé aujourd'hui qu'elle est enceinte. Manuel est venu me le dire, puisque nous n'habitons plus dans la même cabane. Il m'a informé de sa décision de retourner en Espagne. Demain, il sortira acheter des billets pour Buenos Aires et enverra un télégramme à une connaissance pour obtenir deux billets pour le prochain départ.

Très tôt ce matin je suis allé voir Altea. Je lui ai demandé si elle voulait mon enfant. « Non », répondit-il. « J'aurai l'enfant de Manuel. » Je sais que c'est un mensonge, car ils n'ont pas couché ensemble depuis cette nuit-là. « J'étais déjà enceinte ce soir-là. J'allais le dire à Manuel, mais après, c'était impossible, bien sûr. » Cette fois, je n'ai ressenti qu'une forte envie de rire. Les démons étaient peut-être chargés de me calmer, de ralentir et d'affiner la qualité de la haine.

Ce soir c'est la pleine lune. Je m'assois à ma table devant la fenêtre qui donne sur la rivière. Je pense et planifie plusieurs choses à faire. J'utiliserai les nuits qu'il nous reste ensemble pour sculpter une croix en argent.

Aujourd'hui, ils ont commencé leur voyage vers Buenos Aires. Ils sont montés à bord d'un cargo au quai de la ville. Je les ai vus s'éloigner dans leurs plus beaux vêtements, côte à côte, entourés de leurs valises. Ils quittent l'école et aucun autochtone n'est venu les saluer. Cahrué a couru après Altea quand je lui ai fait signe. Je l'ai vu lui remettre la croix d'argent en guise de cadeau d'adieu, en signe de gratitude de la part de toute la ville pour ce qu'elle avait fait pour les enfants. Elle a commencé à pleurer et Manuel l'a réconfortée, mais ses yeux étaient également brillants.

Quiconque lit ceci pensera que ce que j'ai fait est une bonne chose. Je ne pense pas. Cette croix est un lien qui nous unit, une représentation de quelque chose qui nous unira pour toujours. Je reviendrai à Cadix peu de temps après, lorsque l'enfant sera né.

Il peut y avoir un accident, ou une tempête sur ces rivières tumultueuses d'Amérique du Sud ou sur l'imprévisible Atlantique. Ils peuvent être piégés par les Indiens et les armes à feu. Ce qui arrivera sera l'héritage de la providence.

Alors j'apparaîtrai, affligé, pour assumer mon devoir d'oncle. J'éduquerai l'enfant, je sais que ce sera un garçon, je l'élèverai et lui parlerai de ses parents dévoués. Quelques années plus tard, quand je serai une casquetteAvec compréhension, je lui donnerai la croix que j'aurai conservée après l'avoir arrachée du cadavre de sa mère, perdue à jamais.

Elle s'admirera sûrement, formant un sourire plein sur son beau visage, aussi beau que celui d'Altea et aussi profondément étrange que celui de son père.

25

Il a laissé tomber le deuxième cahier par terre. Il ferma les yeux, les rouvrit. La nuit est restée la même, le lieu était le même. Cela ne faisait pas plus de trois heures qu'il avait commencé à lire les manuscrits, et pendant tout ce temps, il ne pouvait pas s'arrêter, il ne pouvait pas détacher ses yeux de ces papiers avec l'écriture de l'oncle José. C'était comme si je lisais la vie d'un autre homme que j'avais connu, comme s'il s'agissait d'un roman dramatique que j'avais inventé. Ni ses parents, ni son oncle n'étaient reconnaissables, ni les personnes mentionnées, ni même Cahrué lui-même, qui n'était alors qu'un enfant, totalement incompatible avec l'homme qu'il avait rencontré la veille.

Et malgré toute cette apparente incongruité entre ce qu'il avait lu et la réalité qui l'entourait, il savait que tout était vrai : à la fois ce qui l'entourait à ce moment-là et ce qui était écrit sur ces papiers. Jamais auparavant le passé n'était devenu aussi concret à sa vision, jamais aussi présent qu'à cet instant. Car de cette façon, dans la manière dont il s'est manifesté, le passé a donné un sens à beaucoup de choses dans le présent. Ce n'était pas seulement l'explication, mais l'accord parfait pour les mélodies sordides qui jusqu'alors avaient été les raisons de sa vie.

Cependant, quelque chose comme une trahison s'est infiltré dans son âme. Il s'est immiscé dans son esprit jusqu'à ce qu'il lui dise que tout cela n'était qu'un piège perpétré par ses ancêtres. Chaque génération a été impunément trompée par la précédente, amenée au monde sans permission, tirée du néant pour être emprisonnée dans des prisons de peau et d'os, soumise à la cruauté du temps, à l'abandon de tout espoir, à l'apathie de sa propre volonté et à la violence expresse de l'amour.

C'était que du sexe, de la viande et de la déception.

Catastrophe et amour étaient le même mot créé au début des temps.

Alors, si tel était le cas, il devait être comme cette bête qui prononçait de ses propres lèvres la domination du monde par l'hérésie.

Si je ne suis pas celui que je pensais être, se disait Maximilien, je serai celui que je mérite d'être.

Il a décidé de sortir du lit, en posant d'abord sa jambe cassée. Elle était raide à cause des planches qui la soutenaient. Il l'a allongée sur le sol et n'a ressenti aucune douleur. Il abaissa l'autre et essaya de se lever. Ses jambes le soutenaient, à sa grande satisfaction. Je les ai sentis, mais ils étaient engourdis. La douleur s'était peut-être déplacée d'eux vers son cœur, car il savait que l'angoisse grandissante y était logée, et que la colère, même atténuée, était contenue par le bon sens. Il lui fallait donc désormais profiter de la synchronisation encore harmonieuse entre son corps et son esprit. Il a arraché un morceau de bois détaché des murs et l'a utilisé comme béquille. Il se dirigea vers la porte. La nuit continuait à tout cacher, disant, comme toujours, que tout était là, oui, que tout devait être là : les ténèbres de l'âme humaine et la bassesse du divin.

Il leva les yeux vers le ciel et vit la lune. Grand, immense comme un soleil cadavérique qui s'abattait sur le monde. Si immense, si clair, si parfait avec ses figures spectrales dessinées à la surface. Indéchiffrable, chaotique, mobile comme des esprits changeants. Et il vit comment la triste figure de Dieu continuait à porter ses propres os pour les jeter dans les eaux. Mais de tous les coins du monde, cette tâche pourrait être appréciée, comme une projection cinématographique dans le ciel. Les mouvements de Dieu n'avaient pas la maladresse ou la vitesse des films de Lumière. Ils avaient aussi des couleurs ocres et vives à la fois. Chaque habitant du monde pourrait les apprécier : Dieu comme son propre bourreau et fossoyeur. Il se demandait alors pourquoi lui seul avait remarqué ces mouvements si longtemps auparavant. Comme s'il y avait quelque chose dans ses yeux qui lui permettait de le faire, tout comme ce qu'il avait vu dans l'œil gauche de certains qui ont traversé sa vie. Frère Aurelio, Don Roberto, l'oncle José et la femme du capitaine. Certains étaient morts à cause de cela, mais la vision continuait, comme s'il s'agissait d'un esprit s'échappant du cadavre pour entrer dans un autre être vivant. Ou peut-être était-ce quelque chose qui était dans sa propre vision, la même maladie qui les avait amenés à voir ces images qui le dérangeaient tant, au point de devoir les expulser du monde avec la mort.

Sommes-nous des instruments ou des créateurs ? C'est ce que se demandait Maximilien en marchant dans les rues désertes et nocturnes du village, entre les cabanes en pisé et les chiens qui le regardaient passer sans aboyer. C'était peut-être un fantôme, à la lumière de l'immense lune que les animaux respectaient comme une mère bienveillante. La constance de la lune était presque la seule vertu au monde. Ses retours cycliques provoquaient à la fois anxiété et soulagement, douleur et bonheur. La lune était femme et hommeet en même temps. La femme comme continent, l'homme comme douleur. Calme et tempête. Marées et reflux des mers de sang. Les sacrifices ancestraux au soleil n'étaient rien d'autre que des redditions voilées à la lune. Dieu n'a pas habité dans le soleil, car ce n'est

qu’un feu dont les braises s’éteindront un jour. La lune, en revanche, est une pierre illuminée, et sera une pierre sombre lorsque tout disparaîtra.

Pierre et poussière, os dépassant pour contempler la surface de la terre.

Il marchait sans but, vers ce qu'il croyait être l'intérieur de la jungle. Un peu plus loin, il trouva la zone où les indigènes enterraient leurs morts. Au clair de lune, il vit les crânes sortir du sol. J'avais lu dans les cahiers de l'oncle José qu'ils avaient été enterrés debout, laissant la tête dehors. Il pouvait maintenant le vérifier, et vingt ans ne semblaient pas avoir changé la coutume. En se promenant parmi les tombes, il trouva des têtes d'hommes enterrés il y a quelques mois à peine, d'autres étaient très récentes et semblaient simplement endormies. Leurs cheveux étaient presque intacts, leurs orbites étaient encore pleines et leur peau n’était pas encore attachée aux os de leur visage. Il avançait sans peur, envahi par la curiosité et la fascination. Il atteignit les zones les plus anciennes, où les crânes étaient nus, d'autres avec une peau aussi sèche que du parchemin.

Il savait alors que c’était ici qu’il commencerait à trouver ses réponses. Maladies de l'âme, maladies de la tête. Quelle était la cause de la folie, des hallucinations, du désir de tuer. Pourquoi n’avait-il pas pu croire pleinement en Dieu, et pourquoi d’autres avaient-ils pu le voir et pas lui ? Dans la connaissance, il croyait avoir trouvé la voie. Dans la bibliothèque de mon oncle, j'avais lu les livres d'anatomie. Il se souvenait encore clairement de la structure anatomique des os du crâne. Il pensait à l'os sphénoïde, comme à un petit oiseau enterré, pris en plein vol au milieu de la tête des hommes.

Un oiseau qui conservait peut-être encore sa mémoire ancestrale des temps perdus. Ce que certains hommes ont vu étaient peut-être des projections de ce souvenir.

Il leva les yeux vers la cime des arbres qui l'entouraient. Une faible lueur laissait présager l’aube. Il a dû ramener ces crânes à la hutte pour les étudier. Il chercha des outils dans les environs, mais sans rien trouver d'utile, il retourna à la cabane et ramassa la pelle appuyée contre un mur. Les allers-retours lui faisaient mal à la jambe encore et encore. Au début, il l'ignora, puis il commença à boiter. Les planches qui la soutenaient se sont détachées de leurs liens. Il sentit les os brisés de sa jambe se déplacer, piégeant ses veines et ses nerfs. Mais il était déterminé à ne laisser rien l’empêcher de poursuivre son objectif. C'était quelque chose qu'il devait faire pour lui-même, et aussi pour Don Roberto. Il avait promis à Elsa qu'il ferait tout son possible pour le guérir. Ils l’avaient amené dans cette jungle pour cette raison même ; il était arrivé là dans l'ignorance supposée de leur fuite, croisant leurs chemins. S’il avait connu l’amour dans les labyrinthes de la folie, c’était quelque chose dont il aurait dû être pleinement satisfait. Je ne reverrais probablement plus Elsa.

Il est retourné sur place et a commencé à faire tomber les crânes. Il ne les a pas touchés, mais a plutôt fait une coupure nette avec le bord de la pelle juste au niveau du sol. Il a coupé un par un, à partir de différents endroits et à différents moments. Certains nouveaux, d'autres très anciens. Dans le plus ancien, il vit des trous dans la tête, sûrement les séquelles des

trépanations dont il avait lu le récit dans les cahiers. Il a passé presque deux heures à faire cela, et c'était déjà l'aube. Sa jambe lui faisait très mal et il a dû rester à genoux pendant la dernière heure. Il coupait des têtes et les plaçait dans des sacs en tissu volés dans une cabane en chemin. Il n'avait pas compté combien il avait réussi à en ramasser, mais les sacs étaient déjà remplis. Son genou, autrefois en bonne santé, était désormais blessé. Les planches de sa jambe malade avaient été arrachées et ses os bougeaient. Il se relevait et retombait, et la douleur recommençait, persistant jusqu'à ce qu'il atteigne la plus grande insensibilité possible. Détruire ses nerfs pour continuer à faire ce qu'il faisait, pour mettre de côté, pour abandonner les parties du corps qui empêchaient la rédemption de l'âme.

Il entendait le village voisin se réveiller, l'agitation des gens, les cris des bébés, les appels des hommes allant pêcher ou chercher de l'eau à la rivière. Il ne savait toujours pas comment se relever ou quitter ce champ de morts avec des places vides là où se trouvaient les têtes. Je ne savais pas comment les habitants réagiraient à ce sacrilège. Surtout, il ne savait pas comment rejoindre sa hutte avec les sacs remplis de crânes au milieu de tout ce monde, ni comment supporter la douleur qui allait et venait comme des vagues de désespoir.

Il essaya de se lever en s'appuyant sur l'une des planches qui soutenaient sa jambe. Il a réussi à rester debout. Il se pencha pour ramasser les sacs. Il en portait un avec son bras droit, sur son dosoui, l'autre sur l'épaule gauche. Avec cette main libre, il utilisait la planche comme béquille. Il a fait le premier pas. Il a réussi à le faire et il était plein d'espoir, mais il l'avait fait avec sa bonne jambe. Vient ensuite le test : faire un pas avec la béquille, sans mettre de poids sur la jambe malade. Il l'a fait, mais la planche éclatée s'est coincée dans la boue et les rochers autour des tombes. Maximiliano s'est effondré sous le poids des sacs. Mais ce n’était pas le pire, lui-même et le poids qu’il portait tombèrent sur sa jambe cassée. Alors un cri sortit de sa gorge, mais c'était comme si quelqu'un d'autre l'avait émis, si intense dans sa sagesse cruelle de cri désolé qu'il ne se reconnut pas lui-même. Il n'avait jamais crié quand il tuait, même si à chaque fois c'était une façon d'arracher la haine comme quelqu'un qui s'arrache une partie de son propre corps.

Il est tombé sur le côté, mais il est resté presque effondré sur le sol, sa jambe brisée et cassée à plusieurs endroits. Il enleva les sacs et regarda sa jambe, qui continuait à crier et à pleurer de douleur. Des os sortaient de la peau déchirée à plusieurs endroits, et elle saignait abondamment. Il la tenait dans ses mains, la balançant, son expression larmoyante et son visage crispé, retenant ses cris. Ils viendraient bientôt à lui, mais il ne voulait pas être sauvé. Il avait besoin de s'échapper de là vers la hutte et de commencer ses études sur les crânes, et les autres ne le laissaient pas tranquille. Ils lui enlèveraient ses sacs, l'enfermeraient dans la hutte et le soigneraient peut-être. Mais il devait d’abord le découvrir, en s’éloignant de toute faiblesse ou négligence. Si son héritage était la douleur et la haine, c'était bien, il en hériterait comme quelqu'un qui reçoit un trésor dont il doit prendre soin, mais il ne ferait pas de cet héritage un royaume de vulgarité ou d'oisiveté. Ce serait un royaume de connaissance

volontaire, de rédemption dans les royaumes du ressentiment, sinon dans ceux de la bonté ou de la patience. En l’absence de vertus, la volonté hostile était la bienvenue.

Un garçon apparut dans le fourré, sur la route qui menait au village. Je le regardais, et puis d’autres sont apparus. L'un d'eux est parti, peut-être à la recherche d'un de ses parents. Il devait faire quelque chose immédiatement, il ne pouvait pas s'abandonner entre leurs mains, il n'était pas venu et n'avait pas souffert tout cela pour céder maintenant à la volonté des autres. Sa jambe était le seul obstacle. Si une partie de ton corps t’empêche d’entrer dans le Royaume des Cieux, alors coupe-la, se dit-il. Il n’entrerait pas dans ce royaume, il le savait, mais il pouvait tout aussi bien entrer en enfer : les os de Dieu y étaient rassemblés.

Deux femmes se sont jointes aux enfants, essayant de se rapprocher, mais ils n'ont pas osé. Un homme est arrivé, a parlé aux femmes en leur montrant les tombes. Ils n’étaient pas alarmés, ils semblaient juste curieux. Un autre homme a essayé de s'approcher de lui, mais Maximilien lui a jeté une pierre. Il en rassembla plusieurs autour de lui pour tenir les hommes à distance comme des oiseaux charognards. Cette stratégie ne durera pas très longtemps.

"Monsieur!" appela la voix de Cahrué.

Maximilien regarda l'homme qui avait été autrefois le garçon qui connaissait ses parents, qui avait mangé et vécu avec eux. Le seul lien, le lien qu'il considérait comme indestructible entre le passé et le présent. Il a recommencé à pleurer de douleur. Cahrué commença à s'approcher.

-Ne viens pas ! Laisse-moi tranquille!

-Mais que veux-tu faire ? Oublie ça et laisse-moi réparer ta jambe.

« Il n'y a plus rien à guérir », répondit-il en soulevant la pelle et en abaissant la lame de toutes ses forces sur sa jambe.

Il pensait qu'il allait s'évanouir. Les cimes des arbres dansaient une danse de carrousel. Les morts enterrés semblaient s'élever sans tête comme des colonnes de pierre de la terre. Mais ce n’étaient rien de plus que des hallucinations. Lorsque la douleur passa, les autres étaient encore loin, et il savait que seulement quelques secondes s'étaient écoulées. La jambe ne saignait plus, c'était simplement une plaie ouverte avec du sang séché. Le morceau coupé était sur le côté et il l'a attrapé avec sa main droite. Il a commencé à le regarder, puis les autres qui le regardaient. Les femmes couvraient les yeux des enfants, mais ils luttaient pour échapper à leurs bras et regarder l'homme qui s'était coupé la jambe. Cahrué s'est approché à moins de deux mètres de lui.

« Monsieur, laissez-moi vous aider », mais avant qu'il puisse le toucher, Maximilien leva la pelle et le menaça.

-Je n'ai pas encore fini.

Je ne savais pas d’où venait tant de résistance. Ce n’était pas un homme fort ; il s'est toujours cru chétif, faible, plus dévoué aux activités

intellectuelles qu'aux activités physiques. Mais tant de choses qu’il avait traversées l’avaient peut-être renforcé. Ou peut-être était-ce la bête en lui qui lui donnait la force de faire tout ce qu'il pensait devoir accomplir.

Avec le bord de la même pelle, il commença à peler l'os de la jambe. Lentement mais fermement, il extrait le fragment de tibia, désormais débarrassé de tout muscle et de tout sang. Le moignon ouvert palpitait et à chaque instant il pensait qu'il allait s'évanouir. Mais il n’y a pas eu de saignement, et cela a suffi. La douleurpourrait être résisté, tout comme la fatigue. L’esprit continuait à s’organiser et les mains travaillaient avec diligence sur la tâche la plus importante qu’elles aient jamais entreprise.

Ce tibia serait désormais son symbole : une amulette de providence, une clé de son propre sanctuaire, les armoiries d'un roi, le producteur de foudre d'un dieu en colère. Quoi que cela puisse représenter pour les autres, cela ferait de lui une figure redoutée dans cette ville. Et c'est ce qui s'est passé : il a tenu l'os propre en l'air, a regardé autour de lui et s'est vu comme les autres avaient dû le voir : un homme qui commençait à se lever au milieu des tombes, presque nu et tenant son corps sur une jambe, s'équilibrant habilement, et maintenant sans douleur, il a utilisé la pelle comme béquille, a soulevé les sacs de crânes sur ses épaules et a commencé à marcher, menaçant quiconque essayait de se mettre en travers de son chemin avec l'os comme une arme mortelle.

Il retourna sur le chemin qui menait à la cabane, entre les rangées de villageois, qui étaient maintenant nombreux, qui le regardaient avec peur dans les yeux, avec respect, avec une profonde révérence. Même Cahrué, si imprégné de scepticisme par la sagesse qu’il avait apprise dans ses livres, ne pouvait que l’abandonner et se contenter de le suivre. Il était désormais son disciple, comme s’il était redevenu cet enfant qui apprenait en échange de services rendus à l’homme blanc.

Il arriva à la cabane et, avant d'entrer, il se retourna pour les regarder tous. Toute la ville le regardait avec intrigue, avec étonnement, avec une vénération naissante. Il ordonna à Cahrué que personne n'entre. Puis, dans l'intérieur frais, il laissa tomber les sacs et s'effondra sur le lit de camp, s'enfonçant dans les abîmes profonds des nouvelles mers, les mers d'ossements, les cités aquatiques des démons fondateurs d'un nouveau royaume qu'il aidait à construire.

Pendant des jours, il était dans et hors des frontières de la conscience. Il vit le visage de Cahrué apparaître sur les côtés de sa vision embrumée par la fièvre. Il sentit des mains toucher le moignon de sa jambe. Il rêvait qu'il l'amputait, mais il l'avait déjà fait lui-même. Il entendit des chants venant du village, et crut voir des danses autour de la hutte, des offrandes, des prières, pour celui qu'ils connaissaient à peine, qui n'était rien d'autre qu'un homme blanc malade et fou. Il vit les visages peints qui brûlaient des substances autour du lit, des peintures qui simulaient des visages de lynx. Puis, l'un de ces masques a commencé à perdre sa couleur à cause de la sueur due à la fièvre, et le visage de l'oncle José est apparu. Il apprit alors que les deux autres vieillards qui accomplissaient ces rites dans sa hutte

étaient ses parents. Ils étaient vieux, mais tous les trois avaient survécu. Il voulait les serrer dans ses bras, il voulait avoir une vie avec eux.

Il n'a jamais su exactement combien de jours s'étaient écoulés. Il se réveilla enfin lucide et regarda son corps nu. Il était trop maigre et la jambe coupée avait un moignon cousu. Il ne souffrait pas, il était furieux mais en bonne santé. Il se frotta le visage et sentit ses longs cheveux et sa barbe qui poussait.

« Bienvenue dans la vie », entendit-il la voix dire dans un coin de la cabane. Il était peut-être midi, à en juger par la lumière qui pénétrait par les ouvertures.

Cahrué est sorti de l’ombre.

« Où sont les sacs ? » Maximiliano a demandé.

Rivière Cahrué.

-Il revient d'une mort imminente et la première chose qu'il demande concerne les morts. Je ne sais pas ce que je comptais faire avec ces têtes, mais je les ai gardées. Je ne peux pas les rendre à leurs propriétaires ni à leurs familles, car de nombreuses familles entières ont disparu. Je n'ai pas le droit de les brûler non plus. Je les ai cachés dans ce coin sec.

Maximiliano regarda là où il indiquait. Il a commencé à se lever. Un malaise l'arrêta. Cahrué le tenait pour qu'il ne tombe pas.

-Il n'est pas encore complètement rétabli, il a besoin de manger et d'aller mieux. Ensuite, il fera ce qu'il veut.

Maximilien a posé des questions sur l'os du tibia. L'autre se pencha et le tira de sous le lit. Il le plaça sur le corps de Maximilien, et il le tint comme un sceptre.

Cahrué rit à nouveau.

-Il ressemble à un grand roi.

La moquerie ne plaisait pas à Maximilien.

-Tu vas penser que je suis fou. C'est sûrement vrai. Mais j'ai lu les cahiers que tu m'as donnés. Je veux que tu m’apprennes tout sur les anciens guérisseurs qui pratiquent les trépanations.

-Les personnes âgées dont tu parles n'existent plus. Ils sont morts il y a de nombreuses années. Ils ont réussi à enseigner quelques astuces à leurs disciples, mais moins de la moitié de leur sagesse a survécu.

-Étiez-vous l'un d'entre eux ?

-J'étais le seul, monsieur. Mais comme je vous l'ai dit, je suis allé à l'école en ville et j'ai beaucoup appris à la faculté de médecine.

-Tu es vraiment médecin ?

-Ils ne m'ont pas permis d'avoir le titre. Les choses ici ne sont pas comme en Europe, je suppose.

-Alors tu dois m'apprendre tout ce que tu sais. Il y a des choses que je dois découvrir. Pas seulement à cause de Don Roberto. J'ai des théories sur les hallucinations, sur les désirs cachés de l'esprit.

-Tu parles de les causes organiques des maladies mentales. Ce que mes ancêtres appelaient des esprits.

-C'est comme ça. Et avec des trépanations, ils ont réalisé ce genre d’exorcisme scientifique.

-La dernière tentative dans ce village remonte à plus de dix ans. Je l'ai essayé moi-même.

-Dites-moi.

-Tu dois d'abord manger. Voici la vieille femme.

La femme qui s’occupait de lui apporta un bol d’eau et une assiette de viande rôtie. Maximiliano commença à manger sans couverts, affamé comme jamais auparavant. La femme s’agenouilla à côté de lui et dit une prière. Puis il se leva et sortit sans lui tourner le dos.

-Ca c'était quoi?

-Ils vous adorent, monsieur. Après ce qu'il a fait à sa jambe, ils le respectent comme un dieu.

-Je pensais qu'ils allaient me tuer pour avoir profané les tombes.

-Cela n'a plus d'importance après avoir vu votre courage. Il existe une sorte de légende ancrée dans notre mythologie à propos d'un homme qui s'amputait un pied chaque jour, car chaque matin il repoussait et la nuit il commençait à se gangrène. C'était une sorte de malédiction qui pesait sur lui. Un jour, il se coupa la jambe plus haut que d'habitude et, avec le tibia, il sculpta un couteau en os qu'il utilisa pour couper son pied la fois suivante où il repoussa. De cette façon, la malédiction fut brisée.

-Cela signifie que tout est enfoui à l'intérieur de soi.-Et il montra sa tête.

-Je pense que oui. C'est pour ça qu'ils te respectent, tu leur as rappelé cette légende un peu oubliée. Ils se sont enthousiasmés pour cette nouvelle vénération qui les sépare de la routine. Nous sommes en voie de disparition, monsieur. La civilisation avance, les coutumes du progrès nous envahissent. Ils changent nos vies, ils nous tuent aussi. Parce que s’adapter, c’est ne plus être soi-même. Les cultures entrent en collision et meurent. Il n’y a pas d’intégration. Ça n'existe pas. Il ne peut pas y en avoir. Ne croyez pas ce que disent les livres.

-Tu as beaucoup lu, Cahrué. Il m'a menti quand il m'a dit qu'il ne parlait pas bien espagnol. Je le vois habillé comme ça, avec ce pagne, sa peau brune, son corps fort, son visage imberbe, et ça ne correspond pas à ce que ma culture m'a appris. Mais mon ami, si je peux l’appeler ainsi parce qu’il m’a sauvé la vie deux fois, et parce qu’il a rencontré mes parents, leur a parlé, a dormi dans leur même hutte…

Il s'est arrêté parce qu'une grosse boule s'est formée dans sa gorge.

-Je ne comprends pas…

-Ils sont morts dès leur retour en Espagne, après ma naissance. Je ne peux pas dire que j'en ai un souvenir quelconque. Sauf la croix d'argent que tu m'as montrée et que tu as donnée à ma mère. Dis-moi, comment était-elle ?

-Très belle, grande, très sévère, mais d'une beauté très semblable à celle d'une statue grecque.

-Froid, peut-être ?

-Je ne sais pas. Avec moi et les enfants, elle avait raison, rien de plus. Mais cela ne nous intéressait pas, juste la voir nous enchantait, juste être avec elle nous suffisait.

-C'était de la séduction, je suppose. Comme avec mon père.

-Ils n'étaient pas démonstratifs, monsieur. C'était un couple discret. Ils étaient comme ça jusqu'à la fin, quand ils sont partis.

-Tu es resté avec José Iribarne ?

-Je l'ai servi pendant qu'il était là. Il ne m'a plus rien appris, sauf sur les choses de la vie en général. J'étais adolescente et il m'a emmenée dans la grande ville pour être avec les putes. C'était son enseignement sur le sujet, vous savez déjà comment ces choses se passent.

-Je pensais que vous aviez des rites d'initiation dans votre ville.

-Ils ont déjà été laissés de côté, peu se souviennent d'eux. De plus, ceux d’entre nous qui sont conscients de ce qui arrive à notre peuple ne veulent pas avoir d’enfants qui souffrent ou qui nous haïssent. Si tout est fini, que ce soit fini tout de suite. La mort aussi, monsieur.

-Es-tu marié, Cahrué ?

-Non, monsieur. Je ne serais pas heureux avec quelqu'un de ma ville dans ma situation actuelle. À qui devrais-je parler et avec qui passer ma vie comme si je te parlais ? La seule raison pour laquelle je rejoindrais une femme serait d'avoir des enfants, et je vous ai déjà donné mon avis là-dessus. Et où est ta femme ?

-Il est à Buenos Aires maintenant, il nous attend. Peut-être que si tu venais avec nous, Cahrué, tu rencontrerais quelqu'un qui apprécie ta culture.

-Je suis déjà un phénomène de cirque dans la ville quand je vais, imaginez à Buenos Aires.

- Au contraire, je connais très peu cette ville, mais si elle est aussi cosmopolite qu'on le dit, peut-être avez-vous assez de sensibilité pour l'apprécier.

-Je ne pense pas, je suis bien ici.

-Il se cache comme un anachorète, Cahrué. Il se cache derrière la façade de sa tribu.

L'autre hocha la tête en haussant les épaules, comme un garçon. Il était plus âgé que lui, comme un grand frère, avec qui il aurait pu parler de beaucoup de choses pendant ses après-midi à Cadix. Un ami qu'il n'a jamais eu. Quelqu'un qui aurait pu le sauver de beaucoup de choses. Mais maintenant, le soir tombait sur la jungle. Une brise fraîche chassa l'odeur qui commençait à envahir la cabane depuis le coin.

-Nous devons commencer notre tâche le plus tôt possible, demain. Les têtes doivent être farcies. Vous devez m'apprendre les techniques de trépanation. Quand nous serons prêts, nous opérerons Don Roberto.

Cahrué se mit à rire.

-Mais monsieur, vous ne connaissez rien à la médecine, et je n'ai opéré personne. du cerveau depuis de nombreuses années, seulement des os cassés, des ventres gonflés, des accouchements compliqués, rien de plus.

-Tu ne m'as pas dit que tu étudiais Don Roberto ?

-Oui, et j'en suis arrivée à la conclusion qu'il avait une tumeur qui comprimait l'arrière de son orbite gauche.

-Ils l'ont déjà dit en Espagne, mais peut-on l'éradiquer ?

-Tout peut être retiré.

-Sans risque pour votre vie ?

-Je ne peux pas le savoir avant de l'avoir trépané.

-Alors nous commencerons demain. Je veux que tu apportes tes instruments à la cabane. Je m'occuperai d'étudier les têtes, il me faut juste leurs instruments.

-Et vous saurez comment faire, monsieur ?

-Je l'ai lu aussi, Cahrué. J'ai grandi en lisant dans la bibliothèque de Don José et j'ai vécu avec lui depuis la mort de mes parents.

-Comme j'aurais aimé qu'il m'emmène avec lui quand il est parti...

-Il t'a demandé ?

-Oui, et il m'a dit qu'il le ferait. Mais il a seulement dit ça pour me calmer pendant qu'il préparait son voyage. Il était plus économe que jamais. Son frère lui manquait. Le jour où il est parti, je me suis réveillé et il était déjà parti. Je suis restée en pleurs dans son lit, seule.

L'après-midi, pour se changer les idées de tout ce que Cahrué lui avait dit, il décida de se lever et d'explorer le village de plus près. Il s'habilla avec les vêtements que lui avait donnés la vieille femme : un pantalon et une chemise apportés de la paroisse voisine, à soixante kilomètres en aval, qui faisait œuvre de charité en distribuant des sacs de vêtements usagés. Il essaya la béquille que lui avait sculptée un des garçons du village, celui-là même qui était venu cet après-midi voir comment il allait.

« Je l'aime beaucoup », lui dit Maximiliano, et le garçon sauta autour de lui, heureux, disant à tout le monde, quand ils partirent, qu'il l'avait sculpté lui-même.

Il marchait donc dans les rues du village, accompagné de l'enfant, le seul qui ne le regardait pas avec peur, ni avec suspicion, ni avec une révérence inutile. Les femmes et les hommes utilisaient de la peinture sur leur corps. Le garçon a expliqué ce qu'ils voulaient dire. Les femmes mariées avaient une série de points sur le front et certaines parties de leur corps étaient tatouées avec des figures d'arbres et de poissons. Les femmes célibataires portaient leurs cheveux relevés et leurs corps étaient presque recouverts de blanc. Chez les hommes, les peintures étaient plus variées, presque individuelles, et représentaient des différences de caste. Ceux des familles plus âgées portaient un masque de lynx. Les plus jeunes, en âge de se marier, avaient le corps peint en bleu très foncé et le masque simulait le visage d'un caititú.

"Qu'est-ce que c'est?" Maximilien a demandé.

Le garçon a montré du doigt un cochon sauvage parmi quelques autres qui se promenaient dans le village à la recherche de restes. Personne ne les craignait, ils étaient domestiqués.

La signification de cet animal par rapport aux rituels du couple lui paraissait brutale, mais le contraste saisissant entre les peintures des vierges et celles des jeunes hommes, qu'il pouvait presque toujours voir ensemble aux portes des huttes ou se promenant près de la rivière, était non seulement curieux mais aussi sexuellement dérangeant. Le garçon n'avait pas besoin de lui dire que ceux qui n'avaient pas encore atteint la puberté étaient obligés de rester nus jusqu'à ce que l'âge du changement arrive. Peu importe qu'il fasse froid ou chaud, qu'il s'agisse de filles ou de garçons, ceux qui survivaient étaient ceux qui méritaient la maturité.

Ce que Cahrué avait dit était vrai. Une telle culture meurt ou persiste. Il n'a pas pu s'adapter.

« J'ai soif », dit-il.

Le garçon le conduisit vers un tonneau à côté d'une cabane. Il pencha la tête et vit son reflet dans l'eau. Cela faisait si longtemps qu'il ne s'était pas regardé dans un miroir qu'il crut un instant que quelqu'un d'autre regardait le reflet de l'eau avec lui. Il était maigre, sa barbe était crépue, ses cheveux étaient sales et il avait de profonds cernes sous les yeux. Il leva les yeux et vit un vieil homme assis dans l'embrasure de la porte de la hutte. C'était Don Roberto, ses yeux aveugles peut-être perdus dans des pensées lointaines au-delà de l'agitation du village.

Il s'approcha et lui dit :

-Père…

Don Roberto tourna la tête vers lui. Il allait bien, il avait l'air d'avoir repris du poids, il venait de prendre une douche et il sentait bizarre. Ses paupières étaient fermées.

« Père... » dit-il encore, en posant une main sur la tête du vieil homme et en se penchant pour l'embrasser sur le front.

Alors le vieil homme ouvrit les yeux.

C'étaient deux énormes océans sans fond, des abîmes aquatiques d'une obscurité dense.

Maximiliano regarda le garçon, impatient de voir s'il voyait la même chose. L'enfant était parti, personne ne les regardait. Comme s’ils s’étaient soudainement éloignés du temps normal pour s’adapter à leur propre temps.

-C'est moi, Père, je suis Maximilien, votre gendre.

Le vieil homme leva les mains et sentit le corps de Maximilien. Il fronça les sourcils, peut-être surpris de le sentir si maigre. Il a même touché le moignon de la jambe.

-Ils te transforment…-dit-il.

-Je ne comprends pas…

-Je les ai observés, mon fils, et tu prends leur forme.

Je n'avais pas besoin de demander. Cet après-midi-là, il retourna à sa hutte et commença à sortir les crânes des sacs.

26

Douze mois se sont écoulés et c'était définitifsusciter un nouvel hiver. Pendant tout ce temps, Maximilien, avec l'aide de Cahrué, se consacra à une dissection minutieuse des crânes. Ce qu'il pensait initialement être une tâche plus rapide lui a pris des heures, puis des jours, et enfin des semaines de travail non-stop jusqu'à ce qu'il trouve ce qui se trouvait sous chaque couche de tissu mou, chaque muscle, chaque ligament reliant les os, cachant la faible porcelaine du cartilage, les minuscules veines qui irriguaient le cerveau. Chaque os fut brisé, d'abord maladroitement, car les mains de Maximiliano n'étaient pas habituées à manipuler les instruments, pas même les instruments chirurgicaux rudimentaires que Cahrué avait fabriqués à partir de matériaux indigènes et d'autres objets métalliques volés à la faculté de médecine ou à un hôpital de la ville.

Puis, à mesure que l’exploration est devenue plus approfondie, le temps s’est allongé, mais les découvertes ont été beaucoup plus abondantes. Ils ont découvert des structures qu'ils croyaient ne pas être décrites dans

aucun manuel d'anatomie, mais conscients de cette erreur, ils ont cédé à ce fantasme comme deux scientifiques qui avaient besoin de cette incitation pour continuer. Car ce que recherchait Maximilien devenait déjà incertain : l’anomalie qui provoquait les hallucinations mystiques pouvait se trouver n’importe où dans le cerveau, dans n’importe quelle structure nerveuse, osseuse ou vasculaire, ou qui sait quel autre type. Des cellules cancéreuses, probablement, mais cette idée ne l'a pas convaincu. Cahrué lui avait dit que les quelques trépanations dont il avait été témoin lorsqu'il était enfant, réalisées par des personnes âgées, ne présentaient pas les caractéristiques habituelles des tumeurs. S’il s’agissait de tumeurs malignes, les patients n’auraient pas vécu autant d’années après l’opération qu’on le pensait.

Cependant, au cours de ces six mois, ils n’ont trouvé aucune structure similaire dans aucun crâne. Ils en avaient disséqué de très anciens, dont Cahrué savait qu'ils appartenaient à l'époque des anciens guérisseurs. Ils en ont même trouvé deux avec des trépanations faites : ils ont clairement vu le trou carré dans l'os pariétal de l'un et dans l'os occipital de l'autre. La coiffe osseuse a été consolidée avec le reste, mais les marques de l'opération étaient clairement visibles. Cela signifiait que les malades avaient survécu pendant de nombreuses années et étaient en bonne santé lorsqu’ils mouraient.

« Peut-être devrions-nous appeler mauvais les esprits qui les ont envahis, et non les tumeurs », dit Maximilien, les mains couvertes de boue et de vagues restes de chair morte ancienne. Il avait l'air fatigué. Il travaillait sur le sol de la cabane, les jambes croisées, et la souche l'empêchait de maintenir son équilibre même assis de cette façon.

Cahrué le regarda étrangement.

-Je pensais que c'était toi qui étais désireux de trouver les causes scientifiques de ces maladies.

-C'est vrai, mon ami, mais tant de temps a passé et je suis fatigué de ne voir que des os sales. La vérité est que nous n’irons pas plus loin dans cette voie.

Ils ont néanmoins continué à travailler. Chaque nuit, la lune lui rappelait son entêtement inébranlable ; c'était la nourriture qui semblait se perdre à chaque journée ensoleillée du nouveau printemps, avec les petites tragédies quotidiennes des peuples indigènes. Il avait appris à s'habiller comme eux, en short et torse nu, et il avait appris à savourer la nourriture préparée pour lui par la vieille femme, décédée un jour d'hiver et remplacée par une femme beaucoup plus jeune, l'une des nombreuses sœurs de Cahrué. Cette nuit-là, un hiver dernier, elle s'est glissée dans la couchette sous les couvertures, juste à côté de lui, et lui a appris à apprécier le sexe comme si c'était juste une autre routine, comme marcher, comme manger, comme respirer. C'était, maintenant, un acte auquel il n'accordait pas beaucoup d'importance, c'était simplement un besoin satisfait. J'étais heureux à ces moments-là, parce que j'oubliais tout le reste. Une forme agréable d’oubli, mais sans son irréversibilité, sans la douleur ni la tragédie.

Il accompagnait Cahrué lors de ses visites médicales dans les huttes. Quand les gens les virent arriver ensemble, ils s'inclinèrent devant eux et les enfants se tinrent à l'écart. Maximilien avait de longs cheveux noirs, une barbe épaisse mais courte et un corps plus fort, tanné par les intempéries. Il portait dans sa main droite l'os du tibia pour marcher, ce qui représentait un signe de distinction avec lequel il condescendait à la superstition des indigènes. J'aurais pu utiliser n'importe quelle autre canne en bois, mais cela n'aurait pas été pareil. Les autres attendaient qu'il marche, appuyés sur l'os qu'il avait coupé, et il était fier de l'expression qu'il voyait sur leurs visages : malaise, peur, adoration.

On pourrait dire qu’il pourrait désormais être considéré comme un petit dieu. S'il avait perdu le sien, pourquoi ne pas en créer un à son image et à sa ressemblance. Pourquoi l’inventer ou pourquoi le chercher dans un autre être, une autre chose ou une autre entité. On est son propre dieu, alors pourquoi ne le serait-on pas pour les autres ? Si cela leur servait à vivre en paix, comme un juge éternellement juste et infaillible, mais aussiUn être humain suffisamment humain pour les comprendre était toujours à portée de ses mains. C’était là l’un des défauts du Dieu créateur antique : son manque de présence, sa distance, son mutisme, sa surdité. S’il avait jamais été jeune, s’il avait jamais été humain, il avait cessé de l’être bien avant la création du monde. Il n’était donc pas étrange que sa mort soit survenue avant qu’un homme puisse la recréer avec son intelligence. Comme quelqu'un qui est mort avant de naître. Comme si, lorsque le monde fut créé et que le premier homme chercha la trame rationnelle de tout ce qui l’entourait, la moindre trace de son existence avait déjà disparu. Il fallait donc réinventer Dieu comme une idée qui ne parviendrait jamais à se conclure pleinement par sa congruence ou sa plausibilité. Il est né dans un esprit imparfait, l’esprit d’un enfant prêt à jouer, sans limites, avec toute la Création.

Et lors d’une de ces visites, ils sont entrés dans la hutte d’un homme de cinquante ans qui était allongé sur le sol. La famille a déclaré qu'il refusait de s'allonger sur le lit parce qu'il craignait la colère des dieux. Cahrué se pencha vers lui et lui dit quelque chose dans sa langue. Maximilien avait aussi appris un peu de cette langue, et il comprit qu'elle lui demandait ce qu'il craignait que les dieux lui fassent. L'homme parla à l'oreille de Cahrué. Il sourit à Maximilien, mais reporta son regard sérieux sur l'homme. Il lui tapota le dos et le fit se lever. Il a demandé à la femme qui vivait avec lui si c’était la seule chose qu’elle avait remarquée. Elle commença à parler si vite que Maximiliano ne comprenait plus rien. Elle gesticulait frénétiquement, et l’une de ses filles essayait de la retenir tandis qu’une autre soutenait ses protestations. Cahrué l'arrêta d'un geste de la main, puis ils se souvinrent en présence de qui ils étaient, et ils gardèrent la bouche fermée, regardant le sol.

-Elle dit que son mari agit bizarrement depuis un mois. Il s'allonge sur le sol et ne veut pas manger de viande. Il sort pour voir la lune, la prie et lui parle chaque nuit dans une langue inconnue. Il dit que les dieux ont annoncé une grande sécheresse cet été, et il essaie d'apaiser leur colère.

-Je ne vois rien de trop étrange compte tenu des croyances de ton peuple, Cahrué.

-Moi non plus. Mais si la femme trouve cela étrange, c'est comme ça que ça devrait être. On m'a dit qu'il n'était pas vraiment religieux avant de commencer à se comporter comme ça. Je te donnerai quelques épices et nous reviendrons dans quelques jours.

Il expliqua à la femme et à ses filles comment lui donner le médicament, un mélange obtenu au mortier après avoir écrasé une herbe sédative. Puis ils sont partis. Le soir était tombé plus tôt que prévu. Le ciel était couvert et un vent fort fouettait les sentiers du village. Il ne pouvait pas être plus de cinq heures de l'après-midi, mais il faisait sombre. Les nuages étaient orageux et il était très difficile de distinguer un halo rose foncé derrière eux.

« C'est peut-être une éclipse », dit Cahrué, debout au milieu de la rue, regardant le ciel.

-Peut-être, mon ami, mais je me souviens qu'il y a quelques années, on avait prédit le passage d'une comète. Je suis déconnecté du monde depuis longtemps, mais cela me rappelle cette nouvelle. Ce doit être le moment, alors.

-Et que va-t-il nous faire ?

-Ils ont dit qu'il y avait eu des tremblements de terre, des inondations ici et là. Rien qui n'arrive tous les jours sans qu'il soit nécessaire d'avoir une comète. D'autres ont prédit la fin des temps.

-Tu me dis ça après avoir vu cet homme avec ses idées folles sur les dieux et la sécheresse ? Vous vous convertissez à notre religion ?

L'expression de Cahrué était sarcastique : si les hommes blancs lui avaient inculqué la culture occidentale et lui avaient retiré des croyances qu'il lui était désormais impossible de récupérer, il était pathétique qu'un homme blanc renonce aujourd'hui à la science.

-J'essaie de concilier les deux idées...

-Vous lui avez déjà dit, monsieur, que la coexistence de deux idées opposées n'est pas possible. Soit cet homme là-dedans a raison, soit nous avons raison ici. Dieux ou comètes.

-Pourquoi choisir ?!

-Parce que, si je ne me trompe pas d'après ce que j'ai lu, une comète est faite de simple roche, et les dieux sont composés de substances éthérées.

-Donc les dieux sont plus complexes, et donc plus vrais par logique.

-La roche peut être très complexe, l'avez-vous vue au microscope ? Peut-être que la substance des dieux n'est que de la fumée, ce qui est souvent le meilleur moyen de simuler des figures.

-Je ne comprends pas, Cahrué. Vous me demandez de choisir, parce que vous pensez qu'en tant qu'hommes cultivés nous avons une idée préconçue

que nous devrions défendre, et pourtant vous remettez en question les fondements de toutes les croyances.

-C'est ce que vous m'avez appris, monsieur. Ta mère et ton père m'ont donné les règles de la raison et l'instrument de la logique. J'aime l'anatomie des corps, quels qu'ils soient. Au lieu de cela, vous recherchez avec les instruments de la raison, et dans les bâtiments froids de l'anatomie, la substance éthéréedes dieux.

Maximiliano le regarda, fasciné. Dans ce visage sombre et apparemment insipide, il avait découvert une intelligence plus vaste que chez n'importe lequel des prêtres du séminaire de Cadix.

-Alors tu penses, Cahrué, que je cherche de la fumée, peut-être ?

-Je pense que vous cherchez le mauvais élément au mauvais endroit, que ce soit de la fumée ou de la roche.

Cette nuit-là, la tempête a éclaté. Depuis l'après-midi, les hommes et les femmes se préparaient, étayaient les huttes, couvraient les portes et les fenêtres avec des planches. Ils ont enfermé et attaché les chèvres, sécurisant tout ce qui pouvait voler ou tomber avec des cordes. Mais avant que nous ayons fini, il a commencé à pleuvoir abondamment. C'était la première tempête que Maximilien subissait là-bas. Normalement, le temps était humide et la pluie très fréquente, mais je n’avais jamais vu autant de vent. Don Roberto et Cahrué, ainsi que la fille qui les servait, restèrent enfermés à l'intérieur, protégeant les faibles volets avec leurs propres bras pendant presque toute la nuit. Le vieil homme s'assit dans son lit, toujours aveugle, avec des yeux si sombres qu'il faisait de plus en plus peur aux indigènes. La fille tremblait, couverte jusqu'à la tête par des couvertures.

À l’aube, le vent s’est calmé, mais il pleuvait toujours. Ils sont sortis pour voir presque tout le village détruit par le vent de la rivière en crue et poussés jusqu'aux portes. Il y avait des carcasses de chèvres pendues aux cordes avec lesquelles elles avaient été attachées. Quelques chiens pagayaient à côté des canoës qui étaient déjà partis apporter de la nourriture aux familles isolées. Il a continué à pleuvoir toute la journée, puis le lendemain, et pendant sept jours entiers. Le matin qui s'est levé sans pluie, tout était pareil et pire : il n'y avait pas de nourriture, il n'y avait que de l'eau, des branches flottantes et des cadavres. La cabane de Maximilien était située sur un endroit élevé, ils pouvaient donc y séjourner. De nombreux canots sont venus chercher des malades. Cahrué les a placés à l'intérieur et a essayé de faire tout son possible pour les guérir. Même Don Roberto a aidé en roulant un chiffon ou en faisant bouillir de l'eau sur un feu.

Le huitième jour après la tempête, dans l'après-midi, il a recommencé à pleuvoir, par intermittence au début, ce qui a donné à tout le monde de faux espoirs. Puis, une bruine plus ou moins forte mais constante continua, qui ne s'arrêta pas. Cet après-midi-là, quand la pluie recommença, ils amenèrent l'homme malade qui avait provoqué cette dispute qui avait opposé leurs idées pour la première fois. La famille l'a emmené dans le

canoë et l'a laissé à la porte de la cabane, laissant Cahrué le prendre et le tirer à l'intérieur. Il n'était pas blessé, mais étourdi, perdu dans ses propres fantasmes de maladie.

« Je ne peux pas le laisser rester », avait déclaré Cahrué. Mais ils ne voulaient pas l'écouter. Ils ont jeté le corps et sont partis. Il l'a traîné à l'intérieur et a regardé les autres. Le patient, quant à lui, délirait dans sa propre langue. Cahrué le souleva sur ses épaules, le laissa tomber au milieu de la hutte, essaya de le maintenir debout, mais voyant que l'autre se laissait tomber, il le frappa.

-Réveille-toi, ivrogne !

Mais il savait qu'il n'était pas ivre. C'étaient les herbes qu'il avait prescrites et que la famille lui avait données à des doses beaucoup plus importantes pour le garder calme.

« Qu'est-ce qu'elle dit ? » demanda Don Roberto, car il sentait le malaise de la jeune fille. Elle s'était éloignée en le voyant entrer, et elle tremblait autant sinon plus que pendant l'orage.

Cahrué était très nerveux. Maximiliano se rendit compte que la situation dans la cabane devenait presque aussi mauvaise que la rivière à l'extérieur.

-Il parle de la sécheresse. Il dit que la sécheresse durera aussi longtemps que la bête sera parmi nous.

Maximilien pensait au Livre de l'Apocalypse. Il avait dit quelque chose de similaire il y a longtemps. Il resta immobile, perdu dans ses pensées, regardant la triste scène de la cabane qui s'assombrissait lentement, Cahrué aux pieds du malade tombé, la fille saisie de terreur, et Don Roberto, serein dans l'obscurité qui le protégeait de tous les fantômes parce que c'était son propre fantôme. Il s'approcha alors de Cahrué et lui murmura à l'oreille :

-Tu dois m'aider à lui ouvrir la tête, je suis absolument sûr que nous trouverons ce que nous cherchons.

Cahrué recula et lui dit qu'il était fou.

Maximilien lui tenait la tête avec ses mains. Il était plus fort, plus grand que Cahrué.

-Si tu ne veux pas que je tue la fille.

L'Indien le regarda alors d'une manière nouvelle. Sa lenteur habituelle revint le guider, car la peur provoquée par le regard de Maximilien était peut-être plus grande que la pluie, l'inondation, la faim ou la maladie. Tous ces fléaux sont arrivés après cette vision dans les yeux de cet homme blanc.

Cependant, il ne voulait pas le croire et il lâcha les mains de Maximilien.

-Je vois que mes parents lui ont trop appris, et il a perdu tout ce que ses ancêtres lui ont transmis. Regardez attentivement et réapprenez. Il s'est approché de la fille et lui a attrapé le bras. Sans laisser le temps à l'Indien

d'intervenir, il la fit sauter par-dessus les malades couchés. au sol, il la jeta violemment contre le mur d'adobe. Cahrué courut la voir. Son crâne était enfoncé sur son front et il saignait.

« Il n'y a rien qui m'intéresse chez elle, c'est lui qu'il faut trépaner », dit Maximilien en désignant l'homme. Vous êtes médecin, Cahrué, je vous propose de trouver la raison de la maladie, à cause du mal. Ne cherchez pas les esprits si vous n'y croyez pas, mais je cherche toujours ce qui reste de mon Dieu.

Il savait qu'il avait convaincu l'Indien non pas pour une raison pratique ou dialectique, mais pour quelque chose de beaucoup plus personnel, qui était en fin de compte la seule chose qui le convaincrait vraiment de faire le contraire de ce qu'il pensait ou ressentait. Je savais que Cahrué voyait dans les traits de Maximiliano les traits de l'oncle José. Et contre cela, il n’était plus possible de lutter.

Le même jour, Cahrué a commencé à préparer une substance anesthésiante. Il avait fait venir presque toutes ses affaires de chez lui lorsqu'ils s'étaient installés dans la cabane de Maximilien avant les pluies, il n'avait donc qu'à chercher parmi son grand nombre de pots et de boîtes celui qui contenait les feuilles de la plante qui lui servirait pour cette occasion. Il en mit une partie dans un petit mortier et commença à les piler jusqu'à obtenir une pâte qu'il mélangea avec de l'eau.

L'homme avait été attaché à l'un des lits. Il se débattait et criait, mais il s'est ensuite calmé. Il semblait savoir ce qu'ils allaient lui faire, mais cela faisait longtemps que de telles opérations n'avaient pas été menées dans le village. Cahrué s'approcha avec la préparation et la lui donna à boire. L’homme le fit et s’endormit. Cahrué commença alors à raser ses cheveux gris, déjà clairsemés. Il a fait une marque avec un morceau de charbon sur sa tempe gauche. Maximilien a demandé pourquoi il ferait l'incision à cet endroit.

-Parce qu'on dit que le centre de la parole se trouve de ce côté du cerveau. Je pense que c'est un problème de décalage entre ce qu'il veut dire et ce qu'il dit. Quoi qu'il en soit, monsieur, nous sommes sur un territoire presque vierge pour moi aussi, et vous n'avez vu que des têtes mortes. Ce n’est pas la même chose que dans un livre. Il y aura du sang, beaucoup de sang, et de la masse cérébrale dont nous devrons prendre soin.

-Je sais, mon ami.

Cahrué lui lava les mains et lui dit de faire la même chose. Il prépara ensuite sur le lit toute la série d'instruments dont il avait besoin : des stylets, des petits scalpels en os, des pinces volées dans les hôpitaux de la ville, une scie et un ciseau.

-J'ai besoin que le feu soit toujours vivant et qu'une braise chaude soit près de moi.

Maximiliano s'en est occupé, puis Cahrué a commencé à couper la peau au-dessus de la marque. Le saignement a été contrôlé à l’aide d’une pince chauffante placée sur la braise. Une odeur de chair brûlée emplit l'endroit

et le saignement s'arrêta. Il grattait la peau sur l'os jusqu'à l'atteindre, et une fois qu'il avait une surface propre de près de vingt centimètres de diamètre, il se préparait à commencer la trépanation. Il plaça un ciseau sur les lignes marquées et, avec un marteau, commença à frapper lentement et soigneusement. Un chemin délicat s'était formé, et deux ou trois coups suffisaient à le traverser. Il fit la même chose sur plusieurs points de toute la marque, puis il lui suffisait de relier ces points par de nouveaux coups, et la calotte osseuse commença à se desserrer. Il enfonça un stylet émoussé sous l’un des bords et le souleva. En dessous se trouvait une membrane fibreuse rosâtre, sillonnée de veines très fines.

« Ce sont les méninges, n'est-ce pas ? » Maximilien a demandé.

Cahrué hocha la tête et, avec un scalpel, commença à couper le tissu. Le saignement a été arrêté lorsque les veines ont été sectionnées. Maximilien s'en est occupé.

Dehors, il commençait à faire sombre. Le murmure du courant était clair, les éclaboussures des gens et les murmures qui s'estompaient lentement. La pluie continuait, sans cesse, sur le toit, les alentours inondés, sur la jungle. À l'intérieur, la fille à la tête cognée regardait depuis un coin, endormie, le visage taché de sang séché. Don Roberto s'était allongé sur son lit, les yeux ouverts, mais écoutant sans doute ce qu'ils disaient tous les deux. Les autres malades étaient allongés sur le sol, chacun dans sa propre couverture en tissu, inconscients de tout autre chose que de leur propre chagrin et de leur maladie.

Cahrué a soulevé la cavité méningée et exposé la masse cérébrale. Il n'y avait pratiquement pas de saignement, et Maximilien vit comment un petit battement de cœur secouait ce tissu très noble. Il pensait à la lune, qui devait se lever dans le ciel de la nuit nouvelle et grandissante, et ce cerveau était comme la lune, d'une rondeur imparfaite, plein de cratères ou de chemins, de profondeurs profondes, inexplorées et dangereuses. Oui, sans aucun doute, là il trouverait Dieu, et cette idée le remplissait d’une nouvelle espérance qui se manifestait sur son visage et dans ses mains, aussi dans sa voix.

« Je veux être chirurgien maintenant », a-t-il déclaré.

Cahrué le regarda un instant, devinant immédiatement tout ce qui se passait dans la tête de Maximiliano : il n'y avait pas d'autre alternative que de le laisser faire ce qu'il voulait. Tout le monde dans cette cabane était sous sa domination, même lui, malgré toute sa science, n'a pas pu se libérer de l'influence exercée par cet homme blanc avec sa colère latente ou manifeste. Il y avait l'homme à la jambe coupée, ce regard issu de siècles de pensées abyssales, et ce visage si semblable à celui de l'homme qu'il pensait adorer dans son adolescence, et qui un jour l'avait quitté pour toujours. Elle le voyait utiliser la pince à épiler comme s'il avait fait ce travail toute sa vie, elle observait ces mains si semblables à celles de José Menéndez Iribarne, avec presque les mêmes sillons de veines bleutées sur le dos légèrement poilu, les doigts longs. Il regarda l'expression du visage de Maximilien : elle reflétait la fascination et le plaisir. Celui-ci explorait délicatement la masse cérébrale, écartant les circonvolutions jusqu'à

atteindre la profondeur. Cahrué l'aida, nettoyant le sang et gardant les tissus séparés, se demandant ce qu'il cherchait. On disait alors que toute opération chirurgicale est, en principe, une exploration, et que toute exploration est une recherche incertaine : on saura ce qu'on cherche quand on l'aura trouvé. Il se demandait si le dieu des hommes blancs, dont il connaissait tant de choses, qu'il avait tant priés par obligation, était cette quête de l'inconnu : la quête aveugle d'un être aveugle, peut-être complètement handicapé, enfermé quelque part à l'intérieur de notre propre crâne. Comme un enfant abandonné, comme un enfant à naître, peut-être un fœtus non développé piégé dans cet endroit presque inaccessible où il s'est caché. Peut-être un monstre ou une bête, de la taille d'une fourmi mais avec toute la puissance du nom de Dieu.

« Je pense que cet os est le sphénoïde », dit Maximilien en pointant du bout du stylet.

Cahrué regarda et hocha la tête même s'il n'était pas sûr.

-Même si c'est le cas, que cherches-tu ?

-Regarde bien, Cahrué. Tu ne vois pas cette croûte sur l'os ? À quoi cela vous fait-il penser ?

L'Indien le regarda avec étonnement.

-Une fracture... Il y a plusieurs années, cet homme s'est perdu sur la rivière parce que son canot a chaviré dans le courant. Il s'est perdu pendant quelques heures et a été retrouvé sur un rocher sur une plage à plusieurs kilomètres du village. C'était il y a tant d'années, très peu de temps après le départ de ses parents. Par la suite, il était toujours tout à fait normal.

-Jusqu'à présent, coïncidant avec le début des pluies…

-Mais il a prédit des sécheresses…

-C'est là le cœur du problème, Cahrué. Peut-être que cette croûte est devenue si grande qu'elle perturbe d'une manière ou d'une autre les connexions cérébrales.

L'Indien fut étonné de l'intelligence de Maximilien. Parce que ce n'était pas seulement la capacité de retenir tout ce que j'avais lu au fil des années, mais de trouver un moyen de combiner tout cela dans une forme de pensée logique. Sans expérience médicale, ils en savaient théoriquement plus que lui. Mais il s'est alors rendu compte qu'il y avait autre chose : un élément intuitif, peut-être de l'imagination, peut-être même une certaine dose de folie. En pensant à tout ce qui s'était passé depuis son arrivée, il ne lui semblait pas étrange de penser que cet élément se déchaînait progressivement et de manière irréversible.

Maximiliano commença à gratter la croûte qui s'était formée sur l'os. Cahrué lui a expliqué comment le faire à l'aide de stylets émoussés. Les éclats ont été soulevés et en dessous, la forme originale de l'os est apparue. L'Indien lui a recommandé de faire attention à ses nerfs et à ses vaisseaux sanguins. Le nerf optique était très proche. Une fois terminé, il le nettoya

avec de l'eau et passa un doigt sur l'os, lisse comme une planche fraîchement polie.

« C'est fait, mon ami », dit Maximilien en souriant. Ses yeux brillaient, découvrant quelque chose qu'il désirait depuis longtemps. Il n'avait encore rien dit, mais il savait ce qu'il avait à faire avec Don Roberto.

Ils ont replacé la masse cérébrale dans son espace au-dessus de l'os, ont cousu les méninges ensemble et ont recouvert la calotte osseuse. Ils l'ont fixé avec des bandages qui seraient changés jusqu'à ce qu'il soit guéri. L'homme était au lit et se réveilla très tôt le lendemain matin, avant que le soleil ne se lève au-dessus du déluge.

"Pluie!" il a dit aussi fort qu'il a pu. -De grandes pluies inonderont le monde !

Seul Maximilien l'entendit, car il avait à peine dormi.

Le petit dieu troublé de cet homme n’avait pas disparu, mais maintenant il parlait avec la beauté irréfutable de la logique.

27

Je savais alors quoi faire avec Don Roberto. Il ferait l’opération lui-même, que Cahrué veuille l’aider ou non. Et il sentait que l’Indien le ferait, cette fois, non pas parce qu’il se sentait menacé, mais par désir de connaissance. Maximilien pensait que pour ce village il était devenu comme un sauveur, mobilisant et renouvelant les croyances des gens, quelles qu'elles soient, et pour Cahrué cela avait consisté en un esprit rénovateur, presque révolutionnaire. Mais cette vision sociale de son propre rôle depuis son arrivée ne correspondait pas entièrement à ce que les autres voyaient.

La ville était toujours inondée et les pluies alternaientn tous les deux jours. Ils devaient durer toute la saison et il fallait s'assurer que le débit de la rivière n'augmente pas davantage. Tant que les pluies étaient modérées et que le fleuve pouvait se retirer lentement, cela suffisait pour survivre. Les eaux autour de la hutte ne se retiraient pas et chaque jour les canots arrivaient et amenaient ou emportaient les malades ou les morts. L'homme qui avait été trépané était allongé dans son lit, parlait normalement et disait qu'il voulait partir. Mais lorsqu'il regarda par la porte, il apprécia l'atmosphère chaude et sèche à l'intérieur, et décida de se plaindre un peu pour montrer qu'il était encore en convalescence. Cahrué voulait quand même garder un œil sur la blessure, mais lui et Maximilien considéraient tous deux l'opération comme un succès.

-Demain nous opérerons Don Roberto.

Cahrué le regarda avec suspicion tandis qu'il soignait la blessure de sa sœur, qui ne semblait pas s'améliorer. La fissure dans sa tête continuait de saigner, tachant le tissu chaque jour. Je n’avais pas faim et j’ai passé la majeure partie de la journée à dormir.

-Nous devrions la soigner, je suis sûr que son état va empirer.

-D'abord mon beau-père, puis elle. Je l'aiderai à l'opérer moi-même, c'est le moins que je puisse faire... - finit-il par dire sarcastiquement.

Que dit-il par sa bouche ? Cahuirué pensa. Cette nuit-là, s'assurant que Maximiliano dormait, il sortit de ses affaires la Bible que le prêtre lui avait donnée avant son voyage en ville pour étudier. Il chercha partout dans ce livre quelque chose qui expliquerait ce qui se passait dans l'esprit de l'homme blanc, quelque chose qui expliquerait ce dieu particulier dont ils parlaient tant, pour l'amour duquel ils dégradaient tant le monde, le remplissant d'églises et de cathédrales, de dogmes et de lois de sang et de châtiment. Les mots qui expliquaient ce dieu expliqueraient donc l’homme blanc lui-même. Il serait alors plus facile de les comprendre, de les prévoir, de les justifier, au moins, même si cela ne ferait rien pour supprimer leur influence prédatrice sur le monde. Le mal était déjà fait, le poison avait été semé et grandissait dans chaque champ et dans chaque terre désolée, dans chaque âme de son peuple. Mais tous ces mots lui étaient incompréhensibles. Il les comprenait parfaitement, mais ils lui parlaient d’un monde qu’il était incapable d’imaginer pleinement : les déserts, la politique, des mots qui, d’une compassion extrême, se transformaient en châtiments universels impitoyables. La logique dont ils se vantaient brillait par son incongruité.

Au matin, Maximilien le trouva endormi, la Bible ouverte dans les mains. Sans le réveiller, elle le ramassa et commença à le feuilleter. Je n'ai pas fait ça depuis longtemps. Sur la première page se trouvait la signature presque illisible de son propriétaire, un certain Jorge de las Casas, peut-être le prêtre mentionné dans les carnets de l'oncle José. C'est ainsi qu'il l'appelait encore : tonton, il ne serait jamais rien de plus que ça pour lui. Il était curieux de constater à quel point il y avait si peu pensé depuis qu’il avait lu les manuscrits. La seule chose qu'il avait faite après avoir appris son passé était d'aller au champ des morts et de se couper la jambe cassée. Était-ce une façon de rompre avec votre passé ? Évidemment, mais cette idée semblait trop banale pour être digne de lui. C'est pourquoi il évitait les pensées qui lui venaient maintenant, perfides, rampantes comme de vulgaires limaces de jardin qui se prenaient pour des serpents intelligents venus de paradis perdus. Il jeta le livre sur les braises. Il regarda les couvertures se tacher d'une suie à peine plus noire que sa propre couleur. De cette façon, il ne brûlerait jamais. Il s'agenouilla près du feu et retira le livre. Les pneus chauds lui brûlèrent les mains pendant un moment, mais il supporta l'inconfort. Il se leva et cacha le livre, ainsi que la croix d'argent, la sienne et celle qu'il avait trouvée à côté des cahiers, sous le lit. Il prit les cahiers et les porta jusqu'au feu. Le vieux papier froissé et sec prenait feu facilement, mais il eut la satisfaction de voir les feuilles brûler une à une,

comment l'écriture de l'oncle José était consumée tout comme son corps mort avait été consumé dans l'incendie du manoir de Cadix. Ce que je n'avais pas vu parce que j'avais fui avant de le voir réalisé, je le voyais maintenant pour la première fois. L'odeur de chair brûlée persistait à l'intérieur de la hutte, remplie d'odeurs humaines perpétuées par l'intense humidité du climat.

Il sentit une main se poser sur son épaule gauche. Cahrué regardait ce qu’il faisait.

« Faisons ce que tu veux avec le vieil homme », dit-il. –Je guérirai ma sœur ce soir.

Ils n’avaient même pas encore mangé que l’herbe anesthésiante était déjà préparée. Ils avaient lavé Don Roberto et l'avaient étendu nu sur le lit où l'autre homme avait été opéré. Les vêtements étaient propres, le feu brûlait avec du combustible frais et illuminait presque toute la hutte. Les instruments chirurgicaux avaient été soigneusement nettoyés. Ils ont rasé les cheveux clairsemés du vieil homme. Alors qu'elle s'endormait, Maximilien lui caressait la tête comme un enfant, lui parlait d'Elsa, lui promettant qu'elle reverrait bientôt sa fille. Le vieil homme estIl rit un instant, ses lèvres fines entourées de sa longue barbe blanche. Ses yeux étaient restés sans vie depuis longtemps, des abîmes sombres qui se fermaient lorsque ses paupières s'endormaient. Qui sait où ils iraient, dans quelles profondeurs naîtraient les mondes qui habitaient cet esprit que la bouche discrète avait décidé de garder silencieux. Des mondes que Maximiliano était prêt à ouvrir maintenant, à les libérer, pour que Don Roberto soit enfin libéré d'eux et puisse être à nouveau l'homme et le père qu'Elsa désirait qu'il soit.

Cette fois, Maximilien voulait tout faire seul. Il autorisait seulement l'Indien à l'aider à nettoyer la plaie, à lui passer des ustensiles ou à faire tout ce qu'il ne pouvait pas faire lui-même. Il a fait l'incision sur la tempe gauche, car les symptômes oculaires avaient commencé de ce côté. Il atteignit l'os et commença la trépanation comme il avait vu Cahrué le faire. La surface osseuse du vieil homme était plus fine et il craignait de blesser les tissus plus profonds. Il a agi avec précaution et a soulevé le couvercle en os. En dessous, il a trouvé les méninges et les a palpées. C'était dur et calleux. Il y avait quelque chose de plus profond qui poussait la membrane vers l’extérieur, désormais libre de la pression de l’os.

Cahrué lui donna le scalpel et il perça délicatement la paroi méningée. Un jet de liquide blanc épais commença à couler rapidement, tombant de la tête du vieil homme sur le lit. Les doigts de Maximiliano se sont tachés et la première chose qu'il a essayé de faire a été d'arrêter le flux, mais Cahrué lui a dit de le laisser sortir. Maximilien a ensuite ouvert davantage le trou en insérant un doigt dans la cavité. Le liquide continua de couler pendant longtemps, devenant à chaque fois plus rare, puis plus taché de sang.

« Il a une infection depuis longtemps, c'est évident », a déclaré Cahrué.

-Mais j’aurais dû avoir de la fièvre…

-Si l’infection était la cause de sa cécité, oui, il serait déjà mort.

-Donc…?

-Ouvrez plus grand et vous verrez…

Maximilien le regarda, comprenant ce qu'il essayait de sous-entendre.

Il a ouvert l'orifice méningé autant que la trépanation le permettait. La matière cérébrale s'est désintégrée lorsqu'on l'a touchée. Il a nettoyé la zone avec beaucoup d'eau, et les morceaux de tissu ont disparu comme des morceaux d'un rêve, des morceaux de vie et d'intelligence disparus à jamais. Des souvenirs, peut-être, des morceaux du monde morts à jamais.

Plus profondément, il trouva une masse presque pierreuse de tissu blanc et grisâtre.

« C'est ce que je pensais », a déclaré Cahrué. « Une tumeur géante. »

-Les médecins pensaient qu'il avait envahi le cerveau et c'est pourquoi ils ne pouvaient pas l'enlever.

-Monsieur, la tumeur est le cerveau lui-même, ou du moins une partie de celui-ci. Si on enlève tout, il restera vivant, peut-être, mais comme un légume.

-De toute façon, il mourra si on le laisse comme ça.

-C'est à toi de décider, alors. Apportez à votre fille un légume dont elle prendra soin pour le reste de sa vie, ou un cadavre.

Maximilien le regarda avec haine. Comment osait-il lui parler ainsi des deux seules personnes qu'il avait jamais aimées. Que savait l'Indien de sa vie avant et après ce voyage en bateau ? Même avec toute son imagination, il n'arrivait pas à le déduire. Comme dans chaque réponse, il a continué à travailler. Il essayait de distinguer, en fonction de ce qu'il avait vu et touché comme normal, les tissus durcis ou atrophiés, ceux qui recevaient encore du sang de ceux qui n'en recevaient pas. Il coupa ce qui lui semblait mort, mais bientôt il atteignit la surface d'un os à la base du crâne, près de l'œil. Il sut alors que c'était le même qu'il avait vu de nombreuses fois sur des cadavres, le même qui avait attiré son attention lorsqu'il étudiait les livres d'anatomie dans la bibliothèque de l'oncle José. L'os sphénoïde, avec sa structure ailée et ses trous comme de courts tunnels à travers lesquels passaient les nerfs et les vaisseaux sanguins de l'œil. Chez l'homme aux illusions de pluie et de sécheresse, il avait trouvé une fracture ; Chez le vieux Roberto, il a constaté que presque toute la surface gauche était criblée, presque perforée, par la masse de la tumeur qui s'était développée dessus. Le foramen sphénoïdal était beaucoup plus grand que d'habitude, et il était presque impossible de dire qu'il s'agissait d'un trou, mais plutôt d'un espace libre qui avait été occupé jusqu'alors par la tumeur.

Maximilien vit les nerfs s'atrophier, les artères et les veines s'effondrer, l'os se briser en éclats de consistance purulente. La graisse postérieure de l'œil faisait saillie dans la cavité crânienne et n'était plus qu'un tissu infectieux. Il souleva un peu plus la masse cérébrale et trouva de petits êtres vivants, des larves blanches se déplaçant dans un endroit qui jusque-là leur avait été favorable. Et Maximilien savait qu'il s'agissait de représentations de

démons, d'incarnations des démons qui avaient détruit le squelette de Dieu, en jetant les restes dans la mer.

Ce qu'il avait vu dans le regard de Don Roberto, ce que frère Aurelio avait vu, ce qu'il avait entrevu dans les yeux de la femme du capitaine, c'était cela : simplement l'ouverture et lalibération des démons en détruisant la structure que Dieu avait conçue comme sa plus haute création. Quelque chose de si grand que je ne pourrai jamais surpasser : l'homme et son corps. Parce que l'âme est esprit, et si Dieu est esprit, tout ce qu'il a fait était de donner une partie de son âme à un objet biologique qui n'existait pas auparavant. Si l'esprit est énergie, Dieu a créé l'homme avec elle, comme une explosion, comme une effervescence, comme la putréfaction d'où naissent les vers.

Le corps biologique était alors le terrain de la guerre entre Dieu et les démons.

Vaincre le corps, c'était vaincre Dieu.

C'est donc lui, Maximiliano Menéndez Iribarne, désormais appelé Méndez Iribarne en raison de l'insouciance compatissante d'un simple employé des douanes, qui a dû exterminer les démons.

Il saisit le scalpel et pénétra la matière cérébrale du vieil homme. Les larves continuaient d'émerger, portées par le torrent de sang qui jaillissait maintenant, et qui n'aurait pas de fin. Parce que Maximilien savait que tout était fini. Que le vieux Roberto avait été dominé par les forces du mal, que son corps était un terrain fertile pour les démons, prêts à prendre le contrôle du monde à tout moment.

Cahrué essaya d'arrêter le saignement, mais quand elle vit que Maximilien éloignait ses mains et les gardait ouvertes, elle réalisa qu'elle remettait le corps du vieil homme en offrande sacrificielle. Il avait assisté aux messes que le prêtre donnait une fois par mois au village, et cette fonction d'officiant devant la Sainte Eucharistie était celle que Maximilien occupait à cette époque. Les mains ouvertes sur les côtés, levées légèrement au-dessus de la tête. Le regard extatique et pieux, triste, réfléchi et en même temps complètement dominé, est d'abord posé sur le corps du sacrifice, puis élevé vers Dieu, comme les portraits du Christ dans les peintures de la Renaissance.

Le corps du vieil homme s'est vidé de son sang sur le lit de camp, la moitié de sa tête ouverte et couverte de chiffons imbibés de sang.

Maximiliano alla chercher un tissu et recouvrit le corps, puis il tomba au sol, sanglotant en silence, le visage dans ses mains, se balançant au rythme d'une musique que lui seul pouvait entendre. Peut-être le Qui tollis d'une messe de Mozart.

Le chant angoissé de l'eau, là-bas.

La nuit, Cahrué a opéré sa sœur. Il ne s'attendait pas à ce que Maximilien l'aide, et il ne lui offrit pas non plus son aide, puisqu'il n'avait pas bougé de

la place à côté du vieil homme mort. Moins d'une heure plus tard, la jeune fille était également morte et Cahrué se tenait à ses côtés. Maximilien vit ses pieds nus sur le sol boueux de la cabane. Il leva les yeux vers ses yeux et vit le regard de l'Indien.

« Tout ce que nous touchons meurt », a-t-il déclaré. « Nous devrions nous suicider. »

Maximilien se releva avec difficulté. Sa jambe lui faisait très mal, mais il a fait l'effort d'honorer Cahrué, en lui parlant face à face.

-Tu vas m'opérer maintenant. J'ai beaucoup de démons à chasser de mon corps. Mon temple pourrit vivant à cause d'eux. Regarde là-bas… dit-il en montrant la fenêtre.

Il faisait sombre depuis longtemps et une pleine lune de splendeur semblait avancer sur la jungle.

-Que?! – demanda l'Indien avec colère.

-Tu ne vois pas comment la lune s'incline vers nous ? La lune est faite d'os, mon ami, un os énorme de la taille de l'âme de Dieu. Il a été percé depuis longtemps, se brisant en éclats qui tombent dans la mer. Je l'ai vu, je vous assure, même ici j'ai vu les os tomber dans le large fleuve Paraná, pour être entraînés dans son terrible courant vers l'océan. Les palais du prochain royaume y sont construits.

Cahrué le regarda attentivement, les sourcils froncés, les mains tremblantes. Maximilien savait ce qu'elle pensait, mais il attendit patiemment qu'elle parle, capable de résister au torrent de fureur qu'il ressentait. Cependant, il n'était pas prêt à entendre ce qu'elle disait.

-Je le ferai, monsieur. Je vais l'opérer et lui enlever cette lune de moquerie qui habite son esprit.

Puis il fixa le centre de ses pupilles.

-Vos yeux sont deux pierres, monsieur. Deux os pétrifiés il y a aussi longtemps que celui tombé par le plus bel ange du ciel.

Maximilien s'est levé le lendemain matin bien après l'aube. L'agitation du village le surprit. L'inondation avait chassé presque tout le monde, et pendant des semaines, on n'entendait plus que le bruit du courant et de la pluie. Mais ce matin, il y avait des chants et des cris de joie. Le bruit de l'eau était joyeux et libéré de la tristesse des jours précédents. Cette fois, quelques rayons de soleil encore timides pénétrèrent par la fenêtre, perçant les nuages qui commençaient lentement à se fissurer. La pluie avait cessé, mais il restait encore un long chemin à parcourir avant que les eaux ne quittent le village et que la rivière ne retrouve son niveau habituel.

L'homme qui avait prédit la sécheresse au milieu d'une inondation s'est approché de la porte et est parti. Sa famille l'attendaitdans un canoë, il monta dedans et salua les habitants de la hutte comme un enfant. Il a peut-être été guéri de ses hallucinations. Mais un instant plus tard, il se leva au

milieu du canoë, le faisant tanguer avec ses occupants à l'intérieur, et cria à la seule personne qui le regardait partir :

-Sécheresse, sécheresse ! – dit-il en espagnol, et sa famille a tellement ri qu'ils ont presque tous failli tomber à l'eau. Mais le canot a tenu bon et ils ont continué leur chemin vers la maison.

Maximiliano se retourna et vit Cahrué porter le corps de sa sœur.

« J'étais enceinte », a-t-elle dit.

Maximilien le tenait par un bras, car l'autre continuait tout droit, la conduisant peut-être au champ des morts.

-Comment savez-vous?!

-Quand il est mort la nuit dernière, son corps a expulsé un très petit embryon.

-Qu'est-ce que tu en as fait ?

Qu'a-t-il fait de mon fils, aurait-il voulu demander dans un autre monde que celui-ci, à un autre moment que celui-ci, avec un autre sentiment que celui-ci qui le rendait maintenant nauséeux.

-Je l'ai jeté au feu, monsieur. C'est ce que nous faisons avec les enfants sans âme.

Puis il marcha le long du chemin en bois qu'ils avaient construit en guise de pont. Lorsque le chemin fut terminé, Cahrué s'enfonça dans l'eau jusqu'aux genoux et continua sa marche jusqu'au champ des morts, également inondé. Qu'allait-il faire là, se demandait Maximilien, l'esprit consumé par le désir d'entrer dans la cabane et de fouiller les braises. Je ne le ferais pas, j'en suis sûr. Qui savait si c'était vrai, après tout, et si cela avait été le cas, une âme survit même au feu, surtout les âmes non baptisées. Ils survivent et sont laissés à errer dans les limbes, perdus et souffrants à jamais. Laisserait-il cela arriver à son fils ? Il a essayé de chasser cette idée de son esprit ; Cahrué avait probablement menti par dépit. Mais je savais que l'Indien n'était pas capable de mentir sur une telle chose.

Il entra dans la cabane et se dirigea directement vers le feu de camp éteint. Il remua les braises froides et éteintes et ne sentit plus que des cendres entre ses doigts. Mais les corps ne deviennent-ils pas ainsi lorsqu'ils brûlent ? Ces cendres pourraient être tout ce que l'esprit humain peut concevoir : une bûche, un enfant mort ou les os du dieu crucifié lui-même.

Il pensait à Elsa, qu'il ne la reverrait plus jamais, qu'il ne lui donnerait jamais d'enfant, ni elle à lui. Puis il sentit les vers dans son esprit s'agiter dans son lit, et il appela le nom de Cahrué pour qu'il revienne immédiatement et l'opère. Il avait besoin de se débarrasser de ce bruit, de ce chatouillement, de cette odeur qui émanait de lui-même. S'il ne le faisait pas bientôt, il se jetterait dans la rivière pour se noyer. Mais à quoi cela servirait-il, si ce n'est à amener les vers dans un environnement plus favorable à leur prolifération ? Il devait éloigner le mal du corps, il devait tout garder au sec pour que rien ne pousse. Afin que les vers meurent au

soleil, et que les démons soient retirés du domaine de l'eau, du domaine du sang.

Il a vu Cahrué venir de la zone inondée. Il est arrivé seul, marchant dans l'eau, et lorsqu'il a mis le pied sur le chemin surélevé, les eaux ont également monté, et c'était comme le regarder marcher sur l'eau. Maximilien sentit que le moment était enfin venu. J’ai vu le Christ marcher sur l’eau, ce Christ imitateur qui a avili le vrai.

Cahrué vint à lui. Maximiliano s'approcha de son visage, l'embrassa sur une joue, puis sur l'autre, et enfin sur la bouche.

-Je remets mon corps à Dieu, Cahrué.

À midi, l'Indien avait déjà ouvert le crâne de Maximiliano Menéndez Iribarne. Mais il dormait, errant dans les doux royaumes du sommeil provoqué. Et les jambes du rêve étaient les jambes de mille araignées qui soulevaient son corps dans les airs et le transportaient de station en station du Calvaire. Il sentit les ongles du scalpel de Cahrué, qui cette fois avait le visage d'un centurion romain. Les doigts du soldat pénétrèrent dans sa tête, explorant, retirant des débris inutiles, forant dans les os jusqu'à atteindre les ailes du sphénoïde. Et là, assis, se trouvait le grand trou qui menait des recoins de l’esprit au tunnel orbital des yeux. Un tunnel qui menait de temps en temps, accumulant des visions, des souvenirs, tout ce qui était vu dans cette partie du crâne préservée comme un coin oublié d'une vieille maison, construite par un architecte malade. Un architecte décédé alors que la maison n'était pas encore terminée. Dans la maison, tout est resté inachevé : les portes ouvertes, les fenêtres sans volets, les sols sans carrelage, les murs non peints, les pièces froides, la cuisine stérile, les salles de bains sans canalisations, les pièces piquantes d'humidité et de tristesse. A la surface de l'os, Maximilien tente de prendre son envol, mais les ailes du sphénoïde ne sont pas des ailes, mais les squelettes d'un grand oiseau mort, empaillés et installés dans un musée.

Le musée est la maison.

La maison est son crâne.

Son crâne est un sous-sol.

Voyez comment Cahrué lève la main, et dans sa main il y a un grand pierre qui fait s'effondrer le bâtiment inutile. La démolition a commencé, pour faire place à un vaste espace ouvert où une place sera créée au sein de la vaste ville mondiale. Une place en béton, sans herbe, sans arbres, sans fleurs. Seuls les sols et les manèges sont en ciment. Une ville pour les enfants qui n'ont appris que le jeu du oui et du non. Les jeux de la machine, l'odeur de l'huile, l'arôme du pétrole, l'odeur de la poudre à canon. L'odeur des camps d'extermination. L'odeur du bois pénétré par un clou, du bois brûlé dans le feu de joie, la vapeur émanant de la chaise électrique.

Maximilien voyage dans le temps, car ses yeux voient désormais tout ce qu'ils ont déjà vu. C'est un homme, il le sait. Il n’a jamais été plus qu’un homme, ni moins qu’un homme. Témoin du monde, juge et partie du

monde. Dans ses mains, il voit la croix d'argent arrachée à un corps mort, plus de vingt ans auparavant. Il voit l’héritage de la douleur et de la folie, de la pure tristesse cristallisée dans des gestes fragiles usés par le temps.

Regarde le feu. Voir l'eau.

Et le sang qui l’alimente se répand, emportant des torrents de cadavres.

Il voit la bête s'élever au-dessus du temple sacré de son crâne, franchissant les limites après plusieurs mois, peut-être quarante-deux mois, il ne pouvait pas le dire avec certitude. La bête qui s'étend et sort de sa tête en cherchant à se nourrir, puisqu'elle ne peut plus y vivre. Il s'enfuit, emportant tout ce qu'il trouve sur son passage. Ce qui reste, ce sont des butins et des hérésies, des choses arides défiant la vitalité des dieux et des rois. Fuir vers l'eau pour grandir, se satisfaire, construire son domaine.

La bête est partie et l'a laissé seul, vide. Votre crâne est une boîte de résonance avec un écho imparfait, qui produit une réponse déformée.

Et au milieu de nulle part, il est là, comme l’embryon sec d’un dieu mort.

Cahrué a fermé le crâne, placé la coiffe osseuse et un bandage autour de la tête. Il a vérifié que Maximiliano respirait normalement. Elle le couvrit d'une couverture, le borda et le laissa dormir. Je me réveillerais probablement avant la tombée de la nuit. À ce moment-là, il se serait suffisamment reposé pour commencer une nouvelle journée. Il y avait beaucoup à faire.

Il a fouillé les affaires de Maximilien. Il a trouvé la dernière adresse qu'il avait pour Elsa. Il ferait ce que Maximiliano lui avait demandé avant de boire le sédatif : il le ramènerait, mort ou vif, à Buenos Aires, retrouverait sa femme et le laisserait avec elle. Cahrué a accepté parce qu'il y voyait une bonne occasion de s'échapper du village. Il y a longtemps, il attendait un homme blanc, très semblable à celui qui se tenait à côté de lui, pour l'emmener en ville. Ensuite il est parti seul, c'est vrai, mais ce qui s'est passé cette fois-là était comme une dette impayée de l'homme blanc envers lui. Maintenant je pouvais le faire. Cette fois, il reviendrait à Buenos Aires non pas comme un Indien que n'importe quel homme blanc pourrait humilier, mais comme le compagnon de l'un d'eux. À sa descente du bateau fluvial, il deviendrait le médecin personnel d'un étranger de la mère patrie qui déciderait de s'installer dans la ville.

Maximiliano s'est réveillé, essayant de lever la main, mais il n'y est pas parvenu. Cahrué l'assit sur le lit et lui donna à boire, même en ouvrant les lèvres. Seules les fonctions réflexes continueraient à fonctionner chez Maximilien. Désormais, il serait le médecin, l'infirmier, le serviteur d'un corps qui pensait, écoutait et ressentait, mais qui ne voyait rien d'autre que l'obscurité complète et ne pouvait bouger aucune partie de son corps, sauf avec son imagination. Il ne lui faudrait pas longtemps avant de croire que ces mouvements étaient réels et il confondrait ses souhaits avec ses réalisations. Il n'était même pas autorisé à parler, seulement à émettre un son de respiration laborieuse ou calme. Son cœur fonctionne normalement.

Son ventre continuerait à travailler sans relâche. Son cerveau n’était plus que la moitié de ce qu’il était autrefois, mais cela lui suffisait désormais.

Le matin, il habilla Maximilien. Il se laissait émouvoir, et il y avait même une certaine lueur larmoyante dans ses yeux lorsque Cahrué le déplaçait. Tout était prêt pour partir vers le quai, où le bateau arriverait à midi pour les emmener à Buenos Aires.

Cahrué vêtu d'un pantalon et d'une chemise. D'où les avait-il eus, semblait demander Maximilien avec son regard. Et comme si Cahrué l'entendait, il répondit :

-Ils sont de votre famille, monsieur. Vêtements que son père et son oncle m'ont laissés. Ceci vient de Don Manuel.

Maximilien essaya alors de regarder ses propres vêtements, mais il ne put pas car il ne pouvait pas bouger la tête. Cahrué lui dit :

« Je t'ai habillé avec ce qui appartenait à Don José », dit-il sans sourire, mais ses lèvres épaisses semblaient s'amincir en une grimace indéfinie.

Il souleva Maximiliano et le plaça sur une civière en toile que deux autres hommes transporteraient jusqu'au quai. En le soulevant, il sentit le souffle de Maximilien sur son cou, l'humidité de quelques larmes et la force des muscles tendus ducorps. Il l'a allongé sur la civière et a appelé les autres.

Ils sont partis en caravane le long du chemin à travers les arbres en direction du quai. Le même qu'il connaissait si bien, et qu'il reconnaissait cette fois à l'odeur de la jungle et au bruit des eaux de la rivière. La crue s'était retirée rapidement, le beau temps avait séché les flaques et le sol avait absorbé l'eau. La rivière a repris son cours. Et, curieusement, le temps était si sec, si intense dans son étrange chaleur, qu’il semblait entrer dans une période de sécheresse.

Cahrué le savait, et c'est pour cela qu'elle partait aussi. Sa tribu mourrait, exterminée par la faim et l’oubli. Il s'enfuirait à Buenos Aires, lui qui, avec toutes ses connaissances, pourrait se frayer un chemin parmi les hommes blancs. S'ils ne le laissaient pas passer, il les forcerait à le faire. C'est pourquoi il a amené Maximilien, c'est pourquoi il a mis les vêtements élégants dans ses bagages.

Et sur le bateau, Maximilien a reçu un fauteuil roulant, et c'est là qu'il a passé le reste du voyage, sur le pont ou dans la petite cabine. La nuit, ils dormaient dans le même lit, seule façon d'empêcher Maximiliano de tomber, et aussi de le changer s'il se salissait. Cahrué le nettoyait alors soigneusement, lui parlait comme à un enfant, le rhabillait et le remettait au lit.

Maximiliano regardait les jours passer depuis le pont, les eaux de la rivière disparaissant à jamais et le paysage changeant exactement à l'opposé de ce qu'il avait vu la première fois. Les villes sont apparues et les arbres sont devenus rares. Les côtes se peuplaient de quais et de gens, de villes portuaires.

Un jour, ils arrivèrent au port de Buenos Aires. C'était l'après-midi et le navire traversait les énormes chantiers navals et les quais jusqu'à ce qu'il s'arrête à l'un d'eux. Les passagers ont commencé à débarquer, mais Cahrué voulait attendre que le quai soit libre. Lorsqu'ils le firent tous les deux, l'Indien s'était habillé des plus beaux vêtements qu'il possédait. Un costume marron clair, une chemise blanche, un nœud papillon, un chapeau. Il marchait avec noblesse, se sachant étranger aux habitants de Buenos Aires : un homme au teint sombre, aux traits indiens, mais doté d'une présence très peu commune. Il ne semblait pas jouer la comédie, mais plutôt se souvenir des caractéristiques de la forme et des manières qu'il avait autrefois. En le voyant pousser son fauteuil roulant dans les rues de Buenos Aires, droit et fort, avec son teint basané mais son caractère intense, viril et dominant, on aurait dit qu'il ne venait pas d'une race en déclin, comme il se qualifiait lui-même, mais d'une race qui était tout simplement en train de perdre la bataille pour la survie. Et au lieu de se laisser mourir ou d’être vaincu, ce membre de cette race s’adaptait à la nouvelle civilisation.

Maximilien le vit habillé ainsi et pensa que cela contrastait avec ce qu'il lui avait raconté au village. Mais il se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'une soumission dans le cas de Cahrué, mais de l'action la plus pure et la plus exacte d'un stratège. Il pouvait presque entendre le son de la machinerie interne du cerveau de l'Indien alors qu'ils marchaient dans les rues d'une ville quelque peu différente de celle qu'il avait connue à son arrivée. Avec seulement trois ans ou moins de différence, il avait grandi. Et où était Elsa, se demandait-il, tandis qu'il cédait par intermittence à la douleur qui le tourmentait dans cette chaise, attachée au dossier pour ne pas tomber en avant, son pied attaché pour ne pas tomber et trébucher sur la chaise, ses avant-bras attachés pour ne pas tomber sur les roues et se blesser entre les rayons. C'était un légume, je le savais, mais même un légume peut pousser. Il ne grandirait plus, il ne pourrait rien changer mais pour le pire, il s'atrophierait, vieillirait, souffrirait sans pouvoir se plaindre.

Je ne pouvais plus faire de mal à personne, ni aimer personne.

Où était Elsa au milieu de tant de monde ? Il avait demandé à Cahrué de commencer les recherches dès leur arrivée dans la ville. C'est ce qu'avait fait l'Indien, en s'adressant à la douane. Ils se déplaçaient de pension en pension, suivant le nom et le prénom d'Elsa comme une trace qu'elle avait laissée au cours de ces quelques années. Il a dû souffrir de difficultés financières, pensait Maximiliano, en plus de l'inévitable angoisse personnelle due au manque de nouvelles de lui et de Don Roberto.

Finalement, une semaine après leur arrivée, alors que les quelques pesos dont ils disposaient s'épuisaient avec les frais d'une chambre d'hôtel que Cahrué insistait à ne pas quitter parce qu'elle correspondait à l'image qu'il voulait donner de leur avenir à tous les deux, on leur a donné une adresse dans un bidonville sur les rives du Riachuelo.

Cahrué poussait la chaise sans relâche, mais il transpirait sous son costume. Maximilien était également bien habillé dans un costume en lin

qui avait appartenu à l'oncle Joseph. Il ressemblait à un millionnaire paralysé assisté par son médecin personnel d'origine exotique. C'est ainsi que les gens les ont vus dans la rue, suivis de quelques rires, mais surtout de regards admiratifs. Les femmes chuchotaient entre elles en les regardant passer. Cahrué fit un bref geste digne avec leau chef, et ils ont répondu comme s'il s'agissait du secrétaire personnel d'un ambassadeur à la retraite pour cause d'invalidité.

Ils arrivèrent à la porte de l'immeuble qui figurait sur le papier, écrit de l'écriture claire et classique que Cahrué avait appris à écrire. Ils ont applaudi pour appeler. Ils entendirent le bruit de chaussures descendant un long escalier métallique. Peu de temps après, la porte d'entrée s'ouvrit et une femme apparut avec des cheveux bruns rassemblés sur la nuque, les mains couvertes de farine et un tablier sur une vieille mais élégante robe en calicot.

-Ouais? « Demanda-t-elle, avant de voir l'homme en fauteuil roulant. L'apparence de son compagnon attira d'abord son attention, et il eut du mal à regarder le patient. Puis sa voix se tut, littéralement, dans un cri étouffé par une main enfarinée. Une tache blanche couvrit son menton et ses lèvres.

-Mon Dieu… Maximiliano…c’est toi !

Dès qu'elle eut dit cela, elle le serra dans ses bras, mais les contraintes et l'immobilité la troublèrent, et le regard de son étrange compagnon l'intimida. Il ne savait pas quoi dire, quoi faire. Cahrué l'a aidée.

-Ma chère Madame, j'ai l'honneur de me présenter à vous comme le médecin personnel de votre distingué époux. Je suis le Dr Mario Cabañas.

-Mais...mais docteur, que s'est-il passé ?

« Les sauvages, ma chère dame », dit-il avec un air de tristesse et de résignation.

-Mais toi…

-Ils sont de ma race, madame, j'étais comme eux, mais j'ai eu l'honneur de connaître les parents de votre mari, qui m'ont donné l'éducation nécessaire.

Elsa essuya ses larmes avec ses mains, ne parvenant qu'à couvrir son visage de morceaux de farine. Cahrué, ou Dr Cabañas, nom qu'il utilisait lorsqu'il étudiait la médecine, s'approcha de lui et lui offrit son mouchoir.

« Merci », dit Elsa entre deux gémissements. Un enfant qui était apparu à la porte quelques secondes plus tôt se cachait entre ses jambes. Chez un enfant tacheté de rousseur, âgé de deux ans au maximum.

Elle s'en rendit compte et commença à trembler. Il regardait alternativement l'Indien et Maximilien. Puis elle s'arrêta pour regarder l'homme invalide qui était maintenant son mari.

-C'est ton fils. J'ai découvert que j'étais enceinte quelques jours après ton départ.

Il caressa la tête de l'enfant et dit :

-Bruno, c'est ton père, celui dont je t'ai tant parlé.

Le garçon regarda l'homme dans le fauteuil roulant, se dirigea vers le moignon de sa jambe et le toucha. Personne ne l'a arrêté. Il semblait vouloir vérifier si la jambe était invisible, s'il y avait une sorte de magie dans cet homme étrange. Quand il comprit, il se mit à pleurer et se cacha entre les jambes de Cahrué. L'odeur du tissu le réconfortait, l'arôme qui persistait à travers les années et les climats.

Les hommes quittèrent l'hôtel et s'installèrent dans la pension, qu'ils quitteraient bientôt à la recherche d'un endroit plus grand. Dès le lendemain matin, qui était un dimanche, on les vit assister à la messe très tôt chaque jour saint. Ils ont quitté l'immeuble dans leurs plus beaux vêtements. Tout d'abord, le Dr Cabañas a porté le patient sur ses épaules et l'a assis sur sa chaise au pied de l'escalier. Puis Elsa descendit, vêtue d'une robe noire, le missel dans la main gauche et un chapelet dans la droite. Le garçon était vêtu d'un costume sombre avec un short et avait les cheveux lissés en arrière. Ils sont tous les quatre sortis sur le trottoir et ont pris les positions que le médecin avait déterminées pour des raisons pratiques, a-t-il dit. Au centre, le fauteuil roulant, avec l'invalide proprement habillé et habillé, silencieux comme une poupée qu'il fallait protéger du soleil et des chutes. Derrière, poussant la chaise, Elsa. Au début, le médecin a voulu faire cet effort, mais elle a catégoriquement refusé. À tous autres égards, elle faisait et ferait ce qu'il lui conseillait, mais la tâche de porter son mari lui appartenait exclusivement. A droite marchait le docteur, digne comme toujours, attirant les regards, conscient et vantard des désirs et des envies, de la surprise, en un mot, qu'il provoquait. À gauche de la chaise se trouvait Bruno, regardant le sol, honteux comme toujours lorsqu'il était obligé de s'exposer à côté de cet homme malade qui ne comprenait pas, qui avait presque toujours une mauvaise odeur, sauf quand on le baignait et le parfumait avant de sortir. Cet homme, si on peut l'appeler ainsi, qu'on forçait à embrasser tous les soirs avant de se coucher, et dont la barbe le piquait, dont la voix gutturale ressemblait à celle d'un animal sauvage.

Les quatre hommes ont ensuite parcouru les quelques pâtés de maisons qui les séparaient de l'église. Et Elsa surveillait, de temps en temps, la tête de son mari, tandis qu'il poussait la chaise. J'ai vu les cheveux recouvrir lentement une grande cicatrice qui couvrait presque tout le haut du crâne, avec un relief comme si l'os était soulevé. Parfois, en le baignant ou en le mettant au lit, elle croyait entendre un bruit comme des os qui grincent, mais elle se disait que c'était impossible, que c'était juste son imagination. Elle avait demandé au médecin de lui raconter tout ce qui leur était arrivé dans la jungle, mais il lui avait dit qu'avec le temps, il commencerait à lui raconter beaucoup de choses.

-« Cela a été terrible pour nous deux, croyez-moi, et vous pouvez voir ce que cela a été pour ce monsieur », a-t-elle dit en regardant le sol, comme si elle cachait des larmes.

-Dieu merci, il t'a eu pour le sauver de ces bêtes.

Cahrué, qui ne prononcerait plus jamais ce nom, même en pensée, répondit :

-C'est vrai, madame. Nous sommes plus que des frères.

Et Maximilien cligna des yeux, luttant contre ses désirs comme des monstres atrophiés pour lever la main et pointer la lune de cette nuit. L'énorme lune qui était plus belle que jamais, car elle n'était que cela, un satellite de pierre tournant jusqu'à la fin des temps. Il n'y avait plus de démons en elle, ni de dieux pour lui délivrer ses os. Le seul Dieu qu'il ait jamais connu était à jamais enterré dans son corps, attaché à la chaise.